

Ce fut à cette époque qu'il fallut préparer le départ de Fred pour les Indes et elle se rappela que, tandis qu'elle pleurait tout bonnement le frère un peu tyrannique, mais généreux et bon qui s'éloignait d'elle, les larmes que répandait sa mère étaient mélangées d'une sorte d'orgueil ! La pauvre femme avait foi en son fils et en une carrière qui s'annonça bien d'abord ; mais hélas ! au bout de quelques années les lettres du jeune officier devinrent irrégulières, puis elles cessèrent, et, un jour fatal, il écrivit pour confesser une série de folies, de faiblesses, de dettes, l'annonce d'un mariage et... une demande d'argent.

Les pauvres femmes ne balancèrent pas : elles aliénèrent leur petit capital, lui en envoyèrent l'argent pendant que mère et fille, faisant vaillamment le sacrifice des habitudes de confort et d'élégance qu'elles avaient encore pu conserver, resserraient leur train de vie, non sans regret de la part de Catherine, qui ne pouvait plus partager les plaisirs d'un monde auquel sa situation ne lui permettait plus de se mêler. Ce fut à cette époque que Mme Liddell eut l'idée d'essayer de recourir à sa plume pour ajouter quelques ressources à son mince revenu ; après quelques essais infructueux, elle réussit à faire paraître quelques petites nouvelles dans des feuilles périodiques. Ce succès l'encouragea à venir s'installer à Londres, espérant se faire plus facilement une place dans ce centre de production littéraire.

Ce fut là que la nouvelle de la mort de son fils vint la plonger de nouveau dans la douleur. Peu de semaines après, la jeune veuve du malheureux officier écrivit une lettre touchante où elle implorait de Mme Liddel la permission de venir se mettre sous sa protection, ainsi que ses deux jeunes fils. Elle offrait de coopérer aux dépenses de la vie commune sur sa pension de veuve d'officier.

Mme Liddel crut la proposition avantageuse et sacrifia ses meilleures ressources à faire meubler la petite maison qu'elles habitaient actuellement ensemble ; mais il arriva que la pension payée par la jeune veuve ne compensa nullement le surcroît des dépenses occasionnées par sa présence et celle des « deux petits Indiens », et que la mère et la fille se

— Pourquoi Dieu qui est juste permet-il que des cœurs sans pitié, tels que celui-là, soient comblés de biens, tandis que vous, ma chère maman, si bonne, si généreuse... ?

— Ceci, ma chère fille, est un mystère qui ne sera pas éclairci dans ce monde, répondit Mme Liddell avec un sourire triste. Mais je suis épuisée, ma chère enfant, et je voudrais essayer de dormir un peu. Veillez à ce que les enfants et Ada ne fassent pas trop de bruit. »

Ce disant, la pauvre femme gagna sa chambre, où Catherine l'entoura des soins les plus tendres, lui enlevant sa robe qu'elle remplaça par un peignoir, disposant commodément ses oreillers, lui baignant les tempes d'eau de Cologne, et tout cela, avec des manières si tendres et de si touchantes câlineries, que la pauvre mère se sentit soulagée, en dépit du sombre avenir.

« Je vais faire une liste de tous les éditeurs auxquels nous n'avons encore rien proposé, et j'irai moi-même leur porter votre manuscrit. Qui sait si la chance ne me sourira pas ?

— On dit que la fortune aime la jeunesse, enfant. C'est sans doute pour cela qu'elle me trahit. »

Catherine ne répondit que par un soupir, puis elle s'assit auprès du lit de sa mère et ne quitta sa main qu'elle avait prise dans les siennes que lorsqu'elle la jugea endormie....

Alors, seule et silencieuse, elle se mit à rêver de toute l'activité de son jeune cerveau, soit au passé, soit à l'avenir. De son père elle conservait peu le souvenir. Son frère Fred avait près de quatorze ans quand il était mort, mais elle en avait à peine quatre; cependant elle se rappelait le deuil profond de sa mère et ses yeux en pleurs — puis, après quelques années qui repassaient confusément dans sa mémoire, elle retrouvait, claire et distincte, l'impression de sa première visite à Londres et les agréables moments passés là, malgré une vie très restreinte, dans l'intimité de sa mère dont elle était devenue l'amie; leurs ressources étaient modestes, mais leurs dépenses si soigneusement calculées, que Catherine n'avait jamais souffert du manque d'argent.

— Chère petite, et le boucher, le boulanger, le propriétaire en auront-ils? Il me reste si peu de chose; je n'ai pas assez ménagé mes ressources et Ada voudra payer sa couturière et me demandera l'argent qu'elle m'a prêté, n'en doutez pas.

— La couturière attendra, chère maman, et Ada ne voudra pas vous tourmenter pour une bagatelle. Mais, au fait, pourquoi n'est-elle pas ici, le jour de l'anniversaire de la naissance de son fils?

— Elle est en partie chez les Bennett, qu'elle tient à ménager, vous savez; elle croit que leur influence peut être utile à ses enfants. J'aurais voulu la rembourser, et comment faire et que faire aussi de ce pauvre livre! Si je pouvais en avoir seulement deux mille francs! Deux mille francs nous tireraient d'affaire. Hélas! je commençais à espérer dans ma plume, je suis déçue, ma chère fille, cruellement déçue et je me sens si peu de forces, j'en ai tant usé dans cette dernière lutte.... »

Et ici la pauvre femme pressa son mouchoir humide sur ses yeux rougis!...

« Comme je regrette de vous avoir si peu et si mal aidée, pauvre chère mère! comme j'ai été insouciant et légère!

— Nullement, ma chérie, vous avez été ce que l'on est à votre âge.

— N'avons-nous rien que nous puissions vendre?

— Rien! Mes derniers bijoux s'en sont allés quand il a fallu meubler cette petite maison, et bientôt il faudra payer le terme.

— Maman, dit Catherine, après un moment de silence, ne pensez-vous pas que mon oncle Liddell, le frère de mon père, dont je vous ai entendu parler quelquefois, pourrait venir à notre aide? Il est dur, certes, de demander, mais enfin il est notre proche parent et il n'a pas d'enfant.

— Inutile d'y penser, ma pauvre chérie; votre père et lui se sont querellés jadis à propos d'argent et c'est un être dur et impitoyable. Il n'avait qu'un seul enfant : ce fils lui résista, il le chassa sans miséricorde, et, de désespoir, le pauvre garçon alla se faire tuer en Australie.

faisaient partie de la fête du jour à titre de présents, et la mère et la fille restèrent seules.

« Venez maintenant vous reposer dans le salon, maman, il y fait plus frais; vous n'avez rien mangé, êtes-vous malade? »

— Malade, non, mais hélas! que parlez-vous de repos, ma chérie? Savez-vous que l'*Ami de la Famille* a refusé les trois volumes de mon dernier roman.... Je suis décidée à ne les plus proposer à personne; ils me sont revenus trop de fois.... Et puis ce n'est pas tout : par le courrier suivant, Skinner et Palm m'ont écrit qu'ils ne publieraient pas ma petite nouvelle : *Au Piloni*, avant six mois, tant ils sont encombrés de publications?

— Quel ennui! s'écria Catherine.

— Qu'allons-nous faire, mon enfant? Je comptais absolument sur l'argent de ma nouvelle, car Skinner paye habituellement au moment où le livre paraît.... Dois-je lui redemander mon manuscrit, tâcher de le placer ailleurs...? Je ne puis attendre, c'est impossible.... Que faire? Quant au roman, c'est le pire de tout. Je me faisais illusion sans doute, car je le croyais bien.

— Et vous aviez raison, tout à fait raison, s'écria Catherine avec empressement, il est très bien, c'est une œuvre excellente!

— Excellente? Je ne sais; mais certainement cet ouvrage n'est pas plus mauvais que tout ce que fait paraître Stanley. Je sais bien qu'on est mauvais juge de son propre mérite.... Ah! j'hésitais à l'envoyer à l'*Ami de la Famille*..., vous voyez que je n'avais pas tort.... »

Ici sa voix s'altéra et Catherine sentit que le pauvre cœur gonflé était plein des mêmes larmes qui se faisaient jour dans les yeux : elle allait se jeter dans les bras de la pauvre femme, mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour ne pas céder à un mouvement d'attendrissement qui l'eût encore agitée, et tâchant de retrouver son calme :

« Chère mère, dit-elle, je ne puis être un juge bien impartial non plus, mais je suis sûre que votre roman aura du succès et qu'il ne s'agit que d'avoir un peu de patience.

ridor, pompeusement appelé le « hall », elle gagnait une petite, très petite pièce, dont la porte-fenêtre donnait sur le jardin.

Cette petite pièce contenait force rayons chargés de livres, une ou deux chaises, une corbeille à papiers, une petite table à écrire et une assez forte dame.

Divers manuscrits, à demi déroulés, gardaient encore la marque de la ficelle qui les avait noués, et la dame fixait sur eux des regards attristés qui se portaient aussi sur la lettre dépliée qu'elle tenait à la main.

« Déjà de retour, ma Catherine? dit la dame à sa fille qui entrait.

— Comment « déjà »! ma bonne mère, mais il y a plus de trois heures que nous sommes dehors, et master Cecil a failli se faire tuer.

— Ah! failli seulement,... alors tout est bien, dit la dame d'un air distrait. N'est-ce pas bientôt l'heure de dîner? il faut aller s'habiller alors.

— Chère mère, est-ce bien nécessaire? Vous avez l'air si fatiguée!

— Je ne puis dîner en robe de chambre le jour de naissance de Cecil! Mon enfant, il est vrai que je suis un peu lasse, mais je tiens à me faire belle pour lui. »

Sa fille l'embrassa tendrement et, la regardant sortir en soupirant :

« Comme elle est pâle! » fit-elle.

Mistress Liddell avait une taille imposante et une démarche gracieuse que l'embonpoint avait à peine altérée. Ses jolis cheveux bruns étaient d'une teinte que quelques fils un peu grisonnants rendaient plus douce encore, et ses yeux, quoique fatigués, étaient du bleu le plus tendre; mais ils éclairaient trop souvent une physionomie soucieuse.

Le dîner du jour de naissance fut parfaitement réussi et se termina par un plum-pudding que le héros de la fête déclara « fameux »; enfin le speech prononcé par la grand'mère fut aussi vigoureusement applaudi que le vin de groseilles avec lequel on porta les santés. Le festin terminé, les enfants allèrent s'occuper d'un cheval et d'une brouette qui

avez fait à ce pauvre Charlie et comme il a pleuré! dit-elle, en pressant tendrement contre elle le plus jeune des petits garçons.

— Charlie! c'est un vrai baby avec ses larmes!

— Il est plus raisonnable que vous.

— Dites donc, tante Catherine, croyez-vous que le jeune homme qui m'a pris par le bras soit le fils de l'autre monsieur?

— Non, je ne crois pas.

— Pourquoi ne le croyez-vous pas?

— Je n'en sais trop vraiment rien.

— Eh bien! moi, dit le petit Charlie, je connais le monsieur, le plus vieux, oui, je le connais : je l'ai vu causer avec maman à Kensington le jour où elle m'a emmené donner du pain aux canards.

— Mon chéri, je crois que vous vous imaginez cela.

— Oh non! chère petite tante, non, j'en suis bien sûr.

— Oh! bien sûr, reprit Cecil dédaigneusement; vous êtes toujours bien sûr d'une foule de sottises comme cela. »

Et l'enfant, ayant repris tout son aplomb, se mit à genoux sur la banquette pour regarder à travers les vitres, à la grande indignation de sa voisine, dont il compromettait « la belle robe » et dont le visage disait éloquemment : « La peste soit du gamin! »

Le reste du voyage se passa à l'ordinaire; Cecil continua à se remuer, à recevoir l'injonction de se tenir tranquille et à n'en rien faire.

Quand les voyageurs arrivèrent dans Bayswater, au seuil d'une petite villa dont le jardinet n'était pas trop mal tenu, une jeune servante un peu négligée vint leur ouvrir.

« Arrivez donc, master Cecil, le dîner vous attend et vous savez que votre grand'maman vous a fait une surprise.

— Une surprise, ah! quel bonheur! Qu'est-ce que ça peut bien être, dites, Charlotte?

— Vous verrez », reprit la jeune tante.

Et, demandant où était sa mère, elle exhorta nos jeunes gens à aller se laver les mains, pendant qu'à travers le cor-

jeune homme eut rejoint ses deux amis; savez-vous que votre conquête est délicieuse : un teint ravissant et de splendides yeux noirs.

— Colonel, la frayeur aussi vous a troublé, car il me semble que les yeux, qui sont vraiment très beaux, ne sont pas noirs, mais bruns.

— Bruns! Quelle idée! Les avez-vous vus bruns, Errington?

— Ma foi, je vous avoue que je ne les ai pas regardés », répondit avec une sorte d'indifférence le grave personnage auquel cette interrogation était adressée.

Puis il ajouta qu'il lui fallait prendre congé.

« Quel original! dit le colonel en le voyant s'éloigner. Je ne sais plus dans quelle affaire d'argent il s'est trouvé mêlé aux Indes, mais le fait est qu'il a donné sa démission et quitté le régiment; on dit qu'il est enrôlé maintenant dans l'Armée du Salut ou quelque chose de semblable... Mais, Errington, vous dinerez avec moi demain, j'espère; je vous conterai par le menu tous les commérages du Cluyshire.

— Volontiers, je serai charmé de passer quelques moments avec vous.

— Eh bien! alors, adieu pour le moment. Je suis engagé présentement à goûter avec la plus délicieuse petite veuve qui se puisse rencontrer. Malheureusement, pas le sou! Diable! je suis en retard. »

Là-dessus, il s'élança dans un cab et disparut, pendant que son ami, hochant la tête et souriant de son grave sourire, se dirigeait vers Alexandra-Hotel.

Pendant ce temps, le héros de l'incident du cab, un peu penaud, lançait en dessous à sa tante des regards inquiéteurs.

« Songez-vous à ce que vous avez fait, Cecil, lui demanda-t-elle tout à coup, à un moment où leurs yeux se rencontrèrent, et que j'aurais pu rentrer... sans vous? »

— Pourquoi, *sans moi*, tante Catherine, vous m'auriez bien ficelé, comme un paquet, voilà tout, et maman aurait bien vu que ce n'était pas de votre faute.

— Je n'en suis pas sûre, et puis voyez quel chagrin vous

Une jeune femme jolie et si élégante qu'elle avait attiré déjà les regards admirateurs du colonel, suivait des yeux, dans une angoisse mortelle, un petit garçon, le plus âgé des deux enfants qui l'accompagnaient, et qui venait de quitter le trottoir en demi-lune où elle s'était arrêtée pour courir sur la chaussée après un omnibus.

Tout occupé de faire signe au conducteur, il ne voyait pas un cab arrivant au grand trot sur lui. Le jeune homme qu'on avait appelé Bertie s'élança vivement et fut assez heureux pour saisir l'enfant presque sous les roues de la voiture.

Le cheval se cabra deux ou trois fois, le cocher jura, le voyageur murmura à la hâte quelques excuses et tout rentra dans l'ordre, pendant que le petit imprudent, tenu d'une main ferme, était ramené près de son jeune chaperon.

« Que de remerciements, monsieur! exclama la jeune femme avec l'expression de la plus vive reconnaissance. L'enfant était perdu sans vous. »

Puis, se tournant vers le coupable :

« Est-ce ainsi, Cecil, que vous tenez vos promesses? Savez-vous, mon enfant, ce que vous devez à monsieur? »

— Mais, tante chérie, je voulais arrêter l'omnibus pour vous. »

Et sa voix s'éteignit dans un sanglot, bien qu'il fit des efforts héroïques pour retenir ses larmes.

« J'espère que le petit bonhomme en sera quitte pour la peur, dit alors le colonel en avançant et en portant la main à son chapeau. Puis-je, madame, vous être de quelque utilité; désirez-vous une voiture? »

— Merci, monsieur, l'omnibus nous conduit chez nous, où j'ai hâte de rentrer; mais j'ai peur que Cecil n'oublie bien vite sa frayeur.

— Assurément. Voici l'omnibus », dit Bertie.

Et, continuant son rôle de protecteur, le jeune homme inséra le trio dans le véhicule, et, pendant que le conducteur escaladait son siège, les assistants purent voir la jeune dame lui prodiguer encore maints remerciements.

« Bertie, heureux coquin, s'écria le colonel quand le

— Je ne m'en doutais pas, et j'étais fort tranquillement à Paris quand un télégramme m'a rappelé près de lui ! Pauvre père ! Il a été quelques jours en danger, ... une grave attaque de paralysie ; mais, Dieu merci, il se remet.

— Triste ! triste ! Un homme de sa valeur aurait rendu de grands services dans le comté !

— Je doute, hélas ! qu'il reprenne toute son activité, et j'ai peine à croire qu'il puisse même continuer à diriger ses propres affaires.

— Tant pis, en vérité ! Êtes-vous dans ses affaires ?

— Non. Je ne m'en suis jamais occupé : ce que je regrette maintenant, car je suis sûr que ce serait un soulagement pour lui que de me savoir au gouvernail. Nous avons heureusement pour agent principal un homme capable et dévoué ; aussi j'espère pouvoir emmener promptement mon père à la campagne.

— Soyez sûr qu'il se remettra bien vite ; je n'ai jamais vu d'homme de son âge plus fort, ni plus robuste.

— Ah ! Bertie ! comment allez-vous ? » fit en s'interrompant le premier interlocuteur, pendant qu'il tendait la main à un jeune homme qui l'avait salué en passant devant lui. « C'est merveille de vous voir dans ces régions mondaines. Qui est-ce qui disait que vous étiez occupé « des autres » du matin au soir ?

— En vérité, colonel, répondit Bertie, à qui ses cheveux blonds et sa mince encolure donnaient l'apparence d'un très jeune homme, j'ai manqué à tous mes devoirs en me laissant aller au plaisir de regarder chevaux et amazones dans Rotten-Row.

— Méfiez-vous. Vous marchez sur le bord du précipice. Mais, Errington, continua-t-il en se retournant, vous connaissez Bertie Payne, n'est-ce pas ? C'était un de mes jeunes lieutenants avant qu'il renonçât à Satan et à ses pompes, et il était avec nous à Bassakpore quand vous étiez dans les Indes.

— Je ne crois pas que nous nous soyons rencontrés.... »

La phrase resta inachevée, interrompue par un cri d'indicible épouvante.

# L'ERREUR DE CATHERINE

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### I

#### SOMBRE HORIZON

Par une splendide après-midi de juin, deux gentlemen se rencontrèrent devant Hyde-Park, au pied de la statue équestre de lord Wellington. Le plus âgé des deux, de moyenne taille, un peu gros et d'un certain âge, avait l'air d'un militaire; l'autre, grand, solidement charpenté, quoique mince, devait avoir trente ans; on lui en aurait peut-être donné quarante à ne consulter que son maintien grave et sérieusement calme; mais sa taille élancée, sa démarche ferme et le perçant regard de ses yeux noirs donnaient sans conteste l'idée de la jeunesse: tous deux, élégants et fort « soignés », appartenant évidemment à la classe « riche ».

« Ha! Errington? Par quel hasard en ville. Je vous aurais cru avec Melford sur son yacht, ou tout au moins en villégiature à Gurston-Hall! Lorsque j'ai vu votre père, il m'a semblé qu'il vous attendait!

CONTROL 1955

CONTROL 1951

1961

Re 89/05

L

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ  
BUCUREȘTI  
11 088

B.C.U. Bucuresti  
  
C15522

~~Ino. 14544a~~

Ino. 11088.

Mrs ALEXANDER

~~Ino. 89304.~~

B307548

# L'ERREUR DE CATHERINE

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par ROBERT DE CERISY



84-31 (C.032=2)

TROISIÈME ÉDITION

Donajunea Maion

15522.

**BIBLIOTECA CENTRALĂ  
UNIVERSITARĂ  
BUCUREȘTI  
PARIS**

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1902

82-31=4

Tous droits réservés.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉ DANS LA BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS ÉTRANGERS

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

---

Le choix de Mona. Un volume in-16, broché..... 1 fr.

L'ERREUR  
DE CATHERINE

Mrs ALEXANDER

---

L'ERREUR  
DE CATHERINE

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par ROBERT DE CERISY



PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



virent dépassées dans leurs prévisions ; la plume de Mme Liddell s'exerçait cependant sans relâche, mais elle ne suffisait pas à combler les exigences toujours croissantes d'un train de vie que la jeune veuve trouvait cependant sordide.

Catherine en était là de ses songeries, quand un petit coup à sa porte, suivi de quelques cris étouffés, la fit lever en hâte. Elle supplia les petits espiègles de respecter le sommeil de leur grand'mère, et, pour les occuper, leur conta force histoires dans la salle à manger ; ils y étaient attentifs et la bouche entr'ouverte, pressés contre elle, quand la porte donna passage à une jeune femme fort élégamment vêtue de soie noire, de dentelles et d'une profusion de jais, de ruches et de rubans gris ; elle était fort jolie, avec des joues couleur de rose, des yeux clairs et d'abondants et fins cheveux d'un brun doré.

« Oh ! maman, maman, s'écria Cecil, courant à elle, où étiez-vous le jour de ma fête ? »

— A bas les petites pattes sales ! à bas, mon amour ! s'écria-t-elle ; j'étais forcée, tout à fait forcée de sortir, mais je n'ai pas oublié votre fête et vous aurez un sac de bonbons. Mon Dieu ! que cette maison est donc chaude ! Celle de Mme Bennett est si délicieusement fraîche, avec vue sur un ravissant jardin ! Que ce doit être agréable d'être riche ! »

Et tout en parlant elle dénouait son chapeau, dont elle lisait les brides.

Catherine ne répondit que par un soupir.

« Je vais aller vite changer ma robe, elle est trop jolie pour la garder à la maison.... Trouvez-vous qu'elle aille bien, Katie ? »

— A merveille, répondit la jeune fille avec un indulgent sourire ; vous devriez toujours porter du demi-deuil, les couleurs douces vous siéent parfaitement.

— Je le sais, et cependant quelque jour il faudra bien le quitter. Cecil, allez dire à la cuisinière de m'apporter une tasse de thé dans ma chambre ; et vous, Charlie, ne vous penchez pas ainsi sur votre tante. D'abord, vous lui tenez trop chaud, et ensuite vous deviendrez bossu. »

Charlie grimpa sur une chaise et tendit sa petite figure,

sur laquelle la jeune femme posa un baiser hâtif, en lui recommandant de ne pas faire de bruit.

« Savez-vous, maman, commença Cecil avec solennité, que j'ai manqué de me faire tuer aujourd'hui ? »

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là, petit démon ? Est-ce vrai, Katie ?

— Si vrai que monsieur se serait fait écraser bel et bien, si un jeune homme n'eût réussi à le retirer à temps ; il était presque sous les jambes du cheval.

— Mais aussi quelle idée, Katie, de lui lâcher la main !

— Je ne lui ai pas lâché la main, par la raison, ma chère, que je ne la tenais pas.... Il m'avait promis....

— Promis, un enfant de son âge ! Au coin de Hyde Park, dites-vous ? Ce gentleman qui est venu à son secours, ce n'était pas, par hasard, un militaire, avec des moustaches grises ?

— Non, c'était un jeune homme qui n'avait ni barbe ni moustaches.

— C'est curieux ! très curieux ! Il me semble bien maintenant que le colonel Ormonde parlait de quelque chose comme cela tout à l'heure, et d'un enfant qu'il avait sauvé ou aidé à sauver ; mais je n'entendais qu'à moitié, parce que je causais ailleurs.

— Il y avait, dit Catherine, un personnage qui répond à votre description et qui causait avec le sauveur de Cecil ; il a été fort poli pour nous, mais voilà tout.

— Croyez-vous que le colonel Ormonde ait regardé Cecil ?

— Ah ! voilà ce que je ne saurais vous dire : j'étais trop émue pour m'occuper d'autre chose que de l'enfant. »

Mistress Frédéric ne répliqua rien ; elle avait l'air de réfléchir profondément. Quand elle sortit de sa rêverie, ce fut pour demander à Catherine où elle avait acheté les fleurs qu'elle avait rapportées la veille.

« J'en voudrais quelques-unes pour demain matin, ajouta-t-elle ; je dois recevoir le colonel Ormonde qui viendra voir mes photographies du Nilgherry, et ce pauvre petit salon est si laid, que je voudrais essayer de l'embellir un peu. C'est vraiment dommage de recevoir dans un pareil endroit.

— Tel qu'il est, vous n'en avez pas d'autre, répondit Catherine un peu impatientée.

— Je le sais bien, reprit la petite veuve en soupirant, et, au lieu de me plaindre et de me consoler, Catherine, vous me brusquez; mais est-ce que votre mère est malade, qu'on ne la voit pas?

— Oui, elle est couchée : elle se sentait très fatiguée et a prié qu'on ne la dérangerât pas.

— Voilà une chose qui ne m'étonne pas, avec cette manie d'écrire perpétuellement ! A propos, comme je disais aujourd'hui que ma belle-mère s'occupait de littérature et que je parlais de l'*Ami de la Famille*, mistress Everton, qui écrit dans le *Journal de la Cour*, m'a dit que c'était une publication faite pour les femmes de chambre et qu'on ne lisait qu'à l'office. Est-ce vrai?

— Quel besoin avez-vous d'entrer dans ces détails ? Ma mère, hélas ! a trop besoin de ce que rapporte sa plume pour pouvoir choisir. Elle écrit pour qui la paye.

— C'est bien par égard à cette situation, ma chère Catherine, que je continue à demeurer avec vous et que j'accepte que vous vous occupiez des enfants. Le colonel Ormonde me disait pourtant encore aujourd'hui qu'ils lui semblaient bien grands pour être aux mains d'une femme.

— Si le colonel Ormonde est bien la personne que j'ai vue ce matin, il ne me paraît plus d'âge à être au courant de ce qui convient à des enfants.

— Plus d'âge... le colonel ! Mais, je vous assure qu'il n'est pas vieux du tout, ma chère ; un peu mûr, si vous voulez, mais âgé, non ! Il est encore très bien... et il a un château, vous savez... d'ailleurs, je n'ai rien répondu à mistress Everton, sinon que je ne me connais pas en journaux et que mistress Liddell est une femme trop distinguée pour écrire dans un journal de domestiques. Elle a dû être si bien, mistress Liddell ! Mon pauvre Fred était tout son portrait. Vous n'aurez jamais sa belle taille, Katie.

— Je n'en ai pas la prétention, en vérité.

— Est-ce que ces lettres ne sont pas pour moi ? reprit mis-

tress Frédéric en jetant les yeux sur la table où, en passant, elle avait déposé son chapeau.

— Si, vraiment, et voilà la note de la couturière.

— Ah! Madame Ducorset, vilaine femme, vous aviez dit que vous ne dépasseriez pas 250 francs? Il est vrai que si je paye tout de suite, j'aurai l'escompte, ce qui n'est pas à dédaigner. Avec cela j'aurai au moins deux ou trois paires de gants. Pour le moment, je vais me reposer; vous me ferez prévenir si votre mère se réveille. »

Et la petite femme disparut.

## II

### PERSPECTIVES NOUVELLES

Catherine s'arrangea de manière que la jeune femme ne pût avoir ce soir-là aucun entretien particulier avec sa mère; elle alla avec elle chez la fleuriste et s'efforça d'écouter le récit de toutes les jolies choses qui lui avaient été débitées au lunch de mistress Bennett et qu'elle lui rappela avec complaisance.

« Vous pensez bien, ajouta-t-elle, que ce sont des propos sans conséquence et qui n'éloignent pas de mon cœur le souvenir de mon pauvre Fred; mais il faut bien penser à l'avenir, aux enfants, n'est-ce pas? »

Catherine répondait : « Sans doute », tout en pensant à sa mère et à la nécessité de ne pas lui causer d'agitation.

Le jour suivant fut pluvieux; cependant Catherine, fidèle à son programme, mit les manuscrits en paquets et se prépara à partir sans vouloir écouter les observations pessimistes de Mme Liddell : elle était résolue à essayer.

« Et que fait Ada? demanda encore sa mère.

— Elle orne le salon et elle se pare elle-même pour recevoir le colonel Ormonde.... Pauvre Fred! Ne trouvez-vous pas que c'est bien tôt, maman?

— Ma chérie, il faut être indulgente. Cette petite femme n'est pas faite pour vivre seule, et je serais heureuse de la voir bien remariée, puisque certainement elle se remariera.

— Dites-moi, maman, êtes-vous sûre que notre ennemi, l'oncle Liddell, n'est pas mort ?

— Je l'aurais su, ma chère. Non, je suis sûre qu'il vit, et je suppose qu'il demeure toujours dans Cambden-Town.

— Ah ! ce n'est pas un quartier agréable », dit négligemment Catherine.

Puis elle embrassa tendrement sa mère et partit.

Catherine s'éloigna d'un pas rapide, mais elle comptait bien prendre un omnibus à la première station, car l'expédition qu'elle méditait était longue.

Elle avait peu dormi ces dernières nuits et dans ses heures sans sommeil, elle avait pensé sans relâche à sa mère, aux efforts qu'elle avait faits, à l'énergie qu'elle avait déployée, aux luttes qu'elle avait soutenues, aux fatigues qu'elle s'était imposées, et avec sa fougue et l'enthousiasme de son âge elle avait décidé qu'il était temps qu'elle aussi se mêlât à la lutte et y prit sa part.

Donc, le résultat de toutes ses pensées était celui-ci : qu'il fallait aller trouver son oncle et, sans ambages, lui demander son aide et sa protection.

« Nous verrons, se disait-elle, comment il pourra me refuser ; un *non* est plus difficile à vous dire en face que dans une lettre, et d'ailleurs, s'il refuse, je connaîtrai mon sort tout de suite, sans l'attendre dans l'angoisse, et ma mère ne saura pas jusqu'où j'ai dû m'humilier. Il le faut, il le faut, se répétait-elle, et pour cela ayons son adresse. Je la trouverai chez Wyndburn, je pense ; et elle se dirigea vers Piccadilly.... Je saurai au moins ce que c'est que le cabinet d'un éditeur. »

Donc, sans balancer davantage, elle prit un omnibus qui la conduisit tout près de ce temple des muses ; un commis fort poli, auquel elle remit sa carte ou plutôt celle de sa mère, lui demanda si elle avait un rendez-vous, et elle allait être forcée de lui faire une réponse négative, quand elle vit passer un gentleman auquel elle trouva une tournure de

« patron » ; elle eut la bonne inspiration de lui demander s'il n'était pas M. Wyndburn et si elle pouvait lui parler un instant.

« Avec plaisir », répondit-il gracieusement ; et, s'effaçant pour la faire passer devant lui, il l'introduisit dans un cabinet réservé pour les entretiens particuliers.

« Je me suis permis, monsieur, dit la jeune fille, accompagnant ses paroles d'un gracieux sourire destiné à assouplir les résistances, de vous apporter un manuscrit de ma mère.

— Je vois cela, dit-il avec un sourire un peu moqueur, mais poli.

— C'est un roman plein d'intérêt et que je serais heureuse de confier à des mains comme les vôtres.

— Mille grâces, continua-t-il avec la même expression. Et ce roman, madame, est-il de vous ?

— De moi ! Non, monsieur, il est de ma mère ; mais, comme elle est souffrante, j'ai cru, j'ai pensé, ... et ici elle s'arrêta quelques secondes comme pour attendre une aide de son interlocuteur.

— Donc, vous n'êtes pas mistress Liddell, dit-il, en jetant un coup d'œil sur la carte qu'il tenait à la main, mais sa fille. Posez donc ce lourd paquet, miss Liddell. Je parie pour trois volumes, n'est-ce pas ?

— Oui, trois volumes, mais pas trop longs, je vous assure, et la fable est si intéressante !

— Je n'en doute pas, j'espère que ce n'est pas historique.

— Oh non ! c'est tout à fait moderne.

— Tant mieux, tant mieux. Eh bien, miss Liddell, je vais garder votre manuscrit, ou plutôt le confier à mon lecteur, qui vous fera connaître son impression.

— Puis-je espérer que ce ne sera pas trop long ?

— Je n'ose vous rien promettre, nous sommes si encombrés ; mais j'ai votre adresse et je vous ferai répondre aussitôt que possible. Bonsoir, miss Liddell. »

Il fallait prendre congé ; c'est ce qu'elle fit en demandant la permission de consulter l'Annuaire.

« Comment donc ! fit gracieusement Wyndburn, qui introduisait la carte sous la ficelle du paquet. Tomkins, conduisez

mademoiselle. » Puis il ajouta quelques excuses, un salut poli et s'éloigna, le manuscrit sous le bras.

Un jeune homme aux doigts tachés d'encre posa devant elle l'épais volume dans lequel Catherine trouva cette adresse : « John Wilmot Liddell, 27, Square-Crescent Cambden-Town », et ayant reçu du même jeune commis l'assurance qu'elle trouverait facilement un omnibus dans Piccadilly, elle se dirigea vers le bureau.

Sa route ne fut pas des plus agréables : l'omnibus était bondé de voyageurs ruisselants de pluie et de parapluies mouillés, mais Catherine était trop préoccupée pour se soucier beaucoup de ces inconvénients. Son oncle daignerait-il la recevoir? L'accueil du grand éditeur était-il de bon présage?

En proie à toutes ces agitations, elle atteignit le but de son voyage et, grâce à de nouvelles indications, elle déboucha dans Square-Crescent, place fort peu animée, ornée de quelques arbres et d'une pelouse en demi-lune.

Vers le milieu de la place, elle aperçut un cab sur lequel le cocher, assisté d'un petit garçon, hissait une malle fort volumineuse et, comme Catherine approchait, elle vit que la maison devant laquelle cette petite scène se passait portait le numéro indiqué et que sur la porte se tenait une petite servante dont la chevelure emmêlée et le tablier sale offraient le plus lamentable aspect. Au haut de l'escalier, une grosse femme confortablement vêtue et dont le chapeau, abondamment pourvu de fleurs, encadrait un visage irrité à l'expression vulgaire et larmoyante.

Catherine vit tous ces détails presque involontairement, car son attention avait été tout de suite attirée par un long et maigre vieillard appuyé sur une canne, qui se tenait à quelques pas en arrière et dont le corps décharné était enveloppé dans une longue robe de chambre d'une étoffe de laine fort usée; ses pieds étaient chaussés de pantoufles et sa tête couverte d'un bonnet de velours noir, d'où s'échappaient quelques mèches de cheveux blancs.

Toute sa chétive personne et ses traits accentués paraissaient tremblants de la plus vive colère, et pendant que d'une

de ses mains aux doigts crochus, semblables aux ongles d'une griffe, il faisait des gestes furieux qui ressemblaient à des malédictions, il brandissait de l'autre sa canne comme s'il eût voulu s'en servir en guise de knout.

« Hors d'ici, fieffée coquine! vociférait-il d'une voix aiguë. Si vous en valiez la peine, je vous aurais fait prendre par la police; mais le jeu n'en vaut pas la chandelle, et vous irez bien toute seule rouler dans la boue, voleuse, pillarde, qui ne laissez pas un liard dans la maison. »

La femme, profitant d'un instant de répit, répliqua qu'un saint se serait damné à vivre avec un vieil avare comme lui.

« Croyez-vous, continua-t-elle, que vous trouverez des gens qui vous serviront pour rien! Allez, ceux qui vous ressemblent sont faits pour être volés et j'espère bien qu'on vous volera jusqu'à votre dernière croûte de pain, vieux misérable. »

Après cette dernière volée, elle s'élança prestement dans le véhicule, qui s'ébranla aussitôt, bien que le conducteur et le cheval eussent l'air aussi poussifs l'un que l'autre.

« Fermez vite la porte, dit le vieux bonhomme à la petite servante.

— Mais, monsieur, c'est qu'il y a là une dame. »

Catherine, fort troublée de se trouver si soudainement face à face avec un maniaque en colère, eut cependant l'absolue conviction que ce maniaque était bien l'oncle qu'elle cherchait; oserait-elle lui parler? Vraiment l'instant semblait mal choisi!

« Une dame, dit-il en la toisant, et qu'est-ce que vous voulez, vous?

— Je voudrais voir M. John Wilmot Liddell.

— Eh bien! vous le voyez. Après?

— Je suis, monsieur, votre nièce, Catherine Liddell.

— Ma nièce! répéta-t-il, avec une sorte d'incrédulité méprisante. Enfin, peu importe, que vous soyez ma nièce ou non, vous allez peut-être pouvoir me servir à quelque chose. Savez-vous lire?

— Si je sais lire? Oui, sans doute.

— Eh bien! venez, alors! Allons, entrez. »

Et, tournant les talons sans plus de cérémonie, il se mit en devoir de franchir la distance qui séparait la grille extérieure de la porte de la maison, tandis que Catherine le suivait, abasourdie, et que la petite servante mal peignée refermait la grille à grand fracas.

La chambre dans laquelle Catherine fut ainsi introduite était de grande dimension et le sol était couvert d'un tapis sur lequel le temps avait laissé aussi peu de dessins que de couleur. Le mobilier paraissait solide, quoique passé de mode : une grande table couverte d'une serge verte décolorée occupait le milieu de la pièce, tandis qu'un bureau garni de tiroirs était placé près de la cheminée, ainsi qu'un vieux grand fauteuil couvert de maroquin usé; un misérable feu brûlait dans une grille encombrée de cendres et de scories et l'atmosphère semblait tout obscurcie d'une épaisse poussière que personne ne devait jamais songer à enlever; le jour sombre et pluvieux ajoutait encore à la tristesse du lieu.

M. Liddell, se hâtant péniblement, arriva jusqu'à l'endroit où gisait par terre un grand journal déployé et, s'appuyant d'une main sur la table, il s'efforça de le ramasser de l'autre.

« Tenez, dit-il fébrilement, là, là, lisez, lisez-moi cette colonne de chiffres! Je suis faible, je n'y vois pas et cette coquine m'a caché mes lunettes! Je ne peux les trouver nulle part et il faut absolument que je sache le cours des fonds Turcs. — Ainsi lisez-moi ça et j'écouterai après ce que vous avez à me dire; mais lisez d'abord. »

Et il lui mit le journal entre les mains, puis s'assit dans son grand fauteuil.

La pauvre Catherine, tout interloquée, prit un siège et, se plaçant de l'autre côté de la table, se mit à chercher dans la liste mystérieuse; mais comme elle était peu au courant de la géographie de la magistrale feuille du *Times*, jetant à peine quelquefois les yeux sur le modeste journal à deux sous que recevait sa mère, elle tournait les feuilles assez maladroitement et le vieillard s'impatientait.

« Je parie, grogna-t-il, que vous ne savez pas seulement où chercher ce que je vous demande.

— Assurément non ; mais si vous voulez m'indiquer un peu.... »

Il lui arracha la feuille et d'un doigt tremblant lui montra dans quelle partie de la feuille elle devait trouver.

« Lisez du commencement. »

Et Catherine obéit. Son sang-froid d'ailleurs commençait à lui revenir avec le sentiment qu'elle se trouvait fortuitement au cœur de la place dont elle avait médité le siège, et elle lut. Elle se trompa plus d'une fois ; alors son impitoyable auditeur la remettait sèchement dans le chemin ; enfin, elle arriva aux fonds Turcs. Elle dit le cours.

« Ah ! ah ! murmura le vieux bonhomme. Rien à faire alors, rien pour le moment. Voyons le stock des chemins de fer ? »

Catherine obéit, et quand elle arriva aux obligations du Florida et à leur cours, elle fut interrompue par une sorte de gloussement de triomphe :

« Enfin ! enfin ! voilà de la hausse, il n'y a pas à dire ! Ça va bien, ça va bien ! Il faut que j'écrive sur-le-champ ! Dieu ! où donc cette infernale sorcière a-t-elle caché mes lunettes ? Mais c'est qu'il est déjà midi passé, et la poste..., l'heure de la poste sera passée ; je vais manquer le courrier, c'est sûr.... Savez-vous écrire ?

— Mais, sans doute. Voulez-vous que j'écrive pour vous ?

— Écrivez, écrivez vite, ne perdons pas une minute, voilà du papier. »

Et il lui tendait un vieux buvard dont toutes les feuilles étaient bariolées de chiffres et d'hiéroglyphes.

« Voilà, voilà, écrivez vite ! »

Catherine, de plus en plus calme, ôta ses gants et, prenant la plume ébouriffée que lui tendait le vieillard, écrivit sous sa dictée :

« Messieurs Roger et Stokes, Corbell Court.

« Messieurs,

« Vendez mes actions du Florida, aujourd'hui si c'est possible, même à perte.

« A vous. »

« Maintenant, donnez-moi cela, que je signe et mettez sous enveloppe. Malédiction ! je n'ai pas de timbres ! Pas de timbres !... et le bureau est loin.

— J'en ai un, s'écria Catherine, oui, justement, par hasard. »

Et elle tira son léger porte-monnaie de sa poche....

« Vrai, vous en avez un ; vite, vite alors, donnez-le-moi, ou plutôt placez-le vite et courez, courez vite jusqu'à la boîte, là en sortant, à main gauche, ... je vous rendrai deux sous.

— Et j'espère que vous m'écouteriez à mon retour ?

— Oui, oui, tout ce que vous voudrez ; mais dépêchez-vous ! »

Lorsque Catherine revint, elle trouva le vieillard debout, tenant d'une main la porte entre-bâillée et l'attendant, haletant.

« Êtes-vous arrivée à temps ? exclama-t-il dès qu'il l'aperçut.

— Oui, à point nommé. Au moment où je jetais la lettre, le facteur traversait la rue pour lever le courrier.

— Bien, bien, très bien. Oh ! je respire ! Allons, dites-moi votre affaire à présent. Et pourquoi, d'abord, êtes-vous venue ? »

La question était palpitante. Catherine ne trouva que la vérité pour y répondre, et d'une voix claire et distincte :

« J'étais venue, dit-elle, en solliciteuse.

— En solliciteuse, je m'en doutais. Eh bien ! voilà de la franchise. Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi vous m'avez choisi ?

— Parce que je ne connaissais personne autre à qui je puisse m'adresser ; parce que vous êtes notre plus proche parent ; parce que je voulais vous parler. »

Et en peu de mots elle lui fit le récit de leur vie passée, de leurs malheurs, de la mort de son père, de l'arrivée de la veuve et de ses jeunes orphelins, des espérances déçues du moment et de leurs pressantes nécessités. Tout cœur normalement situé se fût senti ému par cette touchante histoire, par le tremblement et par l'émotion de la jeune

voix qui la racontait, mais rien ne semblait remuer l'impas-sible vieillard.

« Votre démarche est insensée, grommela-t-il enfin. Quel moyen ai-je de savoir que vous dites la vérité et que vous êtes réellement la fille de Frédéric Liddell? »

Jamais Catherine n'avait songé à cette objection et, comme elle cherchait, toute rougissante, à y répondre, elle fut frappée de la pâleur soudaine qui couvrait le visage du vieillard.

« Qu'avez-vous, au nom du ciel! s'écria-t-elle, en accourant vers lui; êtes-vous malade? Vous vous trouvez mal? »

— Non, je ne suis pas malade, reprit-il d'une voix éteinte. Mais je n'ai pas mangé.... C'est la faiblesse.

— Eh bien! il faut manger, prendre quelque chose, dit Catherine, cherchant des yeux une sonnette.

— Il n'y a rien dans la maison, rien au monde; cette coquine a tout raflé avant de partir! la voleuse!

— N'y a-t-il pas seulement une goutte de vin, d'eau-de-vie! » s'écria-t-elle, de plus en plus alarmée.

M. Liddell tira avec une peine extrême un trousseau de clés de sa poche, et Catherine comprit qu'il fallait ouvrir une armoire qui lui parut vide, mais dans le fond de laquelle elle finit par trouver une bouteille où il restait encore quelques gouttes de liquide.

Elle mélangea un peu cette eau-de-vie avec de l'eau, et, lui en faisant avaler quelques gorgées, parvint à ranimer le vieillard évanoui.

« Ah! murmura-t-il faiblement, il était temps. Puis-je manger?... la petite servante a-t-elle quelque chose? Sonnez donc. »

Catherine le fit, mais en vain, et trouvant le malade un peu ranimé :

« Je vais voir moi-même, dit-elle.

— Oui, je vous prie. »

Et son ton était devenu plus poli.

Catherine descendit vivement de sales degrés qui conduisaient à une cuisine plus sale encore; là elle aperçut, au milieu d'un désordre et d'une malpropreté dont elle n'avait

pas l'idée, la petite fille dont le tablier sale gisait par terre et qui renouait à la hâte les brides de son chapeau, tandis qu'un petit panier placé devant elle sur une chaise ne laissait aucun doute sur ses intentions. Elle tressaillit et devint toute rouge dès qu'elle aperçut Catherine.

« M. Liddel m'envoie vous chercher. Il est souffrant. Pourquoi n'avez-vous pas répondu à la sonnette ? »

— Parce que je veux m'en aller tout de suite à la maison, répondit l'enfant en fondant en larmes. Je ne veux pas rester ici toute seule. M. Liddel est méchant comme un loup quand il est en colère ; j'en ai été malade et je ne resterai pas, je ne veux pas rester.

— Vous resterez cependant, parce qu'il le faut, reprit Kate sévèrement ; je suis la nièce de M. Liddel, et je ne vous laisserai pas partir avant que vous ne m'ayez obéi.

— Oh ! mais, c'est autre chose si vous êtes là ; je ne pouvais pas savoir que vous étiez sa nièce, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! c'est ainsi, et je ne m'en irai pas avant que M. Liddel ne soit mieux. Maintenant, comment vous appelez-vous ?

— Suzanne, miss.

— Eh bien, Suzanne, y a-t-il du pain dans la maison, du beurre ?

— Pas une miette de quoi que ce soit, pas une miette ; je vais mourir de faim, c'est sûr. »

Et elle se remit à sangloter.

« Ne pleurez pas et faites ce que je vais vous dire, ensuite vous irez prier votre mère de venir me parler. Donnez-moi de l'eau propre.

— Il n'y en a pas d'autre que celle qui est dans le tonneau, la fontaine est cassée.

— Donnez-m'en dans un pot alors. Avez-vous la force d'allumer le feu ?

— Je vais tâcher, miss ; heureusement j'avais été acheter un peu de charbon hier avant la scène.

— Eh bien, balayez lâtre et faites un feu aussi clair que possible. Je vais aller chercher un peu de viande. »

La situation vraiment tragique du vieillard avait dissipé

toutes les terreurs de Catherine ; elle sentait qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour le tirer de la faiblesse effrayante où l'avaient jeté le manque de nourriture et l'accès de colère auquel il s'était livré. Aussi rentra-t-elle bien vite dans la chambre où il gisait sur son grand fauteuil.

« Il n'y a rien en bas, lui dit-elle ; mais si vous voulez me confier quelque argent, j'irai chez le boucher ; si je laissais sortir la petite, elle ne reviendrait certainement pas.

— Combien vous faut-il ? bégaya le vieillard, en exhibant à grand'peine un vieux porte-monnaie de cuir vert.

— Avec deux shillings j'aurai assez.

— Voilà, et vous me rapporterez une note et la monnaie. »

Catherine s'était trop souvent occupée des petites dépenses du ménage pour se trouver embarrassée de ces achats. Elle les fit donc promptement, redescendit aussitôt dans la fameuse cuisine, apaisa les pleurs de l'enfant avec une tranche de bœuf froid et se mit en devoir de cuire les côtelettes. Il lui fut plus difficile de trouver une serviette blanche pour les servir et elle dut se contenter d'épousseter le vieux plateau sur lequel elle mit la viande entre deux assiettes chaudes, tout cela au grand ébahissement de la petite servante.

Elle trouva le vieux bonhomme assoupi ; mais lorsque à son entrée il ouvrit les yeux, ils s'allumèrent comme ceux d'un loup affamé à l'odeur de la chair.

« Allons, murmura-t-il, vous n'avez pas perdu de temps ; mais êtes-vous bien sûre qu'il fallût deux côtelettes ?

— Sans doute, et vous les mangerez de bon appétit, j'espère.

— Nous verrons. »

Il se mit à manger et avec autant d'avidité que de plaisir.

« Certes, murmurait-il, la viande est de bonne qualité. »

Kate lui demanda s'il voulait boire. Sur ce, il produisit de nouveau son trousseau de clefs, en choisit une, lui ordonna d'ouvrir la porte qui paraissait conduire dans un autre appartement, mais qui était celle d'une armoire garnie de nombreuses bouteilles. Catherine en choisit une dont l'étiquette portait « cognac » et lui en servit un peu, mêlé avec de l'eau.

Elle s'assit alors et le regarda manger. Quand il eut fini les côtelettes et avalé un petit coup de grog, il attira vers lui une assiette qui contenait du beurre et l'ayant flairé :

« J'ai peur, dit-il à Catherine, que vous ne soyez pas ménagère; savez-vous que c'est du beurre frais?

— Sans doute, reprit-elle, mais il n'y en a que pour quatre sous : j'ai pensé qu'il valait mieux en prendre une moins grande quantité et qu'il fût bon....

— Quatre sous », répéta-t-il.

Puis il se tut, ayant l'air de méditer profondément. Mais bientôt il rompit le silence pour lancer mille invectives contre la femme congédiée le matin :

« La coquine! avez-vous idée d'une pareille voleuse? Elle me faisait accroire que les denrées enchérissaient chaque jour, que le beurre frais valait son pesant d'or, que.... Enfin, croiriez-vous que je lui donnais quarante francs par semaine pour les dépenses de la maison et qu'elle n'avait pas payé le boucher depuis six mois?... Tant pis pour lui, par exemple, je ne le payerai pas : il ne devait pas faire crédit.... Qu'est-ce que vous avez dépensé? »

Pour toute réponse Catherine lui tendit la feuille de papier où elle avait inscrit la dépense.

« A quoi bon? lui répondit-il d'un air grognon; vous savez bien que je ne puis pas lire, puisque j'ai perdu mes lunettes.

— C'est vrai, mais il faut tâcher de les retrouver. Quand se sont-elles égarées?

— Est-ce que je sais? Je les avais encore ce matin, au moment où j'ai renvoyé cette coquine. »

Catherine appela Suzanne et toutes deux se mirent en recherche, d'abord dans la chambre, puis dans le hall. Enfin la jeune fille poussa une exclamation et, se baissant, ramassa le précieux objet entre un vieux tapis et la dernière marche de l'escalier.

Les lunettes retrouvées ramenèrent du calme dans l'esprit troublé du vieillard; il les essuya soigneusement, regarda au travers de tous côtés, pour s'assurer qu'elles étaient intactes, et resta enfin tranquille et silencieux, pendant que, par les ordres de Catherine, Suzanne balayait le foyer, enle-

vait la masse de cendres qui étouffait le charbon, et, enfin, emportait le plateau avec les reliefs du festin.

M. Liddell, se tournant alors vers sa jeune visiteuse, lui dit :

« Vous êtes arrivée à un bon moment et voilà que vous vous croyez déjà indispensable. Je m'en serais très bien tiré sans vous ; mais c'est égal, voyons votre histoire. Il faut, avant tout, que vous me prouviez clairement que vous êtes bien la fille de Frédéric Liddell, — ce qui d'ailleurs ne vous donnerait pas le plus léger droit sur moi.

— Hélas ! je le suppose, reprit tristement Catherine ; mais si vous vouliez seulement nous aider à traverser une période difficile, vous nous rendriez grand service et nous ferions tout, ma mère et moi, pour nous acquitter.

— Voilà une belle sûreté ! dit le vieillard d'un air sardonique.

— Il est certain cependant que le roman de ma mère aura du succès ; l'intrigue est très intéressante, et vous savez que ce n'est pas la première œuvre de valeur qui aurait eu de la peine à percer. Ma mère recevra deux mille cinq cents francs dès qu'il paraîtra !

— Juste ciel ! deux mille cinq cents francs pour de méchantes paperasses.

— Paperasses n'est ni poli ni juste, reprit Catherine avec vivacité.

— Et quelle somme avez-vous la prétention de trouver sur ce beau gage ?

— Oh ! un millier de francs, huit cents francs au moins.

— Huit cents francs, mais c'est une fortune cela.

— Oui, certes, c'en serait une pour nous », reprit la pauvre fille, ne voulant pas lâcher prise, mais dont le cœur se gonflait.

« Et tout ce que vous avez à offrir en garantie, c'est tout bonnement un roman non publié ?

— Nous n'avons que cela au monde, en dehors de nos meubles.

— Vos meubles ? Qu'est-ce que vous entendez par meubles ? Combien avez-vous de pièces meublées ?

— Un salon, une salle à manger, le cabinet de travail de ma mère et quatre chambres à coucher. C'est-à-dire....

— Allons, vous aurez votre argent, oui, je vous le prêterai, bien que tout votre mobilier ne vous ait certainement pas coûté 2 500; mais vous m'avez prouvé que vous savez acheter avec économie, que vous connaissez la valeur de l'argent et puis, enfin, vous m'avez aidé dans un moment de crise.... Donc, écoutez-moi, voici ce que je ferai : Je vais écrire à mon avoué d'aller chez vous demain matin à l'adresse que vous allez me donner; il s'assurera de la vérité de vos assertions et de la valeur de vos meubles, et si son rapport est favorable, je ferai ce que vous me demandez en prenant votre mobilier comme gage — pas d'hypothèques! je suppose.

— Hypothèques! Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Après tout, c'est possible.... »

Et, en même temps, il s'achemina vers le bureau et il se mit en devoir d'écrire.

« Votre adresse? »

Elle la lui donna. Il l'inscrivit, et lui tendant une lettre :

« Mettez cela à la poste, dit-il; mon avoué, M. Newton, devra vous la présenter quand il ira vous trouver. »

Puis se ravisant tout à coup :

« Non, dit-il, pas cela. Qui me dit que vous êtes honnête? Je vais envoyer la petite fille jusqu'à la boîte et vous ne partirez que lorsqu'elle sera revenue. »

Catherine, trop heureuse d'avoir réussi, consentit à ces ridicules formalités, et de plus lui demanda si elle ne pouvait plus rien faire pour lui avant son départ.

« Ce n'est réellement pas rassurant de vous savoir tout seul dans cette grande maison avec une enfant qui ne demande qu'à prendre la clé des champs; puisque sa mère doit venir la remplacer, m'a-t-elle dit, laissez-moi l'attendre.

— Du tout, répliqua-t-il de son ton volontaire et brutal. Je n'ai besoin de personne : je suis fort, très fort et l'enfant m'obéira, je vous assure. Elle a mangé, n'est-ce pas? Eh bien! elle n'a plus besoin de rien jusqu'à demain matin. Vous pourriez d'ailleurs venir voir demain si j'ai besoin de quelque chose, surtout si vous êtes ma nièce. »

Et, en disant ces mots, le vieillard fixait sur elle son regard sarcastique.

« Je m'en irai dès que je serai assurée que l'enfant m'a dit vrai et que sa mère doit venir.

— Qu'elle vienne ou non, je m'en soucie peu, attendu que je ne la payerai pas ; si elle vient, que ce ne soit pas à mes frais. »

Catherine envoya l'enfant chercher sa mère, une brave femme de ménage du quartier, et convint de lui donner (de sa poche s'il le fallait) une couronne pour sa nuit, puis elle rentra prendre son chapeau et ses gants et souhaita le bonsoir à l'ogre.

« Voulez-vous que je vous fasse votre thé avant de partir ?

— Inutile, j'ai ce qu'il faut et la damnée coquine a sans doute oublié d'emporter ce qui restait. Allons, à demain et souvenez-vous : si vous êtes la fille de mon frère, je ferai ce que j'ai dit ; sinon, non. »

Et il riait d'un méchant rire.

« En ce cas, acceptez mes remerciements. »

M. Liddell l'accompagna jusqu'à la porte d'un air qui sentait plus la méfiance que la courtoisie, et la pauvre fille se hâta de retourner chez elle.

### III

#### LA VISITE DE L'AVOUÉ

Pendant que sa jeune belle-sœur cherchait ainsi fortune, mistress Frédéric Liddell n'était pas restée inoccupée. Elle se préparait à recevoir la visite annoncée du colonel Ormonde.

« Cette Catherine est bien toujours la même, pensait-elle tout en essuyant soigneusement le salon ; elle me laisse toute la besogne. N'aurait-elle pas pu se charger un peu des enfants, de façon que la bonne pût m'aider ? Pas de danger, et encore vous verrez qu'elle rentrera juste pour l'heure du thé. »

Ceci ne cadrerait nullement avec les vues de mistress Frédéric, car elle n'avait garde d'oublier quelle admiration enthousiaste la jeune fille avait inspirée au galant colonel lors de leur fortuite rencontre, et sa jalousie s'en alarmait. Bien qu'elle fût fort légère, peu sentimentale et plus curieuse d'admiration et de plaisirs que d'autre chose, la question sérieuse était pour elle celle du mariage : elle espérait que le goût décidé du colonel pour ses charmes l'y amènerait.... Mais quand et comment ? Le colonel Ormonde était un célibataire fort amoureux de bonne chère et de jolies femmes, mais plus disposé à l'épicurisme qu'au dévouement, et elle avait deux fils ! Sans eux, elle eût été sûre de la victoire.

Quoi qu'il en fût, elle trouvait inutile que le galant militaire rencontrât précisément à ses côtés la jolie personne qui lui avait fait si vive impression, et mistress Frédéric aurait vu sans répugnance l'absence de sa belle-sœur se prolonger.

« C'est une jeune fille si étrange, disait la veuve en secouant son plumeau par la fenêtre et en disposant coquettement les fleurs achetées la veille : elle n'a pas d'amies, elle ne sort pas, je parierais qu'elle ne sait pas ce que c'est qu'un amoureux ;... à son âge j'en avais eu déjà une douzaine et j'étais mariée.... Pauvre Frédéric ! Dieu m'est témoin que s'il m'avait laissé une fortune quelconque, je n'eusse jamais songé à me remarier. Mais que deviendraient mes enfants ?... C'est si terrible de n'avoir pas un sou et encore de n'être entouré que de personnes comme Catherine et ma belle-mère ! Si, au moins, Mme Liddell voulait faire quelques frais, recevoir un peu, elle nous placerait très bien toutes les deux !

— Ah ! vous voilà déjà, mes chéris. C'est bien, mais vous savez qu'on n'entre pas ici, restez avec Jane !

— Jane met le couvert.

— Eh bien ! allez trouver grand'mère ! »

Elle était très préoccupée, la pauvre grand'mère, et très inquiète de ne pas voir rentrer sa fille ; de plus, elle s'était aperçue que Catherine n'avait pas emporté sa « nouvelle », et elle ne savait que penser de tout ce temps employé à présenter son unique roman. Il fallait donc qu'on le lui eût refusé bien des fois !...

Son inquiétude s'accrut encore lorsque l'heure du dîner fut passée. Aussi résista-t-elle aux instances gracieuses que lui fit sa belle-fille pour qu'elle reçût le colonel, et elle se retira dans sa chambre. En conséquence, *mistress* Frédéric s'installa seule au salon avec un ouvrage de tapisserie, tandis que la vieille dame, assise à son bureau, s'occupait mélancoliquement de repasser la liste des notes dues aux fournisseurs. Enfin, Catherine apparut à la grille du jardin, qui fut ouverte par les deux enfants.

— N'entrez pas avec moi, mes chéris, leur dit-elle, j'ai à causer avec grand'mère; mais si vous êtes raisonnables, vous aurez une belle histoire ce soir.

— Ma pauvre fillette, s'écria la vieille dame, comme vous avez l'air fatiguée! Que vous est-il arrivé? Qui vous a retenue si tard?

— Pour fatiguée, chère maman, je le suis, mais j'ai au moins quelque chose à vous raconter.

— Venez prendre quelque chose dans la salle à manger, nous y pourrons causer tranquilles. Ada attend une visite. »

Mais Catherine ne voulut rien manger avant d'avoir raconté ses aventures. Elle décrivit d'abord son entrevue avec Wyndburn, et Mme Liddell convint que c'était quelque chose qu'il eût conservé le manuscrit.

« Maintenant, vous allez peut-être me gronder, chère maman, car vous ne savez pas ce que j'ai fait?... J'ai vu M. John Liddell; oui, j'ai pénétré dans sa tanière, je lui ai parlé, je lui ai fait cuire une côtelette, et bien que je rentre les mains vides, je crois cependant qu'il va nous aider.

— Dieu de bonté, est-il possible? s'écria Mme Liddell. Comment avez-vous osé? »

Catherine donna alors à sa mère un aperçu de son entrevue.

« C'est l'histoire la plus incroyable, dit Mme Liddell; j'en suis toute tremblante. Espérons que l'avoué est un honnête homme et qu'il nous sera favorable; mais je tremble d'avoir une affaire à démêler avec M. Liddell: c'est un créancier si dur! Il nous demandera une livre de notre chair comme Shylock ou il nous prendra à la gorge comme le débiteur de l'Évangile.

— Ne craignez rien, maman, je suis sûre que vous pourrez payer les intérêts. Il ne nous manque que du temps et quand vous aurez placé votre roman, nous payerons tout. D'ailleurs, qui nous dit que ce vieillard traitera la veuve de son frère comme une étrangère ?

— Si j'étais sûre du contraire !

— Vous ne me blâmez pas, chère maman ?

— Vous blâmer, ma chérie ? non, non, j'admire votre courage, au contraire. Moi qui souhaite si fort de ne vous pas mêler à mes ennuis, je ne puis, hélas ! je ne puis.... »

Les larmes refoulées coulèrent sur les joues pâles de la pauvre femme, pendant que Catherine, l'interrompant chaleureusement :

« Quoi ! dit-elle, chère mère, vous qui avez supporté tout le poids du jour et de la chaleur, vous me refuseriez d'en prendre aussi ma part ! Ne l'espérez pas ! Après mes aventures d'aujourd'hui, je me sens tout à fait forte et vous n'aurez plus désormais près de vous un membre inutile, je vous assure.

— Maintenant, mon enfant, tout dépend de l'homme que nous allons voir demain ; votre pauvre père connaissait et aimait l'avoué de votre oncle ; mais est-ce encore le même ? Enfin, c'est une lueur d'espoir ; je suis heureuse, mon enfant, qu'elle m'arrive par vous. »

Catherine pleurait ! Son cœur, si agité tout le jour, se détendait maintenant, et elle pressait son mouchoir humide sur ses yeux rougis.

« Ada, reprit Mme Liddell, m'a redemandé son argent ce matin. Je n'ai pu, naturellement, le lui promettre, et j'ai vu qu'elle était contrariée.

— Elle ne pense jamais qu'à elle, dit Catherine.

— Non, vous n'êtes pas juste, reprit Mme Liddell, elle est insouciante, un peu enfant ; personne n'est sans défaut. Le sien....

— Est d'être égoïste.

— Non, c'est plutôt un besoin continuel de louange, d'admiration....

— Il me semble que c'est un peu ce que je disais », reprit Catherine en souriant.

La personne qui faisait le sujet de cet entretien ouvrit la porte et s'avança vivement dans la chambre, vêtue d'une charmante robe de mousseline lilas ; elle portait à son corsage une rose à peine moins fraîche qu'elle.

« Je viens vous chercher, Catherine ; le colonel Ormonde demande de vos nouvelles et désire vous voir.

— Je n'ai nulle envie d'y aller, ma chère.

— Mais vous allez venir cependant ; vous lui avez fait une si agréable impression. »

En disant ces paroles gracieuses avec un gentil sourire, la coquette pensait que Catherine, avec ses yeux rouges et ses joues pâles, n'était pas fort à son avantage et que c'était le bon moment pour sa présentation.

« Allons venez, ma chère ;... mais peut-être désirez-vous faire un peu de toilette ?

— Certainement non, reprit la jeune fille avec quelque impatience ; j'irai, puisque vous avez l'air de le désirer, mais je suis vraiment trop lasse pour faire des frais.

— Vos cheveux sont en désordre, mon enfant, dit sa mère.

— Tant pis ! » fit-elle négligemment.

Et elle suivit sa belle-sœur.

En vérité, Catherine n'était pas aussi charmante qu'à l'ordinaire ! Sa mince robe d'étoffe noire date de l'an dernier et le poids de sa jaquette sur laquelle se voyaient quelques traces de boue avait chiffonné la ruche qu'elle avait au cou. Cependant ces détails n'empêchaient pas d'admirer la masse luxuriante de ses cheveux bruns aux reflets d'or et la forme parfaite de son front et de ses sourcils ; ses yeux n'avaient pas tout leur éclat peut-être, mais la fatigue qui les alanguissait n'ôtait rien à la délicatesse de son teint, ni au contour gracieux de son menton à fossettes.

« La voilà, cette méchante petite sœur dont l'absence nous ennuyait si fort !

— Quoi ! miss Liddell, encore en quête d'aventures, s'écria le colonel d'un ton demi-galant, demi-paternel et en lui adressant le salut le plus correct.

— J'étais allée faire une commission pour ma mère, répondit Catherine, assez négligemment.

— Par ma foi, continua-t-il, si nous étions assurés que nos messages fussent remis toujours par des commissionnaires tels que vous, ma belle demoiselle, nous passerions notre vie à en envoyer et à en recevoir. »

Il lançait ses phrases d'une voix haute et assurée, style nouveau, plein de chic!

« Catherine, s'écria la petite veuve, je vous conjure de vous méfier de tout ce que débite le colonel Ormonde : c'est un homme volage et sans foi.

— Ah! madame, voilà un reproche auquel je ne m'attendais pas, de votre part surtout. »

Puis s'adressant de nouveau à Catherine :

« J'espère, miss Liddell, que vous êtes tout à fait remise de votre frayeur d'hier! Jamais je n'ai vu de beaux yeux exprimer la terreur plus éloquemment que les vôtres.

— J'ai eu fort peur en effet et je suis pleine de reconnaissance pour le jeune homme qui a sauvé mon pauvre Cecil; j'espère qu'il n'est pas blessé?

— Dois-je lui faire part de cet intérêt si flatteur?

— Merci, cela me semble inutile.

— Vraiment, vous ne voulez pas le remercier? il en serait si heureux! »

Catherine avait pris le parti de sourire d'un air de bonne humeur, mais elle se disait en elle-même : « Le vieil idiot! »

« Catherine, reprit la jeune veuve, est une fille sérieuse qui méprise la frivolité et qui n'a jamais flirté.

— Voilà une description effrayante, dit le colonel. Mais, je vous prie, miss Liddell, est-ce par principe que vous repoussez les hommages?

— Mon Dieu, non, répondit Catherine très simplement; c'est plutôt parce que personne ne songe à m'en offrir.

— Par Jupiter, voilà qui est profondément triste. Et quel nom a le rocher sur lequel on vous laisse ainsi seule, ma belle Ariane?

— Pas celui de la mélancolie, à coup sûr; mais, continua-

t-elle aussitôt, je prie Ada de m'excuser près de vous; il faut que je me retire, je suis lasse et j'ai besoin de repos.

— Pas avant, de grâce, que j'aie pu vous faire une demande : celle de vouloir bien accompagner jeudi votre belle-sœur qui daigne accepter de prendre part à un pique-nique offert sur la rivière par quelques-uns de mes amis et moi?

— Sur la rivière? dit Catherine. Jeudi, mille remerciements; mais cela m'est impossible, je ne suis pas libre.

— Allons donc, Catherine, pas libre! A quoi songez-vous? Vous n'allez jamais nulle part.

— Miss Liddell, insista le colonel, ne soyez pas cruelle; nous aurons une journée agréable et nous persuaderons à votre jeune héros d'être des nôtres.

— Je le regrette vivement, je vous assure, mais il faut que vous m'excusiez. »

Sur ce, et après s'être inclinée légèrement, elle quitta la chambre avant que le galant colonel eût pu faire un mouvement pour la retenir.

« Par ma foi! voilà un congé net et décisif, dit-il.

— Catherine n'a pas un caractère facile; pourtant, si vous souhaitez réellement qu'elle vienne, j'arrangerai l'affaire.

— Certainement, répondit-il, elle est d'une fraîcheur adorable, quoique d'une beauté peut-être moins éclatante que je ne l'avais cru d'abord; avec cela de l'esprit!

— Vous trouvez? fit-elle avec une apparence de naïveté, car la rusée savait que la candeur allait bien à son genre de beauté; mais, si vous y tenez, je sais comment m'y prendre pour vous l'amener.

— Merci, vous êtes la plus aimable des femmes. C'est égal, vous ne devez pas vous amuser tous les jours dans cette petite... boîte.

— Certes non, je vous assure; mais que faire? Je n'ai pas le choix, et il faut bien que je m'en arrange. A quoi servirait-il de pleurer, si ce n'est à se gâter les yeux, et puis ma belle-mère est si bonne, elle m'aime tant!

— Se faire aimer de sa belle-mère! mais vous êtes donc un ange, tout!

— Un ange! c'est beaucoup dire, reprit la jeune femme avec un ravissant sourire; je suis plus près de l'humanité que cela, je vous assure.

— C'est vrai, vous êtes délicieusement humaine et il ne peut pas y avoir un intérieur triste là où vous êtes. Dieu! y a-t-il rien de plus charmant qu'une jolie femme vive et gaie!... Mais je m'oublie près de vous, et cependant je dois dîner à la campagne, à Boahampton; c'est fort loin.... Et où est le petit drôle qui a failli se faire écraser?

— Dans le jardin, sans doute, et fort sale certainement. Aussi je ne me soucie que médiocrement de le voir venir se frotter à moi quand j'ai une jolie robe.

— Elle est charmante, en effet. Et celle d'hier une merveille!

— Celle d'hier, c'est la belle des belles, celle qui doit servir toute l'année.

— Toute l'année! Vraiment! Voilà qui est parfait et unique.... Toute l'année. Vous êtes si élégante! C'est merveilleux. Allons, adieu. Mme Bennett vous enverra sa voiture jeudi, car vous savez que nous ne nous embarquons qu'à Twickenham.

— Merci! c'est à vous encore sans doute que je dois cette attention? »

Il aurait bien pu me conduire lui-même, pensa-t-elle, mais son visage souriant ne trahit pas sa déception.

« Au revoir donc, ma délicieuse petite sorcière! Ah! qu'il est malaisé de vous quitter! »

Tout en cherchant une voiture, le colonel pensait : — Pour gracieuse et vive, elle l'est, cela est certain : impossible de s'ennuyer jamais avec un gentil petit démon comme celui-là.... Et il continua à rêver qu'il avait rencontré la femme idéale... pour lui, douce, obéissante, économe, pleine de tendre sympathie, toujours prête à prendre sa part des ennuis du maître, sans lui imposer les siens.... Cette petite femme-là ferait admirablement bien son affaire, n'étaient ces deux diables de garçons! Voyons, ne serait-ce pas stupide d'aller se charger d'élever les enfants d'un autre! Sa petite belle-sœur a aussi son prix, bien qu'elle ait un peu trop l'air

d'une princesse de tragédie. N'importe, on peut toujours flirter un peu avec elle, ne fût-ce que pour tenir la jeune veuve en haleine.

Pendant ce temps, la jeune veuve, tout en rangeant les porcelaines de la table à thé, faisait ses petites réflexions de son côté.

« Il est évident, pensait-elle, qu'il a été un peu déçu en revoyant Catherine. Ce n'est pas étonnant : elle avait mauvaise mine, et puis elle n'a pas été gracieuse. C'est égal, le cher homme a besoin d'être un peu émoustillé et je tâcherai que la belle indifférente soit de la partie de Richmond. Ah ! quel dommage d'être pauvre, d'avoir deux enfants, d'être confinée dans ce vilain trou ! Le colonel me demandera-t-il ma main ? Il est très beau encore et agréable malgré son égoïsme de vieux garçon, car il est égoïste lui aussi ; c'est étonnant comme je hais l'égoïsme et comme il est commun ! Voilà ma belle-mère : si elle voulait placer les enfants quelque part, cela arrangerait les choses. Pauvres enfants, je ne songerais pas à m'en séparer si j'étais riche, mais je n'ai pas d'argent et il faut bien chercher à tirer son épingle du jeu. »

La bonne Mme Liddell ne dort pas cette nuit-là ; la visite de l'avoué était si importante, elle pouvait changer tellement leur situation.... Catherine dormait, elle, et sa mère enviait cette heureuse insouciance de son âge. Le jour parut enfin, la matinée passa, les différents habitants de la petite maison, après s'être réunis pour déjeuner, se dispersèrent ensuite ; enfin on vint annoncer qu'un monsieur attendait Mme Liddell dans la salle à manger. Elle fit dire à sa fille de venir l'y retrouver et s'y achemina tout de suite. Près de la fenêtre, un homme d'un certain âge était debout ; ses yeux, assez vifs, n'avaient aucune nuance bien définie et son nez, un peu retroussé, aucun caractère. Il s'inclina poliment et demanda si c'était bien à mistress Liddell qu'il avait l'honneur de parler.

« Oui, monsieur, je suis Mme Liddell.

— Et moi, madame, je viens de la part de mon client, M. Liddell, de Square-Crescent, pour procéder à une

expertise. Cette carte, que j'ai reçue ce matin, vous renseignera sur le but de ma visite.

— Asseyez-vous, je vous prie, monsieur Newton. »

Et Mme Liddell, prenant la carte qu'il lui tendait, en lut le contenu, non sans rougir légèrement.

« Je vous prie, madame, de n'avoir nul égard aux termes de ce billet et qui ont pour but de constater votre identité, dit M. Newton de sa voix nette et précise : mon client n'a nullement l'intention de vous offenser.

— Je ne m'en offense pas, je vous assure, dit-elle en lui rendant le papier ; mais veuillez bien me dire ce que je dois faire pour me conformer à ses exigences.

— Rien, madame, parce que je puis vous épargner toutes formalités en me portant garant de la vérité de vos assertions, car j'ai déjà eu l'honneur de vous voir avec votre mari il y a six ou sept ans.

— En ce cas, monsieur, je suis surprise de ne pas me rappeler dans quelle circonstance.

— Elle était pénible, madame, car j'étais porteur d'un message désagréable pour M. Liddell, que vous fûtes obligée de calmer sans vous occuper d'autre chose.

— Je me souviens maintenant, dit mistress Liddell en rougissant plus fort ; oui, l'épreuve était dure.

— Donc, nous pouvons considérer cette formalité comme accomplie ; quant à ce qui regarde le prêt.... »

Ici la porte s'ouvrit. Catherine entra, et mistress Liddell l'ayant présentée à l'avoué, celui-ci la salua cérémonieusement, puis il reprit aussitôt :

« Quant au prêt, il me faut d'abord savoir la somme demandée, afin que je puisse juger de la solidité du gage.

— J'avais demandé à mon oncle qu'il nous prêtât 700 francs ; mais il serait bien préférable qu'il nous en prêtât 1000.

— Catherine, interrompit mistress Liddell, cette somme est bien forte ; songez qu'il nous faudra la rendre. »

Puis s'adressant à M. Newton :

« Je n'ai à offrir comme garantie que le mobilier de cette maison ; il est des plus simples, comme vous voyez.

— Avez-vous vu M. Liddell, madame? demanda M. Newton, dont le visage exprimait une certaine surprise.

— Ma fille l'a vu.

— Oui, j'ai risqué cette démarche, parce que.... »

Elle s'arrêta une seconde et reprit aussitôt :

« Parce que nous avons un besoin pressant de cet argent. Je l'ai trouvé dans une triste et singulière situation. »

Catherine raconta alors les choses telles qu'elles s'étaient passées et qu'elle avait dû le laisser dans un état d'isolement pénible.

« Vous devriez, monsieur, user de votre influence pour lui persuader de prendre une domestique.

— J'ai fort souvent moi-même regretté les conditions dans lesquelles vit M. Liddell, et j'avais peu de confiance dans sa gouvernante; mais c'est un homme si singulier, si original.... »

Et il s'interrompt, tout en fixant les yeux sur Catherine.

« Mais, fit-il en reprenant, puisqu'il s'agit de gage, il faut que je jette un coup d'œil sur le mobilier; ce n'est pas que je m'y connaisse beaucoup, mais une certaine habitude des affaires du même genre m'aidera mieux peut-être que des connaissances techniques.

— En tout cas, fit Mme Liddell, je suis enchantée que vous vouliez bien vous occuper de cette petite affaire. Voulez-vous me suivre, je vais vous montrer tout ce que nous possédons? »

L'examen, fait gravement et en silence, ne fut pas long et le paisible homme d'affaires dit, en remettant ses gants :

« Permettez-moi de vous demander si aucune hypothèque n'a été mise sur ce mobilier? »

— Aucune, monsieur. Je n'ai d'ailleurs besoin que d'un secours temporaire et j'espère bien....

— Ma mère, interrompit Catherine, s'occupe de littérature. Windham et Channing ont, en ce moment, dans les mains un roman en trois volumes, qu'ils vont certainement publier bientôt. Dès qu'il aura paru, elle pourra aisément rembourser M. Liddell. »

L'avoué reprit un léger sourire, mais répondit poliment

qu'il ne doutait pas que leurs prévisions ne se réalisassent promptement, ajoutant que s'il pouvait, dès à présent, les assurer que la somme leur serait prêtée, il devait cependant les avertir que ce ne serait pas sans qu'il leur en coûtât de gros intérêts.

« En tout cas, dit-il, je ferai de mon mieux.

— Cela nous rendra grand service et peut-être M. Liddell se souviendra-t-il que je suis la veuve de son frère.

— Là où il s'agit d'argent, madame, M. Liddell a peu d'égard aux liens de parenté. Il présentera à votre signature un engagement quelconque, soyez-en certaine. Mais ne m'avez-vous pas dit que M. Liddell avait exprimé le désir de revoir sa nièce? Dans ce cas, il ne faut pas le faire attendre. C'est un homme peu malléable; mais si mademoiselle votre fille peut arriver à exciter son intérêt et à lui persuader de prendre quelques soins de lui-même, cette influence ne pourra qu'être favorable à vos desseins. Je vais de ce pas à Square-Crescent et je serais charmé si miss Liddell voulait me permettre de l'y conduire. »

Catherine courut changer sa robe; elle n'eût pas osé sortir avec son vieux costume, escortée par l'irréprochable M. Newton.

« Maman, vous savez qu'Ada va rentrer, vous allez subir un interrogatoire en règle; mais, je vous en prie, ne dites pas *tout*; dites-lui simplement que mon oncle nous a envoyé son homme d'affaires et que je vais dîner avec lui. Plût à Dieu que j'eusse dîné cependant, car je me dirige vers le temple de la faim!

— Courage, ma chérie, ce prêt va nous faire tant de bien! Tenez, voici vos gants. Tâchez de ne pas rentrer trop tard. »

## IV

## UNE ÉCLAIRCIE DANS LES NUAGES

« Où Catherine va-t-elle avec ce monsieur? » s'écria la jeune veuve qui rencontra le couple sur le seuil de la porte, à son grand ébahissement.

— Chez son oncle, M. John Liddell, qui a demandé hier à la voir. Ce monsieur est son avoué, fit Mme Liddell en souriant.

— Quoi, son oncle! cet avare sordide dont mon pauvre Fred parlait toujours! Quelle chose extraordinaire s'il laissait toute sa fortune à Catherine! Mais, madame Liddell, ce ne serait pas juste, cela! Il faudrait lui conduire Cecil et Charlie, et nous affirmerions que Cecil est tout son portrait; ces vieux bonshommes aiment beaucoup à être entourés de jeunesse. Il ne faut pas que Catherine ait tout, n'est-ce pas? Il faut que nous y allions, que j'essaye aussi ma chance....

— Cette chance, ma chère, que vous enviez à Catherine, Dieu veuille qu'elle ne soit pas une illusion, un caprice de vieillard sans lendemain!

— C'est que vous savez bien que cette chère Catherine n'aime pas beaucoup à s'ennuyer et que ses manières sont un peu raides. Vous ne m'en voulez pas de vous dire cela?

— Pas le moins du monde, car il est certain que Catherine n'est pas caressante comme vous.

— Elle n'aura jamais non plus votre grâce, chère maman, votre bonté. Ainsi je suis bien sûre que vous veillerez toujours sur les enfants du cher Frédéric comme s'ils étaient les vôtres.

— Catherine aussi, ma chère, soyez-en sûre. Mais ne lisez-vous pas vos lettres?... En voici une qu'on a apportée aussitôt votre départ.

— Oh! mon Dieu, comment faire! s'écria la jeune femme

dès qu'elle y eut jeté les yeux. Je ne serai jamais prête! Quelle heure est-il? Le luncheon est pour une heure, chez Mrs Bennett. Jane, Jane, vite, apportez-moi de l'eau chaude! Et vous, chère mère, lisez ceci pendant que je vais m'habiller. Combien de temps mettrai-je avec l'omnibus de Park-Terrace?... Voulez-vous me prêter un shilling sur l'argent que vous me devez? »

Sans attendre la réponse, elle s'enfuit précipitamment et Mme Liddell s'assit en soupirant pour lire la missive suivante :

« Chère madame Liddell, pouvez-vous venir à mon aide? Nous avons une loge pour la représentation de miss Saint-Germain, à laquelle doivent assister Fanny, Béatrice et lady Alice Mondaunt, qui ne sort pas seule. De mon côté, je suis obligée d'aller avec Florence à la garden-party de Twickenham. Comment faire, si vous ne pouvez pas me rendre le service de servir de chaperon aux jeunes filles? S'il ne s'agissait que des miennes, je les laisserais fort bien aller au théâtre avec Ormonde, mais lady Alice nous a été confiée par son fiancé, le sévère Errington, qui ne badine pas avec les convenances; donc il faut qu'elles soient accompagnées et il faut que ce soit par vous, n'est-ce pas? Le lunch est à une heure et demie, ne manquez pas surtout.

« A vous de cœur,

« L. BENNETT. »

Mme Liddell replia cette épître et la remit sous son enveloppe, puis elle conclut que ce léger papillon était fait pour voltiger.

Sa fille Catherine avait plus de caractère, celle-là saurait se résigner, se priver; mais elle, cette créature légère qui croyait accomplir une immense tâche en ménageant ses robes et dont le cœur saignait à la pensée humiliante de prendre un omnibus,... comment la décider à s'imposer des privations?...

Les méditations de la belle-mère furent interrompues de nouveau par la jeune femme, essoufflée :

« Jane a été chercher la voiture. Avez-vous l'argent ?

— Tenez, voulez-vous un peu plus, de crainte....

— Oui, oui, très volontiers ! Eh bien ! vous ne me dites pas que je suis gentille ?

— Charmante, ma mignonne, encore plus en beauté que l'an dernier.

— Oh ! c'est parce que je prends un peu plus de distraction, ... j'aime tant le théâtre, mais voici la voiture ! Dieu, quelle horrible guimbarde ! enfin, n'importe, au revoir. »

Mrs Bennett, femme d'un officier d'administration de la Compagnie des Indes, était de bonne naissance. Venue en Angleterre afin de présenter sa fille aînée dans le monde, elle avait par hasard rencontré Mrs Liddell qu'elle avait connue dans l'Inde et s'était montrée charmante pour elle. Habitant pour la saison une belle maison près de Hyde-Park, elle y recevait nombreuse compagnie, y avait attiré la jeune veuve, qui trouvait dans cette société un avant-goût du paradis et *adorait* toute la famille ! Elle en était l'enfant gâtée pour le moment et aucun sacrifice ne lui eût coûté pour conserver cette situation exceptionnelle.

Son entrée dans la salle du festin fut saluée par d'unanimes acclamations.

« Je commençais à désespérer ! cria Mrs Bennett, dès qu'elle l'aperçut ; puis elle lui tendit la main, mais sans quitter toutefois le haut bout de la table qu'elle présidait.

— Je reçois votre lettre à l'instant », répondit la jeune veuve, respirant délicieusement dans cette atmosphère de luxe et déjà électrisée par la gaieté et le babil de la compagnie.

La longue table, couverte de toutes les succulentes superfluités qui composent un lunch recherché, était entourée de jeunes filles en toilettes claires et d'hommes élégants plus nombreux encore.

« Vous connaissez tout le monde, excepté peut-être lady Alice Mordaunt ?

— En effet, je n'ai pas encore eu le plaisir de voir lady Alice, dit-elle avec un salut poli ; mais, bien que M. Kirby ait l'air de ne pas me reconnaître, je me souviens fort bien

de l'avoir vu à Rumchuddar, lorsque j'y vins avec mon père, le capitaine Dumbar. »

En disant ces paroles, la jeune femme glissait une chaise entre une des misses Bennett et un gros personnage à cheveux rouges qui s'était levé courtoisement pour lui faire place.

« Quoi! madame, exclama-t-il en devenant écarlate, est-il possible que, vous ayant vue une fois, j'aie pu vous oublier? Je suis impardonnable.

— Moi, qui ne l'oublie pas, dit le colonel Ormonde à travers la table, elle n'a pas l'air de me reconnaître.

— Mais, colonel, je vous ai vu hier et je vous ai dit bonjour en entrant. »

En disant ces mots, Mrs Liddell pencha gracieusement sa tête du côté d'un des fils Bennett qui lui offrait du pâté de pigeon; puis, sans plus s'occuper du tendre colonel, elle parut vouloir se consacrer au bonheur de sa nouvelle connaissance, M. Kirby.

Celui-ci, fraîchement débarqué des Indes, n'avait peut-être pas une conversation très suggestive, mais il fut plein de soins et d'attentions pour sa jolie voisine et parut fort goûter la vivacité de ses réparties, à la grande mortification du colonel. Celui-ci, d'ailleurs, n'était pas très heureusement placé, car si sa voisine de droite n'avait d'attention que pour son voisin, sir Brandon, baronnet, célibataire, celle de gauche, qui était lady Alice, parlait peu, étant timide et réservée, ne causant qu'avec un M. Errington, personnage au maintien froid et grave; toutefois, lorsqu'il daignait dire quelque chose de sa voix profonde et bien timbrée, il donnait l'impression de quelqu'un qui a l'habitude d'être écouté. Lui aussi se montrait plein de courtoisie pour lady Alice, mais ses manières réservées étaient vis-à-vis d'elle empreintes d'un caractère presque paternel. On eût dit qu'il protégeait la timide créature.

« En vérité, dit Mrs Bennett, en regardant autour de la table, je me croirais volontiers dans l'Inde... mes enfants, Mrs Kirby, Mr Errington, le colonel Ormonde.

— Je me récuse, madame, dit le colonel; je n'y suis resté que bien peu de temps avec mon régiment.

— Et moi je ne puis prétendre au titre de « vieil Indien », dit M. Errington, quoique je sois allé dans le pays fort souvent.

— En effet, reprit le colonel, vous êtes un Anglais pur-sang, et plus que jamais vous allez le devenir, puisque votre père a acheté Gurston-Hall. Vous allez être des nôtres en Clayshire! Vous connaissez Gurston-Hall, lady Alice? le parc touche presque celui de Melford.

— Oui, dit lady Alice, et il me semble que ce parc est rempli de charmantes promenades!

— Cet Errington est né coiffé! Vous faites beaucoup de réparations au château?

— Beaucoup, et je doute que ce soit fini avant l'hiver. J'espère cependant qu'à la Noël nous aurons l'honneur d'y recevoir Mrs Bennett, dit Errington.

— Bien volontiers, répliqua son hôtesse.

— Oh! monsieur Errington, s'écria Fanny, la plus jeune des deux sœurs, j'espère que vous nous donnerez un bal?

— Voilà une chose que je n'ose vous promettre et dont je n'ai nulle expérience. Je ne crois pas, pour mon compte, avoir dansé une fois dans ma vie.

— Ne passerez-vous pas l'été sur le yacht de votre père, lady Alice? demanda le colonel.

— Je ne crois pas, je dois rester toute la saison chez ma tante lady Henriette.

— Comment renoncez-vous au délicieux plaisir de la navigation? cria Mrs Liddell du bout de la table. Si j'étais à votre place, je tourmenterais mon père jusqu'à ce qu'il consentît à m'emmener.

— Mon père sait mieux que moi ce qu'il convient de faire, reprit en rougissant la jeune fille.

— Et vous, vous êtes de celles qui savent se soumettre, reprit gravement Errington.

— Mes enfants, dit Mrs Bennett, si vous tenez à voir la fête dans son beau, il faut partir; la voiture reviendra nous chercher après vous avoir conduits au théâtre.

— Les amateurs sont lady Alice, mes filles et Mrs Lid-

dell. Mais il leur faut un cavalier. Sera-ce vous, colonel Ormonde? »

Avant de répondre, le colonel lança un coup d'œil à travers la table; mais ne recevant aucun encouragement de la part de Mrs Liddell, tout occupée de miss Kirby, il reprit :

« C'est que je dois aller chez lady Maclean, comme vous sans doute Errington.

— Oui, et j'ai de plus un rendez-vous d'affaires à trois heures; cependant je serai charmé d'aller chercher ces dames si elles le permettent.

— Cela n'est pas nécessaire, dit Mrs Bennett, mon fils dîne au théâtre et mettra ces dames en voiture; seulement, il reste encore une place inoccupée dans la loge, la voulez-vous, master Kirby?

— Master Kirby, dit Mrs Liddell aussitôt, je vous conseille d'accepter; vous vous amuserez beaucoup. »

Tout ceci, débité du ton le plus insinuant, enchantait le nouvel arrivé, qui, dit-il, « n'était pas encore allé au théâtre! »

Pendant que les jeunes filles allaient mettre leurs chapeaux, le colonel demanda à Mrs Liddell si elle avait obtenu le consentement de sa belle-sœur?

« Mais vous imaginez-vous que je l'ai à peine vue depuis hier? Un vieil oncle, riche comme Crésus, mais avare, l'a envoyé chercher ce matin par son avoué! Peut-être veut-il la mettre sur son testament? En ce cas, j'espère que mes pauvres petits auront leur part, la part de leur père. Je vais les envoyer vite faire visite à ce vieil harpagon.

— C'est une excellente idée! Quelle différence ce serait pour vous!

— Aussi, vous pouvez être sûr que je ne négligerai rien; je connais trop la valeur de l'argent!

— Puis-je, sans indiscretion, vous demander où demeure ce M. Liddell, dit Errington, qui, avec le salut le plus poli, s'approcha des deux interlocuteurs.

— Mais je n'en sais absolument rien. Le connaissez-vous?

— Pas personnellement; mais j'ai entendu parler de lui.

— Il est très riche, n'est-ce pas?

— Je ne sais, c'était un ami de mon père. »

Et ayant salué de nouveau, il s'éloigna pour aller prendre congé de la maîtresse de la maison.

« Que votre belle-sœur se décide ou non, reprit le colonel, nous serons toujours sûrs de vous posséder, n'est-ce pas ? »

— Mais certainement, à moins que je ne sois retenue à la maison par ce projet de visite au vieil oncle.

— La chose en vaut la peine, à coup sûr, et je passerai savoir des nouvelles de l'entrevue.

— Quand vous voudrez, colonel.

— Tout le monde est prêt et vous attend, mistress Liddell. »

M. Kirby offrit son bras à la petite veuve, qui se mit en marche avec la certitude qu'elle tenait le bon bout de la corde.

Mme Liddell, douairière (on l'eût ainsi nommée dans le cercle recherché qui venait de se disperser, bien qu'elle ne possédât pas de douaire), passa sa longue après-midi à méditer tristement, tantôt sur les chagrins que le passé ne lui avait pas ménagés, tantôt sur les difficultés non moindres de l'avenir; elle s'affligeait aussi du présent, rendu si lourd par la présence de la jeune veuve et des deux enfants, et un sanglot montait de son cœur à sa gorge quand elle pensait que la mort pourrait laisser sa fille chérie, seule avec ses dix-neuf ans, en face d'une situation si tristement embarrassée! Ce fut ainsi que les heures passèrent : il était plus de sept heures lorsque Catherine parut à la grille du jardin.

« Dieu soit loué, vous rentrez avant Ada! lui cria la pauvre femme dès qu'elle l'aperçut. Êtes-vous très fatiguée, mon enfant ? »

— Pas tant qu'hier, et je crois être sûre que nous aurons l'argent dont nous avons besoin.

— Racontez-moi tout.

— C'est assez comique et, en somme, la journée n'a pas été aussi pénible que celle d'hier. D'abord, mon oncle semble parfaitement décidé à m'élever au rang de cuisinière, car il n'avait pas voulu prendre autre chose qu'une tasse de thé avant mon arrivée. Je ne sais vraiment comment ce frère vieillard peut se soutenir en mangeant si peu!

Pendant que lui et M. Newton causaient confidentiellement, je fus envoyée prendre connaissance du second étage : la poussière y règne en souveraine et tout y est parfaitement sordide et négligé.

— Avez-vous, au moins, mangé quelque chose ?

— Oui, oui. M. Newton, qui est extrêmement bon et serviable sous ses dehors froids et réservés, a envoyé chercher des gâteaux : il est resté longtemps et je crois qu'il a beaucoup d'influence sur M. Liddell (j'ai de la peine à le nommer mon oncle), qui fut fort poli pendant toute la visite de M. Newton. Lorsque celui-ci se leva pour partir, il me dit qu'il était heureux d'avoir pu certifier à mon oncle que j'étais bien sa parente et il ajouta que si vous et moi voulions nous trouver chez lui demain à une heure, il nous remettrait la somme que M. Liddell consent à nous prêter ; il nous dira à quelles conditions.

« Après le départ de Newton, j'ai lu tous les articles financiers du journal et écrit quelques lettres.

« Eh bien, me dit tout à coup M. Liddell assez brusquement, il paraît que vous êtes bien ma nièce. Dieu veuille que vous sentiez mieux la valeur de l'argent que votre père et votre mère. »

« Je lui répondis vivement que j'étais trop jeune lorsque j'avais perdu mon père pour apprécier son caractère, mais que je ne connaissais personne ayant plus d'ordre et d'économie que ma mère.

« Il me regarda fixement.

« Tant mieux ! » reprit-il de sa voix brève.

« Plus tard, dans la journée, il a reçu de son agent de change une note en réponse à la lettre que j'avais envoyée ; le contenu en était sans doute agréable, car il se frotta plusieurs fois les mains, en répétant :

« Allons ! allons ! nous sommes arrivés à temps ! »

— Peut-être va-t-il s'imaginer que vous lui avez porté bonheur ?

— En tout cas, je crains fort qu'il n'ait dans l'idée de me faire venir tous les jours pour faire sa correspondance, car, pendant que je mettais les adresses, je l'ai entendu mur-

murer : « En définitive, puisqu'elle écrit, je n'aurai pas « besoin d'une autre paire de lunettes. » Ce ne serait pas très divertissant d'être tous les jours en contact avec cet être si désagréable.

— Dès qu'il aura une bonne gouvernante, il ne pensera plus à vous.

— Je l'espère bien.

— Maintenant, ma mignonne, venez souper; vous l'avez bien gagné, et vraiment je me sens le cœur si à l'aise, que je vais essayer de vous tenir compagnie. »

Pour satisfaire la curiosité de Mrs Frédéric, on lui raconta que M. Liddell avait voulu essayer les capacités de sa nièce comme secrétaire; puis, ces dames ayant besoin de leur liberté pour la visite à M. Newton, la prièrent de s'occuper des enfants, fonction qu'elle accepta avec condescendance et comme si ce n'était pas son affaire.

« Tous ces éditeurs vous exterminent, mistress Liddell; je suis sûre qu'ils n'auraient que plus d'égards pour vous si vous étiez moins à leurs ordres.

— Je crois qu'ils me laisseraient parfaitement en repos, en effet », dit la bonne dame, en souriant mélancoliquement et en laissant à dessein sa belle-fille s'égarer sur cette piste.

Le déjeuner fini, la mère et la fille se dirigèrent vers la Cité. M. Newton les reçut aussitôt. Son cabinet avait la plus sérieuse réputation, et ses bureaux, clairs, propres, bien meublés, donnaient à quiconque y pénétrait l'impression la plus favorable : rien ne sentait moins la chicane ou les affaires véreuses.

Cet aspect n'échappa pas à l'œil clairvoyant de Catherine, non plus que l'ordre parfait qui régnait sur les rayons chargés de livres et de papiers; tout était net et à sa place, aussi bien les fauteuils recouverts de cuir où les clients attendaient leur tour, que le patron lui-même, rasé de frais et tiré à quatre épingles.

Après s'être levé du fauteuil en bois de chêne où il était assis et avoir offert des sièges à ces dames, il donna ordre qu'on apportât les papiers relatifs à leur affaire, et son clerc lui ayant remis une longue feuille pliée :

« Monsieur votre beau-frère, madame, commença-t-il, est un homme fort original et qui ne manque pas de sens; mais la malheureuse passion de l'argent le conduit à des exigences auxquelles vous ne donnerez peut-être pas un entier consentement.

— Dites-nous ces exigences, monsieur Newton, je vous en prie, dit Mme Liddell.

— Eh bien! madame, j'ai trouvé mon client disposé à vous obliger, et il vous offre dix-huit mois pour vous libérer de votre dette aux intérêts de dix pour cent. Il se contenterait de cinq si vous entriez dans une nouvelle combinaison.

— Laquelle? est-elle très dure?

— Non, madame, et elle pourrait de plus vous devenir fort avantageuse; au fait, la voici. M. Liddell, sur mes instances, consentirait à sortir de l'état d'isolement éminemment regrettable où il se trouve en ce moment; mais il ne veut près de lui qu'une seule personne. « La jeune fille qui se dit ma nièce est cette personne, m'a-t-il dit; je n'ai jamais mangé dîner meilleur et moins cher que celui qu'elle m'a fait; sa lettre à mon agent de change m'a porté bonheur; je lui donnerai de l'argent et elle payera tout comptant sans faire de notes; enfin, si elle accepte, je me contenterai de 5 pour 100; si elle refuse,... je refuserai aussi de mon côté. »

La pauvre Catherine, prise à l'improviste, ne put s'empêcher de s'écrier que ce serait une vie abominable, et Mme Liddell protesta qu'elle ne pouvait accepter de sacrifier ainsi sa fille.

« Madame, reprit M. Newton solennellement, je vous conjure de ne pas agir à la légère et de ne pas repousser sans examen les propositions de M. Liddell. Au nom de votre fille, au nom de l'avenir de vos petits-fils, réfléchissez. Je ne saurais vous dissimuler qu'en rejetant cette proposition vous vous privez, non seulement du secours temporaire dont vous avez besoin, mais encore vous enlevez à votre fille toute chance de se rendre agréable à son oncle par sa présence et par les services qu'elle lui rendra. L'occasion, chère madame, doit se prendre aux cheveux comme la fortune, vous le savez, et certes, sans vous entraîner à de faux

espoirs, je voudrais vous faire voir nettement de quelles chances vous vous priveriez. Il est certain que si votre fille refuse, son oncle ne la reverra de sa vie.

— Aussi, monsieur Newton, dit Catherine, après quelques secondes de silence, je suis décidée à accepter, et vous pouvez dire à M. Liddell que je lui servirai de gouvernante et de lectrice, au moins jusqu'au moment où ma mère pourra lui rembourser son argent.

— Catherine, mon enfant, songez bien à ce que sera votre vie? Pourrez-vous la supporter?

— Miss Liddell, madame, prend le parti le plus sage, reprit l'avoué, et je crois pouvoir l'assurer qu'elle sera récompensée de son généreux sacrifice!

— Je vous demande cependant quelques heures de réflexion, monsieur Newton, dit Mme Liddell, j'ai aussi quelques conditions à poser.

— Lesquelles, madame? »

La figure de l'avoué exprima quelque contrariété.

« Il faut avant tout que j'aie la liberté d'aller voir ma fille et qu'elle ait celle de venir passer une journée par semaine à la maison.

— Tout ceci peut s'arranger, dit l'avoué; mais soyez brave et courageuse, chère madame, sachez sacrifier le présent en pensant à l'avenir.

— Hélas! monsieur Newton, nous payerons peut-être bien cher un avenir incertain! C'est une terrible chose qu'une situation pareille pour une jeune fille et près d'un homme tel que John Liddell!

— Non, ma mère, non, je suis toute prête, je vous assure; je ne me vends pas, puisque vous rachèterez ma liberté aussi vite que vous pourrez.

— A ce moment, ma chère jeune amie, j'espère que vous serez en si bons termes avec votre oncle, qu'il ne dépendra que de vous d'y rester ou non, s'écria M. Newton, qui semblait véritablement animé des meilleurs sentiments envers la mère et la fille.

— Eh bien! dit Catherine en riant, dans ce cas, on lui tiendra la dragée haute.

— Alors, je puis informer M. Liddell que vous êtes toute prête à commencer? Vous avez bien compris, n'est-ce pas, que M. Liddell, abaissant de moitié le taux de l'intérêt, ne vous donnera aucun salaire.

— Je n'en vois pas, dit Mme Liddell, qui puisse compenser un tel sacrifice!

— Parfaitement juste, madame, mais le cas est exceptionnel. »

Ces préliminaires furent suivis de la discussion de divers arrangements à la suite desquels Mme Liddell reçut six billets de banque représentant du bel et bon argent.

« Chère mère, dit Catherine aussitôt qu'elles furent dans la rue, promettez-moi que vous allez dormir maintenant.

— Hélas! mon enfant, c'est un sommeil que vous payerez cher! Quelle perspective que de se lever, de se coucher, de manger, de boire dans cette horrible maison près de cet horrible vieillard! comment y résisterez-vous, ma chérie?

— Vous verrez, maman, que cela ira bien, surtout si j'ai un jour de liberté par semaine. Et puis, votre livre réussira, et alors nous tirerons notre révérence au vieil avare!

— Qui sait, lorsque nous en serons là, ce qu'auront pu faire la pitié ou l'habitude?

— Il est certain, maman, que tout serait bien simplifié si j'arrivais seulement à l'aimer; mais ce résultat m'étonnerait fort! Le pis est certainement de vivre loin de vous et de penser aussi que les enfants vont vous fatiguer. »

Ce fut ainsi, moitié devisant, moitié songeant, qu'elles regagnèrent leur logis, la pauvre mère pensant avec terreur à la lourde tâche que s'imposait sa fille, et celle-ci tâchant de dissimuler le dégoût que lui inspirait la pensée d'un séjour prolongé auprès de la personne antipathique de John Liddell.

« Quoi qu'il arrive, pensait-elle, je tâcherai de faire de mon mieux, en laissant le reste aux mains de la Providence. Ce serait une grande consolation que d'avoir la foi parfaite et de croire qu'en faisant son devoir on a le droit d'espérer l'aide de Dieu!... Ai-je cette foi parfaite, je ne sais; mais la devise des âmes de bonne volonté est ainsi : « Fais ce que dois, advienne que pourra ». Si je pouvais au moins

adoucir un peu le cœur de ce misérable vieillard, lui persuader qu'il y a des choses qu'on n'achète pas avec de l'argent! »

« Oh! comme vous êtes en retard! cria impétueusement Mrs Frédéric quand elles arrivèrent au logis. Aussi, nous avons diné, les enfants mouraient de faim. Dieu, que je suis fatiguée du gigot de mouton? Est-ce parce que c'est meilleur marché qu'autre chose qu'on en mange si souvent?... »

— Pauvre petite, vous aurez quelque chose de meilleur demain, répondit Mme Liddell, toujours bonne et conciliante.

« Catherine, dit-elle à sa belle-sœur, je voulais vous demander de venir avec moi à la musique de Kensington; mais, bien sûr, vous êtes trop fatiguée.

— Oui, je le suis beaucoup, et puis, d'ailleurs, maman a de grandes nouvelles à vous annoncer dès que nous aurons diné.

— Vraiment! est-ce que votre livre va paraître, ou bien l'oncle terrible a-t-il nommé Katie son héritière?

— Patience! vous saurez tout.

— Eh bien! dinez donc vite, mes chères amies; je meurs d'impatience. »

La petite veuve reçut l'annonce de l'engagement de Catherine avec un singulier mélange de joie, de curiosité et d'envie.

« C'est un coup de fortune pour Katie, s'écria-t-elle; mais comment va-t-elle s'en tirer, elle qui n'aime pas à s'ennuyer? Heureusement que, lorsque le bruit se répandra qu'elle est devenue une héritière, les soupirants assiègeront la bauge du vieux sanglier. Qui sait si le colonel lui-même...? Je pourrais peut-être vous relever de garde tous les quinze jours, Catherine, car j'espère que j'aurai mes entrées; vous savez que ma gaieté plaît aux vieux messieurs! Et puis, il faudra conduire les enfants.... Nous partagerons, n'est-ce pas?

— Je ne demande pas mieux », dit Catherine.

Puis elle ajouta en souriant :

« Si vous vouliez partager mes fonctions, je vous assure que j'en serais ravie : ce serait un grand soulagement.

— On dit qu'il est si riche ! M. Errington le connaît.

— Qui est M. Errington ? demanda Mme Liddell.

— M. Errington, le fils du vieil Errington de Calcutta, le millionnaire qui vient d'acheter un beau château en Angleterre. Comment n'en avez-vous pas entendu parler ? ajouta-t-elle avec un air de supériorité condescendante. C'est du jeune homme que je veux parler. Quand je dis le jeune homme... je ne sais pas s'il est jeune, car il a l'air grave comme un juge et raide comme une barre de fer ; mais enfin c'est le fils, le fils unique. Je l'ai vu hier chez les Bennett et il connaît très bien M. Liddell de nom. Du reste, le colonel Ormonde aussi a dressé l'oreille dès qu'il a su que vous alliez faire cette visite, car, voyez-vous, c'est un avantage immense que d'avoir un oncle riche et vieux garçon, un avantage immense ; mais il ne faut pas l'accaparer à vous toute seule !... »

Les jours qui suivirent amenèrent les mêmes occupations pour Catherine : elle se rendit auprès du vieil ours, lui fit sa lecture, écrivit ses lettres, fit son marché ; mais s'il devint un peu plus apprivoisé, il ne s'en montra pas plus aimable ; sa froideur sentait l'acier, comme si ces rouages humains fussent ceux d'une machine à convertir l'argent ; au moins se montrait-il assez doux, peut-être parce que sa manière de vivre avait fort diminué ses forces. En fait, Catherine avait d'autant plus de succès que sa devancière, la dernière gouvernante, s'était montrée plus extravagamment dépensière et gourmande ; d'ailleurs elle avait un appui considérable en la personne de M. Newton. — Celui-ci n'avait obtenu qu'avec beaucoup de peine la permission d'amener Mme Liddell, mais enfin il l'avait emporté et un matin la pauvre mère pénétra dans l'antre ! Le cœur serré, elle entra dans la pièce d'où le vieil homme ne bougeait, étendu dans son grand fauteuil, dont il serrait les bras de ses mains longues et maigres ; coiffé d'un bonnet de velours d'où s'échappaient quelques mèches grises, il dardait sur sa visiteuse le regard perçant de ses yeux soupçonneux.

« Je voudrais savoir pourquoi vous avez voulu me voir ? lui dit-il de son ton bourru.

— Simplement parce que je crois que j'en avais le droit avant de vous confier ma fille, mon unique enfant.

— Mais tout est convenu cependant », reprit-il avec vivacité. »

Et se tournant du côté de M. Newton :

« Elle a accepté mes conditions? sinon rien de fait, et vous rendrez l'argent.

— Bien sûr, mon cher monsieur, reprit M. Newton d'une voix conciliante, c'est entendu.

— Assurément, reprit Mme Liddell, et je n'ai nullement l'intention de rétracter aucune de nos conventions; je suis heureuse que Catherine puisse vous être utile, mais elle est jeune et il faut que vous vous engagiez à lui laisser prendre l'air et à user d'une certaine liberté.

— Elle fera tout ce qu'elle voudra si elle ne me dépense pas mon argent. Je n'ai pas l'envie de sa compagnie, je n'ai besoin que de ses yeux, et c'est pour cela que je la garde en gage jusqu'au jour où vous me rendrez mon argent. Je ne me soucie pas d'être mis dedans par vous comme je l'ai été par votre mari.

— Monsieur Liddell, dit tristement la pauvre dame, laissez les morts en paix et souvenez-vous que j'ai fait tout au monde pour acquitter notre dette.

— Ah! vous croyez qu'il suffisait de rendre le capital,... le capital tout seul! Singulière prétention! Croyez-vous que les gens prêtent leur argent pour leur plaisir? »

M. Newton intervint à son tour.

« Monsieur Liddell, ne vous agitez pas ainsi. A quoi bon revenir sur le passé? C'est aussi attristant qu'inutile.

— Ah! inutile, certainement. Avez-vous encore quelque chose à dire, madame?

— Rien. Sinon que je désirerais voir la chambre que doit occuper ma fille et m'assurer si elle y sera sagement et convenablement. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous chercheriez longtemps quelqu'un qui valût ma fille; vous le sentez, n'est ce pas, monsieur? dit posément Mme Liddell.

— Faites ce que vous voudrez, et regardez ce que vous voulez, mais laissez-moi en repos. Pourvu que je ne m'en

aperçoive pas, vous pourrez venir voir votre fille, et elle ira passer chez vous le dimanche, puisqu'il n'y a pas de journaux à lire ce jour-là. Seulement, faites bien attention que je ne payerai ni cabs ni omnibus, et que, quant à mon testament, il est fait et je n'y changerai rien. Votre fille aura la nourriture, le logement et... ma protection.

— Dont elle a dû se passer pendant dix-neuf ans, murmura Mme Liddell avec un léger sourire; mais n'importe! vous êtes venu à mon aide, j'accepte vos conditions avec reconnaissance. Catherine restera chez vous jusqu'au jour où je pourrai vous rendre intérêts et capital. Ce jour-là, je réclamerai mon gage.

— En ce cas, je le garderai quelque temps — et sa bouche se plissa dans un sourire sarcastique. — Jamais, ni vous, ni votre mari, ni votre fils n'avez pu, de votre vie, mettre un billet de mille francs de côté.

— L'avenir montrera peut-être le contraire », répondit Mme Liddell de sa voix douce.

En même temps elle se leva pour prendre congé, tandis que M. Newton lui proposait de la guider dans la maison. Il la conduisit donc à l'étage supérieur, dans une grande pièce assez bien pourvue d'un antique mobilier.

« Je pense, dit-il, que c'était le salon; j'ai obtenu de mon client de le faire nettoyer, et la personne chargée de ce soin a eu celui d'y réunir tout ce qui lui a paru devoir être le plus confortable; nous mettrons la servante dans la chambre à côté. Vous avez choisi quelqu'un, je pense?

— Oui, une personne d'un certain âge dont j'ai eu les meilleurs renseignements. »

Lorsque Mme Liddell eut complété sa revue par celle des pièces inhabitées qui étaient devenues le réceptacle d'une multitude de choses hors d'usage, elle revint s'asseoir sur un sofa qui trônait majestueusement dans la chambre que sa fille devait occuper, et là, les larmes qu'elle avait retenues jusque-là s'échappèrent de ses yeux.

« J'ai honte d'avoir pu accepter le sacrifice de ma pauvre Catherine! Quelle épreuve pour elle de se trouver ici seule avec cet égoïste et rude vieillard! Elle a toujours été élevée

si doucement, si tendrement ! Notre humble vie ne lui était pas dure, et je suis sûre que cet exil sera affreux.

— Votre chagrin est trop naturel, chère madame, pour que je songe à le blâmer, mais permettez-moi de vous dire qu'il est sage d'accepter l'épreuve. Le testament est fait, soit, mais il n'est pas irrévocable, croyez-moi, et il en a déjà fait deux ou trois fois à ma connaissance. Serait-il sage d'enlever à votre fille la chance qui s'offre à elle d'avoir part peut-être à une fortune considérable pour lui éviter quelques ennuis ?

— Ce serait une folie, je le sens, reprit la pauvre mère ; aussi ne me jugez pas sur un moment de faiblesse ; ce n'est qu'une crise qui passera.

— Je l'espère, chère madame ; en tout cas, comptez sur moi pour l'assister autant que faire se pourra. »

Cette assurance étant réconfortante, la pauvre Mme Liddell remercia chaleureusement le petit avoué de ses bonnes intentions et regagna son logis.

Bien que, de son côté, Catherine ne se fit aucune illusion sur la gravité de l'engagement qu'elle avait pris, elle ne regretta pas ce qu'elle avait fait, et avec cette heureuse disposition qu'ont les cœurs jeunes d'échafauder des châteaux en Espagne, elle arriva à envisager le présent sous un aspect moins sombre. Ne pourrait-il arriver que le vieux John, adouci par sa présence et ses soins, lui fit quelque beau présent, ou remit même la dette de sa mère ? Quelle délicieuse récompense pour une servitude passagère ! Quoi qu'il en soit, elle était décidée à accomplir bravement son devoir journalier et à n'avoir jamais en perspective que le repos qu'elle désirait tant pour sa mère chérie.

Le jour choisi pour son départ fut précisément ce même jeudi désigné pour la partie de Twickenham. La petite veuve y alla seule ; la mère et la fille se trouvèrent heureuses d'avoir à passer ensemble et dans le calme les dernières heures de leur vie commune ; elles parlèrent peu et ne s'entretinrent que des heureux moments de leur passé. Quant aux petits garçons, ils se pressaient contre elles tout en larmes ; leur imagination enfantine leur représentait l'oncle



John comme une sorte d'ogre moderne, habitué à faire de bons repas de tous les enfants qu'il rencontrait dans la rue; aussi Cecil imaginait la construction d'un piège au milieu de la chambre et rêvait ainsi de renouveler les exploits du Petit-Poucet ou de Jack, le tueur de géants.

L'heure du départ sonna, hélas!

« Non, mère chérie, s'écria Catherine, je ne veux pas que vous m'accompagniez; je ne saurais soutenir l'idée de vous voir ainsi revenir toute seule.... Laissez-moi faire, ayez confiance en moi, en ma raison.... Vous aurez de mes nouvelles dès demain.... »

Un long et tendre baiser confondit les larmes de la mère et de la fille.

BIBLIOTECA CENTRALA

UNIVERSITARA

V

BUCUREȘTI

CHANGEMENT DE SCÈNE

La séparation est toujours plus pénible pour ceux qui restent et qui ne peuvent donner le change à leurs sentiments. Ceux qui partent ont au moins l'activité pour soutenir leur courage.

Cependant l'accueil que reçut Catherine ne fut pas des plus encourageants. Square-Crescent ne participait en rien à la riante douceur d'une belle matinée et l'ombre y était triste et froide; aussi le vieil homme avait, malgré son avarice, du feu en toute saison, et il tisonnait quand Catherine fit son entrée dans la pièce.

« Vous êtes en retard, lui dit-il rudement; la femme que M. Newton m'a présentée est venue m'assommer avec une foule de questions auxquelles je ne connais rien et dont je ne veux pas me mêler, puisque c'est pour m'en épargner l'ennui que vous êtes ici; car, c'est bien entendu, je ne veux pas qu'on vienne me déranger. Ainsi, vous ferez bien d'aller un peu voir ce qu'elle veut, et puis vous viendrez chercher l'argent pour les provisions, et surtout, pas de notes, n'est-ce

pas? Je vous donnerai chaque jour ce qu'il faudra, et vous serez raisonnable, je pense.

— Sans doute. Mais votre feu ne va pas, mon oncle; au fait, dois-je vous appeler « mon oncle »?

— Comme vous voudrez », fut, avec un long grognement, la gracieuse réponse qui lui fut faite.

Elle trouva la servante attendant ses ordres dans le hall. C'était une femme d'un certain âge, forte et munie de toute l'expérience qu'elle avait acquise dans des conditions variées.

« Voulez-vous venir voir votre chambre, miss? Je ne suis pas fâchée que vous soyez arrivée, car depuis mon entrée dans la maison je n'ai rien pu obtenir de M. Liddell; je vous assure bien que, si ce n'était pas pour l'amour de votre maman et parce que je vois que vous êtes bien gentille, je ne resterais pas longtemps dans cette baraque.

— J'espère bien, mistress Knapp, que vous n'allez pas nous abandonner, dit Catherine avec gaieté, et que nous ferons bon ménage; peut-être ne trouverez-vous pas la place aussi mauvaise que vous le craignez.

— Nous verrons bien, dit Mrs Knapp. En attendant, ce n'est pas le mobilier qui encombre la cuisine!

— Mais je vois que vous avez rendu ma chambre aussi propre et aussi agréable que possible, s'écria Catherine comme elles entraient ensemble dans la pièce qui lui était destinée.

— Elle n'est vraiment pas trop mal, et vous aurez toute la place nécessaire pour loger vos robes et votre linge; seulement, bien que je les aie laissés ouverts toute la nuit, les tiroirs sentent encore bien le moisi, et puis je n'avais pas la clé de la bibliothèque et il y a bien de la poussière sur les livres.

— Nous arrangerons tout cela à loisir, reprit Catherine; y a-t-il quelque chose au garde-manger? Mon oncle a-t-il diné?

— Je lui ai servi des filets de sole à la sauce blanche et un pudding à la crème. Mais ce que j'ai eu de peine à lui tirer une demi-couronne et à lui faire le compte de sa monnaie! Si le monsieur que j'ai vu avec votre maman ne m'avait

pas donné cent sous, je ne sais pas comment je m'en serais tirée.

— Je vais prendre les ordres de mon oncle et j'irai vous les donner à la cuisine. »

Telle fut la séance d'inauguration du gouvernement de Catherine. Dès lors elle ne manqua pas d'occupations, car c'était tous les jours de nouveaux combats autour des sous et des liards ; il fallait que le compte de la petite somme que M. Liddell remettait chaque matin à son économe lui fût rendu scrupuleusement. Il ne lui aurait pas fait grâce d'un centime. Heureusement les expéditions matinales et les tournées journalières chez les différents fournisseurs donnèrent un peu de distraction à la recluse et l'exercice en plein air la tint en santé ; elle était sédentaire le reste de la journée, car, dès qu'elle était rentrée, elle se mettait à la lecture des journaux : tout ce qui regardait les matières financières devait être lu avec le plus grand détail ; le vieillard se souciait peu du reste.

Venait ensuite le courrier : expédier des lettres à son avoué ou à son agent de change, quelques comptes à transcrire sur le grand livre, hors de ces occupations rien n'intéressait le vieillard, tout ce qui n'était pas l'argent était pour lui lettre close ; c'était sa seule pensée, son unique souci : accumuler était sa seule passion. Assurément cette passion s'était doublée dans la solitude que lui avait faite la disparition de sa femme et de son fils ; mais, heureusement aussi pour Catherine, sa dernière gouvernante avait enflé son budget de dépenses avec une telle exagération, qu'il lui était possible de faire aller confortablement la maison à beaucoup moins de frais, à la grande satisfaction de l'avare.

Cette satisfaction, du reste, ne s'exprimait jamais ; mais il ne faisait ni reproches, ni doléances, c'était déjà beaucoup ; en vain Catherine essayait-elle de l'intéresser à quelque autre sujet traité dans les feuilles ; il était muet et sourd dès que son intérêt n'était plus en jeu.

« Qu'est-ce que peuvent me faire les affaires des autres, je vous le demande ? lui répondit-il un jour qu'elle avait voulu lui lire un article sur l'organisation du travail à Bir-

mingham. J'ai les miennes, cela me suffit. Peut-être que vous, qui êtes jeune, vous auriez envie d'aller vous promener en carrosse avec un chapeau à plumes, et que vous attendez ma mort avec impatience afin d'être libre de courir çà et là et d'aller écouter les propos galants de quelque fat? Toutes les femmes sont folles, croyez-moi; ne souhaitez pas que je meure si vite, je ne suis pas sûr que mon héritier laissât autant de temps à votre mère pour lui payer sa dette.

— Mais, mon cher oncle, je ne désire pas du tout votre mort. Je souhaiterais seulement trouver quelque sujet qui pût vous amuser et vous distraire.

— Me distraire, m'amuser, reprit-il avec un accent de dédain intraduisible. Ne prenez pas cette peine, je vous prie; j'ai assez de choses dans l'esprit pour m'occuper, et quand je suis fatigué de penser, je rêve. Qu'est-ce que font là tous ces journaux empilés sur cette chaise?

— Ce sont des papiers de rebut que j'ai rassemblés là pour les vendre. Ma mère vend toujours ses vieux papiers et en retire quelques sous.

— Vraiment! votre mère fait cela », reprit-il avec une sorte d'animation et comme étonné qu'elle eût pu avoir cette bonne idée.

Puis il ajouta :

« Allez-vous la voir demain?

— Non, pas demain, mon oncle, c'est le jour de sortie de Mme Knapp.

— Eh bien, qu'est-ce que cela fait? Me croyez-vous en enfance? Ne puis-je rester seul? Suis-je mourant? Ne vous imaginez pas cela : j'irai encore longtemps.

— Je l'espère bien, mon oncle, mais c'est mon devoir de rester près de vous; j'irai à la maison samedi soir, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— J'en verrais que cela vous serait fort égal, car vous faites généralement ce que vous avez résolu de faire. Vous avez une tête.... »

Le jour qui suivit cette conversation, Catherine était dans sa chambre, occupée à quelque correspondance, lorsque son attention fut attirée par un bruit de voix fort

inusité dans cette demeure silencieuse; elle se hâta de descendre. Un spectacle singulier frappa ses yeux : le vieillard, hors de lui, à demi soulevé sur son fauteuil, dardait des yeux furibonds et chargés de colère sur un groupe arrêté au milieu de la chambre, comme s'il eût voulu l'exorciser. Ce groupe se composait de mistress Frédéric et de ses deux enfants, tous trois dans leurs plus beaux atours.

« Mon cher monsieur, criait la petite veuve de sa voix aiguë, vous n'avez pas eu la politesse de m'engager à venir vous voir, mais j'ai pris la liberté de me présenter toute seule et de vous amener vos petits-neveux. Peut-être aviez-vous chargé Catherine de quelque commission pour moi, mais je ne l'ai pas reçue et.... »

Ce fut à ce moment que Catherine fit son apparition, qui fut accueillie par des cris de joie de la part des enfants.

« Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce que cela veut dire? articulait avec peine le vieillard à travers ses dents serrées.

— C'est la veuve de mon frère, mon oncle, mistress Frédéric Liddell, interrompit Catherine en caressant les enfants.

— Est-ce vous qui l'avez invitée à venir ici?

— Non, mon oncle.

— Eh bien! veuillez la prier de s'en aller, lui expliquer que je ne reçois jamais de visites, et que je déteste les enfants.

— Je vais emmener ma belle-sœur dans ma chambre, reprit Catherine, qui, quoique fort ennuyée de cette visite intempestive, était blessée du ton du vieillard.

— Emmenez-la où vous voudrez. »

Mais Mrs Frédéric, ne voulant pas s'avouer battue, fit encore une sortie désespérée.

« Mon cher monsieur, je suis venue tout exprès pour faire votre connaissance et je vais rester à causer avec vous pendant que Catherine emmènera les enfants. »

M. Liddell, tremblant de fureur, se leva péniblement, en s'appuyant sur sa canne, puis, se dirigeant vers la porte de sa chambre en dardant sur l'indiscrete visiteuse le plus fou-

droyant des regards, il lui tourna le dos, et s'adressant à Catherine :

« Je reviendrai, dit-il, quand elle sera partie, vous me ferez avertir. »

Le petit Charlie s'était mis à pleurer. Cecil criait que ce monsieur était bien grossier, pendant que Mrs Frédéric, rouge d'indignation, prenait sa belle-sœur à témoin qu'un balayeur des rues aurait eu de meilleures manières!...

« Et dire, ajoutait-elle, que vous vivez en cette compagnie... par intérêt. Ah! l'argent fait faire des choses incroyables.

— Ma chère Ada, répétait Catherine, je suis vraiment désolée; mais il fallait m'avertir de votre projet, je ne vous aurais pas laissée l'exécuter. Venez dans ma chambre en attendant.

— Je ne devrais pas rester ici un instant de plus, disait la veuve irritée, tout en suivant sa belle-sœur. Certes, si vous nous aviez dit ce qu'était le personnage, je ne me serais pas exposée à un affront pareil.

— Mais en vérité, Ada, vous en saviez assez pour éviter de vous mettre à l'improviste sur son chemin. Qui vous a mis en tête cette idée bizarre?

— Je ne sais trop. Le colonel Ormonde disait que c'était mon devoir de présenter mes enfants à leur oncle.

— Le colonel Ormonde ferait beaucoup mieux de ne s'occuper que de ses propres affaires.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, Catherine. Je suis bien heureuse qu'il veuille bien s'intéresser à moi, au contraire.

— C'est possible et, après tout, cela importe peu. En somme, je suis enchantée de voir les enfants, et vous aussi, ma chère.

— Vraiment, ma tante, dit alors Cecil, êtes-vous dans votre chambre à vous, à vous seule? Le vieux grognon n'y vient-il jamais? Dans ce cas-là, gardez-nous avec vous, nous ne ferons pas de bruit et nous coucherons tous les deux avec vous dans ce grand lit. C'est ça qui serait drôle!

— Oh! moi, murmurait Charlie, j'aurais bien peur du

vieux monsieur. S'il allait nous trouver? J'aimerais mieux que tante Catherine revienne à la maison avec nous.

— Oh! dit Cecil avec dédain, il a peur; est-il poltron, ce Charlie?

— Mes enfants, dit Ada solennellement, je mourrais de terreur si je vous savais seulement une heure au pouvoir de ce méchant ogre. Ce n'est pas moi qui sacrifierai jamais mes enfants pour de l'argent!

— Ada, dit Catherine impatientée, ne dites pas, je vous prie, de choses absurdes. Je suis très fâchée que mon oncle se soit si grossièrement conduit; mais il est tellement original....

— Original tant que vous voudrez, répartit la veuve avec indignation, il n'en est pas moins l'oncle de mes enfants, et pouvais-je supposer un pareil accueil?

— Je vous avais bien dit à quel point il était excentrique.

— Mais ceci passe les bornes, et, à votre place, je mourrais de honte d'être aux ordres d'un vieux manant, d'un vieux grippe-sou qui ne vous laissera peut-être rien pour vos peines.

— J'en suis bien sûre, mais je ne vois pas de honte à ma situation près de lui, et les raisons qui m'ont décidée à l'accepter me soutiennent.

— Vous êtes toujours satisfaite d'abord de tout ce que vous faites », fut la réponse irritée qui mit fin à ce tournoi aigre-doux.

Catherine offrit une tasse de thé, qui fut refusée sous prétexte qu'il faudrait n'avoir pas de cœur pour avaler une bouchée dans des circonstances semblables. Les enfants protestèrent, Cecil avait une faim de loup, mais il fallut remettre ses gants et partir.

« Laissez-moi au moins vous accompagner, dit Catherine; je vais prendre mon chapeau et avertir mon oncle que je sors un moment.

— Vous allez demander la permission? fit Ada avec un petit ricanement.

— Mais certainement, répliqua Catherine gaiement.

— Du reste, je ne refuse pas votre assistance, car je me

perds dans tous les omnibus de cet horrible quartier. Dire qu'on vient habiter ici quand on a de la fortune!... Oh! si le colonel Ormonde voyait cela!

— Je me doute de ses réflexions. Allez, partez, je vous rejoins. »

M. Liddell rangeait des papiers dans son bureau lorsque Catherine vint l'avertir qu'elle reconduisait sa belle-sœur et qu'il ne devait plus craindre de la rencontrer.

« A la bonne heure! dit-il en tournant du côté de la jeune fille sa vieille face parcheminée; je déteste ces sortes de créatures, ces poupées qui vendraient leur âme pour des chiffons et la vie de leurs enfants pour une heure de plaisir. Mais vous êtes bien un peu de cette étoffe-là. Surtout, que je la ne revoie jamais. »

Catherine se hâta de rejoindre le trio, et les petits enfants, ravis de se retrouver avec leur tante chérie, ne cessèrent de jaboter jusqu'au moment où, l'omnibus venant à passer, il fallut se séparer.

Tentée par la douceur de la soirée, Catherine allongea un peu sa promenade au retour, en traversant Regent's-Park. C'était si bon de voir des arbres et du gazon! Comme elle passait la grille, elle croisa un jeune homme qui la salua, et, après une minute d'hésitation, elle reconnut le sauveur de Cecil.

« Oserai-je vous demander, mademoiselle, des nouvelles de mon petit ami? dit le jeune homme en s'approchant respectueusement. J'espère qu'il ne s'est pas ressenti de sa mésaventure.

— Nullement, grâce à vous. Je le quitte à l'instant. Sa mère, qui était avec nous, eût été heureuse de vous remercier!

— Cela ne vaut pas la peine », reprit-il.

Sa voix était douce et agréable et, bien qu'il ne fût pas beau, sa physionomie était pleine de franchise et d'honnêteté. Il s'était mis à marcher à côté de Catherine.

« Alors, votre petit pupille ne demeure pas avec vous?

— Pas en ce moment : je suis chez un oncle. Cecil vit avec sa mère et la mienne à Bayswater.

— Le colonel Ormonde n'est-il pas lié avec la mère de mon jeune ami ?

— Oui, sans doute.

— Voulez-vous, en ce cas, me permettre de me réclamer de son nom et de me présenter moi-même ? Mon nom est Gilbert Payne. »

Tout en continuant à marcher, la conversation se poursuivit. Gilbert, à propos d'enfants, parla d'une œuvre dont il s'occupait avec ardeur : un refuge pour les enfants abandonnés.

« Ah ! c'est une belle œuvre ! s'écria Catherine ; la maison est-elle loin d'ici ?

— Très loin, mais il y a beaucoup de ces sortes d'asiles dans ces régions, et je viens justement d'en visiter un du même ordre, pour des veuves sans enfants, de vieilles femmes infirmes qui ne peuvent plus travailler et n'ont personne pour les aider. Si vous en aviez le temps, ce serait une grande charité que d'aller les voir, de leur faire un peu de lecture. Ces pauvres vies sans horizon sont si mélancoliques !

— Je serais ravie d'être utile, dit Catherine en rougissant, mais pour le moment, hélas ! mon temps ne m'appartient pas. »

L'entretien continua quelque temps encore sur ce ton, mais, comme on approchait de Square-Crescent, Catherine s'arrêta et le jeune homme comprit qu'il devait prendre congé. Il le fit en lui demandant de vouloir bien lui permettre de lui envoyer quelques brochures. « Le colonel Ormonde, ajouta-t-il, me connaît et m'estime, bien qu'il me juge légèrement idiot. »

Le hasard ne devait pas réunir de longtemps les deux jeunes gens.

Mme Knapp attendait Catherine à la porte.

« Ah ! vous voilà, heureusement, miss.

— Pourquoi ? mon oncle est-il malade ?

— Je crois qu'il n'est pas bien ! Quand vers six heures je lui ai porté sa tasse de thé, il était affaissé dans son fauteuil.... Je lui ai parlé deux fois, pas de réponse ; j'ai pris sa main, elle était glacée ; mais, quand j'ai voulu baigner ses tempes,

il s'est relevé comme un furieux, me demandant pourquoi je venais lui mouiller sa figure avec mes chiffons; comme il frissonnait et tremblait comme une feuille, j'ai versé une bonne cuillerée d'eau-de-vie dans son thé pour le ranimer; mais il ne voulait que vous! »

Catherine, désolée de s'être absentée, entra immédiatement chez son oncle; malheureusement, dans son empressement, elle commît la faute de lui demander comment il se trouvait et en reçut une verte réplique.

Qu'avait-elle besoin de s'occuper de cela!... Il était toujours de même! Il était vieux certainement, mais il ne voulait pas être traité comme un enfant imbécile....

Catherine comprit sa bévue et parla d'autre chose. Mais elle revint à la charge pour lui demander d'appeler un médecin, ce qu'il refusa positivement.

Elle eut recours à un article sur le revenu, qui calma son agitation, mais elle constata qu'il avait beaucoup de peine à regagner son lit; de sorte qu'avant de se coucher elle écrivit à M. Newton, en lui demandant de venir voir au plus tôt son irritable client.

## VI

### LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Si ce n'est lorsque sa mère avait été malade, jamais Catherine n'avait passé une nuit aussi pénible; ses nerfs étaient tendus, ses oreilles percevaient le moindre son et le sommeil fuyait. L'image du vieillard étendu seul dans l'ombre de sa chambre lui était insupportable. A cette anxiété se joignait encore le poids d'une responsabilité qui lui semblait fort lourde, de sorte qu'elle fut sur pied de bonne heure et qu'à son entrée chez elle Mrs Knapp la trouva debout. Contre son habitude, elle avait trouvé M. Liddell encore au lit, se plaignant qu'on le réveillât trop tôt. Catherine lui porta elle-même la tasse de thé qu'il avait demandée, puis

elle lui lut les journaux, et la matinée, bien longue à son gré, passa cependant. Enfin, M. Newton fit son apparition; la jeune fille courut à lui, lui fit part de ses inquiétudes.

« Il faut qu'il voie un médecin, décida le petit avoué, et je suis ravi de le trouver encore au lit pour avoir le prétexte de lui en parler sans qu'il soit nécessaire de dire que vous m'avez écrit.

— C'est cela, dit Catherine, il ne veut pas convenir qu'il est malade.

— N'êtes-vous pas près de lui depuis un mois environ? Avez-vous fait quelques progrès dans son amitié?

— Pas beaucoup, je le crains, répondit-elle en secouant la tête. Il ne m'adresse guère la parole que pour me donner un ordre ou me faire une question indispensable; mais cependant il n'est ni dur ni désagréable vis-à-vis de moi et son ton est tout différent de celui avec lequel il s'adresse à Mrs Knapp: il m'a même quelquefois semblé que ma présence ne lui était pas déplaisante.

— Il serait difficile qu'il en fût autrement, répartit poliment l'avoué, et le temps ne peut manquer de l'éclairer sur votre mérite; veuillez lui demander si je puis le voir; en même temps vous enverrez avertir le docteur Brow, qui demeure près d'ici; je ferai mon possible pour préparer mon client à le recevoir. »

Comme c'était à peu près l'époque de la visite mensuelle de M. Newton, le vieillard ne se montra nullement surpris de son apparition, qui lui sembla d'autant plus agréable qu'elle coïncidait avec l'encaissement de quelques fonds.

Catherine, fort soulagée par la présence de son allié, attendit de pied ferme le médecin prévenu, qui entra presque aussitôt chez le vieillard.

La visite lui parut fort longue et, lorsqu'ils sortirent de la chambre, le docteur écrivit son ordonnance: une potion simplement tonique.

« Votre oncle, miss Liddell, n'a besoin que de cela et d'une nourriture fortifiante; il est très faible, l'action du cœur est presque nulle, il faut le faire manger et lui donner du bon vin, un vin de Bourgogne si c'est possible. Faites-le lever;

je ne vois aucun désordre organique, mais le système nerveux est très affaibli. Avez-vous quelqu'un qui puisse coucher près de lui?

— Ah! dit M. Newton, voilà une chose qui sera difficile à obtenir. »

Le docteur prit congé après avoir promis de revenir le lendemain.

« Comment avez-vous pu lui faire entendre raison, demanda Catherine à M. Newton, dès qu'elle fut seule avec lui.

— J'avais, heureusement pour moi, la loi et les prophètes, reprit-il en souriant; j'ai eu la bonne idée de lui rappeler qu'ils n'étaient plus que deux survivants à la fameuse « Tontine » et qu'il était de toute nécessité qu'il enterrât son adversaire; je lui ai expliqué qu'il fallait considérer les honoraires du médecin, la dépense du vin, de la nourriture comme une simple avance de fonds, et j'ai réussi. Ainsi donc, ne ménagez rien, et s'il se révoltait, avertissez-moi.

— Je n'y manquerai pas, je vous assure, car je crains, je vous l'avoue, d'être seule ainsi près de lui. Ma mère ne pourrait-elle m'aider?

— Je ne vous conseille pas de faire venir madame votre mère, sa présence pourrait gêner vos affaires. Elles marchaient très bien, je crois, avant cette visite maladroite de Mrs Frédéric? Il est persuadé que vous l'aviez provoquée.

— Non, en vérité.

— Je vous crois, mais il en est encore furieux; laissez-moi donc vous conjurer, quelque pénible que puisse vous paraître votre solitude, de la supporter et de persévérer; il y va de votre intérêt, bien que je doive vous avertir que le testament de M. Liddell est fait. Je le trouve fort injuste, mais je doute qu'il revienne là-dessus.

— Je vous assure que cela ne me préoccupe pas. Je serais heureuse sans doute qu'il laissât quelque chose à ma mère, mais ce n'est pas cela qui me fait agir; je remplis un devoir près de lui, et j'éprouve même quelque fierté à penser que je le fais sans espoir de récompense. Le moment le plus pénible de ma journée est celui où je lui rends mes comptes du matin. L'âpreté avec laquelle il manie la monnaie que je

lui rends, la clarté fauve de ses yeux, sa farouche avidité à savoir le prix de chaque objet à quelque chose de bestial qui me fait peur quelquefois, je l'avoue.

— Oui, c'est un spectacle attristant, j'en conviens.

— J'aurai certainement beaucoup de peine à me procurer l'argent des médicaments.

— Je vais lui proposer d'ouvrir un compte à part pour sa maladie, à valoir sur la tontine. En attendant, prenez cette banknote en avance.

— Merci, et soyez sûr que je vous en rendrai un compte exact. De cette façon, je ne lui demanderai rien : cela évitera les récriminations.

— Parfaitement. Je rentre un instant près de lui, afin de voir s'il est prêt. »

Catherine ranima le feu, approcha du grand fauteuil un méchant tabouret pour les pieds du malade, remerciant la Providence de lui avoir donné dans M. Newton un allié si secourable, et bientôt le malade apparut. Il n'eut pas le moindre regard pour elle jusqu'au moment où elle avança le tabouret sous ses pieds ; alors seulement ses yeux se fixèrent un instant sur l'aimable visage incliné devant lui et il sourit, non plus avec l'expression cruelle et sardonique qui lui était habituelle, mais avec l'air d'un homme presque reconnaissant.

Bien qu'il fût légèrement oppressé, il reprit avec Newton la conversation commencée sans doute.

« Vous dites donc que Fergusson est plus jeune que moi ?

— Oui, d'un an à peu près, et il prend joliment soin de sa santé, je vous assure. Sa constitution ne vaut certainement pas la vôtre, mais il entretient ses forces avec du bon vin, des potages succulents, toutes sortes de choses reconfortantes.

— Vraiment ? fit M. Liddell songeur.

— J'ai expliqué à miss Liddell, dit l'avoué en se tournant vers Catherine, qu'il serait mieux de me laisser vous donner l'argent nécessaire à la tenue de la maison, jusqu'au moment où vous serez tout à fait rétabli. C'est convenu, et puis il faudra sortir, mon cher monsieur.

— Ah! sortir, n'est-ce pas? prendre l'air, des distractions; sornettes, bagatelles que tout cela; voilà des années que je vis sans prendre l'air, et je ne commencerai pas maintenant. Quant à la nourriture, s'il faut en passer par là, je me résignerai, mais j'espère que vous serez raisonnable!

— Je ferai de mon mieux, mon oncle », dit Catherine avec douceur.

Peu d'instants après, le petit avoué parti, Catherine se mit en devoir de lire les journaux en retard, ce qui fit que la journée était fort avancée quand elle eut le loisir d'écrire à sa mère et de la mettre au courant, la priant de venir la voir puisque son oncle était trop souffrant pour qu'elle pût le quitter.

Cette journée passée, le vieillard reprit ses habitudes; seulement il continua à se lever plus tard; plus taciturne que jamais, il acceptait sans murmurer les mets qu'on lui offrait, mais il mangeait sans appétit et finissait rarement les plats entamés. M. Newton venait chaque semaine. Catherine lui écrivait régulièrement aussi et fort exactement lui rendait ses comptes, et grâce à l'ingénieux expédient de la « Tontine », le petit avoué tenait son irritable client dans sa dépendance; mais il sentait que son crédit n'allait pas au delà et n'osait pas attaquer la question du testament, dans la crainte de causer un effet contraire à celui qu'il eût désiré.

Quant à Mrs Frédéric, elle était toujours outrée et fortement désappointée. Ses fils pourvus, il lui eût été facile de se faire épouser par le colonel, conclusion qu'elle eût trouvée fort agréable. Son imagination était captivée par les manières « chic » du militaire, par son château, ses bagues de diamant, par sa fatuité même et ses compliments, enfin par ses hautes relations et sa position sociale; mais elle se rendait fort bien compte que ce héros n'aurait pas l'héroïsme de prendre deux enfants à sa charge. Aussi, quoiqu'elle eût une réelle tendresse pour les pauvres petits, elle sentait terriblement l'empêchement qu'ils créaient à une vie nouvelle pour elle, et se regardait comme un modèle de dévouement d'accepter l'obstacle qu'elle ne pouvait écarter.

Cependant, au lendemain même de sa défaite, elle se coiffa résolument de son plus joli chapeau, mignon assemblage de fraîches violettes et de dentelles noires, et, après avoir envoyé sa petite bonne revêtir sa plus belle toilette et passé à l'examen le plus minutieux celle des enfants, dont elle boucla soigneusement les cheveux, elle s'achemina, ainsi accompagnée, vers Kensington, présumant qu'elle y trouverait sur son alicon le beau colonel, assez intrigué de connaître le résultat de sa visite. La jeune veuve et ses jolis enfants eurent beaucoup de succès auprès des promeneurs, ce qui mit la dame en excellente humeur. Après une heure de promenade environ, elle vit arriver le bel alicon, que son cavalier dirigea aussitôt de son côté.

« Quel beau temps ! s'écria celui-ci en mettant pied à terre et en jetant la bride au groom qui le suivait ; j'aurais parié que cette radieuse journée vous aurait tentée, ma belle dame, et je vous cherchais depuis une demi-heure. Où vous cachez-vous ?

— Nulle part ; j'avais, au contraire, le désir de vous raconter le résultat de la visite à l'oncle.

— Eh bien, a-t-il réalisé vos prévisions ? Quel homme est-ce ?

— Un ogre, colonel, et le plus barbare des ogres. Il habite un véritable chenil, et je ne puis comprendre que Catherine ait le courage d'y demeurer avec lui.

— Cela prouve qu'elle a du bon sens. Elle mènera le vieux bonhomme par le bout du nez et elle aura le sac ; alors elle verra le monde à ses pieds.

— Pour les écus, je pense qu'elle les aura en effet tous ; elle n'était pas contente de nous voir arriver et sans doute avait prévenu son vieux bonhomme contre nous, si bien qu'il n'a même pas voulu voir les enfants, sous prétexte qu'il était malade ; j'eusse malgré tout fait sa conquête si ma belle-sœur n'était venue se jeter entre nous et détruire en un instant tout mon ouvrage.

— Et comme vous n'aimez pas à être contrecarrée, interrompit le colonel, que la fureur de la petite femme divertissait fort, vous lui en voulez un peu à la petite belle-

sœur! Je ne vous conseille pourtant pas de vouloir lui tenir tête : elle est plus forte que vous!

— Je n'ai pas cette prétention », reprit la petite femme, les yeux étincelants de dépit, mais cependant décidée à jouer le rôle d'une personne calomniée auprès du vieil avare, « je vous prierai seulement de remarquer que ce n'est qu'une première escarmouche.

— Je vous assure que je fais les vœux les plus sincères pour votre succès; je m'étonnerais grandement que le vieux crocodile pût résister longtemps à un sourire, à des yeux séduisants comme les vôtres. Je sais que si j'étais oncle, une telle *nièce* me ferait prisonnier à la première sommation.

— Je n'en jurerais pas, reprit-elle avec quelque dépit, et je crois que vous sauriez très bien comme tous les hommes défendre vos positions.

— Vous me mépriseriez si j'agissais autrement, et la pensée de votre mépris me serait intolérable.

— Vous savez fort bien que je n'aurai jamais une pareille idée. »

Ceci fut soupiré d'une voix plus douce, puis elle ajouta qu'il fallait regagner le logis.

« Oh! il est trop tôt, mistress Liddell, beaucoup trop tôt; songez que je vais être si longtemps privé du plaisir de vous revoir : la chasse, la semaine prochaine, en Ecosse; ensuite du monde chez moi, Errington, qui m'a promis de venir; enfin, j'aurai peu de chances de vous revoir avant la Noël; il faut donc que vous m'accordiez une grande faveur! Vous savez comme il est difficile de causer agréablement chez vous, sous l'œil vigilant de votre belle-mère?

— Qu'y puis-je faire?

— Soyez assez aimable pour me promettre de venir voir avec moi la nouvelle pièce de l'Adelphi. Je ne l'ai pas vue encore. Nous quitterons le théâtre de bonne heure et nous irons faire un délicieux petit souper chez Véry, avant que je vous ramène chez vous.

— Ce serait charmant, on ne peut plus charmant, mais que dirait ma belle-mère? Elle a des préjugés, elle est sévère, et je ne veux pas la fâcher.

— Pourquoi le lui dire? Vous lui raconterez n'importe quoi,... que vous allez avec les Bennett, par exemple; ils sont en Italie, mais elle l'ignore; vous trouverez bien.... »

La tentation était grande, mais la petite veuve était pratique, elle sentit qu'un refus ne ferait pas mauvais effet.

« Non, colonel Ormonde, reprit-elle en secouant sa jolie tête et en permettant à une larme de regret de perler dans ses yeux, c'est mal de tenter ainsi une pauvre petite recluse comme moi! Je sais bien que vous ne me proposeriez rien qui fût coupable et je ne suis ni prude ni sévère; mais je tiens à ne jamais rien cacher de ce que je fais et à marcher toujours au grand jour! Sans doute j'ai beaucoup de faiblesses, mais, sur ce point-là, ma résolution est inébranlable. »

Le colonel la regardait avec un étonnement mêlé de quelque admiration. Quoi! cette petite femme avait une volonté! Ce n'était pas une simple poupée! Ceci ouvrait de nouvelles perspectives.

« Bon, bon, est-ce ainsi que vous traitez le plus fidèle et le plus respectueux de vos adorateurs? Je ne croyais pas ma proposition si choquante.

— Elle ne l'est nullement, mon cher colonel, mais je dépends si complètement de ma belle-mère! C'est mon seul appui, ajouta-t-elle avec un mouvement gracieusement mélancolique de la tête, et quelque aimable, quelque dévoué que vous soyez, mon cher colonel, vous n'allez pas moins partir pour la chasse, la campagne, que sais-je? Qui sait si nous nous reverrons?

— Sur ma foi! s'écria le colonel, je n'ai pas l'intention de vous débarrasser si vite de moi, je vous jure. D'abord, il faut que vous me promettiez de m'écrire pour me tenir au courant des faits et gestes du vieil ours.

— Certainement. C'est-à-dire que je vous répondrai, si vous me donnez de vos nouvelles.

— Allons, reprit-il, je vois qu'il faut se dire adieu! Convenez au moins que vous êtes dure pour moi, ajouta-t-il d'un air sentimental.

— Je ne vois pas cela. »

En même temps, elle appelait les enfants, qui s'approchaient en courant.

« Eh bien ! mon garçon, dit le colonel à Cecil, vous avez donc manqué d'être mangé par le vieil ogre ? »

— Pas tout à fait, mais c'est un vilain homme, bien impoli : il n'a pas seulement voulu nous dire bonjour, et quand maman a voulu lui parler, il lui a tourné le dos.

— Oh ! oui, c'est un méchant, méchant homme, dit Charlie, et j'ai bien peur qu'un de ces jours il ne fasse du mal à tante Catherine.

— Je crois que tante Catherine est bien de force à se défendre, dit le colonel en riant ; mais vous ne m'aviez pas dit que vous aviez forcé le vieil ours à battre en retraite ? »

Mrs Frédéric, très vexée, n'en fit pas moins bonne contenance ; mais, lorsque le colonel les eut quittés, elle ne manqua pas de tancer vertement le petit bavard qui était venu jeter un nouveau jour sur la situation.

La bonne Mme Liddell, qui trouvait toujours les semaines bien longues, s'empressa de répondre à l'appel de sa fille, et quand elle arriva à Square-Crescent, Mme Knapp l'introduisit dans le salon où Catherine faisait la lecture au vieillard. Comme celle-ci se hâtait de prier sa mère de monter avec elle dans sa chambre, car elle craignait toujours qu'il ne se formalisât d'une intrusion quelconque, celui-ci s'adressant à Mme Liddell :

« Je vous avais permis de venir voir votre fille, madame ; vous en avez le droit, et, d'ailleurs, je suis bien aise d'avoir l'occasion de vous dire que vous l'avez mieux élevée qu'on n'aurait pu croire ! »

Après avoir dit ces mots, il ferma les yeux et s'allongea dans son fauteuil.

« Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi », répliqua Mme Liddell de sa voix douce.

Puis elle quitta la chambre, suivie de sa fille.

« Chère enfant, lui dit-elle, après l'avoir embrassée longuement et s'être rassasiée de la vue de son cher visage, votre oncle me paraît bien changé, et puis ne trouvez-vous pas son amabilité tout à fait alarmante ? »

— Je crois, répondit Catherine, que je commence à m'y habituer, ainsi qu'à cette vie monotone; je n'ai pas d'ennuis, M. Newton me donne de l'argent, et puis mon oncle a envie de vivre.

— Je crains que cette envie ne le conduise pas très loin, le pauvre homme!

— Il est résolu à ne pas se laisser dépasser par un vieux bonhomme de son âge, qui est son concurrent pour cette espèce de loterie d'assurance qu'on appelle une « tontine », et qui est avec lui le dernier survivant.

— Est-il possible qu'on puisse, par avarice, jouer avec une chose aussi grave que la mort?... C'est une triste vie que celle-là.

— Ada vous a-t-elle raconté de quelle façon elle a été reçue?

— Oui, elle était outrée; mais je n'ai eu que sa version et j'aimerais à avoir la vôtre. »

Catherine lui raconta la scène, ce qui s'en était suivi, et elle lui dit aussi combien M. Newton était bon pour elle.

« Vraiment, ajouta-t-elle, maman, je crois qu'il nous aime et qu'il voudrait bien que mon oncle fit quelque chose pour nous.

— Je n'ai pas grand espoir, ma chérie, et cependant ce serait si heureux qu'il nommât les pauvres petits dans son testament. Vous et moi, nous nous en tirerions sans aide.

— Ah! bien sûr, ma mère, comme au bon vieux temps! Quand donc nous retrouverons-nous ensemble ainsi? »

Et, en disant ces mots, Catherine se pressait contre sa mère, assise sur le vieux sofa, et mettait sa tête sur son épaule. La pauvre mère lui rendit ses caresses et elles restèrent quelque temps tendrement pressées l'une contre l'autre.

« M. Newton, reprit Catherine, pense que le testament de mon oncle est injuste, mais il craint que celui-ci ne le modifie jamais.

— Hélas! c'est bien probable; il est pourtant singulier qu'il lèse absolument ses héritiers naturels.

— Cecil et Charlie sont-ils ses héritiers naturels?

— Oui, et vous aussi, mon enfant, c'est-à-dire, je le crois, je m'entends si peu à ces sortes d'affaires. Du reste, il est triste d'avoir à se préoccuper d'argent, cela rend l'âme mesquine et mercenaire.

— Pauvre mère! en avez-vous encore? Je crains que vous n'en manquiez; il me semble que j'entends cela au son de votre voix.

— Non, pas encore, mon enfant; mais si je ne réussis pas mieux à l'avenir pour mes livres, je retomberai fatalement dans les mêmes embarras, et alors, alors,... au lieu de me libérer, je m'endetterai encore davantage. Pauvres enfants! »

Une quinte de toux interrompit ces paroles plaintives, qui tombaient comme des larmes sur le cœur de la pauvre Catherine.

« Ma nouvelle va cependant paraître, mais mon pauvre roman m'est encore revenu.

— Encore! s'écria Catherine; oh! j'avais tant d'espoir! Eh bien! il faut essayer encore. Avez-vous pensé à Stantley and Son? On dit qu'ils ont tant de goût! Voulez-vous, chère mère?

— Je ferai tout ce que vous voudrez, mon enfant; mais j'ai peu, bien peu d'espoir, et je vous avoue que je me sens horriblement lasse! Que ne donnerais-je pas pour quelques dernières années de repos avant de m'en aller, et surtout pour la certitude que vous ne manquerez pas?...

— Mère, mère chérie, interrompit Catherine en couvrant ses pâles joues de tendres baisers, ne pensez pas à moi, je vous en conjure, mais à vous; c'est vous qu'il faut soigner, car vous êtes souffrante; vos mains sont fébriles, votre respiration haletante! Ne vous découragez pas. Pensez qu'il ne s'agit que de quelques semaines de patience, peut-être moins; car dès que mon oncle sera mieux, dès qu'il aura repris des forces, je retournerai près de vous, quoi qu'il doive arriver. Tant pis pour le reste! mais il faut que vous preniez courage.

— Oh! mon enfant! pardonnez-moi, je n'aurais pas dû me laisser aller ainsi et attrister votre jeune cœur.

— Pourquoi? La jeunesse et la force dispensent-elles de la souffrance? Ne doit-on pas tout partager quand on s'aime?

— En tout cas, ma chère fille, mon cœur s'est soulagé près de vous et je le sens plus léger; il me semble que je vais être plus forte. Je verrai Stantley! »

La mère et la fille causèrent encore longuement, puis Catherine reconduisit la pauvre femme.

Cette douloureuse conversation troubla profondément le cœur de la jeune fille. La contenance de sa mère, sa pâleur, sa toux, son découragement, tout lui était sujet de souci, et elle répandit des larmes bien amères dans la solitude de sa grande chambre.

## VII

### LA LONGUE TACHE EST ACCOMPLIE

Au bout de quinze jours, Catherine ne s'étonnait plus de voir son oncle s'attarder au lit et y prendre son déjeuner; son inexpérience était complète et elle n'apercevait pas les signes évidents d'une faiblesse croissante, qui frappait fort, au contraire, M. Newton; peut-être trouvait-elle sa tâche plus facile depuis que son oncle affaibli était moins rebelle?

Un matin de la seconde quinzaine de septembre, M. Newton vint visiter son client comme à l'ordinaire; aussi Catherine les laissa en tête-à-tête jusqu'au moment où elle apporta à l'un son bifteck, à l'autre une tasse de thé; peu après, M. Newton prit congé, tout en continuant la conversation commencée.

« Je ne crois pas, dit-il, qu'il soit ni parieur ni joueur; faire courir sous son nom dans des courses locales, ou à Newmarket, est un sport très ordinaire à un homme dans sa position, et je ne vois rien là qui le disqualifie.

— Eh bien! moi, je le disqualifierai, voilà tout, répliqua M. Liddell de son ton le plus tranchant : un homme qui se

croit permis de risquer ainsi follement son argent, est sur le chemin de la ruine; je le juge tout différemment que je ne l'avais fait jusqu'ici : je le croyais sensé, tranquille, soucieux de ses responsabilités.... Mais à qui se fier? à qui? »

Il semblait qu'il attendit une réponse! M. Newton garda le silence, ou plutôt il mit la conversation sur un sujet plein d'intérêt.

« J'ai eu des nouvelles de M. Fergusson : il va bien, très bien. Sa sœur est venue voir ma femme hier et elle s'est beaucoup louée du nouveau régime qu'on fait suivre à son frère :... il prend la *Revalenta arabica* et s'en trouve à merveille.

— Qu'est-ce que c'est que ça? » demanda M. Liddell avec empressement.

Et, pendant que M. Newton expliquait au vieillard les qualités nourrissantes de la nouvelle farine, Catherine entendit avec stupéfaction cette phrase :

« Eh bien! il faut dire à *ma nièce* où elle peut se procurer ce potage.... »

*Sa nièce*, jamais encore le vieux maniaque ne l'avait nommée ainsi! M. Newton lui-même en parut surpris.

« Je vous enverrai l'adresse, dit-il à la jeune fille, en tirant de son portefeuille le chèque accoutumé.

— Mais, dit Catherine en rougissant, il me reste encore quelque argent du dernier compte! Vous le rendrai-je pour ne pas faire confusion?

— De l'argent de reste! s'écria le bonhomme empressé, bravo! voilà une bonne ménagère; donnez, donnez-le-moi, ma chère, je vais le mettre dans mon bureau; j'ai là quelques écus, ceux-ci iront avec.

— Très bien, mais vous écrirez un reçu, mon oncle; sans cela, nos comptes seront embrouillés!

— Un reçu, répéta le vieillard! d'un air charmé, un reçu! Oui, vraiment, c'est bien dit! Écrivez-le, écrivez-le, monsieur Newton, et je le signerai avec plaisir. »

M. Newton apporta les quelques lignes qu'il venait d'écrire.

« Je vais signer et bien lisiblement, soyez-en sûr, mon cher monsieur, et cette signature-là est bonne et vaut cher, n'est-il pas vrai ? »

— Assurément, fit M. Newton.

— Je voudrais bien savoir si M. Fergusson serait capable d'écrire son nom aussi lisiblement ? »

Et son visage pétillait.

« J'en doute fort ; ce que j'ai vu en ce genre de lui était très griffonné.

— Ça ne m'étonne pas, après tout, puisque enfin Fergusson n'est pas un gentleman ; il n'a pas eu d'éducation, et puis... il buvait, peut-être pas jusqu'à se griser, mais enfin il buvait trop.... Ça ne vaut rien ; je lui ferai voir ce qu'on gagne à être sobre, il verra.... Oh ! voyez-vous, je gagnerai la course.... »

Et il se mit à rire d'un rire nerveux et convulsif qui le secouait misérablement.

Il fallut que Catherine lui donnât un peu d'eau fraîche, tandis que M. Newton l'éventait avec un journal.

Il reprit enfin haleine, non sans se plaindre et parler de palpitations ; il ne voulut toutefois pas consentir à ce qu'on allât chercher le médecin.

M. Newton, hochant la tête, se laissa reconduire par Catherine et lui dit encore combien il trouvait imprudent de laisser le vieillard seul la nuit.

« Nous ferons coucher la bonne dans l'entrée et je descendrai plus tôt. Le croyez-vous donc plus malade ? »

— Je le trouve terriblement changé et sa faiblesse m'effraye ! Dieu veuille le conserver ! »

La jeune fille fut frappée du ton dont cette réflexion fut faite et elle se demanda à quel point une vie si inutile pouvait intéresser autant le petit avoué !

Les journées continuaient à passer lentement et la pauvre enfant se creusait la cervelle pour trouver quelques sujets de conversation.

« Mon oncle, dit-elle un jour, j'ai de l'argent à vous donner. Nous avons vendu nos vieux journaux, voici trois shillings et quelques pence. »

Et, posant la petite monnaie sur le coin du vieux bureau, elle ajouta :

« Vous connaissez le proverbe écossais : Les petits ruisseaux font les grandes rivières ? »

— Je connais, je connais, dit le vieillard, saisissant les pièces et les caressant de ses faibles doigts ; c'est un bon proverbe, une sage maxime : je n'aurais pas cru que vous connussiez cela. Avez-vous tout vendu ?

— Pas tout, mon oncle, parce qu'on a toujours besoin de vieux papiers dans une maison ; mais je recommencerai », ajouta-t-elle, voyant que cette perspective semblait sourire au vieillard.

Ses yeux, en effet, restaient fixes, vagues, sur le feu qui se reflétait sur son visage ridé, tandis que ses doigts ouvraient la vieille bourse de cuir.

« Savez-vous ce que c'est que l'argent ? dit-il enfin à Catherine, en fixant sur elle son regard perçant ; en comprenez-vous la valeur, la vie propre ? »

— Si le manque d'argent en fait comprendre tout le prix, dit-elle en souriant, je dois le comprendre à merveille.

— Vous vous trompez, la pauvreté n'apprend ni à l'apprécier ni à le conserver. On n'en sent bien la valeur qu'au moment de le dépenser, et c'est celui qu'on épargne alors qui devient la précieuse semence, le trésor, l'inestimable trésor. »

Sa voix tremblait d'émotion en prononçant ces paroles ; il ajouta :

« Vous voyez ces quelques sous, n'est-ce pas ? Eh bien ! supposez un enfant, un enfant doué de raison, qui comprenne l'épargne ; ces sous accumulés, placés avec discernement, peuvent lui faire une fortune. Oui, une fortune, s'il n'est ni sybarite, ni gourmand. »

— Est-ce vraiment possible ? interrompit Catherine, intéressée malgré elle aux théories du vieil avare.

— Vous voulez apprendre comment ? dit-il, en fixant sur elle le regard perçant de ses yeux sombres.

— Mais sans doute, dit-elle avec un accent de sincérité qui n'avait rien de joué.

— Je vous l'apprendrai... peu à peu,... pas ce soir, je suis trop fatigué. Mais bientôt, car vraiment, vous n'êtes pas comme les autres, comme votre père, votre frère; non, non, vous me ressemblez davantage.

— Le ciel m'en préserve », fut la réflexion mentale que cette singulière assertion inspira à la jeune fille.

M. Liddell remit les pièces de monnaie dans la vieille bourse, considéra les clés avant de les enfouir dans sa poche et s'en alla se coucher. Il déclara le lendemain qu'il avait pris froid, ne voulut ni se lever, ni manger, ne prit aucun intérêt à la lecture des journaux.

Le médecin dit à Catherine qu'il le trouvait fort bas, lui recommanda de le soutenir le plus possible, et répondit à ses questions que son grand âge était le pire ennemi, mais qu'avec de bons soins il pouvait encore aller quelque temps.

Ces dernières paroles hantaient l'esprit de Catherine lorsqu'un peu plus tard elle vint s'asseoir auprès du lit du vieillard qui semblait sommeiller. Soudain et d'une voix assez ferme, il lui demanda si elle était là.

Catherine lui répondit et, s'approchant, elle le vit tirer ses clés de dessous son oreiller.

« Tenez, dit-il, en lui indiquant du doigt un meuble large et massif qui occupait un des coins de la cheminée, prenez ces clés et ouvrez le tiroir du haut à gauche. Vous y trouverez un long papier plié; apportez-le-moi. »

Catherine obéit, et ses yeux tombèrent sur ces lignes : « Testament de John Liddell », puis sur la date, indiquant qu'il était fait depuis sept à huit ans.

Elle remit le papier au malade, puis, arrangeant plus confortablement ses oreillers, elle se retira un peu en arrière, en faisant la réflexion qu'une chose aussi délicate qu'un testament avait une chétive apparence. Pour Catherine, « un testament » s'était jusque-là imposé à son imagination comme un immense parchemin scellé de cachets formidables.

John Liddell avait mis lentement ses lunettes et déplié le papier.

« Non, cela ne sera pas, dit-il d'une voix fort distincte,

puisque je me suis trompé sur lui. Ça ne s'apprend pas le respect de l'argent, il faut être né avec ce goût-là ! Je ferai mieux. Voyons, ma fille, dit-il solennellement, êtes-vous sûre que vous sauriez bien épargner et faire valoir l'argent ?

— J'essayerais, mon oncle », reprit Catherine, calme.

Il y eut une pause : le vieillard réfléchissait, sa main maigre étendue sur le papier.

« Allons, écrivez, reprit-il soudainement, prenez du papier et écrivez à Newton. »

Catherine obéit, se plaça à une petite table et écrivit ce qui suit :

« Mon cher monsieur Newton, venez me trouver aussitôt que possible : je veux faire un testament plus en rapport avec mes vues actuelles que le précédent. — A vous.... »

Et le vieillard signa de sa grosse écriture.

« Allez vous-même à la poste, c'est plus sûr. »

Et Catherine partit, se demandant si ce n'était pas sa destinée que contenait cette mince feuille de papier. Quoi ! se pourrait-il que le repos de sa mère adorée fût assuré, et l'avenir des petits orphelins?...

Quand elle revint, le vieillard avait conservé la même attitude ; seulement il avait replié le testament.

« Faites-moi la lecture, lui dit-il aussitôt, je suis fatigué de penser ; seulement, fermez le bureau et donnez-moi les clés ; vous les ayiez laissées après la serrure, mais je ne les ai pas quittées des yeux. Maintenant que je les tiens, je vais me reposer. Prenez ceci, lui dit-il, en lui donnant le testament, et mettez-le dans le tiroir de la table. Nous en aurons besoin demain et je ne me soucie pas de rouvrir le bureau ! »

Catherine commença sa lecture, non sans penser beaucoup à la visite de M. Newton. Cependant la nuit vint sans que le petit avoué eût paru. M. Liddell, fort agité, répéta plusieurs fois que M. Newton serait là le lendemain de bonne heure ; mais le lendemain on vit arriver à sa place un jeune homme leste et fringant, son maître clerc.

« Qu'est-ce que cela ? s'écria M. Liddell lorsqu'on lui

remit sa carte. M. Stephens! Mais je ne veux pas le voir! Où est Newton? Que fait Newton? Allez demander cela!»

Catherine se rendit alors dans le hall, où elle trouva un jeune homme élégant avec une cravate étincelante et des pantalons fort étroits; d'une main il tenait son chapeau gris, tandis que l'autre dégantée laissait voir à un de ses doigts une large bague à cachet.

Il lui annonça que M. Newton, à la campagne pour une affaire, ne serait de retour que le lendemain, mais que lui Stephens serait trop heureux de le remplacer auprès de M. Liddell pour exécuter tous ses ordres.

« Jamais! je n'en veux pas, je n'en veux pas, je n'en veux à aucun prix, s'écria le vieillard de plus en plus irrité, lorsque Catherine lui apporta cette réponse. Je connais ce garçon-là : c'est un ignorant, bavard comme un perroquet, je ne veux pas qu'il mette le nez dans mes affaires. Renvoyez-le, j'attendrai Newton puisqu'il le faut. Je ne mourrai pas cette nuit, bien sûr! »

Catherine, rougissante comme l'aurore, retourna congédier le galant remplaçant de M. Newton, non sans que celui-ci lui eût renouvelé chaleureusement ses offres de services.

M. Liddell récrimina fort, s'agita, fit semblant de se calmer pendant la lecture, puis soudain, l'interrompant en qualifiant le jeune clerc de triple idiot, il ordonna à Catherine d'écrire de nouveau à M. Newton et l'envoya derechef à la poste. A son retour, elle trouva près de lui le docteur.

« Il est bien faible, donnez-lui quelques verres de vin de Champagne, dit-il à la jeune fille, l'action du cœur est presque nulle. »

A la suite de ces contrariétés, M. Liddell passa une nuit fort agitée, au dire de Mme Knapp. Cependant il se fit lever, habiller, de bonne heure et fit placer devant lui une petite table avec tout ce qu'il fallait pour écrire. Cela fait, Catherine commençait sa lecture, quand il l'interrompit pour lui demander la liste des décès; c'était sa préoccupation des derniers jours, et la jeune fille commençait la funèbre nomenclature quand, à sa grande joie, on annonça M. Newton.

« Ah! bravo! s'écria M. Liddell, interrompant les excuses

du petit avoué; tout va bien; laissez-nous, Catherine ».

Mais à peine la jeune fille avait-elle quitté la chambre, que le vieillard pria M. Newton de finir sa liste commencée des morts de la veille.

M. Newton prit le journal,... il lut cinq ou six noms inconnus, mais, ô surprise,... le 2 du mois courant à Bournemouth, Peter Fergusson, dans la soixante-quinzième année de son âge....

« Fergusson,... Peter Fergusson,... mort, mort,... dites-vous.... Fergusson plus jeune que moi, le voilà mort, et tout est à moi. Comprenez-vous? s'écriait le vieillard, comme en délire. Ah! me voilà à mon aise pour arranger mes affaires maintenant, et au moins je n'aurai pas bu et mangé pour rien! Je suis fort, je suis solide. Ah! ah! Tous les papiers sont là, dans mon bureau, je vais vous les montrer. Ah! je savais bien, je savais bien que je vivrais plus vieux que lui.... »

Et, riant d'un rire triomphant, il se mit sur ses pieds et se dirigeant, clés en main, vers le bureau, avec une sorte d'agilité qui stupéfiait M. Newton, il alla vers la chambre à coucher. Mais à peine était-il au milieu de la pièce, que celui-ci le vit trébucher et, avant qu'il eût pu le retenir, s'abattre sur le plancher avec un sourd gémissement.

« Courez vite, dit l'avoué à la servante troublée par le bruit, courez chercher le docteur. »

Il releva le vieillard et le porta sur son lit.

« Hélas! ajouta-t-il, je doute que le pauvre homme ait désormais besoin de quelque chose. Tout est fini, je crois. »

## VIII

### TENTATION

Catherine, retirée dans sa chambre, n'avait rien entendu, quand Mme Knapp, avec l'empressement bien connu que mettent seules les personnes de sa classe à annoncer les

mauvaises nouvelles, vint tout essoufflée lui apprendre qu'elle courait chez le docteur, bien que, sûrement, le pauvre cher homme n'eût plus besoin de rien.

Catherine, terrifiée, descendit à la hâte et trouva M. Newton, pâle et défait, devant la cheminée du salon.

« Est-ce possible, monsieur Newton! s'écria-t-elle; le pauvre homme est-il réellement mort? »

Et, en disant ces mots, elle saisissait le flacon d'eau de Cologne.

« Ma chère demoiselle, dit le vieil avoué en lui prenant la main, tout est inutile, et Mme Knapp et moi avons fait tout ce qui était nécessaire. Il est mort, j'en suis sûr, étouffé par la joie subite de se voir le dernier survivant de la tontine. Son cœur malade n'a pu supporter cette émotion. N'entrez pas; à quoi bon? La mort est un triste spectacle pour de jeunes yeux comme les vôtres. Allez, remontez chez vous.

— Oh! cher monsieur, pas avant que je me sois assurée que je ne puis plus rien pour lui. Pauvre homme! Est-il possible que tout soit dit à jamais pour lui? »

Doucement, elle entra dans la chambre mortuaire et, s'approchant du lit, posa délicatement la main sur le front du pauvre mort.

« Comme il est froid déjà! dit-elle en frissonnant; mais son visage est paisible, plus paisible que lorsqu'il vivait. »

Elle murmura alors quelques paroles d'adieu et retourna dans la première pièce, où elle s'appuya sur la petite table, et, les mains sur ses yeux, attendit la visite du docteur. Elle fut ce qu'on attendait : il constata que la dernière étincelle était éteinte et que la mort avait dû être instantanée; puis il signa son certificat et s'éloigna en adressant quelques recommandations bienveillantes.

« Maintenant, ma chère, que comptez-vous faire? lui dit M. Newton avec intérêt; restez-vous ici? voulez-vous retourner chez vous, où vous serez mieux? »

— Mieux, sans nul doute, cher monsieur, mais je n'y veux pas aller. Mon oncle n'a jamais été dur pour moi, au contraire, et je ne le laisserai pas seul, abandonné, dans la maison vide : je ne la quitterai que lorsque lui-même la

quittera pour sa dernière demeure; mais il m'en coûterait de rester seule, et je suis sûre que ma mère viendra dès qu'elle connaîtra l'événement.

— C'est une excellente idée, répliqua M. Newton, je vais aller la prévenir et je vous la ramènerai. Un rendez-vous d'affaires ne me laisse pas libre cette après-midi, mais je serai ici demain matin de bonne heure, afin d'examiner les petits tiroirs du secrétaire. J'ai pensé qu'il était convenable que je prisse le trousseau de clés?

— Oh! parfaitement. Gardez-le, je vous prie, et soyez assez bon pour m'envoyer ma mère au plus tôt, j'en ai grand besoin! Vous êtes bien bon d'avoir pensé à cela. »

Et elle leva sur le petit avoué ses yeux rougis, où se peignait la plus vive reconnaissance.

« Ma pauvre chère enfant, reprit-il chaleureusement, je n'ai jamais eu un plus vif regret dans toute ma vie que celui de m'être trouvé absent hier. Qui sait si alors nous n'eussions pas pu modifier les dernières volontés de mon malheureux client? Je n'espère qu'une chose, c'est qu'il aura détruit son dernier testament.

— Et pourquoi? dit Catherine presque indifféremment, tant elle se sentait peu d'espoir.

— Pourquoi? C'est qu'alors vous seriez l'héritière naturelle et directe. »

Catherine secoua la tête

« Oh! je doute en effet que cela soit, reprit l'avoué; mais enfin, rien ne serait plus probable, car je l'ai déjà vu plusieurs fois déchirer un testament fait avant d'en recommencer un autre,... il en a fait cinq, à ma connaissance.... Cependant il est sage de ne pas fonder là-dessus une espérance imaginaire. En attendant, allez vous reposer dans votre chambre, puisque vous ne pouvez plus rien pour lui. Vous avez toutes les clés de la maison? »

Catherine fit signe que oui, remonta chez elle et, s'asseyant sur le vieux sofa, enfouit sa tête dans les coussins. Qu'était-ce donc que ce flot de pensées ingouvernables qui s'agitaient en elle? Quel pouvoir mystérieux lui avait inexplicablement commandé le silence au moment où M. Newton avait admis

la possibilité qu'il ne se *trouvât* pas de testament? Pourquoi donc avait-elle inconsciemment obéi à cette étrange impulsion?

Quoi qu'il en soit, elle l'avait subie, sans la raisonner, sans en prévoir un résultat quelconque, et maintenant encore cette force inconnue l'empêchait de réfléchir. Et cependant à quoi pourrait aboutir ce silence, coupable ou non?

Dans quelques heures, M. Newton n'ouvrirait-il pas les tiroirs, ceux du bureau dont il avait la clé, celui de la table où elle avait serré le papier et dont la clé se mêlait, dans son petit panier de ménagère, à celles de sa cave et des armoires; ce panier était là, devant elle, sur sa petite table, entre son écritoire et son buvard, et la clé aussi était là, cette clé, seul obstacle entre elle et le repos, l'indépendance, les douceurs de la vie!

Elle se rappelait les manières, les paroles de son oncle, lorsqu'il lui avait dicté sa première lettre à M. Newton, et, en les repassant dans son souvenir, elle y voyait l'intention bien positive de la doter, de lui donner ce repos, cette indépendance; ses intentions, elles resteraient donc inexécutées, et le testament qui devait être supprimé serait l'acte qui consacrerait des volontés contraires, elle en était sûre maintenant, à celles du testateur. Oh! la terrible pensée! la déception cruelle! Un espoir latent l'avait soutenue toujours, sans qu'elle se l'avouât, celui de voir sa mère à jamais délivrée du long souci qui minait sa vie! Il y fallait donc renoncer, renoncer à tout jamais?

Elle secoua sa topreur, se leva, se mit à s'occuper de quelques petits arrangements relatifs à l'arrivée de sa mère; puis la gouvernante entra, lui offrit du thé, la prévint qu'elle et la personne qui devait veiller le pauvre mort allaient se réconforter d'abord à la cuisine, et elle les entendit ensuite s'y installer; elle s'approcha de la fenêtre: le ciel était gris et bas, on entendait souffler un vent violent. Comment sa mère allait-elle lui arriver? Irait-elle par ce froid attendre un omnibus! Serait-elle toujours et à jamais dans la nécessité de s'imposer mille privations?

Soudain elle se retourna vers la table, prit une clé dans le panier, descendit l'escalier et, pénétrant dans la chambre solitaire, ouvrit le tiroir et y prit le papier, dernier testament de son oncle. Elle referma le tiroir, laissa la clé dans la serrure et remonta chez elle. Elle ferma sa porte au verrou et se mit à lire. L'écrit était court et simple : à l'exception d'une somme modeste léguée par le testateur à l'exécuteur testamentaire, M. Newton, toute la fortune allait à un gentleman dont le nom était entièrement inconnu à la jeune fille.

Le testament datait de sept années environ : Catherine le relut une seconde fois et très posément plia la feuille, la tenant serrée entre ses doigts pendant que ses lèvres murmuraient :

« Ne sais-je pas bien que si mon oncle eût vécu quelques heures de plus, cette feuille de papier eût été détruite, anéantie? Quel scrupule m'arrêterait donc? Est-ce qu'en la détruisant à sa place, je n'exécute pas ses intentions? Est-ce bien, est-ce mal, est-ce loyal? Serai-je sous le coup de la loi? Je n'en sais rien, mais je puis risquer tout, tout excepté le blâme de ma mère, tout pourvu qu'elle n'en sache jamais rien. L'homme que je volerai est-il riche ou pauvre, je n'en sais rien non plus! et je veux espérer qu'il est riche; mais, en tout cas, je sais que je lui fais un grand tort et que si chacun agissait comme je le fais, la propriété, la sécurité n'existeraient plus pour personne, et cependant je veux, je dois faire ainsi. Après cela, me sera-t-il possible de jamais regarder les honnêtes gens en face? Je ne sais; j'essayerai, parce que je ne veux ni regretter mon crime ni m'en repentir, et que je veux porter tranquillement le poids de ma honte! Allons, il faut agir avant l'arrivée de ma bien-aimée; oh! ma mère, ma chère mère, elle qui a une si haute idée de ma loyauté,... si elle savait.... J'étais vraie surtout! Qui m'empêchera de l'être encore, sauf pour cela! Je ne mentirai que par mon silence! Où vais-je le cacher ce papier terrible, où? car je ne veux pas le détruire; non certes, pas maintenant surtout. Mais pourquoi chercher un endroit extraordinaire? »

Elle se leva, prit une feuille de mince papier brun dont on enveloppe les dentelles et les broderies dans certains magasins, y roula la feuille, puis, l'entourant d'un ruban, écrivit en suscription « pour être brûlés, vieux manuscrits », elle mit le tout au fond de sa malle : si ma mère trouve ce paquet, elle le brûlera sans le lire.

Elle remit en place les objets qu'elle avait tirés de la caisse, puis la referma.

Qu'arriverait-il de tout cela? Serait-il possible qu'un autre Liddell se présentât et réclamât sa part d'héritage? Dans ce cas, on verrait. Pour le moment, elle assurait ainsi de derniers jours paisibles à sa mère, une aide à ses neveux. Elle se sentait extraordinairement calme, n'éprouvant d'autre sentiment que celui de la curiosité et se demandant comment cela tournerait avec le même détachement d'elle-même que si elle eût été un simple spectateur et qu'il se fût agi d'une autre personne. Aussi se leva-t-elle pour ranger dans la chambre; elle se recoiffa avec soin, rajusta sa toilette et reprit son poste d'observation près de la fenêtre. Elle y était à peine depuis quelques minutes, quand elle vit un cab s'arrêter devant la porte et sa mère en descendre, et elle courut la recevoir. Serrée tendrement dans les bras de celle qui lui était si chère, elle oublia un moment le drame qui venait de se passer dans sa vie!

Mme Liddell avait été fort troublée par la soudaine mort de son beau-frère, et elle n'avait d'abord songé qu'à une chose : accourir vite vers sa fille et l'aider par sa présence à supporter la solitude de cette maison en deuil : elle était, d'ailleurs, trop franche pour ne pas convenir qu'elle était déçue, ... le défunt aurait certainement fait quelque chose pour Catherine! Mais à quoi servait-il de se désoler pour un passé irrémédiable! Il fallait espérer seulement que le nouvel héritier ne serait pas trop âpre et qu'il n'exigerait pas trop vite le paiement de la somme empruntée....

« Parlons d'autre chose, voulez-vous, ma mère chérie? Tous ces sujets sont si tristes! Dites-moi quelque chose d'Ada, des enfants.

— Ada était sortie lorsque est arrivé M. Newton. Je lui ai

laissé un mot pour l'avertir que je resterais cette nuit avec vous et jusqu'au moment des funérailles.

— Je ne doute pas qu'elle ne s'agite beaucoup et que sa curiosité ne nous la fasse vite accourir. Mais M. Newton vous a-t-il parlé de la lettre qu'il avait reçue de votre oncle, et où il le mandait pour faire un nouveau testament ?

— Non, mais cette lettre je la connais bien, puisque c'est moi qui l'avais écrite ; mon oncle l'avait signée seulement.

— C'est vrai, je l'avais oublié. Mais M. Newton a dû vous dire qu'il n'était pas impossible que M. Liddell ait déchiré ce testament.

— Il me l'a dit, en effet, mais c'est peu probable cependant.

— Ah ! c'est qu'alors la situation serait tout autre, n'est-ce pas ?

— En quoi, chère mère ? dit Catherine, qui voulait savoir à quoi s'en tenir.

— Ma chère enfant, M. Newton dit qu'alors vous hériteriez tout naturellement.

— Moi seule, ma mère ! Et les enfants ?

— Les enfants.... Je n'en sais rien ; mais peut-être est-il plus raisonnable d'attendre et de ne pas agiter ces questions-là pour le moment. J'ai d'ailleurs quelque chose à vous dire, une lueur de bonne nouvelle : j'ai reçu ce matin même une lettre de Stanley ; il consent à publier mon roman et il m'en donnera 2500.

— Vraiment ! voilà qui est parfait et qui me rend bien heureuse, ma bonne mère. Vous allez voir que vous allez devenir célèbre.

— Ah ! ceci est plus douteux, mon enfant ; je suis d'ailleurs bien fatiguée et je sens ma tête bien vide.

— C'est l'inquiétude, chère mère ; mais maintenant vous allez dormir et vous reposer à fond. »

A sa grande surprise, Catherine dort assez profondément cette nuit-là. C'était une sensation délicieuse que d'avoir sa mère près d'elle, et quand elle s'endormit dans ses bras, il lui sembla qu'aucun danger ne pouvait plus l'atteindre.

M. Newton arriva dès le lendemain pour procéder aux arrangements dont il avait parlé, et comme il y avait à décider quelque date pour les obsèques, il proposa de chercher le testament fait il y avait plusieurs années, mais que le défunt avait gardé chez lui.

« Ne serait-il pas plus convenable d'attendre quelques jours? dit Mme Liddell.

— Peut-être; mais comme il est urgent de connaître l'héritier, que ce testament peut n'être pas le dernier et indiquer un autre exécuteur testamentaire, je crois indispensable de faire immédiatement cette recherche. Voulez-vous y assister? »

Ces dames prièrent l'avoué de les dispenser de cette pénible épreuve, et M. Newton commença son enquête pendant qu'elles remontaient chez elles. Elles y furent presque aussitôt rejointes par Mme Frédéric, déjà dans le deuil le plus convenable.

« Vous ne pouvez vous imaginer, s'écria-t-elle en entrant, dans quel état m'a mise votre lettre, ma mère.... J'avais si grande hâte d'arriver,... de savoir; dites-moi tout bien vite, je vous en prie.

— Mon Dieu! ma chère, nous avons peu de chose à ajouter à ce que vous disait ma lettre. Le pauvre homme est mort si subitement! M. Newton veut bien se charger d'organiser les funérailles, qui auront lieu vendredi, et après lesquelles seulement nous quitterons la maison.

— Et le testament? interrogea la petite veuve avec un empressement peu dissimulé. L'a-t-on trouvé?

— Je n'en sais rien, ma chère, reprit Mme Liddell en secouant la tête; je suis si sûre qu'il ne nous concernera en rien! D'ailleurs M. Newton est en ce moment même en train de fouiller les tiroirs où mon beau-frère serrait ses papiers.

— Ce serait bien cruel, dit la petite veuve, émue jusqu'aux larmes à la pensée que toute cette richesse pouvait lui échapper.

— Je n'ai d'ailleurs, reprit Mme Liddell, aucune raison de supposer que M. Liddell fût très riche : il était très con-

servateur, très soigneux de son bien, mais il ne s'ensuit pas de là que ce bien soit nécessairement considérable!

— Oh! par exemple, madame Liddell, vous dites cela pour me calmer, mais je n'en crois rien : les avarés ont toujours des monceaux d'or! Et vous, Catherine, quelle est votre idée?

— Mais jamais il n'a parlé de sommes considérables; peut-être sa fortune n'est-elle que médiocre.

— Je ne vous crois pas non plus, vous, avec votre affectation de mépris pour l'argent.

— Vous vous trompez, Ada, je ne méprise pas l'argent. J'ai peur au contraire d'y attacher beaucoup trop de prix.

— Ne venez-vous pas de dire, continua la jeune femme, de plus en plus animée, que ce petit avoué est là qui fouille les papiers? Comment le laissez-vous seul ainsi? Pourquoi n'êtes-vous pas présente, madame Liddell? on dirait que vous ne savez pas de quels tours ces gens de loi sont capables? Qui sait s'il ne va pas fourrer dans quelque coin un testament en sa faveur? Vous avez grand tort de vous tenir ainsi à l'écart et de montrer si peu d'intérêt pour vos propres affaires.

— Je n'ai nulle crainte que M. Newton forge un faux testament, ma chère; je crains plutôt que nous ne profitions guère du vrai. Quoi qu'il en soit, M. Newton m'avait fort poliment engagée à le seconder dans ses recherches, et c'est moi qui ai refusé. J'aurais préféré d'ailleurs qu'on ne touchât à rien avant les obsèques.

— Ah! de grâce, madame Liddell, n'allez pas vous attendrir sur le compte de ce vieux ladre, interrompit Mrs Frédéric.

— Mon Dieu, Ada, reprit Mme Liddell, je ne puis dire que je le regrette personnellement beaucoup, mais la mort commande le respect.

— Certainement, très certainement alors; il n'y a absolument rien à faire ici?

— Rien du tout, reprit Catherine un peu sèchement.

— Vous ne voulez pas que j'aie à faire vos emplettes? Il est bien à présumer que les exécuteurs testamentaires, quels qu'ils soient, vous donneront de l'argent pour votre deuil.

— Je n'en sais rien ; mais ce que vous pourrez faire, Ada, pour me rendre service, c'est de chercher dans mes armoires ce qui me reste d'effets de deuil ; vous me les enverrez, et Catherine et moi nous nous arrangerons pour être convenables le jour de l'enterrement.

— Très bien, et je viendrai aussi à l'enterrement et j'amènerai les enfants ! Un peu de crêpe à leurs casquettes et un nœud au bras, et les voilà en deuil : je suis sûre qu'ils feront très bon effet. Je prierai aussi M. Bennett, qui est rédacteur au *Morning News*, de raconter la cérémonie et de nous nommer tous ; quelque chose qui arrive, ça ne peut manquer de faire bien.

— Mon Dieu, dit Catherine un peu impatientée, vous viendrez si cela vous est agréable, mais pourquoi amener les enfants ? Est-ce bien leur place dès qu'il ne s'agit pas de leurs parents ?

— Ma chère Catherine, permettez-moi de ne pas être du tout de votre avis et de m'étonner singulièrement que vous trouviez ces pauvres petits de trop et déplacés n'importe où.

— Pauvres enfants ! soupira la jeune fille ; Dieu m'est témoin que j'en suis bien occupée au contraire.

— Je veux bien le croire ! Mais, dites-moi, ma chère, et l'argenterie, les bijoux, ... vous savez que, régulièrement, c'est à la femme du neveu que reviennent les diamants.

— Ada, taisez-vous, je vous en prie ; vous me feriez rire avec votre énumération, et ce ne serait pas respectueux pour ce pauvre corps couché là. Comment, dans une maison comme celle-ci, pouvez-vous supposer qu'il puisse y avoir des diamants et de l'argenterie ? ... C'est une idée folle.

— Il y a bien au moins des fourchettes et des cuillers ; elles n'étaient pas en ruolz peut-être ? »

Après quelques autres questions et remarques qui n'eurent pas plus de succès, Mrs Frédéric se décida à prendre congé, non sans regret.

« Vraiment, dit la bonne Mme Liddell, il m'en coûte de voir cette pauvre Ada se monter ainsi l'imagination ! Sa déception n'en sera que plus amère ! »

Le jour commençait à baisser lorsque M. Newton fit prier

ces dames de vouloir bien venir le rejoindre dans le salon.

« J'ai cherché, leur dit-il alors, fort soigneusement dans le bureau; je ne puis trouver de testament! Les papiers, les livres, tout est dans un ordre parfait; j'ai trouvé aussi de l'argent comptant, mais de testament nulle trace! Chaque tiroir a été exploré, rien! Il est encore possible qu'il se trouve chez moi; cependant je crois bien me rappeler qu'il était resté aux mains de M. Liddell; rien n'est moins probable que de le croire déposé chez son banquier ou chez son agent de change....

— C'est bien étonnant, dit Mme Liddell, qui sentait qu'elle devait dire quelque chose.

— Très étonnant! répéta M. Newton. Dites-moi, miss Catherine, n'auriez-vous pas vu M. Liddell brûler quelque papier? »

Elle resta un moment silencieuse, puis reprit avec un calme parfait :

« Non, je ne me souviens pas d'avoir vu rien de ce genre.

— Il ne me reste plus rien à faire ici aujourd'hui, reprit l'avoué, et je vous souhaite, mesdames, une bonne nuit! Vous pouvez être sûres que je négligerai rien de ce qu'il faut faire pour découvrir s'il existe un testament; mais permettez-moi d'ajouter que je désire n'être pas plus heureux dans mes nouvelles recherches. »

## IX

### LA POSSESSION

Les funérailles passées, la mère et la fille rentrèrent dans leur modeste logis, et les scènes pénibles de cette période ne leur laissèrent qu'un souvenir que chaque jour effaça un peu. Catherine reprit ses occupations, recommença à soutenir des escarmouches avec les servantes paresseuses, et de véritables combats avec ses petits-neveux, et elle parvint à

oublier quelquefois le document enseveli sous ses hardes ; il est vrai de dire qu'à d'autres moments elle sentait peser lourdement sur elle le fardeau qu'elle avait posé là si délibérément, et il lui venait comme une sorte d'impatience de voir se dérouler les suites de sa faute cachée ! Quand donc M. Newton déclarerait-il ses recherches vaines ?

Elle ne supposait pas, comme Ada le croyait fermement, que son oncle fût très riche, mais elle ne doutait pas que cet héritage fortuit ne leur apportât une confortable aisance ; quant aux enfants, les espérances de leur mère tournaient leurs petites cervelles.

« N'est-ce pas, maman, s'écriait volontiers Cecil, quand dans la rue son admiration était excitée par quelque jeune écuyer de son âge, que j'aurai aussi un joli cheval comme celui-là et un groom qui suivra par derrière ; vous monterez aussi au Park avec moi, n'est-ce pas, tante Catherine, et vous, maman, vous aurez une voiture ?

— Oh ! moi, criait à son tour Charlie, moi j'aurai un beau chien, comme celui de M. Bennett, et un grand jardin à la campagne ; nous le soignerons ensemble, voulez-vous, tante Catherine ?

— Ne pensez pas à tout cela, mes chéris, était la réponse ordinaire de tante Catherine ; nous ne serons peut-être jamais beaucoup plus riches que nous ne le sommes ; aussi le plus sûr, mes bons enfants, c'est de bien travailler et de faire fortune à vous tout seuls.

— Je voudrais bien savoir, reprenait Cecil, où l'oncle Liddell cachait tout son argent ? Est-ce qu'il avait de grands sacs pour le serrer ? Sa maison n'était pas chic, par exemple. Je n'en ai jamais vu d'aussi laides.

— Il y avait peut-être un grand trou dans la cave, reprenait Charlie très sérieux, ou bien il avait peut-être un de ces arbres qui ont des feuilles de rubis ou de diamants.

— Pourquoi maman ne nous achète-t-elle pas tout de suite nos poneys ? Nous apprendrions tout de suite.

— Mes enfants, disait Catherine impatientée, tâchez donc de penser à autre chose, et soyez sages, si vous voulez aller au théâtre avec grand'mère.

— Je ne suis pas méchant, répliquait Cecil, puisque je ne fais que répéter ce que dit maman ! Oui, maman dit que nous allons être des grands, grands personnages, et que nous pourrons lever la tête aussi haut que nous voudrons. »

De telles conversations mettaient Catherine au supplice, mais l'agitation de la jeune veuve l'exaspérait davantage encore. Celle-ci, incapable de modérer son impatience, eut l'idée d'aller consulter M. Newton ; mais elle fut promptement de retour, et, entamant la conversation, non sans une nuance d'aigreur :

« Eh bien, ma chère Catherine, voilà une démarche dont j'aurais pu me dispenser ; mais le monde a peu d'égards pour une pauvre veuve et des orphelins !

— Quoi ! s'écria Catherine, voulez-vous dire que M. Newton se soit montré peu poli ou malveillant ?

— Non, sans doute, reprit-elle avec dépit, mais ce n'est qu'un vieil idiot qui m'a rabâché de sottes histoires auxquelles je ne veux pas croire. Ne prétend-il pas que si M. Liddell est mort intestat, c'est vous qui héritez seule et que nous n'aurons pas un sou ! Voilà qui est plus fort que tout, par exemple ; c'est inique, injuste, monstrueusement injuste ! Comprenez-vous cela ?

— Est-ce possible ? reprit Catherine abasourdie. Quoi, sa fortune ne serait pas partagée entre tous les héritiers ?

— Dans ce cas-là, ma chère, vous aurez placé votre servitude de trois mois à un bel intérêt ; cela tombe mal pour vous, qui méprisez tant la fortune !

— Mon Dieu, je pense que ma présence n'a été pour rien dans la décision de mon oncle.

— Ce n'est pas l'avis de M. Newton ; il prétend que M. Liddell voulait faire un nouveau testament à votre avantage et que c'est dans ce but qu'il a déchiré l'ancien. Ah ! vous aviez bien joué, ma chère, bien joué votre jeu, mais pas pour mes pauvres petits. »

Et, là-dessus, elle se mit à sangloter.

Catherine, très pâle, sentait une terrible tempête gronder en elle ; mais elle sut se maîtriser.

« Ce que j'ai fait, pensait-elle, ne l'ai-je pas fait dans l'intérêt des enfants plus que dans le mien? »

Elle reprit donc avec calme :

« Il est tout naturel que vous vous trouviez déçue, ma chère Ada ; mais croyez-vous que si cette fortune m'échoit, je serai forcée d'être aussi inexorable que la loi et que vous n'en aurez pas votre part? »

— Les gens qui héritent, reprit Mme Frédéric avec un ton d'irritation, partagent rarement, et vous avez d'ailleurs peu d'affection pour moi.

— Vous avez tort de penser ainsi, Ada ; nos goûts, nos manières de voir peuvent différer, mais le cœur n'est pour rien là dedans et vous pouvez compter que je ferai tout pour vous être utile, ne serait-ce que pour l'amour du pauvre Fred.

— Je serais au désespoir de vous être à charge ; mais je ne puis croire ce que dit ce vieil imbécile. Je vais écrire à Ormonde, lui demander avis et je ferai valoir mes droits : je ne les sacrifierai pas aux autres, je vous en avertis!

— En tout cas, nous ferions mieux de parler moins haut, car ma mère est souffrante, vous savez.

— Haut ! moi parler haut ? Voulez-vous dire par là que je suis en colère ! Vous vous tromperiez complètement, ma chère, car je suis du plus beau sang-froid et parfaitement décidée à réclamer ma part de la fortune du bonhomme.

— Fortune est un bien gros mot, aisance peut-être conviendrait mieux, et vous partagerez la nôtre.

— Non, ma chère, rien avec vous. Quant à savoir si fortune est le mot, je ne le crois pas ; je crois que c'est richesse. Soyez sûre que le vieil avare était ultra-millionnaire. Du reste, nous verrons bien. Où sont les enfants?

— Sortis avec Charlotte, et j'en suis bien aise ; j'aurais beaucoup regretté qu'ils eussent entendu tout ceci, et je trouve que vous avez tort, ma chère Ada, de les mêler à vos rêves et à vos espoirs ; ce ne sont point des idées de leur âge.

— Je vous admire vraiment ; croyez-vous qu'une jeune fille comme vous soit capable de donner des conseils à une femme mariée, à une mère de famille ! Ne vous pressez pas

de prendre trop d'importance, vous n'avez pas encore votre fortune, et je n'ai, du reste, aucune inclination à jouer le rôle de parente pauvre ; ainsi donc, gardez vos conseils.

— Allons, Ada, pas de mauvaise humeur ! M. Newton peut se tromper, et d'ailleurs, si la loi est injuste, pourquoi le serais-je ?

— Dieu le veuille ! reprit la veuve un peu radoucie, et je sais bien que votre cœur est meilleur que votre caractère. Quant à moi, j'ai le malheur d'être trop franche, on voit tout de suite ce que je pense ; mais, vous savez, je n'ai pas de rancune, et soyez sûre que je saurai vous rendre justice si vous vous conduisez comme vous le devez. »

Ainsi se termina cette querelle. Les enfants rentrèrent, et, à sa grande surprise, Catherine n'entendit pas leur mère leur raconter sa visite. Ada se retira bientôt pour aller écrire au colonel Ormonde, élevé à son insu à la dignité de premier conseiller. Ainsi s'ouvrit une série de lettres remplies d'appels flatteurs à son jugement et à sa prudence, et aussi de petites confessions fort touchantes sur l'inexpérience, la faiblesse et le douloureux isolement de sa plaintive correspondante.

.....

Environ quatre mois après la mort de John Liddell, Catherine reçut du petit avoué une lettre ainsi conçue :

« Chère miss Liddell,

« Je vous prie de venir à mon étude jeudi prochain, à une heure. Croyez que je ne vous eusse pas donné la peine de vous déranger, si je n'avais eu à vous faire voir plusieurs documents que je trouve plus facilement chez moi. Si madame votre mère était libre, je serais charmé qu'elle fût présente à notre entretien.

« Acceptez l'hommage de mon dévouement.

« A. NEWTON. »

« Lisez cela, maman, dit Catherine en apportant à sa mère sa lettre ouverte ; pensez-vous que ce soit à cause de l'héritage que M. Newton nous convoque ?

— C'est bien vraisemblable, mon enfant. Je ne vois guère d'autre motif à cette lettre. Dieu soit loué, en ce cas, ma fille! Ce sera pour moi un bien doux repos que de n'avoir plus à compter avec les romans et avec les éditeurs! Mais vous êtes pâle, Catherine. Est-ce cette perspective qui vous trouble ainsi?

— Je l'avoue, répondit-elle, pouvant à peine dissimuler l'anxiété de voir enfin arriver l'événement qu'elle avait fait naître à si haut prix. J'avoue que je craignais toujours quelque incident, un parent inconnu, un autre testament peut-être....

— Moi aussi, chère enfant, mais je craignais surtout un autre testament puisque le pauvre Georges est mort depuis longtemps! Allons, remettez-vous, buvez un peu d'eau fraîche et ne disons rien encore à Ada. »

Peut-être serait-il peu intéressant pour le lecteur de lui faire connaître par le menu toutes les démarches auxquelles avait dû se livrer M. Newton pour acquérir la conviction qu'il n'existait pas d'autre testament et que, par conséquent, Catherine restait bien et dûment l'héritière de la fortune du bonhomme, sous l'obligation de choisir un tuteur jusqu'à sa majorité.

Le petit avoué ne dissimulait plus la joie qu'il avait éprouvée en constatant l'inutilité de ses démarches; il annonça à ses auditrices stupéfaites que non seulement la fortune en question s'élevait à deux millions, mais qu'en outre elle était si intelligemment placée, qu'il était absolument inutile d'en déplacer quoi que ce soit pour le moment, et qu'avec un simple changement de nom elle serait ainsi transférée à son nouveau propriétaire.

Le sens de la responsabilité qui pesait sur elle, l'enjeu énorme sur lequel elle avait joué sans le savoir son coup hardi, tout cela étourdissait et opprimait si effroyablement Catherine, que le pénétrant avoué s'aperçut de son trouble.

« Allons, reprit-il en souriant, ma chère jeune amie, du courage! Vous voilà aussi bouleversée que si vous appreniez une catastrophe! Je suis bien certain cependant que

jamais fortune ne fut placée en meilleures mains! Vous en ferez bon usage et vous jouirez en paix de votre bien.

— Mais, ma belle-sœur, mes neveux n'auront-ils rien?

— Pas un sou! Lorsque vous serez majeure, il vous sera facile de réparer l'injustice de la loi, mais pour le moment....

— Oh! certes, je m'arrangerai; mais pour le moment comme vous dites....

— Je prendrai soin que vous puissiez disposer d'un revenu large et convenable.

— Merci, monsieur Newton; merci mille fois, je vous serai reconnaissante de faire en sorte que je puisse pourvoir au bien-être de la mère et des enfants. Je compte emmener ma mère dans le Midi, et je ne pourrais pas m'éloigner si je les laissais dans la peine.

— Soyez tranquille, la cour vous allouera une rente qui suffira à toutes vos intentions. Allons, ne vous laissez pas abattre par la bonne fortune », ajouta le petit avoué d'un ton jovial, qui n'était pas dans ses habitudes.

Mme Liddell prit la parole pour demander si l'on n'avait jamais eu de renseignements sur la vie qu'avait menée la pauvre et coupable femme de John Liddell, et s'il serait possible de la secourir dans le cas où elle vivrait encore.

« Elle est morte, répondit M. Newton. Elle eût eu d'ailleurs sa part de cette fortune si elle avait vécu, car le mariage est resté valable quand même. »

Après cette explication, M. Newton pria Catherine de fixer la somme qui lui était présentement nécessaire, et Catherine pensa que l'ère des privations, des soucis et des préoccupations était à jamais fermée pour elle!

Moralement, il n'en fut pas ainsi! Cette grosse fortune lui semblait un poids effroyable à porter et elle se trouvait mille fois plus coupable de se l'être volontairement appropriée que si elle eût été modeste comme elle le croyait. Sa conscience troublée l'empêchait de jouir des fruits de sa faute et elle ne retrouva un peu d'activité et la possibilité de faire des projets de vie future que lorsqu'elle eut à s'occuper de sa mère, des enfants, de sa belle-sœur, calmée par un généreux présent.

Un médecin célèbre consulté déclara que Mme Liddell avait absolument besoin d'un climat plus doux et, cet avis concordant avec leurs désirs à toutes deux, elles s'occupèrent de leurs préparatifs de départ.

Catherine s'avoua qu'il était bien doux de n'avoir à regarder à rien; pour la première fois de sa vie, elle put entourer sa mère de toutes sortes de petites recherches de confort, et la joie qu'elle ressentit à la rendre heureuse adoucit grandement le malaise qui la hantait souvent.

La jeune veuve avait d'abord poussé les hauts cris en apprenant leurs projets de voyage : il fallait bien, elle, qu'elle restât en Angleterre! Mais comment! comment manger, elle et ses enfants?

« Aussi y ai-je pensé, répondit Catherine. Je ne puis, il est vrai, prendre aucune décision avant ma majorité, mais je me suis arrangée pour pouvoir mettre à votre disposition une somme que vous emploierez à votre convenance.

— A la bonne heure! reprit la jeune femme que cette liberté d'action enchantait. Vous savez, d'ailleurs, ma chère, que je n'ai nul scrupule à accepter cet argent, attendu qu'en conscience je crois qu'il nous appartient tout autant qu'à vous! »

Catherine sourit, et n'énonça de ses réflexions intérieures que le chiffre de la somme, assez ronde pour enchanter la petite veuve. Peu après, elle fit part à Catherine de son projet de quitter le quartier éloigné qu'elles habitaient ensemble, de se rapprocher du centre et de prendre une gouvernante pour les deux enfants : la pensée qu'une personne raisonnable et décente prendrait soin des chers petits enchantait Catherine et le choix en fut fixé à sa satisfaction avant le départ.

D'autres préoccupations semblaient hanter encore l'esprit de la jeune veuve; la mère et la fille en eurent l'explication un jour qu'à leur retour de quelques courses au dehors, elles trouvèrent le petit salon tout parfumé de fleurs et brillamment éclairé par un feu splendide.

« Vous avez eu du monde, Ada? demanda Catherine, non sans soupçon de quelque événement anormal.

— Oui, et je vais tout vous raconter, car je suis trop franche pour cacher jamais rien aux personnes que j'aime. J'ai eu la visite du colonel Ormonde; il m'a demandé si je voulais être sa femme et, ma chère madame Liddell, j'espère que vous ne me blâmez pas d'avoir accepté son offre? »

Au bout d'une minute de silence, Mme Liddell reprit de sa douce voix :

« Si vous pensez, ma chère Ada, que le colonel Ormonde puisse vous rendre heureuse, vous avez eu raison. Je n'ai jamais pensé qu'une femme aussi jeune que vous pût rester veuve, et je crois le colonel un honnête et galant homme.

— Il l'est certainement, répondit la jeune femme en sautant au cou de sa belle-mère, et vous, ma chère maman, la meilleure des femmes! Que dites-vous, Catherine?

— Je désire de tout mon cœur que vous soyez heureuse, chère Ada, mais je ne vous cache pas que je trouve le colonel bien âgé pour vous.

— Je le trouve bien un peu aussi, mais que voulez-vous? Je l'aime! Ou plutôt il me plaît et j'estime son caractère. Bien entendu, je n'ai pas la prétention de remplacer mon pauvre Frédéric, mais comment aurais-je pu élever mes fils à moi toute seule? Marmaduke (c'est son nom) les adore!... Ainsi, c'est convenu, et je resterai dans la maison jusqu'à mon mariage.

— Vous ne pouvez rien faire de mieux, reprit Mme Liddell, mon enfant, j'aurais aimé à assister à votre mariage.

— Mais, maman, nous partons; vous savez que ce n'est pas possible.

— Et surtout, se hâta d'ajouter Mme Frédéric, nullement nécessaire. Mme Bennett voudra bien me servir de chaperon; je ne vous ai que trop embarrassée jusqu'ici. »

Mme Liddell répondit quelques paroles affectueuses avec sa douceur accoutumée, et quelques jours après cette conversation, la mère et la fille quittèrent l'Angleterre sans y rien regretter que les deux petits garçons; Catherine emportait avec elle le lourd fardeau qui devait dorénavant peser sur sa vie, et elle laissa retomber derrière elle le rideau qui devait clore ainsi le premier acte de son histoire.

## X

## UNE NOUVELLE PHASE

Deux années se sont écoulées depuis la fin de notre dernier chapitre jusqu'au jour présent qui se lève assez morose et pluvieux en février, dans le comté de Clayshire.

L'aspect mélancolique des haies mouillées et des terres détremées semble affecter aussi deux cavaliers qui cheminent sur une étroite route bordée à gauche par une prairie et à droite par une pièce de terre labourée.

Leurs habits rouges et leurs hautes bottes sont couverts de boue, leurs chevaux marchent avec cette nonchalance qui peut faire supposer que bêtes et gens ont eu une rude matinée de chasse. Derrière les cavaliers, le pays s'allonge en ondulant mollement jusqu'au pied des collines bleuâtres qui ferment l'horizon, tandis que le chemin qu'ils suivent descend assez brusquement jusqu'à une sorte de vallée, bornée d'un côté par une côte escarpée, couverte de grands arbres et de buissons.

« Holà, rosse ! s'écrie tout à coup le plus âgé des deux cavaliers, homme grand et fort, au visage et aux paupières rougies et porteur de grosses moustaches, vous me rompez le cou un de ces jours !

— Mon cher, reprit en riant son compagnon, ce n'est pas lui qui a tous les torts, convenez-en, il a bien couru et vous n'êtes pas léger comme une plume. »

Ce dernier interlocuteur était grand, à en juger par la longueur de la jambe bien proportionnée qui serrait le flanc de sa bête ; les traits réguliers de son visage hâlé étaient un peu durs, mais de beaux yeux noirs bien fendus et une paire de moustaches brunes donnaient de l'agrément à une figure un peu sévère.

« Non, par Jupiter, je ne sais pas, avec tout l'exercice que je me donne et une nourriture modérée, comment je fais pour engraisser si terriblement.

— Pendant six mois vous faites de l'exercice; mais les autres six mois vous vous reposez, et quant à votre régime,... avec vos quatre solides repas par jour....

— Oh! de Burgh! halte-là! je ne lunche presque jamais.

— Deux cent et quelques fois sur les 365 jours de l'année seulement.

— Allons donc! Mais tout ce que je mange tourne en graisse. Ce n'est pas comme vous, qui vous bourrez toute l'année et qui n'avez pas une once de chair sur les os.

— Dieu merci! répliqua de Burgh. Mais plaignez-vous donc, vous êtes l'enfant gâté de la Providence, qui, en sus de toutes les friandises dont elle vous accable, vous a encore donné un amour de petite femme qui vous cajole et vous dorlote; c'est à en faire venir l'eau à la bouche d'un damné.

— Ne dites pas de folies, de Burgh, reprit son interlocuteur avec complaisance. Chacun sait où le bât le blesse. Mais je ne me plains pas, et d'ailleurs vous conviendrez que si vous n'étiez pas le roué que vous êtes, rien ne vous empêcherait de jouir de toutes ces félicités. »

De Burgh se mit à rire.

« Sans doute, sans doute, mais j'avoue que jusqu'ici le *bonheur domestiqué* ne m'a jamais beaucoup tenté : je n'aime les chaînes d'aucune nature et je mets au compte de mon vieil oncle mes méfaits contre la morale. Comment voulez-vous qu'on soit rangé avec la perspective d'un titre et de quelques millions ?

— Si vous étiez resté au service, mon cher, quelle carrière vous auriez faite!

— C'est vrai, et cependant je n'ai pas grand regret d'avoir quitté le régiment. Je ne me suis pas encore ennuyé, mais me voilà au bout de mon rouleau et obligé, je le crains, de vendre ce qui me reste de mes terres. Si la chose arrive aux oreilles du baronnet, l'héritage est flambé. Voyons, mon bon ami, est-ce que vous ne me prêteriez pas quelque chose à six pour cent, sur un bon gage?

— Hélas! mon pauvre ami, impossible. J'ai une femme, des enfants; il faut y penser.

— C'est vrai, reprit l'autre avec un sourire sarcastique,

nous allons voir une nouvelle incarnation du colonel Ormonde, ... le colonel bon père de famille!

— Mon cher, vos plaisanteries ne me démontent pas, je sais qu'il y a des jours où vous avez la dent dure! Mais je suis obligeant et j'aime à rendre service; aussi que diriez-vous d'une femme jeune, charmante et riche, une vraie jeune fille, rien qui ressemble à vos héritières montées en graine?

— C'est un remède héroïque. Se donner soi-même en gage, il n'y a rien de mieux. Qui est-ce?

— La sœur de ma femme.

— Ah! ah! »

Le ton de cette exclamation eût pu être plus poli, mais le colonel feignit de ne rien entendre et reprit aussitôt :

« Miss Liddell est d'une bonne et ancienne famille de province; les Liddell sont originaires du Somerset; quand je l'ai vue, elle promettait de devenir accomplie.

— Votre femme ne s'appelait-elle pas Liddell?

— Oui; aussi cette jeune fille n'est-elle que sa belle-sœur.

— Et sa fortune! Vous devez savoir ce qu'il en est?

— Très, très belle et suffirait parfaitement jusqu'au moment où vous deviendrez lord de Burgh.

— Eh bien, il me semble que cela pourrait marcher. Où la voit-on?

— Elle va venir passer une semaine ou deux avec nous avant la fin des chasses; ainsi je vous conseille de rester si vous pouvez.

— Bien sûr, que je le pourrai. *Mon congé* ne se termine qu'en septembre et jusque-là je suis libre.

— Catherine Liddell est libre, orpheline, pas de famille, pas de parents, nous sommes ses plus proches, et elle sera majeure dans quelques mois.

— Tout cela me paraît à merveille », reprit de Burgh de son ton nonchalant.

Sa voix était basse et un peu dure, et bien qu'on sentit dans ses manières ce raffinement que donne l'usage de la bonne compagnie, il y régnait cependant une sorte de brusquerie qui aurait pu indisposer les femmes à son égard,

mais il est certain que cette sorte de rudesse était loin de leur déplaire.

« Allons, dit Ormonde, pressons un peu le pas, nous nous endormons et je suis gelé jusqu'aux os. »

Ce disant, il toucha sa bête de l'éperon, et les deux cavaliers prirent le trot jusqu'au détour de la route, où ils croisèrent les enfants qui rentraient au château, accompagnés de leur gouvernante. Bien serrés dans leurs petites jaquettes de velours noir, ils allaient d'un si bon pas, dans leur crainte d'être en retard, que le plus jeune des deux courait presque.

« Halte-là ! cria le colonel Ormonde. Qu'est-ce que vous faites si loin ? J'espère que Baby n'est pas avec vous à cette heure-ci ?

— Baby est sorti en voiture avec maman, s'écrièrent les deux enfants d'un air à la fois empressé et craintif.

— A la bonne heure ! »

Il rejoignit de Burgh, pendant que les enfants prenaient un raccourci à travers champs.

« Ce sont les enfants de Mme Ormonde, n'est-ce pas ? interrogea de Burgh.

— Oui ; vous ne les connaissiez pas ?

— Je savais qu'ils existaient, voilà tout.

— Mrs Ormonde, en effet, n'a pas l'habitude d'ennuyer les gens de ses gamins.

— Surtout dès qu'ils ne sont plus sur les bras de leur nourrice. »

Cette remarque eut l'air de vexer le colonel, qui n'ouvrit plus la bouche jusqu'au château ; là les deux chasseurs se séparèrent et allèrent se donner le luxe du bain avant la cloche du diner.

Jean de Burgh n'était parent du colonel qu'à un degré fort éloigné, mais l'habitude de vivre ensemble avait resserré ces liens, légers d'ailleurs ; le colonel subissait l'ascendant de de Burgh, dont le caractère impérieux et l'esprit indépendant ne l'assujétissaient à aucune contrainte. Aussi la discipline militaire, quelque légère qu'elle soit pour un officier, lui avait-elle paru bien vite trop pesante, et dès que l'excitation du danger et de la guerre eut disparu, il s'empres-

de donner sa démission pour ne s'astreindre à rien qu'à son bon plaisir. Il devint bientôt célèbre dans le monde du sport par ses prouesses sur le turf et la supériorité de ses écuries.

Il va sans dire que Mrs Ormonde, éblouie par le titre dont il devait sûrement hériter, le considérait comme un personnage fort important. D'ailleurs, ce lui était une jouissance exquise et toujours nouvelle que *les belles relations* de son mari, ce dont celui-ci se moquait fort quand il s'en apercevait. Quant à de Burgh, cette petite femme était à ses yeux un joli jouet, assez divertissant et doux, et dont les façons mignardes et les prétentions au « genre » l'amusaient ; en sorte qu'il lui accordait un tribut d'attentions qui flat- taient fort la femme et le mari.

Le recteur de la province et un ou deux officiers de l'ancien régiment du colonel composaient ce jour-là le contingent des convives, de sorte que, lorsqu'ils se furent dirigés vers la salle de billard, Mrs Ormonde et de Burgh restèrent en tête-à-tête.

« Vous portez ainsi du noir tous les soirs, parce que vous savez que cela vous sied », dit de Burgh à sa jolie partenaire, après l'avoir examinée des pieds à la tête, et en jetant le journal qu'il était en train de lire.

« Comment ne voyez-vous pas que je suis en deuil ? Ne voyez-vous pas ce crêpe, ce jais, cette dentelle ?

— Si tout cela constitue « le deuil », je le vois, mais vos yeux sont si peu en deuil, que je ne m'en serais pas douté.

— Et qui avez-vous perdu ?

— Ma belle-mère.

— Votre belle-mère ? Je croyais Ormonde....

— Oh ! je veux dire Mme Liddell. Elle était excellente, ... elle m'adorait.

— Quoi ! même votre belle-mère vous adorait ! Cela prouve que vous êtes un ange. Alors cette pauvre dame était la mère de la miss Liddell qu'Ormonde recommandait à mon attention avant le dîner ?

— Qui ? mon mari ? Quelle idée absurde ! Je ne crois pas du tout qu'elle vous plaise.

— Peut-être, mais sa fortune.

— Sa fortune, c'est autre chose. Si cependant elle tient sa parole, elle doit la partager avec mes petits garçons qui, au nom de leur père, auraient dû, sans une monstrueuse injustice, hériter comme elle.

— Et, sans nul doute, la charmante belle-sœur a sur la jeune personne une haute influence?

— Très grande, reprit Mrs Ormonde avec un air de grande supériorité. Malheureusement, Catherine est un peu romanesque, mais le colonel et moi nous y veillerons de près.

— Si elle le permet, dit assez sèchement de Burgh....

— Pourquoi non? Elle connaît fort peu le monde.

— A-t-elle voyagé?

— Mais oui, depuis deux ans, pour la santé de sa mère qui était délicate. Elle est allée en Allemagne, en Italie, à Paris; elle était en route pour revenir quand Mme Liddell a été enlevée par une fièvre typhoïde.

— Mais si elle a voyagé deux ans, permettez-moi de vous dire que cette jeune miss n'est pas si inexpérimentée!

— Oh! elle a grande confiance en ses propres lumières, c'est certain! Charmante d'ailleurs, un peu originale, un peu fantasque, mais charmante.... Je l'aime beaucoup. Vous plaira-t-elle, je n'en jurerais pas, car elle a des idées et une volonté très arrêtées. Nous aurions voulu la voir habiter avec nous, mais elle n'a rien voulu entendre et, sans consulter personne, a choisi de demeurer avec une miss Payne, une vieille fille qui fait profession de chaperonner les jeunes personnes sans famille.

— N'est-elle pas mineure?

— Pour quelques semaines encore, je crois. Ah! j'ai bien hâte qu'elle assure l'avenir des enfants comme elle l'a promis, et je tremblais en pensant qu'elle aurait pu se laisser épouser par quelque étranger; heureusement, elle ne plaît pas beaucoup aux hommes.

— Elle ne manquera pas d'en trouver auxquels ses banknotes plairont.

— Elle vit très simplement et on ne peut guère soupçonner qu'elle est riche; elle ne voit personne depuis la

mort de sa mère. Elle va venir cependant. Elle a un conseil, un bras droit, un petit avoué que je ne puis souffrir et qu'elle a appelé à Paris aussitôt la mort de sa mère. N'aurait-elle pas mieux fait de consulter le colonel?

— Sans doute, d'autant mieux qu'un avoué malin n'est pas un personnage qu'on batte facilement, et s'il n'est pas dans vos intérêts, je ne vous conseille pas de faire grand fond sur les intentions généreuses de la jeune personne.

En disant cela il clignait assez impertinemment sur la petite femme ses yeux moqueurs à demi clos.

« Ne dites pas de pareilles choses, monsieur de Burgh, s'écria la jeune femme presque en larmes. Que deviendrais-je, Dieu du ciel, si elle changeait d'idée! Duke serait furieux et ne me pardonnerait jamais.

— Allons donc! est-ce qu'un homme ne pardonnera pas toujours tout à une délicieuse femme comme vous?

— A *une* femme peut-être, mais à sa femme c'est très différent, répondit-elle assez judicieusement en secouant la tête; mais je ne veux pas penser à cette terrible alternative, et je n'y crois pas, Catherine est la loyauté même.

— Ah çà! d'après tout ce que vous dites d'elle, c'est une personne hors ligne que vous dépeignez, et, vrai! vous excitez ma curiosité.... Vous ressemble-t-elle, par hasard?

— A moi? oh! en aucune façon! elle est grande, très grande, elle a des façons décidées.... »

En faisant ce portrait, elle regardait son interlocuteur avec le plus caressant sourire.

« Ah! je comprends, reprit-il, et soulignant sa phrase d'un regard où il entraît à la fois un peu d'impudence et un peu d'admiration, ce n'est pas une délicieuse créature comme vous, tout sourire et caresse, une ravissante petite poupée!... On n'en devient pas amoureux, mais une maîtresse femme qui fait marcher tout au doigt et à l'œil dans un intérieur bien tenu.

— Monsieur de Burgh, ne dites pas de folies, je vais me fâcher.

— Vraiment, vous fâcher contre moi, un parent? Allons

donc, vous ne me mettez pas sur le même pied qu'un étranger, je pense ?

— Non, mais vous allez trop loin, et.... »

Elle aurait peut-être continué la mercuriale, mais un jeune lieutenant, tout rougissant sous sa moustache naissante, vint la prier, de la part du colonel Ormonde, de venir, ainsi que M. de Burgh, prendre part à la poule.

« Vous jouez si bien, madame, ajouta le jeune homme avec un accent d'admiration.

— Quand le colonel ne me taquine pas.

— Je serai là, dit de Burgh, en laissant la porte ouverte devant elle pour qu'elle pût passer; ses flèches ne vous atteindront pas! »

Il n'était que trop vrai. La pauvre Catherine était seule désormais, n'ayant plus que le souvenir des mois paisibles et doux qui venaient de s'écouler pour elle dans la tendre intimité de sa mère chérie.

En ses premiers tristes moments d'amère solitude, elle avait trouvé aide et protection auprès de M. Newton et s'était ensuite décidée à s'attacher à Mme Payne, qu'elle avait connue et appréciée à Rome et à Berlin.

Cette dernière, qui avait consacré ses plus belles années à son père, n'en avait hérité qu'une belle maison confortablement meublée dans Wilson-Street, près d'Hyde-Park; sa fortune était allée tout entière à son frère Bertie dont nous avons fait la connaissance au début de ce récit, dont elle n'avait rien voulu accepter.

Le jeune héritier était parti avec son régiment pour les Indes. Il en était revenu plus sage, mais sans argent ni santé, de sorte que sa sœur trouva plus que jamais indispensable d'utiliser ses talents de maîtresse de maison, sans déroger à son rang. On lui recommanda une jeune orpheline sans famille et sans appui, et la rémunération qu'on lui offrit pour s'en occuper fut assez large pour lui permettre d'occuper avec elle sa maison et d'y vivre décemment. Sous ses auspices, sa pupille fit un heureux mariage et, dès ce moment, miss Payne ne fut plus jamais seule, ni la maison vide.

Il lui arriva quelquefois d'accepter d'accompagner une jeune voyageuse sur le continent, et ce fut au cours d'une de ces expéditions à l'étranger qu'elle fit la connaissance de Catherine et de sa mère. Celle-ci avait été tout à fait séduite par la distinction, l'air de franchise, de parfaite honnêteté de la vieille fille, qui joignait à ces qualités un grand bon sens et une sincérité absolue; le tout composait un caractère peut-être peu séduisant, mais irréprochable et inspirant la plus grande confiance. De passage à Paris quand la pauvre Mme Liddell y était morte, miss Payne était venue voir Catherine, et elle se montra si secourable pour elle et si sympathique à sa douleur, que la jeune fille, isolée si cruellement, lui proposa d'aller demeurer avec elle et que les deux parties se montrèrent également satisfaites de cette conclusion.

« Je ne me doutais pas que vous connaissiez miss Liddell », dit un soir miss Payne à son frère, resté seul avec elle après le départ de Catherine, qui se retirait souvent dans sa chambre de bonne heure.

« C'est qu'à peine puis-je dire que je la connaisse, répondit-il; j'ai eu occasion de lui rendre un léger service et, le hasard nous ayant mis quelques jours après en présence, nous nous sommes reconnus. Voilà tout.

— Cela m'étonne qu'elle ne m'ait pas parlé de vous.

— Je doute qu'elle connût seulement mon nom. »

Miss Payne fit entendre une sorte de murmure, signe évident de désapprobation, car c'était une personne fort originale, ayant sur les personnes et les choses une manière de voir qui lui était propre et qu'elle exprimait souvent assez ouvertement, sans souci de ce qu'on en pouvait penser.

Ellè se leva pour aller chercher son ouvrage. Grande et élancée, elle avait l'air jeune encore, quand on ne la voyait que de dos. Ses joues pâles et flétries, ses yeux fatigués et sa chevelure, rousse naguère, et à présent poivre et sel, faisaient changer d'avis dès qu'on la regardait en face.

Elle fit en silence quelques nœuds à sa « frivolité », puis elle s'écria soudain :

« En vérité, cette femme lui fait la chasse.

— Quelle femme? » demanda Bertie, comme si l'exclamation de sa sœur l'eût tiré d'un songe.

En général, l'expression habituelle de sa physionomie était pensive et paisible, et contrastait étrangement dans sa douceur avec celle de sa sœur, assez tranchante et sévère.

« De quelle personne voulez-vous parler?

— De Mrs Ormonde. Encore un télégramme d'elle aujourd'hui! Vous dire ce qu'elle a poursuivi miss Liddell de sa prose depuis qu'elle est arrivée en Angleterre. C'est inénarrable, et maintenant les lettres ne suffisent plus, elle s'annonce elle-même pour demain.

— Je suppose que Mrs Ormonde aime sa belle-sœur. Celle-ci est trop bien élevée pour qu'elle ait sur elle les vues mercenaires auxquelles vous pensez.

— Si c'est ainsi que votre expérience vous a appris à juger, je ne vous en fais pas mon compliment. Croyez-moi, Mrs Ormonde est une sotte. La lettre qu'elle a écrite à miss Liddell, lors de la mort de sa belle-sœur, était une vraie production d'insensée. D'ailleurs, je ne crois pas aux exagérations et aux gens qui font profession de sensibilité : c'est ordinairement aux dépens de la sincérité et du bon sens. Catherine est bien certainement un peu romanesque à ses heures, mais, Dieu merci, elle est raisonnable. J'attends, du reste, qu'un époux se présente : ce sera la pierre de touche, et là-dessus je la jugerai.

— Je l'ai trouvée bien changée, reprit Bertie songeur; elle a perdu son air de gaieté; il y a en elle une expression que je ne puis définir et qui lui donne plus de sérieux que son âge ne le comporte. Elle parle comme une personne qui a réfléchi beaucoup, elle a l'air d'avoir souffert, beaucoup souffert.

— Elle a beaucoup souffert en effet, reprit miss Payne avec conviction — elle adorait absolument sa mère et sa douleur a été plus profonde que si elle s'était manifestée plus ouvertement, — les larmes qu'on verse soulagent plus que celles qu'on refoule.

— Oui; mais bien qu'elle soit pâle et triste, elle n'en est pas moins belle.

— Belle, répéta miss Payne. Certes, personne ne l'admire plus que moi, mais je ne croyais pas que l'on pût dire d'elle qu'elle était « belle ».

— Il y a tant d'expression dans sa physionomie, tant de pensée dans ses yeux, que peu de belles femmes, je crois, pourraient lui être comparées. »

Miss Payne fronça légèrement le sourcil, mais néanmoins reprit en souriant :

« Il est certain que ce n'est pas une personne ordinaire, quoique assez influençable en somme ; aussi je serais désolée qu'elle devînt la proie de quelque coureur de dot. »

Bertie tressaillit imperceptiblement.

« Dieu veuille, dit-il gravement, qu'elle remette le soin de son bonheur à un homme qui en soit digne. »

Puis, se levant, il fit assez soudainement ses adieux à sa sœur.

Pendant ce temps, Catherine songeait dans le silence de sa chambre solitaire ; ses pleurs ne coulaient pas, mais son cœur était mortellement triste. Se trouver seule dans cette grande ville de Londres lui était une sensation si douloureuse. Jamais une mère ne manqua plus cruellement à son enfant ! Elles avaient toutes deux vécu dans des rapports d'une telle intimité ! Elles avaient l'une de l'autre une opinion si haute ; tant de déférence pour leurs goûts mutuels, qu'un froissement ne se produisait jamais dans cette union rare. Comment le vide laissé se comblerait-il ? Une seule pensée consolait le cœur désolé de la pauvre enfant : la paix et le repos qu'elle avait donnés à la chère âme pendant les dernières années de son pèlerinage. Rien n'en avait troublé le paisible cours et elle avait pu s'en aller le sourire aux lèvres, en pensant que son enfant chérie n'avait rien à redouter de l'avenir. Elle était morte en lui serrant la main et en lui répétant combien doux lui avaient été ces jours bénis ! Catherine se disait qu'elle n'aurait pas pu supporter de voir peintes sur le cher visage mourant les angoisses et les inquiétudes qui avaient assombri sa vie ! Dieu sait de quel prix elle avait payé ce repos, mais elle ne le regrettait pas : elle ne pouvait le regretter !

Quant à elle, isolée et désolée, que serait son avenir? Miss Payne était une compagne, ce n'était pas une affection! Les Ormonde ne lui seraient jamais rien et la perspective de vivre avec eux était insoutenable; elle ne se sentait utile qu'aux enfants, et chaque jour se fortifiait en elle le projet de vivre seule avec eux : elle éviterait ainsi la misérable condition de la solitude. Ce fut dans ces pensées, accompagnées des regrets qui ne la quittaient jamais, que la pauvre enfant s'endormit.

Le jour suivant se leva clair et gai; mais il fallait attendre la visite de Mrs Ormonde, qui n'arriva qu'un peu tard. Toute couverte de plumes, de velours, de dentelles, plus animée, plus jolie et plus jeune que jamais, la petite femme se jeta au cou de Catherine avec les plus vives démonstrations d'amitié et mille reproches sur sa résolution de rester en ville au lieu d'accourir à Castlefort....

Catherine lui rendit affectueusement ses caresses. Certes, Mrs Ormonde ne pouvait comprendre les sentiments que sa présence faisait naître dans le cœur de la jeune fille, ni les souvenirs si chers qu'elle y réveillait. Mais sa mère, sa tendre mère l'avait aimée.... Cette pensée la lui rendait sacrée, et son émotion l'empêcha quelques secondes de parler. Enfin, elle la complimenta sur sa bonne mine, sur son air de jeunesse.

« Je me porte à merveille, en effet, chère Catherine, mais vous, vous êtes bien pâle.... Il vous faut l'air de la campagne.

— Et les enfants? J'espérais que vous me les auriez amenés.

— Ma chère, le colonel a pensé qu'ils nous gêneraient terriblement à l'hôtel. Je dois dire qu'ils voulaient venir et qu'ils n'étaient pas contents d'être laissés à la maison; mais vous allez venir, n'est-ce pas?

— Sans doute, j'ai tant envie de les embrasser!

— Et puis, je meurs du désir de vous présenter mon nouveau baby, s'écria Mrs Ormonde, débarrassée de son manteau et approchant du siège du foyer pour y réchauffer le plus joli pied du monde; c'est un enfant magnifique!

— Je suis bien charmée de vous voir heureuse, ma chère

sœur, et serai ravie de faire la connaissance de ce gentil nouveau venu qui est aussi un peu mon neveu, n'est-ce pas?

— Assurément! le colonel est aussi fier que moi de vous nommer sa parente! Oui, je suis très heureuse, Catherine. Le colonel est bien un peu taquin et volontaire de temps en temps, mais, Dieu merci! je sais comment m'y prendre avec lui, et je m'en tire. Savez-vous, Katie, que vous êtes très avant dans les bonnes grâces de mon mari et que j'ai quelquefois envie d'être jalouse. »

Ce petit nom de Katie n'avait jamais plus été donné à un pauvre enfant depuis la mort de sa mère, et ces deux syllabes firent monter de son cœur à ses yeux un flot de larmes qu'elle ne put retenir.... « Pauvre mère, murmurait-elle, son mouchoir sur ses yeux.... elle ne me donnera plus jamais ce nom, ce doux petit nom.... »

Mrs Ormonde, interdite de l'explosion de cette grande douleur, atteignit poliment son mouchoir et, tâchant de se mettre à l'unisson :

« Pauvre Catherine, balbutiait-elle, oui c'est bien naturel, ... je vous ai plainte de tout mon cœur quand j'ai appris la nouvelle.... J'aimais beaucoup Mrs Liddell, qui ne me traitait pas comme une belle-fille. Mais, dites-moi, ne croyez-vous pas qu'elle eût aimé à vous voir vivre avec nous, ... que c'était bien sa volonté de vous voir prendre soin de ses petits-enfants? »

Catherine, son mouchoir sur ses yeux, ne pouvait articuler un mot.

« Allons, continua Mrs Ormonde, il faut prendre sur vous, ma chère, raisonnable et pieuse comme vous l'êtes. »

Catherine l'interrompit.

Entendre prêcher la résignation et les sentiments religieux par cette gentille poupée était au-dessus de ses forces....

« Pardonnez-moi, ma chère, de vous ennuyer de mon chagrin, voilà qui est fini.... Dites-moi, comment vos enfants s'entendent-ils avec le colonel?

— Mais très bien; surtout Cecil. Le colonel est très bon pour eux et ils ont une petite charrette avec laquelle ils font de longues promenades; mais plus que jamais, vous savez,

surtout maintenant que nous avons un autre enfant, ... leur avenir nous préoccupe. Ainsi vous allez venir avec moi, n'est-ce pas, ma petite Catherine? Vous causerez de tout cela avec le colonel. Il s'entend si bien aux affaires! »

Catherine sourit légèrement. Si elle avait jamais pu douter du motif qui dictait les attentions de sa belle-sœur, ces dernières phrases eussent suffi pour l'éclairer; aussi elle ne put résister au malin désir de la tenir un peu en suspens.

« Je ne crois pas avoir grand besoin de consulter le colonel, reprit-elle de l'air le plus naturel du monde, car j'ai déjà décidé ce que j'entendais faire à cet égard, et quant à votre invitation, ma chère Ada, je ne puis y répondre tout de suite, à cause de divers arrangements à prendre avec M. Newton. Il me serait impossible d'ailleurs de me trouver avec des étrangers en ce moment et, bien que je ne me croie ni exagérée ni sentimentale, j'ai absolument besoin de vivre quelque temps encore dans une retraite absolue. »

Mrs Ormonde, tout en jouant avec le manche de l'écran qu'elle tenait à la main, se demandait si toute cette réserve était sincère et ne cachait pas quelque engagement, quelques projets matrimoniaux. En ce cas, il faudrait dire adieu à un projet de partage avec ses enfants!... Une fois mariée, bonsoir! Mais elle reprit de sa voix la plus caressante :

« Oh! je comprends bien, ma mignonne, mais nous sommes des gens si tranquilles.... Une vie de campagne tout à fait.... Quelques visites d'hommes par-ci, par-là, mais jamais de grands dîners, jamais.... »

Puis, soudain :

« Dites-moi la vérité, ma chérie, êtes-vous engagée, fiancée! dites? Oh! ce serait bien naturel, n'est-ce pas, jolie et charmante comme vous êtes, et avec une grande fortune! Cela n'éloigne pas les amoureux, en général? »

— Vous vous trompez, Ada. Je ne suis pas fiancée et je n'ai pas d'amoureux. J'ai refusé un ou deux princes allemands qui m'auraient acceptée en sus de mon argent, car une fille bien dotée n'échappe pas à ces sortes de demandes; mais cela ne m'a pas fait beaucoup d'impression.

— Il est certain qu'il vaudrait bien mieux épouser un Anglais. Duke vous trouvera cela, ma chère, et vous ferez le mariage que vous voudrez, si vous venez habiter avec nous; franchement cela serait plus convenable que la *pension bourgeoise* de miss Payne.

— Miss Payne ne vous pardonnerait pas cette expression, ma chère.

— Aussi ne l'aurais-je pas employée devant elle; mais sérieusement, Catherine, si vous songez à vous marier, il est temps de prendre vos dispositions pour les enfants. De vous à moi, je vous avouerai que jamais Duke ne m'aurait épousée s'il avait pu douter que leur avenir ne fût pas assuré, et je ne sais pas ce qui arriverait, si par hasard ils lui restaient sur les bras!

— Ne craignez rien, Ada, jamais mes neveux ne coûteront un sou au colonel Ormonde.

— Oh! j'en suis bien sûre, ma chère; vous êtes si bonne, si généreuse et si peu égoïste!

— Soyez tranquille, Ada, je compte n'être pas égoïste dans mon testament.

— Votre testament, ma chère, ne signifiera pas grand'chose dès que vous serez mariée.

— Oui, mais jusque-là ce ne sera pas inutile.

— Quand avez-vous l'intention de venir à Castleford?

— Le mois prochain peut-être.

— A la bonne heure! Après Pâques, nous comptons venir à Londres; j'espère que le colonel louera une maison. Vous devriez bien alors vous installer avec nous, nous partagerions le loyer : ce serait charmant.

— Mais je ne puis; j'ai fait un arrangement pour une année avec miss Payne.

— Ah! quelle folie! Qui est-ce qui songera à venir vous déterrer dans un quartier reculé comme celui-ci?

— C'est justement ce que je désire; de la paix et du repos, voilà ce qui me convient pour le moment, et peut-être pour toujours.

— Je sais, hélas! qu'il est inutile de chercher à vous persuader et que vous n'en ferez qu'à votre tête; mais venez au

moins avec moi chez ma couturière; on ne dirait pas, je vous jure, que votre deuil a été fait à Paris.

— Je ne m'en suis pas occupée, je vous assure : tout a été choisi par miss Payne.

— Miséricorde! Allez-vous vous mettre pieds et poings liés à sa discrétion! Allons, Catherine, faites-vous habiller un peu à la mode; vos toilettes n'ont aucun genre, aucun.

— Peut-être, mais je les ai et je ne comprends pas qu'on jette son argent par les fenêtres, même lorsqu'on en a, quand tant de pauvres gens n'ont ni pain ni vêtements.

— Ma pauvre Catherine, si vous commencez à donner dans la philanthropie, vous serez plumée jusqu'aux os.

— J'espère que non; en attendant, ma chère, j'irai vous voir demain matin et je vous porterai quelques bagatelles pour les petits. »

## XI

### J'ÉTAIS ÉTRANGER ET VOUS M'AVEZ RECUEILLI

Mrs Ormonde prolongea son séjour à Londres autant qu'elle le put. A ses yeux, Bond-Street était un paradis et Regent-Street un Élysée.

Elle mit la pauvre Catherine sur les dents, et celle-ci, écœurée d'ailleurs des insinuations intéressées dont elle ne cessait de l'accabler, la vit partir avec un vrai soulagement. La compagnie de ses petits-neveux lui eût été précieuse, mais elle était trop sensée pour ne pas se rendre compte qu'il valait mieux pour le présent les laisser près de leur mère et ne pas lui fournir l'occasion de concentrer toutes ses affections sur l'enfant du père qui vivait. Il aurait toujours des chances meilleures que les enfants du père mort et remplacé!

Elle eut alors de fréquents entretiens avec M. Newton; celui-ci, de plus en plus dévoué à ses intérêts, la gourman-

daît sur ses projets de générosité, qu'il tenait pour un peu exagérés.

« Croyez-moi, ma chère demoiselle, lui disait-il souvent, ne dépassez pas la mesure ! Pourvoyez largement aux besoins de la mère et des enfants, mais gardez-vous de partager, et surtout ne les rendez pas trop indépendants ; vous ne savez pas ce que l'avenir vous réserve : donc tenez-les en bride et ne compromettez rien, pour ne rien regretter.

— Ah ! disait Catherine en secouant la tête tristement, qu'ai-je à faire de tant d'argent maintenant ?

— Jusqu'ici, reprenait l'avoué, votre train a été fort modeste, mais vous allez, je pense, louer une maison, vous installer dans un quartier élégant ?

— Pas pour le moment du moins : je n'ai encore aucun projet.

— A la bonne heure ! Vous êtes d'ailleurs la personne la plus raisonnable que je connaisse ! »

Cette conversation amena l'avoué à obtenir de sa jeune cliente qu'elle se contentât d'assurer à ses neveux un tiers de sa fortune au lieu de la moitié, tiers en sus duquel un douaire assez considérable serait assigné à la mère.

« Je souhaiterais fort avoir ces enfants avec moi, dit Catherine en se levant.

— Prenez garde, chère demoiselle, ce sont là de graves responsabilités : il est toujours délicat vis-à-vis d'enfants de se substituer à leurs parents. Ces garçons sont fort bien avec leur mère, et vous êtes bien jeune pour une telle tâche.

— Préparez toujours l'acte, monsieur Newton ; je vais aller à Castleford, mais je ne dirai rien avant que tout ne soit signé.

— Je vais m'en occuper tout de suite. Vous avez raison d'aller à la campagne, vous paraissez en avoir besoin et je souffre de vous voir si triste et si pâle. Permettez à mon affection de vous dire cela, comme aussi de vous rappeler combien je suis heureux que votre oncle ait eu l'idée de brûler son testament avant de s'occuper d'en faire un autre. Le hasard et je ne sais quel instinct conservateur l'ont fait agir au mieux, en mettant ainsi le bien qui lui était si cher aux mains les plus propres à le conserver et à en faire bon usage.

— Assez, monsieur Newton, interrompit Catherine d'un ton bref, vous ne savez pas combien je mérite peu ces louanges....

— Et moi, je suis sûr du contraire », reprit l'avoué en souriant.

Catherine était sans défauts à ses yeux, et il espérait bien qu'une fois sa douleur un peu amortie, elle verrait le monde et pourrait y faire un choix digne d'elle.

Ce jour-là Bertie vint passer la soirée, au grand contentement de Catherine; la présence du jeune homme apportait à sa vie austère un élément plus chaleureux, plus vivant. La froideur de miss Payne ne lui déplaisait pas, non plus que la régularité un peu formaliste de son intérieur; elle sentait sous la réserve de la vieille fille un dévouement auquel elle pouvait faire appel, mais qui la laissait à son indépendance.

Ce soir-là, les deux dames étaient assises au coin de la cheminée du salon le plus confortable, jouissant de la chaleur d'un bon feu, l'une en travaillant à un grand ouvrage de tapisserie commencé depuis plusieurs années, l'autre lisant à haute voix.

Aucune des pupilles qu'elle avait vues se succéder chez elle ne lui avait plu autant que Catherine Liddell : du moins c'est ce qu'elle disait souvent à Bertie, tout en supposant que cet état de choses agréable ne devait pas durer longtemps. Elle connaissait cela, elle avait l'expérience des filles à marier! Un temps viendrait où les mères en quête de brus dépisteraient cette héritière, et alors ce serait le train ordinaire, ... la toilette, les bals, les courses de chevaux. Qu'y faire? Jouir du présent!

Donc miss Payne et sa pensionnaire s'étaient organisées pour passer leur soirée ensemble, quand Bertie entra.

« Voulez-vous excuser ma jaquette, demanda-t-il à Catherine en lui serrant la main, j'ai eu beaucoup à faire aujourd'hui et, me trouvant ce soir dans votre voisinage, je n'ai pas eu la force de résister et de rentrer d'abord chez moi m'habiller?

— Je parie, dit miss Payne en le regardant de son œil sévère, que vous n'avez même pas diné?

— Si, très bien, je vous assure, et même presque luxueusement, bien qu'à Bethnal-Green.

— Dans quelque café borgne, j'imagine, avec un verre de porto et une croûte de pain? Allons, vous allez manger quelque chose. »

Elle allait sonner.

« Rien au monde, je vous jure, qu'une tasse de thé! »

Et Bertie rapprocha son siège de la table où Catherine était assise, lui demanda le sujet de sa lecture et causa des nouvelles du jour; mais bientôt il redevint sérieux et ses yeux se fixèrent sur la flamme du foyer, avec une expression rêveuse, qui n'échappa point à l'observation pénétrante de sa sœur.

« A quelle misère pensez-vous, Bertie? lui demanda-t-elle.

— Hélas! j'en vois tous les jours », reprit-il.

Et, voyant les yeux de Catherine se fixer sur lui avec intérêt, il continua :

« Mais celle que j'ai rencontrée aujourd'hui m'a paru plus particulièrement poignante, et je ne vous cache pas que je suis venu dans le dessein de vous prier de m'aider à y remédier.

— Êtes-vous bien sûr que votre histoire soit vraie? dit miss Payne.

— Absolument sûr; la voici : Je me trouvais au bureau de police de Bar-Street pour quelques recommandations à faire au juge, quand mon attention fut attirée par une femme qu'il était en train d'interroger et qui semblait appartenir, par sa tenue propre, quoique misérable, à la classe des ouvrières en couture : je crois n'avoir jamais vu sur une figure vivante l'expression d'un pareil désespoir. Arrêtée en flagrant délit de vol chez un boulanger, la pauvre créature ne niait pas; elle disait seulement que, veuve depuis quelques années, elle avait pu d'abord se suffire à elle-même et à deux enfants; puis, tombée malade, ses clients s'éloignant, elle avait peu à peu vendu ce qu'elle possédait. Son pro-

priétaire avait saisi ses meubles, sa machine et elle avait mendié par les rues pendant que les cris de ses enfants affamés déchiraient son cœur; elle avait demandé du pain chez plusieurs boulangers; refusée, éconduite, affolée, elle avait saisi deux pains chez le dernier, occupé ailleurs, et était venue tomber dans les mains d'un policeman qui surveillait ses gestes au travers de la vitre.

— Et le magistrat va la condamner pour cela?

— Sans doute, il le faut, il le doit. Le vol est toujours le vol, quelles que soient les circonstances qui l'expliquent, qui l'atténuent, qui ne l'excusent jamais! Il est certain que rien, pas même le besoin, ne doit nous autoriser à prendre ce qui ne nous appartient pas; mais je suis sûr que la pauvre créature est honnête et qu'elle mérite du secours. Je lui ai promis de veiller sur ses enfants pendant qu'elle subirait sa prison et je les ai conduits tout de suite dans ce refuge pour lequel vous voulez bien souscrire, miss Liddell; nous verrons demain ce que nous pourrons faire pour la mère. Pauvre femme! la prison lui est plus cruelle que la mort.

— J'en suis certaine; mais malgré cela, Bertie, c'est immoral de s'intéresser à une femme qui, en plein jour, a volé si délibérément.

— Je ne vois pas ce que le plein jour ajoute au crime », répondit Bertie.

Et là-dessus s'engagea entre lui et sa sœur une discussion animée, à laquelle Catherine ne prit aucune part.

Son cœur battait à coups précipités pendant que retentissaient dans son cerveau ces paroles de Bertie : « Le vol est toujours le vol, quelles que soient les circonstances qui l'accompagnent ».

Quoi! pour un vol si léger, cette pauvre créature, poussée par la dernière misère, méritait la dégradation flétrissante de la prison? Que lui était-il donc dû à elle Catherine Liddell, pour avoir dérobé une grosse fortune à son légitime possesseur sans l'excuse du besoin et d'une éducation inférieure? Sans doute elle avait eu la conviction que la ferme intention du testateur était de la pourvoir largement, et que son droit

de parente proche primait celui d'un étranger; mais elle n'en avait pas moins soustrait sciemment ce qui ne lui appartenait pas, et avait ainsi contrevenu à la loi inéluctable de la sécurité sociale!

Ces idées, qui ne l'avaient jamais quittée depuis le jour fatal où elle avait écrit sur le rouleau de papier « pour être brûlé », se réveillaient plus intenses devant ce fait brutal. Plusieurs fois elle avait été sur le point d'anéantir cette preuve palpable de sa faute; un mouvement secret, une vague perspective d'une réparation possible dans l'avenir l'en avaient empêchée, puis le courage lui avait manqué : le bien-être de sa mère, l'avenir de ses neveux, tout cela avait arrêté sa main; mais si elle avait forcé sa conscience à se taire, celle-ci lui faisait souvent sentir son aiguillon.... C'était surtout aux moments où il lui fallait se servir de cet argent mal acquis.... Elle essaya de vaincre le malaise qui obsédait sa pensée, et s'adressant à Bertie :

« Comment pensez-vous pouvoir venir au secours de cette infortunée? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais trop encore, répondit-il; mais je l'engagerai à changer de quartier, je lui rendrai sa machine à coudre, enfin je l'aiderai jusqu'au moment où il lui sera possible de retrouver du travail.

— Vous me laisserez concourir à cette bonne œuvre, n'est-ce pas? dit-elle avec empressement. Je mène une vie si inutile, si égoïste, que je vous serai très reconnaissante si vous voulez me demander tout l'argent dont vous aurez besoin.

— J'accepte avec bien de la reconnaissance; mais, miss Liddell, si vous avez le désir de vous occuper réellement d'œuvres utiles, que ne venez-vous visiter notre refuge pour les enfants? Nous avons fondé également une Association de prêts à faire aux ouvriers sans ouvrage; nous leur avançons l'argent qui leur est nécessaire, soit pour racheter leurs outils, soit pour pouvoir attendre la guérison en cas de maladie.

— Je serais charmée de visiter tous ces établissements avec vous, mais je ne me crois pas capable de faire le

moindre bien personnellement — je ne sais pas parler à ces pauvres gens.

— Eh bien ! rapprochez-vous-en seulement : leur contact est aussi bienfaisant pour celui qui donne que pour celui qui reçoit.

— Bertie, interrompit la sévère miss Payne, vous savez que je déteste que vous veniez ennuyer mes jeunes amies de vos histoires de greniers ; je voudrais que vous vous contentassiez de leur demander leur argent.

— Non, miss Payne, en vérité, cela ne suffit pas ; laissez-moi aider votre frère de toutes façons et autant qu'il me sera possible. »

Peu de jours après cette conversation, Catherine lisait auprès du feu quand elle vit entrer Bertie.

« Miss Liddell, lui dit-il aussitôt, puis-je compter sur votre concours dans une circonstance délicate ? Écoutez mon récit : Vous connaissez Dodd, n'est-ce pas, le portier et le factotum du refuge de nos enfants ? Eh bien, Dodd a une mère respectable, vieille dame qui tient une petite boutique de sucreries et de journaux, et qui ajoute à ce petit commerce la location de quelques chambres garnies. Dodd vint me trouver l'autre jour, l'air embarrassé, et me dit que sa mère souhaitait bien me dire un mot, un petit mot ; il fut convenu que je passerais à sa petite boutique et j'y trouvai la vieille dame fort en peine, en effet. Elle me raconta qu'elle avait parmi ses locataires une jeune femme qui la troublait fort.

« Bien qu'elle n'ait pas l'air absolument malade, elle ne mange pas, ne sort jamais et reste debout sans se coucher, toute la nuit ! Quoiqu'elle l'eût payée très régulièrement jusqu'ici, elle lui fit entendre qu'elle ne pourrait continuer plus de deux semaines et qu'ensuite elle irait à l'hôpital. Elle a d'abord paru chercher du travail, mais actuellement elle a cessé ses recherches et paraît dans un état de faiblesse effrayant.

« La bonne dame ajouta qu'elle savait que je m'occupais d'œuvres charitables et qu'elle avait pensé que je pourrais parler à la pauvre fille. J'y consentis, non sans répugnance,

et je montai sous sa conduite jusqu'à une chambre fort obscure où je me trouvai en présence d'une jeune femme très proprement vêtue, d'apparence distinguée, mais d'une pâleur de spectre; elle était debout, apparemment occupée à épousseter quelques livres. Il semblait qu'elle se tint debout par miracle. A mon aspect, elle ne parut ni contrariée, ni surprise, et quand je m'excusai de mon indiscretion, sur le désir que j'avais de lui être utile, elle me remercia poliment, mais sans m'en suggérer les moyens.

« Enfin, quand je la pressai de me communiquer ses moyens d'existence, elle me répondit que la vie ne valait pas qu'on s'en occupât, que la maison de travail lui suffisait, qu'elle n'avait pas réussi à trouver de l'ouvrage et qu'il était inutile d'ennuyer les gens de sa personne.

« J'y suis retourné ce matin sans pouvoir obtenir de réponses plus catégoriques; c'est alors que j'ai pensé qu'en votre qualité de femme vous pourrez plus aisément forcer sa confiance. Si c'est bien en effet une couturière, vous pourriez peut-être lui procurer quelque emploi et la forcer à sortir de cette lèthargie mortelle qui semble paralyser toutes ses facultés. Aucune intelligence ne peut soutenir longtemps une telle situation, et elle mourra ou deviendra folle!

— C'est bien étrange et je serais heureuse de l'aider, mais j'ai bien peu d'espoir : je suis si timide et si maladroite à dire ce qu'il faudrait. Comment m'y prendrai-je?

— En lui offrant une occupation, par exemple.

— Je ferai de mon mieux, dit Catherine. Le cas paraît bien intéressant. Dois-je y aller dès demain matin?

— Certes, le plus tôt sera le mieux, et je vous remercie mille fois. Vous réussirez, j'en suis sûr.

— Peut-être. »

Catherine était toute prête, quand par une matinée pluvieuse et sombre Bertie vint la prendre le lendemain. Le fiacre s'arrêta à quelques pas de la petite boutique.

« J'ai amené cette jeune dame pour voir votre malade, mistress Dodd », dit Bertie à la vieille dame en lui présentant Catherine.

Mrs Dodd était une petite femme toute ronde, avec un

châle soigneusement épinglé sur ses épaules, un grand bonnet blanc à rubans noirs et une immense paire de lunettes par-dessus lesquelles elle regardait toujours.

« Dieu vous bénisse, monsieur ! vous avez eu là une bonne pensée et je suis bien contente que vous soyez venu. La pauvre fille m'a offert ce matin la seule chose convenable qui lui reste : une jolie robe de soie noire, afin que je lui permette de rester chez moi. — Pauvre enfant, depuis longtemps elle vend pièce à pièce tout ce qu'elle possède. Je vais aller l'avertir ; mais je crois que mademoiselle fera bien de me suivre de près, afin de ne pas lui donner le prétexte de dire non. »

Catherine, un peu troublée, pria Bertie de ne pas l'attendre ; elle prendrait une voiture pour rentrer. Puis elle suivit Mrs Dodd dans le petit escalier étroit et sombre.

« Voici une aimable dame qui vient vous voir, ma chère, dit Mrs Dodd en entrant chez sa locataire, du ton qu'on prend pour parler à un enfant malade.

— Une dame ? Oh non ! je vous prie, ne m'amenez pas une dame », s'écria la personne avertie d'une voix naturellement douce, mais que la terreur agitait étrangement.

Malgré tout, le son de cette voix encouragea Catherine : il lui sembla qu'elle appelait le secours et la pitié ! Aussi, traversant vaillamment la chambre, elle s'avança vers la jeune femme avec son bienveillant sourire, et répondant tout de suite à l'espèce de protestation qui l'accueillait :

« Ne me défendez pas de venir à vous, dit-elle, j'ai besoin de vous.... Un travail de couture pressé. Ne pourriez-vous vous en charger ? »

Mrs Dodd s'était retirée en fermant doucement la porte derrière elle et Catherine se trouvait en tête-à-tête avec une jeune femme petite, frêle et d'une maigreur extrême, très pâle, avec de grands yeux bleus, des traits délicats et une profusion de cheveux blonds soigneusement nattés. L'étrange pâleur de ses lèvres tremblantes, le regard désespéré de ses yeux, l'expression de terreur qui décelait son attitude et son visage, tout cela impressionna vivement Catherine, qui reprit aussitôt :

« Ne m'en veuillez pas de mon indiscretion. On m'a dit que vous cherchiez une occupation ; j'en avais une à vous offrir. Mais vous me paraissez malade. Vous êtes si pâle ! Ne puis-je vous être bonne à quelque chose ? »

Les joues blêmes de la jeune femme se couvrirent d'une vive rougeur ; cependant elle réussit à reprendre un peu de sang-froid, et s'appuyant au dossier d'une chaise pendant que ses yeux étaient fixés sur le parquet :

« Vous êtes trop bonne, dit-elle à la fin d'une voix basse et entrecoupée et comme cherchant des mots qu'elle pouvait à peine prononcer ; j'ai, il est vrai, cherché du travail, mais je ne crois pas que j'aurais la force de l'exécuter maintenant. »

La couleur abandonna de nouveau ses joues, pendant que les yeux restaient obstinément rivés au sol.

« En vérité, vous semblez bien faible, reprit Catherine avec une douceur et un attendrissement que provoquait involontairement le désespoir évident de la malheureuse femme ; mais une nourriture fortifiante et l'espoir d'un emploi lucratif vous remettront bientôt. Quand vous serez un peu mieux et que vous me connaîtrez davantage, vous nous direz, à miss Payne et à moi, ce que nous pouvons faire pour vous, car nous désirons vivement vous aider. Je ne veux pas forcer votre confiance, mais vous voyez que je suis à peu près de votre âge, que je puis vous comprendre, par conséquent vous aider. C'est mon tour aujourd'hui, ce pourrait être le vôtre demain.

— Mon tour ! reprit-elle avec une amertume indicible.

— Allons, asseyez-vous, dit Catherine, qui vit ses yeux se remplir de larmes ; je vais aussi m'asseoir là un instant auprès de vous ; vous êtes trop faible pour rester debout, et voyez comme vous avez froid ! »

Catherine avait ôté son gant, et pris sa petite main glacée qu'elle réchauffait aux siennes avec un geste caressant. Peut-être les personnes pratiques qui font profession de charité souriront-elles de pitié au juvénile enthousiasme que ressentait Catherine ; mais celle-ci était jeune, toute neuve devant sa tâche nouvelle et elle sentait d'ailleurs qu'elle se

trouvait en présence d'un cas exceptionnel. Fut-ce le ton de tendre sympathie ou la douceur du geste, mais le regard froidement désespéré s'adoucit, de grosses larmes commencèrent à rouler dans les yeux arides et bientôt coulèrent sur les joues pâles, tandis que la main s'abandonnait à la douce étreinte de celle de Catherine, et que des sanglots mal réprimés secouaient le corps de la pauvre affligée.

Au bout de quelques instants, Catherine quitta la chambre pour se mettre à la recherche de Mrs Dodd et tenir conseil.

« Elle paraît tout à fait à bout de forces, mistress Dodd ; ne pourrions-nous lui faire prendre quelques gouttes de vin ? »

— Oui sans doute, un peu de bon vin, voilà ce qu'il lui faudrait. Elle meurt de faim, tout simplement.

— En avez-vous, mistress Dodd ?

— Non, mademoiselle ; mais il y a d'excellent porto à la taverne voisine.

— Envoyez-en chercher, mistress Dodd, je vous prie, et quelques biscuits. Voici de l'argent. Comment la nommez-vous ?

— Trant, miss Trant, répondit Mrs Dodd ; au moins l'appelons-nous toujours ainsi. Elle a l'air d'une dame ! »

Catherine remonta promptement et, son tact lui suggérant la seule conduite à tenir, elle exigea de miss Trant qu'elle avalât quelques bouchées de biscuit trempé de vin. Celle-ci levant alors sur elle ses yeux humides :

« Je ne suis pas digne de toute la peine que vous voulez bien prendre pour moi, dit-elle, mais vous méritez que je vous obéisse et je le fais pour vous prouver ma reconnaissance ; je travaillerai aussi si vous le voulez, mais, hélas ! il me faut un peu de temps.

— Vous en aurez, reprit Catherine émue et ravie, vous en aurez autant qu'il vous en faudra ; vous me ferez une robe, n'est-ce pas ? Une robe, c'est plus intéressant que du linge, je crois. Je vous apporterai ce qu'il faut demain et si vous réussissez je vous procurerai autant de travail que vous en pourrez faire. » Elle souriait en parlant.

« Voulez-vous me dire votre nom ? » demanda la malade d'une voix faible.

Catherine le lui dit.

« Ah! que vous êtes bonne! C'est votre bonté, votre bonté seule qui me décide à vivre.

— Aimez-vous la lecture?

— Je l'aimais beaucoup, mais je n'ai pas de livres, et d'ailleurs je ne crois pas que j'aurais la force d'en comprendre le sens....

— Vraiment, si vous restez ainsi seule, jour et nuit, assise, sans lire ni travailler, je ne m'étonne pas que vous soyez à demi morte.

— Hélas! non, pas encoré; c'est terriblement long, voyez-vous, de mourir ainsi, heure par heure, et je suis encore forte.

— Je ne vous écouterai pas quand vous parlerez de la sorte. Allons! courage, je vous apporterai des livres. Je puis même vous en envoyer tout de suite, si vous me promettez de vous efforcer de lire un peu et de vous distraire; demain, dans l'après-midi, vous prendrez mes mesures (je tiens, vous savez, à ce que cela aille très bien), et vous verrez, tout marchera bien.

— Pour moi, hélas! il y faudrait un miracle!

— Maintenant, dit Catherine, vous allez essayer de dormir, de reposer en même temps vos yeux et votre esprit; le sommeil vous calmera, et à votre réveil vous trouverez des journaux, des revues; vous tâcherez de lire pour me faire plaisir.

— Je tâcherai.

— Eh bien! bonsoir, alors, jusqu'à demain. »

Et, ayant encore gentiment pressé la main timide, Catherine partit triomphante.

Elle rendit compte de ce premier succès le soir même à Bertie. Miss Payne fut moins enthousiaste :

« Je ne vois pas qu'il y ait vraiment là une si belle occasion de triompher! Qu'y a-t-il d'intéressant à voir quelqu'un daigner accepter le travail que vous jetez à ses pieds, tandis qu'une foule d'affamés en sollicitent partout sans pouvoir en trouver? Voilà une personne qui excite tout de suite votre intérêt, parce qu'elle a de bonnes manières, de beaux yeux

et qu'elle refuse de manger et de parler ! Je ne puis rien dire, mais je ne serais pas étonnée qu'il y eût quelque chose de louche dans son passé.

— Il est sûr, miss Payne, que votre manière de résumer les faits nous fait paraître assez ridicules, M. Bertie et moi ; cependant je suis sûre qu'elle est digne d'intérêt et que ce n'est pas un cas vulgaire. Je perdrai peut-être mon temps et mon argent, mais je tiens à risquer l'un et l'autre.

— Il est bien difficile, en effet, reprit Bertie pensif, de savoir au juste ce qui en est ; j'y ai été pris plus d'une fois.

— Oh oui ! plus d'une fois certainement, répéta sa sœur avec une nuance d'ironie.

— Et cependant, continua-t-il, je suis de l'avis de miss Liddell, cette Rachel Trant n'est pas une personne ordinaire.

— Comme la Rachel de l'Écriture, elle refuse d'être consolée ; elle me dira son histoire plus tard, je l'espère. Son hôtesse m'a dit qu'elle n'a écrit ni reçu une seule lettre et que personne au monde n'a l'air de se douter qu'elle existe.... Un tel abandon fait réellement pitié. »

Malgré les observations de miss Payne, Catherine ne délaissa point la pauvre créature qui excitait à la fois sa compassion et sa curiosité ; elle y alla chaque jour, et chaque jour elle put constater un peu de mieux dans son état. Elle parut intéressée au genre de travail que lui avait demandé Catherine, et bien qu'elle fût encore bien fatiguée pour travailler très vite, la robe fut promptement terminée et admirablement réussie. Quant à ses manières, elles restèrent sérieuses et très respectueuses, mais évidemment empreintes du désir de complaire à Catherine en essayant de reprendre courage.

Le sujet sur lequel il lui paraissait être le plus agréable de s'étendre était celui que lui fournissaient les livres que lui avait prêtés Catherine. Son goût démontrait de l'intelligence et du sérieux ; elle ne faisait pas grand cas des romans, qu'elle avait trop aimés, disait-elle, et qui lui déplaisaient maintenant ; elle exprimait ses idées dans une langue excellente, qui prouvait que son éducation avait été soignée. Quant à sa reconnaissance, elle en parlait peu, mais

elle éclatait dans chacun de ses regards, dans le ton de chacune de ses réponses, dans l'obéissance si prompte avec laquelle elle exécutait tout ce que Catherine demandait d'elle, excepté peut-être au désir que lui exprimait celle-ci de lui voir prendre un peu d'exercice au dehors.

La robe neuve fut minutieusement examinée par miss Payne, qui déclara qu'elle s'en ferait faire volontiers une du même genre, et Catherine promit à la femme de chambre de lui faire cadeau d'une toilette si, elle aussi, employait sa protégée. Mais miss Trant se montra très effrayée de l'obligation de venir essayer les toilettes dans un quartier si éloigné du sien; elle vint cependant, mais à la nuit tombante et le visage enveloppé d'un épais voile de gaze, pour éviter sans doute le froid brouillard du soir, et les deux robes donnèrent pleine satisfaction à la critique; celle de la jeune femme de chambre ne s'exerça pas cependant sans quelques restrictions.

## XII

### RECONNAISSANCE

« Vous voyez, disait Catherine à Rachel Trant dans une de ses visites familières, que la vie est une chose dont on ne peut faire si facilement bon marché.

— La vie est impitoyable, reprenait Rachel, qui avait posé son ouvrage pour écouter sa bienfaitrice; ni le chagrin ni le repentir ne peuvent fléchir sa loi.

— Mais il y a des compensations.

— Des compensations, je n'en connais guère, ni pour ceux qui méritent de souffrir, ni même pour les innocents; la vertu est-elle récompensée, le vice puni, comme dans les romans? je ne le crois pas. »

Catherine ne répondit pas d'abord, puis regardant bien Rachel en face :

« Je m'étonne qu'avec une profession telle que la vôtre,

vous avez pu lire autant.... Ce que j'en dis, n'est pas par curiosité, je vous assure, je ne vous demande pas de confidences....

— Et moi, je voudrais pouvoir vous en faire.... »

Elle se tut, pâlit, ses yeux se troublèrent; puis elle reprit :

« J'ai toujours eu le goût de la lecture et ce fut mon seul plaisir, jusqu'au moment où je commençai mon apprentissage; j'avais alors seize ou dix-sept ans; plus tard, je fus employée dans une maison fort en vogue : alors mes occupations m'attachèrent davantage; ma pauvre mère était une dame, et il me semblait que j'en étais une aussi!

— Certainement, s'écria Catherine, il n'y a pas pour moi le moindre doute!

— Je vous remercie, reprit Rachel d'une voix étouffée, pendant qu'un peu de sang montait à sa joue pâlie! Ma mère était charmante et jolie, mais toujours si triste, hélas! Je n'avais pas dix ans, lorsque je la perdis et ce fut une sœur de mon père, femme sévère et dure, qui dut s'occuper de moi. Elle m'envoya dans une école où, grâce à la bienveillance d'une des maîtresses, je passai quelques années assez heureuses; mais cette amie quitta l'école et il ne me resta même pas la consolation des vacances, car elles étaient cruelles chez ma tante. Ma présence lui paraissait intolérable et mon existence une sorte de honte. Mon père mourut alors à l'étranger, et ma tante m'apprit qu'il me fallait chercher une occupation pour vivre. Je n'étais pas très instruite, une situation subalterne dans une maison d'éducation ne m'eût pas tenté. Ma tante me proposa d'entrer chez une couturière; en même temps elle me remit des papiers relatifs à ma famille et j'y appris du même coup et la triste histoire de ma pauvre mère et pourquoi je n'appartenais à personne. J'acquis en quelques heures une triste expérience, et, remerciant ma tante (qui, en vérité, ne me devait rien) du peu qu'elle avait fait pour moi, je pris la résolution d'apprendre un métier et de me suffire à moi-même. Je me suis tenu parole. »

Catherine, émue de ce simple et triste récit, pressa la

main fluette qui jouait nerveusement avec son dé ; Rachel la regarda et reprit comme avec effort :

« Il faut que j'essaye de vous dire.... Il faut que vous sachiez tout!... J'aimais vraiment le métier que j'avais choisi, et j'y réussissais ; j'avais plaisir à manier de belles étoffes, à les draper, à jouir de leurs nuances riches ou délicates, à les assortir aux visages et aux aspects des jeunes femmes et des jeunes filles qui visitaient nos ateliers. Il me plaisait de rendre agréables et élégantes les moins jolies de nos clientes ; mais je m'arrangeais moins de mes compagnes ; leurs bavardages, le récit de leurs affaires de cœur ne m'intéressaient nullement ; en revanche, comme j'étais utile et agréable à ma patronne, je pouvais espérer de devenir son associée après quelques années de labeur assidu.... »

Elle s'arrêta encore, et croisant ses mains, elle les posa sur ses genoux, pendant qu'une souffrance évidente assombrissait son front.

« Il faut pourtant en finir », reprit-elle d'une voix sombre et creuse ; alors tombèrent de sa bouche les tristes mots qui composaient sa triste histoire.... Sortie un soir de fête publique avec une de ses compagnes et séparée d'elle par la foule, insultée, puis sauvée du contact d'un homme ivre par un gentleman qui l'avait reconduite jusque chez elle, elle avait revu son sauveur plusieurs fois.... Elle s'était crue aimée, aimée éperdument. Une lueur s'était levée qui avait illuminé soudain une vie décolorée, un horizon sans avenir,... hélas ! Elle avait eu foi, elle avait donné son congé, elle était partie. « Personne, ajouta-t-elle de sa voix navrée, personne ne me fit de questions. Personne n'en avait le droit. Je n'appartenais à personne, personne ne pouvait se réjouir ou pleurer de mon absence. J'étais seule et si affamée d'un peu de tendresse et de joie ! »

Elle fit encore une pause, puis reprit rapidement :

« Je passai deux années avec cet homme et je vécus près de lui comme si j'eusse été sa femme ! »

En disant ces paroles, elle cacha son visage dans ses mains.

C'était avec une émotion indescriptible que Catherine avait écouté un récit qui, plus d'une fois, avait amené la

rougeur à son front ! Elle avait lu souvent des histoires semblables ; mais elle ne s'était jamais trouvée en face d'une de ces brebis noires qui déshonorent le blanc troupeau. Aussi la sensation fut si intense, qu'elle éclata en sanglots.

« Oh ! murmura-t-elle, vous fûtes trompée, cruellement trompée, sans doute.

— Non, miss Liddell. Je n'ai pas été trompée. Jamais l'homme que j'aimais ne m'avait promis le mariage ! Il n'était ni riche, ni indépendant ; mille obstacles s'y seraient opposés, je ne les ai jamais connus d'ailleurs. Je n'ai su qu'une chose, c'est qu'il m'aimait ; je crus que c'était pour toujours ! Je ne souhaitais rien de plus, hélas ! Tout le temps que cet amour dura.... Mais peut-être en ai-je assez dit et trop pour que je doive continuer : je dois être tombée si bas dans votre esprit !

— Non, non, dites-moi tout.

— Eh bien ! je fus heureuse, absolument, quelques mois ; puis un nuage d'indifférence, légère d'abord comme le brouillard du matin, apparut dans mon ciel ; peu à peu le nuage devint plus opaque et plus sombre. Jamais cependant cet homme, d'une si robuste volonté, ne fut dur à mon égard ; mais je sentais invinciblement mon bonheur s'effacer pour faire place à un lourd fardeau que je traînai dès lors, fermant les yeux pour ne point voir l'abîme.

« Le jour vint où il m'annonça son départ, forcé, me dit-il, pour le continent ! Il me proposa alors de me mettre à la tête d'un établissement du même genre que celui où j'avais été employée !... Je sus ce que cela voulait dire, et je sentis que tout était fini, qu'entre ses mains je n'avais été qu'un jouet, que, presque inconscient, il n'imaginait rien de l'horrible torture qu'il m'infligeait. Je gardai le silence. Quel droit avais-je de me plaindre ? J'avais mis imprudemment toute ma vie sur une carte comme un enjeu, et j'avais perdu ! Je murmurai quelques paroles, qui signifiaient que nous arrangerions tous ces détails plus tard, et je vis qu'il était charmé de ce qu'il appelait mon bon sens. Je ne sais encore à cette heure comment je pus me contraindre ainsi et lui donner le change. En fait, je ne voulais rien accepter de ses condi-

tions! J'avais quelques bijoux, un peu d'argent, cela me parut suffisant! Je lui écrivis quelques lignes et disparus cette même nuit. Ah! si j'avais pu mourir alors! mais le suicide me répugnait. Il fallut vivre! Vivre dans le désespoir et sans même la consolation du souvenir, car je n'aimais plus. J'entrai dans un grand magasin qui n'exigeait pas de références et j'y vécus plusieurs mois dans un silence si farouche, que personne ne tenta jamais de le rompre. Peu à peu cependant le chagrin abattit mon courage, je me sentais faiblir de jour en jour, je fis quelques méprises et je fus renvoyée! J'errai de côté et d'autre, cherchant quelque emploi que je ne trouvais pas, et je vins m'échouer ici, comptant sur la mort, qui vint moins vite que vous. Vous êtes arrivée à temps pour me sauver de la folie.... Vous savez maintenant toute mon histoire. Voulez-vous encore venir à mon aide?

— Je ferai de mon mieux, ma pauvre enfant, cria Catherine les yeux encore humides. Vous avez tant souffert que votre faute est expiée. Laissons le passé, ne pensons qu'aux jours meilleurs, à l'avenir. N'a-t-il jamais essayé de vous retrouver?

— Si. J'ai souvent lu dans les journaux des avis qui ne pouvaient concerner que moi, mais le silence se fit au bout de quelque temps et je fus oubliée. Je recueillais ce que j'avais semé. Les hommes ne peuvent croire que des femmes qu'ils ont vues faibles et coupables vis-à-vis d'eux puissent conserver haut leur cœur et le sentiment de leur dignité. Aussi je ne me plains pas, mais il est difficile de vivre quand on n'espère plus rien de la vie. »

Elle s'arrêta brusquement.

« Patience, reprit Catherine, vous reprendrez espoir, le temps vous rendra l'estime de vous-même et vous reconstruirez une vie nouvelle sur les ruines de votre passé. Croyez-moi, déchirez cette page douloureuse et vous retrouverez l'indépendance et le repos.

— Comment pouvez-vous encore rester près de moi? » dit la pauvre Rachel d'une voix entrecoupée.

Une étreinte chaleureuse, pleine de pitié et de pardon, fut

la seule réponse que lui fit Catherine. Cependant, elle ajouta :

« La confiance que vous m'avez faite est à jamais ensevelie dans le silence ; personne n'en saura jamais rien : nous commencerons une vie nouvelle. Vous êtes loyale et vraie, j'en suis sûre. Que celui qui n'a jamais été tenté vous juge ! »

Rachel inclina sa tête jusque sur la main qui tenait encore la sienne, et ses larmes coulèrent silencieuses et pressées.

« Qu'il soit fait selon votre volonté, dit-elle ; je veux vous obéir, et à cause de vous seulement je ne désespérerai pas. »

Le silence régna quelques minutes. Catherine remit ses gants, et, d'une voix plus assurée, elle reprit :

« Miss Payne doit vous faire faire la connaissance d'une dame qui peut vous procurer une très bonne clientèle ; vous vous rendrez donc chez Mrs Needham dès que vous en recevrez avis ; je suis sûre que vous lui plairez. Promettez-moi de reprendre confiance, et si vous voyez cette dame avant que je revienne vous voir, demandez-lui comme prix le double de ce que vous m'avez demandé pour la façon de ma robe. Vous êtes très habile, il faut que votre travail soit payé ce qu'il vaut. »

Comme elle se dirigeait vers la porte, Rachel se saisit de nouveau de la main de sa bienfaitrice.

« Savez-vous, lui dit-elle avec timidité, mais pourtant avec une certaine véhémence, savez-vous bien tout ce que vous faites pour moi ? Savez-vous qu'au lieu du poids affreux qui opprimait ma poitrine, j'y sens battre encore un cœur que je croyais mort et qui veut vivre pour vous et à cause de vous ?.... »

Catherine avait à peine recouvré son sang-froid quand elle arriva chez elle.

Elle plaignit la malheureuse, abusée, mais comment la blâmer ou la repousser quand elle s'accusait si franchement ? Et qu'elles avaient dû être cruelles les heures de son abandon ! En y songeant, Catherine sentait ses yeux se mouiller de nouveau, mais son indignation ne s'adressait qu'à celui qui aurait dû prévoir la fin de cette lamentable aventure et qui n'avait pas craint d'y entraîner une jeune fille inexpérimentée.

Castleford était une confortable habitation de campagne, située au milieu d'un parc d'une médiocre étendue. Si le paysage qui environnait immédiatement le château était un peu plat et insignifiant, il s'accroissait vers le sud, où s'élevaient quelques collines joliment boisées, tandis que vers le nord s'étendait une plaine riche et bien cultivée, très bien disposée, il semblait, pour la chasse à courre.

Le colonel Ormonde, fort amateur de ce sport, s'était empressé, dès qu'il avait pris sa retraite, de venir habiter cette demeure, louée d'ailleurs un assez haut prix pendant tout le temps qu'il était au service.

Cette propriété ancienne, bien que la maison fût neuve, avait été achetée par le grand-père d'Ormonde, riche manufacturier, qui y avait exécuté bon nombre d'améliorations; aussi le représentant de son nom à la troisième génération était-il regardé comme un des premiers gentilshommes du comté.

Le colonel Ormonde était fort populaire. Très appliqué à ses intérêts, sans trop de dureté à l'égard de ses tenanciers, il savait apprécier à l'occasion un verre de bon vin et montait aux courses avec une grande supériorité. Quant à Mrs Ormonde, elle plaisait aux femmes, était adorée des hommes, de sorte que le colonel était considéré comme un heureux gaillard, possesseur d'une jolie femme dont les enfants devaient être riches un jour.

Ce mortel favorisé déjeunait en tête-à-tête avec sa femme par une matinée brumeuse, à peu près un mois après le retour de Catherine à Londres.

« Une autre tasse, s'il vous plaît, dit-il en tendant la sienne à Mrs Ormonde, occupée à lire son courrier. Quel horrible temps! continua-t-il en regardant au travers de la fenêtre la plus rapprochée de lui.... Ah! les beaux jours sont envolés! La piste sera détestable aujourd'hui. »

Et comme Mrs Ormonde ne répondait pas, il continua, étonné de son silence :

« Votre correspondance est-elle donc si intéressante?

— Jugez-en, répondit-elle avec un sourire de triomphe. Catherine m'annonce qu'elle a signé un acte par lequel elle

assure à Cecil et à Charlie cinq cent mille francs, dont le revenu me sera payé par moitié pour leur éducation, entretien, etc., jusqu'à ce que l'un et l'autre aient atteint leur majorité. Après quoi, toute somme dont ils auraient besoin pourrait être prélevée sur le capital dont ils pourront jouir à vingt-cinq ans. J'espère qu'alors ils me feront une jolie pension, car Catherine m'a oubliée, il me semble. »

Et elle tendit la lettre à son mari.

« Bravo, ma chère, vous voilà riche et vous allez faire des économies! Oh! la brave fille! Et les heureux petits gaillards! Je ne peux pas vous dire combien je craignais de la voir se marier avant la conclusion de cette affaire! Il n'y a pas au monde un homme qui eût consenti à laisser ainsi couper la tartine en deux, et il aurait fallu dire adieu à vos espérances! Moi, je sais bien qu'il n'aurait pas fallu me demander cela! Heureusement les femmes n'ont pas le juste sentiment de la valeur de l'argent : elles sont avares ou dépensières, l'une ou l'autre. Je suis diablement content, ma chère, de n'avoir pas voulu payer le dernier mémoire de votre couturière! Cette Catherine est généreuse, il n'y a pas à dire, et que je sois pendu si elle n'a pas agi, en ce cas, comme la plus sensée des créatures.

— Dieu merci! j'ai un poids de moins sur le cœur. Je vais me commander une amazone chez Busvine.

— Pourquoi? Ne vous en ai-je pas donné une il y a deux ans?

— Deux ans pour un vêtement, mais c'est un siècle! D'ailleurs, celle-là vous ne la payerez pas.

— Ne dit-elle pas qu'elle viendra nous voir si cela nous convient? Je crois parbleu bien que cela nous convient. J'irai au-devant d'elle jusqu'à Londres et je la ramènerai dimanche. La réunion est pour mardi. Vous, Ada, vous aurez soin que tout ici soit confortable et à son goût! Sa présence nous sera très utile, et cette belle héritière nous parera comme une plume au chapeau.

— Je crains que vous ne la trouviez bien changée, Ormonde, et terriblement assombrie; sans doute je serai charmée qu'elle soit ici, mais comment ferez-vous pour

aller la chercher? Vous savez que lady Alice Mordaunt arrive samedi.

— Qu'est-ce que cela fait? Je ne serai absent qu'une soirée; d'ailleurs, de vous à moi, lady Alice avec ses manières froides et correctes n'est pas d'une société très folâtre, convenez-en!

— Oh! que les hommes sont drôles! s'écria Mrs Ormonde en rassemblant les lettres éparses et les mettant dans la poche de son élégant peignoir brodé; les femmes honnêtes et charmantes ne vous attirent pas. Comment donc faut-il qu'elles soient, monsieur le dédaigneux?

— Coquettes, vives, séduisantes, comme la petite veuve que j'ai connue, dit le colonel en riant et en essuyant soigneusement sa moustache.

— Vous êtes un impertinent : je vous défie de dire que je fusse hardie ou provocante?

— Non, ma chère, Dieu m'en préserve! Vous êtes un ange, mais un ange malin qui sait très bien faire les affaires. Maintenant, avez-vous des commissions? Je vais à Monkton ce matin et le dog-car doit être prêt. Où est baby? Je vais l'emmener un bout de chemin, avec sa bonne, s'il est bien couvert. Le gaillard aime tant la voiture.

— Oh! ne l'emprenez pas, mon cher Duke, le temps est si laid ce matin.

— Allons donc! vous ne voulez pas en faire une poule mouillée, je présume; il est fort comme un Turc. Envoyez-le chercher, je ne l'ai pas vu ce matin. Pour vous, vous allez écrire à Catherine. Vous feriez peut-être bien de me montrer votre lettre.

— Vraiment non! Pensez-vous qu'avant d'avoir le plaisir de vous connaître, je n'eusse jamais écrit une lettre?

— Eh bien, ma chère, comme vous voudrez. »

Et le colonel battit en retraite.

Peu après, Catherine reçut en effet une lettre pleine d'effusion et de reconnaissance, dans laquelle on la suppliait d'arriver à Castleford le lundi suivant; la saison de chasse allait se clore et on serait en parfaite tranquillité jusqu'à Pâques, époque où Mrs Ormonde avait l'intention de venir

passer deux mois à Londres; les enfants l'attendaient avec impatience et le colonel partait pour Londres dans l'intention expresse de l'accompagner.

« Voilà une chose bien inutile. J'ai, hélas! la fort grande habitude de voyager seule. Mais comme l'offre est obligeante, je ne puis faire autrement que de l'accepter. »

Ceci était dit à miss Payne.

« Je ne doute nullement, ma chère, que vous ne les trouviez aux petits soins pour vous. Aurez-vous besoin de la femme de chambre? Vous savez que je puis très bien m'en passer.

— Assurément non, je n'ai besoin de personne.

— Puisque c'est ainsi, je lui donnerai quelques jours de congé. Sa mère, ou son frère, ou quelque autre est malade chez elle. Avez-vous remarqué, ma chère, que les domestiques ont toujours des parents malades? »

Sans croire positivement à la sincérité des effusions un peu exagérées de sa belle-sœur, elles firent plaisir à Catherine! L'empressement qu'on marquait à la recevoir lui enlevait pour un moment cette impression de solitude dont elle souffrait sensiblement. Elle avait une nature trop vivante pour s'abandonner longtemps à une tristesse morbide, mais jusqu'au dernier jour elle devait conserver le souvenir si tendre de sa mère chérie et trouver une consolation à se rappeler les jours qu'elle lui avait rendus si heureux.

Le colonel Ormonde fit son apparition au jour dit et trouva Catherine équipée pour le départ. Plus bruyant, plus gros, plus important que jamais, c'est à peine s'il honora miss Payne d'une légère inclinaison de tête, et, se tournant vers Catherine, il s'écria :

« Déjà toute prête. Vous êtes une femme incomparable! Je l'ai toujours dit, vous êtes la perfection absolue! Ma femme ne prétendait-elle pas que vous étiez fatiguée? Je ne vois point cela, un peu pâlie peut-être, mais l'air de Castleford fera vite reflourir vos roses.

— Je suis beaucoup mieux qu'à mon arrivée, puisque miss Payne a eu de moi tous les soins possibles, dit Cathe-

rine, blessée de voir traitée si légèrement la réelle maîtresse de la maison.

— Le fait est que votre personne est trop précieuse pour qu'on n'y porte pas grande attention. »

Et, se tournant vers la vieille demoiselle, il ajouta :

« Est-ce votre neveu, un jeune Bertie Payne, que j'ai eu sous mes ordres aux Indes ?

— C'est mon frère, répliqua-t-elle sèchement.

— Il va bien, j'espère ? Il y a longtemps que je ne l'ai vu, depuis qu'il est avec les Saints, je crois.

— Colonel Ormonde, dit Catherine, ne plaisantez pas ; si nous valions tous ce que vaut Bertie Payne, le monde irait mieux, je vous assure.

— Comment ! vous vous faites son champion à ce point ! C'est un heureux gaillard. Mais il faut que nous partions : êtes-vous bien couverte ? Vous savez qu'il fait un froid infernal et que nous avons quatre kilomètres à faire en voiture découverte, depuis la gare jusqu'au château. »

Lui-même était, en effet, si formidablement enveloppé, qu'il ressemblait à une énorme montagne de vêtements.

« Bonsoir donc, ma chère miss Payne ; je vous quitte pour quinze jours ou trois semaines.

— Trois semaines, dites-vous ? Par saint Georges, nous ne vous laisserons pas partir si vite... Mais nous discuterons cela plus tard ; pour le moment, nous n'avons que le temps de nous sauver. »

Et, après un bref « bonsoir » à la vieille demoiselle, le colonel suivit pesamment la jeune fille qu'il *avait l'honneur* d'escorter.

Mrs Ormonde et ses deux enfants attendaient Catherine dans le hall, bien éclairé. Cecil avait tellement grandi qu'elle avait peine à le reconnaître, mais Charlie était moins changé, et, après quelques secondes d'hésitation, il se jeta dans ses bras et se suspendit à son cou. La jeune fille fut délicieusement émue ; tout le passé, la modeste maison de Baywater, la patiente industrie de sa mère, les traits de son cher visage fatigué, tout revécut en elle à cette minute ! Aussi serra-t-elle l'enfant dans ses bras avec transport.

« Puis-je les emmener dans ma chambre ? »

— Certainement ; mais si vous les encouragez ainsi, vous ne pourrez plus vous en débarrasser. »

Donc le trio suivit Mrs Ormonde dans une chambre fort confortable, éclairée d'un bon feu réjouissant.

« Je crains, ma chère, que vous ne vous trouviez un peu à l'étroit, mais j'étais obligée de faire les honneurs du plus bel appartement à lady Alice. Noblesse oblige, vous savez ! Je suis sûre qu'elle vous plaira, elle est si douce ! Son père me l'a confiée, afin qu'elle eût l'occasion de voir son fiancé un peu davantage ; leur mariage ne doit pas avoir lieu avant l'automne et... mais voilà le second coup ! Cecil, allez dire à Madeleine de venir aider votre tante, et vous, Charlie, allez-vous-en aussi. »

— Ne voulez-vous pas qu'il reste avec moi ? il débarrera ma caisse.

— Pourquoi n'avez-vous pas amené votre femme de chambre ? On l'aurait logée en haut. Elle va vous manquer terriblement.

— Oh ! je crois, ma chère, dit Catherine en riant, que ni vous ni moi n'en avons une telle habitude que nous ne puissions nous en passer.

— J'en avais toujours eu une aux Indes, répliqua Mrs Ormonde d'un air de supériorité. En tout cas, ne soyez pas trop longue à votre toilette : la patience n'est pas la vertu dominante de mon cher mari. »

Malgré la présence de ses neveux, Catherine ne fut pas en retard et elle entra au salon avant le maître de la maison.

Mrs Ormonde causait devant la cheminée avec un personnage dont le vêtement avait une coupe ecclésiastique, tandis qu'un peu plus loin un autre gentleman lisait un journal. Mrs Ormonde portait une délicieuse toilette de satin brodé de jais, tandis que celle de Catherine, tout entière de soie noire fort mate et de crêpe, ne laissait éclairés dans toute sa personne que son cou d'un blanc de neige et les ondes brillantes de ses cheveux châtain doré.

« Vous vous êtes beaucoup pressée, chère », dit-elle. Puis

baissant un peu la voix : « Votre voisin de table sera M. Errington, le fiancé de lady Alice. »

« Monsieur Errington, dit-elle alors plus haut et en s'adressant au gentleman qui quitta son journal pour s'approcher d'elle, permettez-moi de vous présenter à ma sœur, miss Liddell. »

M. Errington salua et ne fut pas peu surpris, en relevant la tête, de surprendre, attaché sur son visage, le soudain regard de deux beaux yeux qui se voilèrent aussitôt sous leurs paupières, tandis qu'un nuage rose nuançait le cou et les joues de la jeune fille. On aurait dit qu'elle eût voulu éviter sa présence. Une minute suffit à effacer et la rougeur et la légère contrainte de la jeune fille.

A ce moment, lady Alice entra. Errington se hâta d'aller la saluer et resta près d'elle jusqu'au moment où le colonel, entrant à son tour, le maître d'hôtel annonça que le dîner était servi.

### XIII

#### LA TRAME S'EMMÊLE

Un hall assez vaste séparait la salle à manger des salons, et tandis qu'Errington le traversait, conduisant Catherine, il crut sentir trembler légèrement sur le sien le bras qu'elle lui avait abandonné, impression qu'il ne put s'expliquer.

M. Errington avait passé une journée fatigante; un des membres du comté représentant le Clayshire se retirait pour cause de santé; le jeune gentleman se présentait à sa place, et il lui avait fallu aller voir des électeurs; il eût donc, au retour, préféré sans doute dîner chez lui, en compagnie d'un bon cigare et de quelque article politique substantiel; mais la bienséance ne souffrait pas qu'il eût l'air de ne pas profiter de toutes les occasions qui s'offraient de se trouver avec la fiancée qui allait devenir sa femme, et, en conséquence, il s'évertuait à se rendre agréable.

Le recteur discutait quelques difficultés paroissiales avec Mrs Ormonde, tandis que le colonel, occupé surtout de son diner, adressait cependant de temps à autre la parole à l'une ou l'autre de ses jeunes voisines.

« Ah ! c'est bien marcher que d'aller jusqu'à Brim worth-Heath en deux heures et demie. Je m'étonne que Mrs Ormonde ait consenti à aller si loin sans être accompagnée.

— Mais pardon, nous avons eu des cavaliers : M. Francis Curtew et M. de Burgh.

— Voilà ce qui arrive, Errington, quand on laisse les dames sans chevaliers.... Ces messieurs ont usurpé vos fonctions.

— Vous ne pensez pas que je puisse trouver mauvais que lady Alice prenne une distraction quand j'ai le regret de ne pouvoir la partager? »

Catherine regarda à travers la table la personne pour laquelle évidemment cette phrase avait été prononcée du ton le plus agréablement poli, mais lady Alice, occupée à arranger les fleurs de géranium placées à son corsage, n'avait pas l'air de l'avoir entendue.

C'était une jeune fille de dix-neuf ans, pâle et gracieuse, dont les traits réguliers n'offraient pas d'expression trop particulière.

Errington suivit le regard sympathique de sa voisine ; elle l'intéressait sans doute parce qu'il s'était aperçu de l'impression évidemment pénible que sa présence lui avait causée, chose nouvelle pour lui qui avait l'habitude d'exciter la sympathie.

Le silence de lady Alice ne sembla pas troubler autrement son fiancé, et celui-ci, se tournant vers Catherine, lui demanda si elle avait été de cette partie de cheval.

« Non, répliqua-t-elle, ses yeux rencontrant et évitant en même temps ceux de son interlocuteur, je ne suis arrivée qu'à l'heure du diner. »

« Ai-je déjà rencontré cette jeune femme? se dit Errington fort étonné de nouveau. En quelle façon puis-je donc lui avoir déplu? Je ne puis me souvenir, et pourtant sa figure ne m'est pas inconnue. »

Il retourna à son assiette.

« J'imagine, dit alors le colonel à sa voisine en se reculant un peu pour laisser les domestiques faire le service, que vous avez dû trouver le temps assez long pendant votre séjour à Londres ?

— Mais non, je vous assure. J'étais bien installée, tranquille, ne me souciant pas de voir des étrangers et très intéressée d'ailleurs par les entreprises de M. Payne, plus captivantes que des plaisirs, certainement.

— Bertie Payne? le neveu ou le frère de votre vaillant chaperon? Est-il toujours fourré dans ses associations charitables? Quel original!

— Oh! c'est un excellent, excellent jeune homme! Vous n'avez pas idée du bien qu'il fait; seulement, hélas! la dose du mal en ce monde est toujours la plus forte.

— Oui, dit Errington, et je crains malheureusement que, malgré tous ses efforts, Payne ne guérisse le mal qu'à sa surface et sans que la racine soit attaquée.

— Je le soupçonne d'être une proie facile pour tous ceux qui veulent le tromper, dit le colonel en riant lourdement; de plus, il est assommant avec ses souscriptions. Moi, je fais la sourde oreille.

— Je ne puis dire que je fasse de même, repartit Errington, car, si nous avons raison de chercher à remédier au mal par des moyens radicaux et scientifiques, il faut bien s'avouer que pendant ce temps-là les gens meurent de faim et que les enthousiastes comme Payne ont du bon.

— Vous êtes si libéral, monsieur Errington, lui cria Mrs Ormonde, que vous vous en laissez constamment imposer, malgré votre sagesse, votre prudence.

— Ma prudence! répéta Errington en riant, je note cette expression. Lady Alice, continua-t-il en s'adressant à la jeune fille, avez-vous entendu louer souvent ma prudence?

— Mais sans doute; mon père dit que vous avez beaucoup de bon sens.

— Songez donc, continua Mrs Ormonde, un homme de bon sens qui est aussi un homme supérieur!

— Oui, madame, interrompit le recteur, et je parie bien

que notre futur représentant sera ministre avant qu'il soit longtemps. »

Lady Alice sembla écouter cette partie de la conversation avec plus d'animation qu'elle n'en avait montré jusque-là; quant à Errington, il inclina poliment la tête à plusieurs reprises, et mit bientôt la conversation sur les chevaux et la chasse. Mrs Ormonde donna le signal de la retraite et on rentra au salon, où Catherine chercha vainement ses neveux.

« Les enfants sont-ils allés se coucher, Ada? demanda-t-elle.

— Les enfants? Mais sans doute, ma chère; je n'aime pas à les faire veiller. Voulez-vous voir Baby endormi; il est si beau!

— J'en serai ravie, dit Catherine, heureuse de faire aussi plaisir à la mère.

— Eh bien! venez alors », dit Mrs Ormonde avec empressement.

Mais l'invitation était collective : lady Alice la déclina doucement pour sa part, en disant qu'elle avait vu « Baby » la veille.

« Elle ne fait aucun cas des enfants, dit Mrs Ormonde en montant l'escalier.

— Je ne sais, dit Catherine, si j'en ferais grand cas moi-même, à moins qu'ils ne m'appartinssent.

— Ah! ma chère Catherine, ne vous comparez pas à lady Alice, je vous prie : elle est douce et élégante, mais elle n'a aucun mérite! Après tout, le mérite n'est pas ce qu'il y a de plus agréable dans une femme et elle a l'air très aristocratique! Elle est de si bonne naissance! Vous savez que c'est un grand honneur de la recevoir et que sa tante lady Mary Vincent, son chaperon habituel, est aussi une très grande dame; quant à son père, lord Melford, c'est un drôle de corps, toujours en mouvement, perpétuellement en voyage sur son yacht. Ses affaires sont assez embarrassées, dit-on. Je crois qu'on a été très content de me confier la jeune personne, afin qu'elle ait un peu l'occasion de se trouver avec son fiancé, M. Errington. C'est un très beau parti, Errington! Il a racheté presque entièrement la pro-

priété de lord Melford, et quand son père sera mort, il sera très, très riche, et le pauvre homme est fort malade. Le mariage aura lieu en juin et nous y serons invités. — Vous voyez, ma chère, comme le colonel Ormonde a de belles relations. Cela me fait une situation très agréable. C'est pour cela qu'il faut que vous épousiez quelqu'un de bonne naissance, ma chère Catherine, il n'y a rien de mieux que cela.

— Oui, dit Catherine, comme tout change dans la vie!

— Ah! fort heureusement, répliqua la triomphante Ada en ouvrant la porte d'une « nursery » fort élégamment aménagée.

— Madame Norton, j'amène miss Liddell pour lui montrer master Ormonde. »

Une femme d'un certain âge, mise avec soin et qui avait l'air fort important, répondit ou plutôt murmura : qu'elle venait de mettre au lit à l'instant master Ormonde; qu'elle avait eu beaucoup de peine à l'endormir et que si on l'éveillait dans son premier sommeil il ne se rendormirait pas avant minuit.

« Bien! bien! nous ne ferons pas de bruit. »

Et la jeune femme soulevant avec soin les couvertures, montra à Catherine un bel enfant, tout rose et blanc avec une ronde tête d'ange bouffi.

« N'est-ce pas qu'il est beau? »

— Il ressemble tant au colonel, dit Catherine, que je ne lui trouve pas le moindre trait qu'on puisse vous attribuer.

— Oui, c'est tout à fait un Ormonde. Il est deux fois gros comme l'étaient Cecil et Charlie au même âge. »

Après quelques remarques obligeantes, Catherine demanda les autres enfants.

« Mais ils doivent dormir aussi, ma chère; mieux vaudrait ne pas les réveiller. »

— Je désire vraiment les embrasser.

— Très bien! Sonnez, madame Norton, et dites à Gleya de conduire miss Liddell; quant à moi, ma chère, je vous demanderai la permission de redescendre au salon : je ne puis pas laisser lady Alice si longtemps seule.

— C'est tout naturel », répondit Catherine, qui ne put s'empêcher de comparer l'empressement de Mrs Ormonde pour son nouvel enfant et son indifférence pour les autres, ceux du père disparu !

Une jeune fille, accourue au bruit de la sonnette, conduisit Catherine, à travers d'étroits couloirs et un escalier plus étroit encore, jusque dans une autre partie de la maison. Elle fut alors introduite dans une pièce peu encombrée de meubles fanés ; une jeune femme, assise devant une table, écrivait une lettre.

« Est-ce que, sans les déranger, je pourrais voir mes petits neveux dans leur lit ? »

— Oh ! miss Liddell », exclama la gouvernante en se levant avec précipitation.

Ce n'était pas la personne que miss Liddell avait choisie pour eux avant son départ pour l'étranger ; celle-ci était plus jeune et son aspect comme ses manières semblaient vulgaires.

« Voici leur chambre. »

Là, dans leurs deux petits lits, reposaient les deux enfants si chers à la jeune fille. Avec quelle tendresse et quelle émotion elle les contempla !

Cecil avait beaucoup grandi, il était hâlé et robuste ; il dormait, l'un de ses bras replié sous sa tête, tandis que l'autre, étendu tout droit à côté de lui, se terminait par un petit poing solidement fermé ; ses lèvres, légèrement entr'ouvertes, laissaient passer un souffle régulier, et le sourire qui avait égayé sa dernière pensée jouait encore sur sa bouche. Catherine aurait bien voulu l'embrasser, ... elle craignit de le réveiller et elle alla vers Charlie.

L'attitude du dernier petit dormeur était toute différente ; il avait un peu écarté ses couvertures et elles laissaient apercevoir son joli cou blanc et frais ; une de ses mains tenait encore ouverte la page du livre dont il regardait les images avant de s'endormir, et l'autre était sous sa petite joue ronde ; sa jolie figure enfantine avait une expression non pas triste, mais un peu grave ; il ressemblait à un ange venu du ciel sur la terre pour y apporter un message et qui serait confus et attristé du mal qu'il y découvre.

Le cœur de Catherine se gonfla d'une tendresse infinie pendant qu'elle le contemplait, et en se penchant sur lui ses lèvres le frôlèrent involontairement. Alors elle sentit une petite main se glisser dans la sienne et, sans remuer, comme s'il l'eût attendue, l'enfant ouvrit les yeux et murmura :

« Ah ! tante chérie, viendrez-vous ainsi tous les soirs m'embrasser, comme faisait grand'mère ? »

— Oui, mon chéri, tous les soirs.

— Et elle, grand'mère, ne reviendra-t-elle jamais plus ?

— Jamais, mon chéri, jamais plus dans ce monde, et une grosse larme tomba sur le front de l'enfant.

— Ne pleurez pas, tante Catherine ; elle nous aime tout de même, allez. »

Et il baisa la joue qui touchait la sienne, car la jeune fille s'était agenouillée auprès du petit lit.

« Dors maintenant, mon cher amour ; demain, nous irons voir ton jardin et ton poney. »

— Vous viendrez, bien sûr ?

— Bien sûr. »

Deux ou trois minutes s'écoulèrent et la petite main retomba sur l'oreiller.

« Pauvres mignons, ils ne tiennent plus grande place dans le cœur de leur maman, pensait Catherine en retournant au salon ; heureusement, ils pourront se réfugier dans le mien. Qui donc pourrait jamais occuper ce cœur coupable, ce cœur tout rempli d'un secret qui ne peut se partager ? Je ne puis donc sentir la joie de vivre que par eux et qu'en les rendant heureux. Qui sait si alors je ne diminuerai pas le poids de mon fardeau ?... »

Quand elle rentra dans le salon, le colonel soutenait de son mieux la conversation avec lady Alice, tandis que celle-ci, sereine et placide, travaillait à un ouvrage au crochet fort compliqué et fort en vogue auprès des femmes à la mode en ce moment. Le recteur et M. Errington causaient politique devant la cheminée et Mrs Ormonde tenait un journal.

« Eh bien ! dit le colonel en se levant et en offrant son siège à Catherine, vous avez été faire une visite à la nur-

sery? Vous a-t-on présenté notre petit homme? Certes oui, je suppose.

— Oui, quel bel enfant! C'est l'image de la santé.

— N'est-ce pas? Un vrai petit Ajax. Et les autres ont bonne mine aussi, n'est-ce pas?

— Cecil a beaucoup grandi, mais Charlie me semble toujours délicat.

— Bah! laissez donc, il ne sera pas long à rattraper son frère. »

Après avoir dit ces paroles encourageantes, il demanda les tables de jeu....

« Vous faites le whist, n'est-ce pas? Nous avons besoin d'un quatrième.

— Hélas! je ne me doute pas de ce que c'est, répondit Catherine, et je suis désolée de ne pouvoir vous être utile.

— Ah! c'est très mal et il n'est pas permis d'être aussi ignorante. Et vous, lady Alice, voulez-vous venir à notre aide? Non, vous non plus? Alors nous prendrons Errington. »

Celui-ci accepta et les deux jeunes filles restèrent en tête-à-tête.

Catherine, qui s'était assise à une autre table pour regarder des photographies, revint prendre sa place auprès de lady Alice, et, ne sachant trop que lui dire, loua le joli ouvrage auquel travaillaient diligemment ses jolis doigts.

« Oui, n'est-ce pas, le dessin en est très compliqué; ma tante lady Mary Vincent, qui est si habile, n'a pas pu le saisir.

— Je crois que j'aurais aussi beaucoup de peine à m'y retrouver.

— Faites-vous beaucoup de crochet?

— Non, pas du tout.

— Alors — et son accent prit une sorte d'intérêt, — à quoi donc vous occupez-vous?

— A bien des choses, mais je reconnais que je ne suis pas très adroite. J'entretiens mieux le linge cependant que je ne suis habile aux ouvrages de fantaisie.

— Vous entretenez le linge? reprit lady Alice avec un air d'étonnement non joué.

— Mais oui, et je vous assure que c'est un très grand plaisir que de bien réussir une reprise.

— Votre femme de chambre ne fait-elle donc pas cela ?

— Oui, sans doute, maintenant que j'en ai une ; aussi je serai enchantée de me mettre au crochet si vous voulez bien me l'apprendre ; mon seul talent est le tricot. Je tricote des bas, ce qui n'est pas une petite besogne.

— Oui, mais c'est bien ennuyeux.

— Oh ! je tricote comme les Allemandes, en lisant.

— Ah ! vraiment ? »

Ici la conversation subit un temps d'arrêt, puis lady Alice reprit, de son ton languissant :

« M. Ormonde nous a dit que vous étiez très instruite et que l'étude vous intéresse.

— C'est bien mal de sa part de se railler ainsi de moi. Je vous assure que je sais fort peu de chose. J'aime beaucoup la lecture, voilà tout, et je lis tant que je puis.

— Moi j'aime assez les romans, ceux de Mrs Saint-Maur, avec des aventures bien effrayantes. Les connaissez-vous ?

— Je ne pense pas, je ne me rappelle pas ce nom.

— C'est celui d'une ancienne famille du Devonshire. Elle écrit aussi des romans sur la « season » de Londres. On dit que c'est très exact. »

Ici, nouvelle pause.

« Je pense que vous êtes allée en Italie, lady Alice ?

— Oh oui ! souvent. Mon père y va en yacht et nous nous arrêtons dans les villes ; mais je ne suis jamais allée à Rome.

— Ce doit être un grand plaisir que cette navigation sur un yacht ?

— Pas pour moi ; je suis malade en mer. J'ai passé un hiver à Florence avec ma tante Mary.

— Oh ! vous devez vous y être extrêmement plu ?

— Oui, mais j'en ai eu bien vite assez. Je n'ai pas beaucoup le goût de la vie à l'étranger. Il n'y a pas autre chose à faire qu'à visiter les galeries ou les théâtres.

— Eh bien ! mais c'est déjà quelque chose, reprit Catherine en riant. Où préférez-vous vivre, alors ?

— A la campagne. Je suis presque au regret de penser que M. Errington a une habitation à Londres. J'aime extrêmement les fleurs, la promenade sur des routes paisibles; je n'aime pas monter à cheval à Londres. On n'est véritablement bien et tranquille qu'à la campagne.

— C'est parfait, pensa Catherine, elle pourra mener une vie telle qu'elle la désire, avec un homme grave et sérieux comme M. Errington.

— Chantez-vous? Jouez-vous du piano? reprit lady Alice, prenant cette fois l'initiative.

— Oui, comme tout le monde.

— Alors, reprit-elle avec quelque empressement, peut-être seriez-vous assez aimable pour vouloir bien m'accompagner? Je ne puis chanter que debout et Mrs Osborne se récuse, et dit qu'elle a oublié ses notes. C'est très extraordinaire, ne trouvez-vous pas?

— Oh! on s'occupe très peu de musique aux Indes, mais je serai charmée d'en faire avec vous. Nous nous y mettrons dès demain matin si vous le voulez.

— Oui, tout de suite après le déjeuner. On n'a pas grand'chose à faire ici.

— Pas tout de suite, si cela vous est égal, car j'ai promis de sortir avec les enfants. Mais nous aurons bien le temps après.

— Est-ce que vous aimez les enfants? dit la jeune lady en faisant voltiger son aiguille d'ivoire avec une incroyable vélocité.

— J'aime, en tout cas, *ces enfants-là*. Pour les autres, je n'en sais trop rien.

— Les enfants de mon frère aîné lord Beverley sont insupportables. »

Il se fit un silence, pendant lequel elle comptait mailles.

« Ah! reprit-elle, ce dessin est si compliqué, qu'on fait des fautes aussitôt qu'on parle.

— Eh bien! je vais prendre un livre pour ne pas vous troubler davantage », dit Catherine en souriant.

Elle se sentait disposée à l'indulgence envers cette gentille et inoffensive créature. Mais, pensait-elle, est-il possible

qu'elle ait à peine deux ans de moins que moi ! Elle a l'air d'une enfant. Cette enfant était cependant la fiancée d'Errington — cette pensée ajoutait à son intérêt —, qui était singulièrement attirée vers lui, bien qu'elle redoutât de rencontrer son regard et que le son de sa voix la fit tressaillir. Celui-ci, ayant regardé sa montre, demanda la permission de se retirer.

« Quoi ! ne restez-vous pas au château cette nuit ? demanda le colonel.

— J'ai décliné l'aimable invitation de Mrs Ormonde ; j'ai beaucoup de lettres à écrire demain matin.

— Vous n'allez pas avoir chaud en voiture. Brr.... Viendrez-vous jeudi ? Nous aurons à dîner Wray, le banquier, et deux ou trois notables de Monkton. Vous resterez quelques jours, j'espère ! Les jours de chasse sont vendredi et lundi, vous savez.

— Merci, je viendrai très volontiers. »

Il traversa la chambre pour venir faire ses adieux à lady Alice, toujours plongée dans les difficultés de son crochet, lui tint quelque temps la main ; ils échangèrent quelques paroles, puis se séparèrent.

Un bon feu brûlait dans la chambre de Catherine, et celle-ci, ayant décliné les offres de service de la femme de chambre de Mrs Ormonde, se mit à la hâte dans son peignoir et s'assit pour réfléchir.

Elle tremblait de la tête aux pieds, tant avait été douloureuse la contrainte qu'elle s'était imposée toute cette longue soirée, car elle savait qui était Errington, et au moment où Mrs Ormonde le lui avait présenté, elle avait failli tomber à ses pieds,.... tout avouer dans un paroxysme de terreur et de remords,.... c'était lui le légitime propriétaire de la fortune qu'elle avait détournée ; à lui Miles Errington, de Calcutta, par le testament qu'elle avait supprimé, John Liddell léguait la totalité de tous ses biens ; — c'était lui le volé, c'était elle qui l'avait volé. O honte ! Avait-il deviné qu'elle était coupable ? Pouvait-il le deviner ?

Son regard était si sérieux, si scrutateur ! Pourquoi l'avait-il regardée ainsi, s'il ne savait rien ? Et s'il savait,

quel mépris devait être le sien ! Comment supporterait-il qu'elle approchât cette pure enfant qui était sa fiancée ? C'était certainement un homme supérieur, dont la franchise tempérerait la sévérité. Comment se mêler à ces gens-là, elle, la créature dégradée, qui s'était approprié ce qui ne lui appartenait pas ?

Heureusement, il était riche ! Bien évidemment, il n'avait pas besoin de cet argent, qui lui était, à elle, si nécessaire ; mais, parce qu'il était riche, cela la dispensait-elle d'être honnête ? d'être droite ? Qui sait si M. Errington n'eût pas été disposé à jouer vis-à-vis d'elle et des siens ce rôle de Providence qu'elle avait si indûment usurpé ? Qui sait s'il ne lui eût pas partagé quelques miettes du festin ? Alors elle eût pu jouir de la vie, de la jeunesse ; elle n'eût pas gémi sans cesse sous le fardeau trop lourd de cette richesse mal acquise.... Mais non, jamais plus elle ne connaîtrait l'heureuse, la paisible insouciance que donne la conscience pure ! Si au moins elle ne fût jamais venue à Castleford !

La vue de M. Errington ne changeait pas sans doute la nature de sa faute, n'en rendait pas les couleurs plus sombres, mais son remords lui semblait plus poignant, et, malgré cela, une force invincible l'empêchait de fuir ! Le pouvait-elle d'ailleurs ? n'était-il pas de toute nécessité que rien ne pût accuser la moindre excentricité dans sa conduite, rien qui pût éveiller le soupçon ? Quant à la preuve écrite, palpable, au papier, il fallait le détruire absolument, il fallait consommer le sacrilège, et en supporter les conséquences pour l'amour et la tranquillité de Cecil et de Charlie. A quoi pourrait servir un repentir tardif, sinon à faire tort à ces innocents ?

Non, elle s'était chargée du fardeau ; il fallait, si lourd qu'il soit, le traîner toute sa vie. Étrange contradiction, elle ressentait une angoisse extrême à se trouver en face d'Errington, et cependant elle avait une soif extraordinaire de l'entendre, de le juger, d'essayer de deviner ses penchants et son caractère. Il semblait la franchise même ; comment jugerait-il, s'il lui était jamais connu, l'acte honteux qui l'avait dépouillé ?

« Je ne veux pas y penser, continuait-elle, je veux oublier ma faute et essayer d'être aussi droite, aussi scrupuleuse dans tout ce qui constitue le reste de ma vie, que si je ne l'eusse pas commise.

« Je brûlerai le testament. Je ferai ce que mon oncle voulait faire, et alors je serai mieux; jusqu'ici, hélas! le temps qui passe ne me soulage guère; à mesure que le jour d'où data mon malheur s'éloigne, je n'en ai que plus vif et plus cuisant le sentiment de mon indignité. Mais qui sait, si à force de bravoure, de résolution ou d'audace je ne finirai pas par tuer en moi le remords!

« Quoi qu'il arrive, je ne puis regretter les dernières années de bonheur que j'ai données à ma mère bien-aimée. Je les paye de mon repos. Eh bien! qu'il en soit ainsi et sachons supporter le sort que je me suis fait volontairement. »

## XIV

### PROPOS INTERROMPUS

Les journées passées à Castleford eussent paru bien longues à la pauvre fille si Cecil et Charlie n'en eussent occupé au moins les matinées, tandis que la soirée se passait à épier Errington, qui venait souvent au château.

Bien qu'elle évitât de l'entretenir, il ne laissait pas d'être pour elle un continuel et absorbant sujet d'études : très différent de tous les hommes qu'elle avait pu connaître jusqu'ici, il semblait que peu d'événements fussent propres à l'émouvoir. Impossible de se le représenter comme les autres enfants! Jamais, dans sa vie d'écolier, il n'avait dû déchirer ses habits ou allonger un coup de poing à un camarade! Pouvait-il ressentir une faiblesse, une joie vive, éprouver un désir passionné? Rien chez lui, certes, ne sentait l'affectation ou l'orgueil. Ses manières, parfaitement distinguées,

étaient aisées et naturelles; ses yeux, quoique pénétrants, étaient doux; son attitude était celle de la force au repos; mais il était certain, quelque pénible qu'il fût de se l'avouer, que tout dans sa personne semblait condamner d'avance un acte déloyal. Heureusement, il ne le connaîtrait *jamais*.

Il était d'ailleurs aimable et communicatif vis-à-vis de la jeune fille, soit pendant les promenades dans le parc, soit lorsqu'il la trouvait au piano, faisant chanter lady Alice, ce dont il lui paraissait très obligé. Lui seul d'ailleurs et les enfants donnaient quelque intérêt au séjour qu'auraient assez insuffisamment rempli pour Catherine les discussions de Mrs Ormonde et de lady Alice sur les romans à la mode ou sur un nouveau point de broderie.

Miles Errington était un favori de la destinée. Fils unique d'un père qui, bien qu'enrichi par le commerce, n'en descendait pas moins d'une ancienne et excellente famille, il avait reçu la meilleure et la plus complète éducation. La nature d'ailleurs l'avait doué libéralement. Fort, bien fait, actif, il jouissait de la plus belle santé physique; son tempérament moral n'était ni moins robuste, ni moins sain. Intelligent, réfléchi, son esprit calme était plus profond que brillant peut-être; jamais il n'avait eu à se reprocher la moindre extravagance et son imperturbabilité désolait les mères qui avaient des filles à marier, aussi bien que les jeunes femmes coquettes qui avaient besoin d'adorateurs. Malgré, ou pour cela, il était fort goûté de l'un et l'autre sexe : les hommes respectaient la droiture de son caractère, sa haute probité, sa stricte délicatesse en matière de sport et de chevaux; les femmes raisonnables appréciaient sa courtoisie. En somme, il était de ceux qui n'ont qu'un petit nombre d'amis et dont l'abord ne permet aucune familiarité.

Préservé, par sa situation et par sa nature équilibrée, et des difficultés de la vie et de ses tentations, il avait peine à comprendre la folie des passions, où sombrent tant de caractères plus faibles.

Son plus grand plaisir physique était l'exercice du cheval et la chasse; celui qui occupait le plus son esprit, la politique; éloigné de tout ce qui sentait la sentimentalité et les

sentiments exagérés, il était cependant patriote ardent. Restait à savoir si son cœur était capable de ressentir d'ardentes affections. Pour le moment, si la source existait, elle coulait à des profondeurs ignorées de lui-même et sous des stratifications de raison et de bon sens. Quelque coup de pioche la ferait-elle jaillir un jour, gerbe brillante, comme s'élançait d'un puits artésien la colonne d'eau limpide et irisée?

Après avoir longtemps voyagé, après avoir comparé les conditions de la vie sociale dans les différentes contrées du monde, et s'être mêlé aussi bien à l'étranger que dans son pays, Errington en était arrivé au moment où il lui semblait qu'il devait prendre sa place dans la vie publique; aussi avait-il décidé à la fois de se marier et de se faire nommer à la Chambre des Communes.

En conséquence de son premier projet, il avait jeté les yeux sur lady Alice Mordaunt; jolie, douce, gracieuse, il l'aimait d'une affection grave et en quelque sorte paternelle, et, sûr de la rendre heureuse, regardait paisiblement l'avenir où, façonnée par ses mains, elle lui serait une agréable compagne.

Bien qu'il ne fût nullement égoïste, Errington était cependant disposé à ne considérer ceux qui l'entouraient que par le côté par lequel ils pouvaient lui devenir utiles et agréables. Sa vie future lui paraissait bien arrangée ainsi.

En ce moment, après une absence de deux ou trois jours, nécessitée par la santé de son père, qui le préoccupait assez sérieusement, son cheval le conduisait à Castleford, et ses pensées s'adressaient plus que de coutume à la jeune fiancée qu'il allait y retrouver. Ces visites, sans ce but, lui eussent paru assez pesantes; ses opinions franchement libérales cadraient peu avec le conservatisme orgueilleux du colonel dont la conversation, émaillée de récits mondains, n'avait aucun intérêt pour son esprit sérieux et réfléchi; quant aux savantes coquetteries, aux mignardes manières de la maîtresse de la maison, elles échouaient complètement devant l'imperturbabilité qu'on lui reprochait.

Mais il lui était agréable et commode de retrouver lady Alice sur ce terrain neutre et de varier, avec cet aimable

passe-temps, les occupations sérieuses que lui donnait la préparation de son élection. Son intention était, aussitôt celle-ci assurée, de hâter la conclusion de son mariage et de presser assez son voyage de noces pour qu'il lui fût possible de venir siéger pendant les deux derniers mois de la session.

En pensant à lady Alice, il arriva naturellement à penser aussi à sa compagne du moment et, une fois de plus, il se demanda s'il l'avait déjà vue et pourquoi elle avait rougi et tressailli à sa vue, phénomènes bizarres qu'en fin observateur Errington avait fort bien discernés! Miss Liddell ne semblait pas autrement timide, elle paraissait bien élevée, rompue aux usages du monde : pourquoi donc ce trouble? Il lui paraissait inexplicable, et comme il était, en général, peu accessible aux émotions, il cherchait d'autant plus à se rendre compte de la nature de celle qu'il avait constatée chez la jeune fille.

Il y réfléchissait encore quand il arriva à cet endroit de la route où elle aboutissait à une vallée, sur une des pentes de laquelle commençaient les bois de Melford; sur la droite s'élevait un talus planté de hêtres et de chênes encore sans feuillages, mais où le gazon qui s'étendait à leurs pieds était déjà rempli de primevères et de violettes.

Un éclat de rire et des voix d'enfants caressèrent gaiement les oreilles du cavalier, et quand son cheval tourna l'angle de la petite vallée, il aperçut une jeune femme en deuil qu'il reconnut tout de suite, et deux petits garçons qui, grimpés sur le talus, remplissaient un panier des fleurettes printanières.

Errington arrêta son cheval, en descendit, et son chapeau à la main :

« Je n'eusse pas cru vous rencontrer si loin, dit-il, miss Liddell; cette longue promenade ne vous effraye pas?

— Mes petits neveux m'ont entraînée, répliqua-t-elle, pendant que le sang montait à ses joues; mais il est temps, je crois, de retourner sur nos pas.

— Oh! il n'est pas tard », reprit Errington.

Puis il demanda des nouvelles des habitants du château.

« Lady Alice est guérie de son rhume et a retrouvé sa voix :

avons chanté ce matin, dit-elle, allant tout de suite au cœur de la question.

— Ah ! j'en suis enchanté », répondit simplement Errington.

Catherine fit la réflexion que les fiancés ne s'écrivaient point chaque jour....

« Tante Catherine, cria Cecil, le panier est tout plein; voulez-vous ouvrir votre ombrelle et la tenir à l'envers, je la remplirai de violettes.

— Non, mon chéri, c'est assez et il faut que nous retournions.

— Oh ! tante Catherine, pas encore ! »

Et le petit homme, dégringolant la pente, fut suivi de Charlie qui répétait aussi :

« Pas encore, tante Catherine.

— Ce sont les enfants de Mrs Ormonde, n'est-ce pas ?

— Vous ne les aviez pas encore vus ?

— Non, jamais. »

Et, s'adressant gaiement à Charlie, il ajouta :

« Eh bien ! vous n'avez donc pas assez grimpé, petit démon ?

— Pas encore assez haut, cria Cecil. Tenez, tante Catherine, voyez-vous là-bas, sous ce gros hêtre, toutes ces violettes ? Laissez-moi aller les cueillir, je vous en prie.

— Eh bien ! allez, mais pas trop vite ou vous vous casserez le cou. »

Les deux enfants étaient déjà partis, laissant leur panier aux pieds de Catherine.

« Je me souviens maintenant, reprit Errington, où j'ai déjà eu l'honneur de vous voir. C'était, je crois, il y a deux ou trois ans, au coin de Hyde-Park; l'aîné de ces enfants avait failli se faire écraser.

— Vraiment, vous étiez là, s'écria-t-elle avec un air de surprise si naturel que Errington ne s'y méprit pas; je me rappelle la présence du colonel et de M. Payne, mais non la vôtre.

— Alors, où donc m'avez-vous vu ? »

Cette phrase qui lui vint aux lèvres, il ne la prononça pas.

« M. Payne s'est trouvé là bien heureusement, et moi, je n'ai rien fait. L'enfant l'a échappé belle !

— Oui », murmura Catherine distraitement et les yeux baissés; puis, les relevant, elle ajouta, comme si elle se parlait à elle-même : « Vous étiez là aussi! Comme c'est étrange!

— Je ne vois rien là de bien extraordinaire, reprit-il en souriant, mais peut-être attachez-vous à ma personne quelque idée superstitieuse.

— Non, non, ce n'est pas cela; je ne suis pas superstitieuse; il est cependant étrange que nous nous soyons rencontrés là, quand si peu de temps après.... »

Mais elle se tut et, après une pause de quelques instants, elle ajouta :

« Et voici que maintenant je suis presque apparentée au colonel, je vis avec la sœur de M. Payne, et je suis là, causant avec vous,... c'est singulier.

— Ce sont de ces sortes de coïncidences qui ont lieu fréquemment, il me semble, entre personnes vivant dans le même monde », reprit Errington de plus en plus abasourdi et ne comprenant rien aux remarques qu'un fait si simple suggérait à la jeune fille et qui paraissaient se rattacher à une préoccupation dont il ne devinait pas la cause.

« Vous connaissiez M. Payne, reprit vivement Catherine; quel être excellent! Il ne vit absolument que pour les autres.

— Il est parfaitement honnête et bon, mais je crains qu'il n'ait entrepris une tâche ardue et dont le résultat est douteux. »

Catherine se demandait si ce courtois cavalier allait causer ainsi longtemps, et pourquoi il ne reprenait pas son chemin. Mais elle reprit à haute voix :

« Ce n'est pas mon avis. Si chacun s'efforçait de secourir deux ou trois malheureux, combien de souffrances de moins déjà!

— Qu'est-ce que cela? Il vaudrait mieux trouver le moyen de supprimer la pauvreté. »

En ce moment, Cecil et Charlie, les mains et les genoux couverts de terre, revinrent avec leur récolte qu'ils ajoutèrent au contenu du panier et, après une légère discussion au sujet de savoir qui des deux le porterait, on se remit en marche.

Errington passa la bride de son cheval à son bras et se mit aux côtés de Catherine, fort troublée de cette escorte.

« Alors, vous êtes disposée à vous occuper de bonnes œuvres?

— Je ne sais pas : j'aime à donner à ceux qui n'ont pas, mais j'aime trop mon propre agrément pour me sacrifier moi-même, et ce serait là le mérite. Donner de l'argent n'est rien.

— Voilà des idées bien philosophiques pour une jeune personne.

— Oh! je ne suis pas jeune, reprit Catherine, très sérieuse. Je suis plus âgée que lady Alice.

— Plus âgée d'une année ou deux, reprit-il, en souriant de ce sourire demi-paternel, demi-supérieur, qui irritait un peu sa compagne.

— Le nombre des années ne signifie rien : vous devez savoir qu'il en est qui comptent double et qui pèsent plus que d'autres.

— Pourquoi *dois-je* savoir cela? Pensez-vous que je sois un casuiste?

— Je ne puis rien penser de vous, puisque je ne vous connais pas : c'est une impression que vous me donnez, voilà tout.

— Je n'ose me vanter d'être un bon juge et je ne vois rien en moi qui puisse justifier votre opinion. »

A ce moment, le jeune Cecil, qui n'aimait pas beaucoup les conversations dont il ne pouvait prendre sa part, demanda « s'il n'était pas monsieur Errington? »

« Oui. Qui est-ce qui vous a dit mon nom?

— Je vous ai vu avec le colonel à sa réunion de chasse. Oh! il y a longtemps, et puis miss Richard et la gouvernante de baby parlent beaucoup de vous.

— Oh oui! dit Charlie, elles disent que vous avez un chien magnifique, un vrai saint-bernard, un chien comme ceux qui sauvent les gens dans la neige,... oh! que je voudrais le voir! Voudriez-vous me le montrer?

— Oui, sans doute, il faut venir lui faire une petite visite.

— Quel bonheur! Voudrez-vous nous conduire, tante

Catherine, dites? Vous savez, tante Catherine doit nous emmener aux bains de mer. Nous nous baignerons, nous irons en bateau, nous apprendrons à ramer.

— Cecil, veux-tu courir avec moi? Qui est-ce qui arrivera le premier au gros arbre.... Tante Catherine portera le panier.... »

Et les deux gamins partirent au galop.

« Ce sont deux beaux petits garçons, dit Errington; j'aime beaucoup les enfants.

— Je compte les demander à Mrs Ormonde pour quelques mois. — C'est tout ce qui me reste au monde.

— Ils ne vous ressemblent pas du tout, dit Errington en arrêtant le clair regard de ses yeux sur son visage.

— Ce sont cependant les fils de mon frère. »

Ils arrivaient à ce moment devant un sentier qui, coupant à travers champs et prairies, menait au château par un raccourci. Catherine saisit avec empressement ce prétexte pour rompre la conversation et, répondant par un refus à Cecil qui aurait mieux aimé suivre la grande route et *faire galoper* le cheval de M. Errington, elle insista sur sa fatigue et son désir de rentrer vite....

« Allons, enfants, faites vite vos adieux à M. Errington et... pas de poignées de main surtout, les vôtres sont trop sales!

— Allez, mon enfant, dit M. Errington, en donnant une petite tape amicale sur la joue de Cecil, à la prochaine occasion, je vous promets un bon temps de galop. Bonjour, mon petit Charlie;... nous nous retrouverons bientôt, miss Liddell. »

Puis, soulevant son chapeau, il se remit en selle et continua sa route, ayant deviné qu'elle préférerait rentrer seule.

« Je suis sûr qu'il m'aurait fait monter si vous aviez suivi la grande route, tante Katie », grogna Cecil d'un ton de reproche....

Pendant ce temps, Errington songeait en ralentissant inconsciemment le pas de sa monture : « Comment se fait-il qu'elle me connaisse et qu'elle dise ne m'avoir jamais vu! Elle désirait de tout son cœur se débarrasser de moi

tout à l'heure! Pourquoi? En quoi puis-je la gêner? Elle est tout à fait originale! On dirait presque qu'elle a une histoire dans son passé! C'est fâcheux pour une jeune fille! Quels beaux yeux! Elle ressemble à la Sibylle du Guérchin! Mais pourquoi m'en veut-elle? C'est absurde! Je la ferai parler, il faut que je trouve cela. »

Ici, son cheval fit un écart, ce qui interrompit le fil de ses réflexions : il en fut occupé pendant quelques minutes, le cheval se défendant sous la cravache et Catherine fut presque oubliée.

La jeune fille avait regagné la maison un peu en retard déjà pour le goûter des enfants et, comme elle craignait d'avoir fait attendre Mrs Ormonde et lady Alice, elle ôta son pardessus dans l'escalier et, le confiant à Cecil qui s'empressa de le mettre sur son dos, elle se dirigea aussitôt vers la chambre de Mrs Ormonde, où le thé était généralement servi à cette heure-là. C'était une pièce très agréable pendant les chaleurs, parce qu'elle était située à l'est, mais qui eût été froide et sombre par cette après-midi de mars, si un bon feu n'en eût égayé l'aspect.

Déjà le soleil avait disparu à l'horizon et l'appartement s'éclairait plutôt des reflets du foyer que de ceux de l'astre à son coucher; le mobilier ne méritait aucune description particulière; il datait de l'époque où « le premier gentilhomme du nom » avait pris possession du royaume; mais les canapés trop droits et les draperies peu à la mode disparaissaient sous un amoncellement de tapis de Perse et de coussins orientaux, pendant que les consoles et les cheminées s'encombraient de faïences et de porcelaines de Chine plus ou moins authentiques; Mrs Ormonde n'avait pas un goût très personnel, mais c'était une fervente admiratrice de la mode et elle avait la passion des sièges bas et confortables.

Presque certaine de trouver là réunies lady Alice et son hôtesse, Catherine s'écria de la porte :

« Lady Alice, permettez-moi de vous annoncer.... »

Elle s'arrêta court, ne voyant personne.

« Lady Alice n'est pas ici », lui répondit une voix fortement timbrée. Et un grand corps, enveloppé d'une longue

redingote de chasse et chaussé de grandes bottes, émergea du grand fauteuil où, tournant le dos à la porte, il était évidemment allongé. Catherine tressaillit légèrement, mais elle devina vite que c'était là un des hôtes annoncés dès la veille, et s'approchant un peu elle reprit :

« Mrs Ormonde est en retard sans doute ; mais elle ne va pas tarder à rentrer.

— Oui, mais le thé attend. Je parie qu'il est fait depuis longtemps déjà. Ne croyez-vous pas qu'on pourrait verser l'eau chaude ?

— Je n'y vois pas d'empêchement », dit Catherine.

Et en même temps elle enleva son chapeau, repoussant derrière ses oreilles les tresses de ses cheveux, auxquels le feu donnait des reflets d'or.

La table à thé était devant la cheminée ; elle prit une chaise et, s'asseyant en face de la théière, elle en ôta le « cosy ». Elle avait reconnu de Burg à la description que lui en avait faite sa belle-sœur et elle ne douta pas, en le voyant ainsi installé à Castleford, qu'il ne sût aussi parfaitement qui elle était.

L'admiration évidente qu'inspirait ce gentleman à Mrs Ormonde ne disposait pas la jeune fille à le juger avec beaucoup d'indulgence. Elle le pensait très infatué, très vain de sa situation de grand seigneur et très adonné au plaisir. Il n'avait pas, somme toute, l'apparence efféminée d'un viveur ; son visage bronzé, ses membres vigoureux montraient qu'il aurait pu les employer à un travail quelconque, si tel eût été son lot.

« Prenez-vous du sucre ?

— Merci. Ni sucre ni crème.

— Vraiment ! C'est très raisonnable.

— Pourquoi très raisonnable ? Il n'y a pas la moindre raison à cela ; c'est tout bonnement parce que je ne les aime pas.

— C'est très heureux d'ailleurs que tout le monde n'ait pas le même goût.

— Très heureux ! » Puis, tout en tenant sa tasse à laquelle il n'avait pas encore touché et regardant le feu, il ajouta : « Le

thé est encore la boisson la plus fortifiante, même après des fatigues considérables; les mineurs australiens savent bien cela et ceux mêmes d'entre eux qui s'enivrent d'eau-de-vie en temps ordinaire ne quittent pas leur théière dès qu'ils sont à l'ouvrage. »

En disant cela, il tournait vers elle son regard un peu moqueur.

Quant à elle, elle trouvait sa situation assez particulière et son entretien avec un inconnu un peu familier; elle eût mieux fait peut-être de le laisser seul, mais, après tout, cela importait peu. Un instant après et comme elle tournait les yeux vers la fenêtre pour voir si les dames ne rentraient pas, elle s'écria :

« Je suis bien aise que les enfants soient rentrés avant la pluie.

— Pluie de mars, avant-coureur d'avril. Vous étiez sortie avec les enfants de Mrs Ormonde?

— Oui, je les promène toutes les après-midi.

— Voilà une gouvernante comme on en voit peu », pensa de Burgh.

Puis il reprit :

« Êtes-vous ici depuis longtemps?

— Depuis environ trois semaines; les enfants sont ravis de ces promenades, je les conduis dans la campagne.

— En vérité! Vous avez pris là une heureuse initiative pour les pauvres bambins; je pense qu'on les tenait à la chaîne avant votre arrivée.

— Un peu, et les pauvres petits ne s'amusaient pas toujours; ce n'est pas gai d'être enfermé.

— Je suis tout à fait de votre avis; mais les jeunes demoiselles qui pensent comme vous ne le disent pas.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Je parie que vous le savez aussi bien que moi. Vous me faites l'effet d'une fine mouche.

— Et vous, d'une personne qui formule vite ses idées.

— Certains sujets m'inspirent plus heureusement que d'autres. »

Puis, tendant sa tasse pour en redemander une seconde, il ajouta :

« Je suis assez bon physionomiste et je parie, d'après les traits de votre visage, donner une succincte analyse de votre caractère; seulement (et il activa le feu qui brûla plus vif) cet orage a obscurci l'atmosphère et j'ai peine à voir clairement votre figure; je vais cependant vous dire ce que je pense de vous, si toutefois vous voulez bien m'écouter.

— Allez, dit-elle en riant, je vous écoute et je suis bien certaine du résultat que peut donner un examen si approfondi. Il y a cinq minutes, vous ne m'aviez jamais vue.

— Ces cinq minutes en sont bien devenues dix maintenant, mais n'importe. Ce que je puis toujours assurer, c'est que vous êtes fine et résolue, bien que vous ne soyez pas entièrement inaccessible à la crainte, et voyons.... »

Il fixait ses yeux audacieux sur ceux de la jeune fille.

« Vous avez reçu le don de la gaité, une étincelle du feu de la rébellion, et... je pourrais vous dire bien autre chose encore, mais je n'ose pas. »

Catherine riait sans contrainte.

« Ai-je bien deviné? reprit-il, après avoir attendu un instant que Catherine parlât.

— Je ne sais. On se connaît si peu soi-même.

— C'est vrai, mais en général on n'admet guère cette ignorance; d'ailleurs, à vos autres qualités, je commence à craindre que vous n'ajoutiez celle d'être dangereuse, parce que vous pouvez résister au désir de vous analyser, et c'est là un attrait auquel peu de femmes savent résister.

— Et peu d'hommes aussi, je crois. Sur ce pied-là, nous pouvons marcher à égalité.

— Non, car je ne puis admettre que l'examen d'un cœur masculin soit un sujet topique et entraînant.

— Voulez-vous encore du thé? demanda Catherine posément.

— Non, merci, je ne suis pas absolument insatiable! Mais dites-moi, reprit-il avec une sorte de familiarité qui n'avait cependant rien d'offensant, comment se fait-il qu'une personne comme vous, de votre nature (souvenez-vous que je

n'en ai pas dit la moitié de ce que j'en pense), puisse se résoudre à passer sa vie ici, à promener des gamins ou à faire du thé, pendant que les autres se divertissent ailleurs, et à recommencer chaque jour la même chose! Vous semblez faite pour toute autre chose.

— Mon Dieu! reprit Catherine un peu surprise et commençant à se douter de quelque quiproquo, je ne crois pas que j'aimerais beaucoup passer le reste de ma vie à Castleford, mais je ne compte pas y séjourner longtemps.

— Oh! très bien. Et comment vous entendez-vous avec Mrs Ormonde? C'est une gentille petite femme; mais je m'étonne infiniment qu'elle vous ait choisie.

— Et pourquoi? interrogea Catherine, qui voyait enfin sa méprise.

— Pourquoi? Mais parce que... il allait dire, en la regardant bien en face, parce que vous êtes bien trop jolie; mais les mots ne furent pas prononcés et il ajouta : parce que vous n'êtes pas la personne qu'il lui faut.

— Cependant elle me trouve parfaitement à ma place, continua Catherine sérieusement.

— Je ne comprends pas.... »

M. de Burgh allait expliquer sa pensée sans doute, quand la porte s'ouvrit et donna passage à Mrs Ormonde.

« Monsieur de Burgh! Je ne vous attendais pas si tôt! Heureusement Catherine était là pour vous offrir votre thé. Je n'ai pas besoin de vous présenter, n'est-ce pas? J'avais peur que la pluie ne vous eût prise en route, Katie?

— Nous venions de rentrer à l'instant. Mais lady Alice a-t-elle pu trouver un abri, avec son rhume?

— Quoi? vous êtes miss Liddell? dit de Burgh à Catherine, pendant qu'il avançait un siège pour Mrs Ormonde et la débarrassait de son manteau.

— Oui, vraiment; ne l'aviez-vous pas deviné?

— M. de Burgh devine cependant beaucoup de choses, mais il n'a pas deviné cela, dit Catherine lui apportant une tasse de thé.

— Alors, vous avez joué aux propos interrompus?

— Quelque chose de ce genre, oui. »

Puis, changeant brusquement de sujet de conversation, il demanda si on avait des nouvelles du vieil Errington.

« Je pense qu'il est mieux. Nous avons rencontré son fils dans les bois de Melford, dit Catherine.

— En ce cas, il aura croisé lady Alice et miss Bureton; elles allaient dans cette direction.

— Alors, je ne suis plus inquiète pour lady Alice », dit Catherine.

Et là-dessus elle prit son chapeau et quitta la chambre en laissant Mrs Ormonde en tête-à-tête avec M. de Burgh.

« Ainsi, c'est là miss Liddell, dit-il, en la suivant des yeux, sans faire grande attention à ce que lui demandait Mrs Ormonde.

— Oui, vous ne vous l'imaginiez pas ainsi, n'est-ce pas?

— Je ne me l'imaginais en aucune façon, mais elle ne ressemble nullement au portrait que vous en aviez fait.

— Comment! en avais-je trop dit?

— Oui, beaucoup trop, mais non dans le sens que vous pensez.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que vous parlez d'elle comme d'une écolière, d'une pensionnaire novice, prête à gober le premier sot compliment venu, tandis que c'est une femme, une femme accomplie, par Jupiter! et de plus une femme d'esprit. Certes, ma charmante amie, elle est votre aînée et de beaucoup.

— Oh! vous voulez me flatter, mon cher!

— Pas tout à fait, je voulais dire plutôt.... »

L'arrivée du reste de la compagnie, à laquelle s'était joint Errington, empêcha de Burgh de terminer sa phrase.

## XV

### CATHERINE TIENT LES RÊNES

Ce fut de Burgh qui, ce jour-là et le jour suivant, fut chargé du soin de conduire Catherine à table et elle le trouva fort assidu. C'était un type nouveau à étudier et qui

l'intéressait. Les Français et les Italiens qu'elle avait rencontrés à l'étranger lui avaient paru d'une politesse exagérée et les jeunes diplomates anglais un peu trop figés et raidis par l'étiquette. Il y avait en de Burgh une sorte de brusquerie qui n'excluait pas la distinction et une indifférence telle pour ce qui s'agitait autour de lui, qu'il semblait que pas un objet vivant ne fût digne de son intérêt.

Cependant, dès qu'il le voulait, il parlait avec éloquence. D'ailleurs, Catherine n'eût pas été femme si elle ne s'était pas aperçue à quel point elle excitait son attention; elle l'était, et fut flattée de l'hommage, bien que l'homme ne lui inspirât pas une confiance sans mélange. Ce bohémien de haute naissance ne respectait aucune opinion reçue, et sabrait volontiers les principes à l'aide de sa verve sceptique et railleuse. Elle n'en tenait pas moins ferme à ses idées et lui céda rarement, bien qu'ils ne se trouvassent presque jamais du même avis.

« Peut-on vous demander le nom de cet ouvrage mystérieux toujours entre vos mains? lui demanda de Burgh en s'asseyant auprès d'elle, un soir après dîner, peu de jours après son arrivée.

— C'est une chaussette de soie noire pour Cecil.

— Un des petits neveux, n'est-ce pas? Comment, vous êtes capable de tricoter? Mais cela doit être ennuyeux.

— Mais non; on fait cela sans y penser. C'est moins ennuyeux que de rester les bras croisés.

— Je ne suis pas sûr de cela. J'ai grande confiance dans les natures qui peuvent rester inoccupées; les hommes qui peuvent rester ainsi, par exemple, se créent comme une réserve de force et d'énergie, toute fraîche pour le moment de l'action. S'agiter fébrilement ne constitue pas une force.

— Je ne pense pas qu'on s'agite fiévreusement en tricotant, reprit Catherine, et elle recommença un rang de mailles.

— Bien, mais il y a en vous de l'agitation et comme une sorte de fièvre.... Vous n'êtes pas calme. — Vous voyez que je continue mon enquête sur votre caractère.

— Très intéressante occupation vraiment, dit négligemment Catherine.

— Mais oui, des plus intéressantes, et je voudrais trouver plus d'occasions de pousser mes études; mais on ne vous voit jamais; je ne sais pas où vous vous cachez tout le jour.

— Je fais de longues courses avec les enfants et.... »

Elle s'arrêta.

« Cela vous amuse donc de jouer à l'institutrice?

— Oui, pour le moment. C'est que nous sommes de vieux amis, mes petits neveux et moi.

— C'est un goût qui ne durera pas.

— Peut-être.

— Miss Bureton, lady Alice, Errington et moi devons aller demain à cheval jusqu'à Melford. Ne voulez-vous pas être de la partie?

— Merci, je ne monte pas à cheval.

— Vraiment! eh bien, voilà quelque chose de... rafraîchissant que de trouver une jeune fille qui ne soit pas folle de chevaux; mais je regrette pour vous que vous n'avez pas ce goût.

— Il est malaisé de regretter quelque chose qu'on ne connaît pas : je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir appris.

— Il n'est pas trop tard, savez-vous, et si vous vouliez me permettre d'entreprendre votre éducation, j'aurais une élève brillante avant deux mois.

— Non, merci. Je ne suis pas très brave, et j'aurais plus de peur que de plaisir.

— Allons donc! J'ai justement un cheval de dame admirable, solide comme un roc avec les actions les plus douces et un caractère... angélique. Je le ferai venir, et nous commencerons nos leçons après-demain. » De Burgh, à demi soulevé de son siège, se penchait vers elle comme pour appuyer du geste la ferveur de sa prière.... « Laissez-vous persuader; vous m'en saurez gré après.

— Non, vraiment, merci, dit Catherine en secouant la tête. Il est trop tard pour me décider; j'aimerais mieux apprendre à conduire.

— Ceci vous serait fort utile aussi. Voulez-vous un professeur? Prenez-moi, je vous en prie. »

Ces dernières paroles arrivèrent aux oreilles de Mrs Ormonde qui traversait le salon et qui s'arrêta en disant à sa belle-sœur :

« Pourquoi faut-il que vous le preniez, Cath? Est-ce pour le mal ou pour le bien? »

— Quelle sotte! » pensa de Burgh, pendant qu'avec le plus grand calme Catherine répondait :

« Oh! ce n'est pas si grave : il s'agit de m'instruire dans le bel art de conduire.

— Et vous acceptez, j'espère?

— Oui, je serai bien contente d'être capable de conduire « une paire de poneys », comme on dit en France.

— Et de faire des promenades au Park, reprit Mrs Ormonde en acceptant le siège que de Burgh lui offrait à regret; n'est-ce pas, monsieur de Burgh?

— Pourquoi non, si miss Liddell devient habile?

— C'est cela. Eh bien! Catherine, tâchez d'arriver à la perfection en vous exerçant pendant votre séjour ici, et puis, au printemps, nous louerons une maison ensemble à Londres. Je regarde toujours les affiches, vous savez; eh bien! je viens de voir annoncée une habitation qui ferait parfaitement notre affaire si vous vous joignez à nous. N'est-ce pas, monsieur de Burgh, qu'il faut qu'elle passe une saison à Londres, il le faut absolument! »

Il regarda Catherine avec attention, puis sourit :

« Il est hors de doute qu'il faut que miss Liddell soit mise au courant des délices du monde. Que serait la vie sans cela?

— J'ai bien l'intention de savoir ce qui en est, reprit Catherine, mais j'attendrai jusqu'à l'an prochain : peut-être serai-je mieux préparée à jouir de tous ces divertissements.

— Oh! ma chère Katie, il ne faut jamais remettre les choses sérieuses. A tout le moins il faut que vous soyez présentée, c'est une sorte de consécration! Du reste, je dois l'être aussi et nous pourrons faire cela ensemble.

— Mais je ne compte pas du tout me faire présenter. A quoi bon? Je n'ai pas l'ambition d'aller à la cour.

— Mais, Catherine, il est de toute nécessité que vous

prenez votre rang dans le monde; n'est-ce pas, monsieur de Burgh?

— Quelle est votre objection? dit alors M. de Burgh se tournant vers la jeune fille. Êtes-vous trop radicale ou trop dédaigneuse, ou quoi?

— Ni l'une ni l'autre : c'est tout simplement parce que je n'ai pas envie d'y aller et que je ne trouve nulle nécessité à cela.

— Vous êtes bien toujours la même, ma chère, la plus étrange fille du monde, cria Mrs Ormonde. Vous êtes toujours sûre de voir beaucoup de monde si vous restez avec nous.

— Vous savez, Ada, qu'il n'y a pas à faire de projets pour cette année, dit Catherine, et que je tiens à ne rien changer aux arrangements que j'ai pris avec miss Payne.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, dit Errington, arrivant de l'autre bout du salon; mais, si vous êtes libre, lady Alice aurait bien besoin de vous.

— Certainement, j'y vais tout de suite », dit Catherine, toujours satisfaite de faire quelque chose qui fût agréable à lui ou à sa fiancée. Et, quittant son ouvrage, elle le suivit dans le salon de musique, ainsi nommé parce qu'on y trouvait un piano à queue et une harpe, sans cordes il est vrai.

« Je ne vois pas, dit de Burgh en la suivant des yeux, qu'elle subisse votre influence autant que vous vous en flattiez.

— Vous croyez? » s'écria Mrs Ormonde avec un dépit mal dissimulé.

Le fait est qu'il était pénible de se voir enlever l'adulateur dont elle était si fière par une petite fille obstinée. Il eût fallu la patience d'une sainte pour ne pas s'écrier, avec un accent fort irrité :

« Quand vous la connaîtrez mieux, vous verrez à quel point elle est volontaire!

— C'est une disposition fâcheuse, quand on a suffisamment de fortune et de beauté pour s'y laisser aller. Il y a quelque chose de bien particulièrement attrayant dans cette fille-là, et si j'étais à la place de lady Alice, je ne serais pas

parfaitement tranquille :... ce serait une rivale dangereuse.

— Oh ! par exemple, il n'y a pas de danger avec notre sage Caton.

— Je n'en sais rien. S'il était pris une fois, il irait jusqu'au bout.

— Eh bien, monsieur de Burgh, si vous voulez réussir, prenez donc de l'avance pendant qu'il en est encore temps. Dès qu'elle sera « lancée », vous ne manquerez pas de rivaux.

— Et vous avez peur, n'est-ce pas, qu'un vieux routier comme moi ne fasse piteuse figure auprès des brillants jeunes gens de May-Fair ou de South-Kensington? »

Mrs Ormonde ne répondit qu'en jouant avec son éventail. De Burgh se mit à rire.

« Et qui la « lancera » ? demanda-t-il. »

— Moi », lui fut-il répondu, avec beaucoup de dignité.

Le réponse de Burgh fut courte et expressive. Il lança un « Oh ! » qui voulait dire beaucoup de choses et qui sembla fort impertinent à son interlocutrice, puis il ajouta :

« La jeune personne, sur toute chose, est originale. Elle ne veut pas être présentée, elle vous l'a dit clairement. »

— Est-ce que vous la croyez ? Voyons, c'était tout simplement par esprit de contradiction.

— Je ne crois pas ; elle était sincère : ce qui ne veut pas dire qu'elle ne changera pas d'opinion dès qu'elle aura goûté à la frivolité. Mais, par Jupiter ! qui est-ce qui chante ainsi ? Ce n'est pas le flageolet de lady Alice ?

— Ce doit être Catherine ; elle n'avait pas encore chanté depuis qu'elle est ici ; elle craint l'émotion.... Elle n'a pas fait de musique depuis la mort de sa mère.... »

De Burgh s'était levé et, sans rien écouter de plus, il se dirigea vers le salon voisin, laissant Mrs Ormonde fort irritée contre lui, contre Catherine et même contre le monde entier.

C'était une chanson napolitaine que chantait ainsi Catherine de sa voix riche et bien timbrée, pendant qu'Errington et un groupe de quelques personnes entouraient le piano.

« Bravo ! bravo ! ceci est tout à fait chanté à « l'italienne » . Vous avez beaucoup travaillé, n'est-ce pas, miss Liddell ? dit Errington, qui aimait la musique en connaisseur.

— C'est charmant, charmant, répétait lady Alice, dont le répertoire admiratif ne connaissait pas d'expression plus forte; vous m'apprendrez ce morceau, voulez-vous?

— Je doute qu'il soit dans votre voix, répliqua Errington.

— Bravo, Catherine! criait le colonel, je n'avais pas idée de votre talent! Allons, soyez gentille, chantez-nous de « l'anglais », *Robin Adair* par exemple.

— Mon colonel, ne me demandez pas cela, je ne puis pas le chanter.

— Comment! dit Mrs Ormonde qui s'était rapprochée du groupe, mais je vous l'ai entendu chanter vingt fois : c'était l'air favori de ma pauvre belle-mère.

— Oui, Ada, et c'est pour cela que je ne puis plus le chanter, dit-elle vite et bas, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes, rencontrant par hasard ceux d'Errington.

— Allons, dit celui-ci d'une voix décidée, n'en parlons plus. C'est bien le moins qu'une artiste ait le droit de choisir : chantez ce qu'il vous plaira, mais chantez.

— Lady Alice, voulez-vous que nous essayions ce duo de Helmer?

— Comme je regretterai la manière dont vous accompagnez, dit lady Alice, quand ce duo fut terminé; vous m'aidez sans doute, car je ne chante jamais mieux qu'avec vous. Ne viendrez-vous pas me voir à Londres? Qu'en dites-vous, Errington?

— J'espère bien, miss Liddell, que vous n'abandonnerez pas lady Alice. Lady Mary viendra vous le demander elle-même.

— Ce sera bien aimable », répondit Catherine gravement.

Oui, pensait-elle, il serait doux de voir ce ménage, de faire quelque chose qui pût leur être agréable à tous deux.... Si seulement un seul regard de *ses yeux* ne la faisait pas tressaillir!...

Comme elle quittait le piano, de Burgh, jusque-là en conférence avec le colonel, s'approcha et lui dit :

« Je viens de convenir de nos faits avec Ormonde; nous aurons la voiture avec les poneys bais (pas ceux de Mrs Ormonde) demain matin. Donc, s'il ne pleut pas, je vous

donnerai votre première leçon ; si toutefois vous voulez bien me le permettre, ajouta-t-il.

— Vous êtes vraiment bien aimable de vous donner toute cette peine.... S'il fait beau demain, c'est convenu ! Serez-vous patient ? Les poneys ne sont-ils pas un peu... difficiles ?

— Ardents, certainement, mais nullement vicieux. Ormonde les tient de moi. A quoi cela sert-il d'apprendre avec des chevaux de bois ? Vous avez dit oui, n'est-ce pas ?

— Sans doute, si Mrs Ormonde n'a pas besoin de moi.

— Elle n'en aura pas besoin », répliqua de Burgh avec assurance.

Le jour se leva brillant ; on eût dit que mars se décidait à se montrer doux et élément ; quant à de Burgh, il était plus aimable que jamais.

« Quand serez-vous prête ? demanda-t-il à Catherine en quittant la table du déjeuner.

— Prête à quoi ? répliqua Catherine.

— Comment ! à quoi ? Avez-vous déjà oublié nos projets d'hier soir ? Je venais prendre vos ordres avant de commander les chevaux, il faut profiter de ce beau temps.

— Vous avez raison, de Burgh, cria le colonel de sa voix bruyante, faites vos foins pendant que le soleil brille. Pour débiter, vous auriez pu choisir des chevaux plus tranquilles que Dick et Daudie.

— Je pense que vous ne craignez pas de me confier miss Liddell, répliqua de Burgh non sans quelque impatience. Eh bien ! dois-je demander la voiture ?

— Quand vous voudrez ; mais je crains que vous n'ayez accepté une tâche fastidieuse. »

De Burgh se mit à rire et ajouta :

« Si vous êtes désobéissante ou négligente, nous ne doublerons pas la dose, voilà tout. Dans une demi-heure, alors ? »

Catherine employa ce temps à persuader Cecil et Charlie qu'il leur fallait se passer d'elle, ce qu'ils eurent grand'peine à entendre. Il fallut que la gouvernante promît de les mener pêcher dans la petite rivière de Melford, moyennant quoi leur mauvaise humeur s'apaisa.

« Comment pouvez-vous imaginer que je puisse toucher les rênes de ces animaux fougueux? dit Catherine à de Burgh, lorsque, arrêté devant la porte, celui-ci avait peine à contenir leur impatience.

— Nous leur permettrons de courir un peu pour laisser s'évaporer leur fougue et vous vous accoutumerez bien vite à leurs gâités! Avez-vous une couverture pour miss Liddell, s'il allait pleuvoir?

— Voilà l'affaire, dit Ormonde qui surveillait le départ et qui enveloppa fort soigneusement la belle voyageuse.

— Quel train! » dit celle-ci, quand bêtes et gens eurent dépassé les grilles; mais sa remarque était faite du ton le plus paisible, et rien dans la voix n'indiquait la plus légère émotion; on voyait qu'elle sentait l'automédon maître absolu de son attelage.

« Vous n'avez pas peur, j'espère? Vous voyez que je connais leur caractère.

— Je ne suis pas très rassurée; mais c'est parce que je n'ai pas l'habitude de marcher à une telle allure.

— Oh! ils vont se calmer. Où allons-nous? Voulez-vous aller jusqu'à Gurston? Mais peut-être connaissez-vous déjà la propriété?

— Non, je serai très contente d'y aller. »

Oui, c'était une excellente idée et elle en était ravie. Peut-être trouverait-elle là un soulagement! Ce serait une consolation que ce témoignage frappant de la situation d'Errington.

« Quel curieux personnage est cet Errington! reprit de Burgh. Je ne connais que lui qui ne se soit pas laissé gêner par la prospérité complète et qui sache inspirer encore quelque intérêt, malgré une conduite irréprochable.

— Est-il aussi réellement impeccable?

— Je ne sais, mais, en tout cas, ses péchés sont bien cachés. »

Ils marchèrent quelque temps en silence. La matinée était délicieuse : le ciel bleu diapré de légers nuages blancs, le chant des oiseaux, le parfum des haies, tout chantait le délicieux réveil du printemps. Cependant Catherine sou-

pirait : elle se revoyait l'an dernier à pareille époque, et la chère morte avec elle, à Bordighiera. Ah ! qu'il y faisait délicieux aussi !

« Vous n'entendez pas, miss Liddell, ou plutôt vous n'écoutez pas, ce qui est encore moins poli, disait de Burgh en souriant.

— Pardonnez-moi ! Oui, j'étais distraite.... Que disiez-vous ?

— Que peut-être c'est parce que vous êtes très amateur de la vie de campagne que vous démolissez avec tant d'entrain les projets citadins de Mrs Ormonde ?

— J'aime beaucoup la campagne, mais je ne connais pas bien ce que vous appelez « la vie de campagne » et je ne suis pas bien sûre que je l'aimerais.

— Quelle raison alors avez-vous de dédaigner si fort les bals, les théâtres, la *season* enfin ?

— Aucune, excepté mon deuil qui est trop profond pour tous ces divertissements.

— Ah ! parfaitement ! Excusez-moi. C'est que Mrs Ormonde ne compte pas cela pour beaucoup. Il lui faudrait un double et triple deuil pour arrêter son essor !

— Vous savez qu'on est mauvais juge pour les autres.

— Vous avez raison ; de plus, vous êtes la prudence même. Oh ! je vois que je ne suis pas au bout de mes observations sur votre caractère, » poursuivit-il avec un sourire un peu forcé. »

Puis, montrant du bout du fouet les deux poneys, il ajouta :

« Vous voyez comme les voilà devenus raisonnables : je vais vous donner les guides dans un moment.

— J'aurais mieux fait de débiter avec quelque chose de plus paisible », dit Catherine avec une nuance d'inquiétude.

De Burgh se mit à rire.

« Allons, courage ! Tenez, nous voilà dans un bon chemin où rien ne peut vous embarrasser ; vous allez changer de place avec moi, s'il vous plaît ! Là, maintenant prenez les rênes entre vos doigts ; bon ! Un petit coup de poignet pour les assujettir, ... je vais soutenir votre main pendant quelques

minutes;... maintenant, ayez soin de ne pas laisser le bout du fouet toucher vos animaux; là, vous voilà bien! Je parie que vous serez passée maîtresse avant qu'il soit un mois, si nous sortons tous les jours, bien entendu.

— Vous vous donneriez cette peine? s'écria Catherine.

— Oui, je vous assure, et bien plus encore; rien ne me coûte lorsque la besogne me plaît: tenez-les tranquilles, n'est-ce pas? et ne les perdez pas des yeux.... Quand vous serez là-bas près de ces arbres, vous tournerez à gauche.

— Vraiment, cela ne paraît pas trop difficile. Ils ont l'air d'aller tout droit par plaisir, dit-elle après un moment.

— Ce sont de fameuses bêtes, et puis rien ne les distrait ici. »

Pendant le reste de la route, de Burgh ne s'occupa plus que de sa leçon, et Catherine s'amusa beaucoup.

Arrivée en vue des grilles, elle pria son compagnon de reprendre les guides. Elle voulait avoir toute liberté de bien regarder.

C'était une magnifique propriété, un peu plate peut-être, mais très vaste, avec de beaux arbres et un très joli lac, au milieu duquel coulait la petite rivière, où Charlie et Cecil devaient pêcher. Le château était superbe, les jardins fort étendus et tenus dans la perfection; enfin, on sentait partout l'opulence.

« Il faut beaucoup d'argent, n'est-ce pas, pour entretenir une habitation comme celle-ci? » interrogea Catherine, rompant un silence qui avait duré quelques minutes, car de Burgh ne parlait que lorsqu'il avait quelque chose à dire.

« Deux cent cinquante mille francs peut-être.

— M. Errington est-il donc si riche?

— Son père l'est bien davantage et c'est pour lui qu'il avait acheté cette terre. On dit qu'il est mal en point, le pauvre homme.

— Deux cent cinquante mille francs, c'est toute une fortune.

— Hum! je ne trouverais pas bien difficile d'en voir le bout.

— Cependant vous êtes riche!

— Riche! c'est selon. Je passe ma vie à frôler la banque-route et je n'ai jamais d'argent comptant.

— Mais vous avez toujours vécu à votre guise?

— En escomptant l'avenir et à un taux exagéré, reprit-il avec une sorte de candeur qui amusait beaucoup son interlocutrice. Mais voilà de ces choses que vous ne comprenez pas.

— Si, parfaitement, et je sais par moi-même que c'est très désagréable de n'avoir pas d'argent.

— Les femmes pourtant s'en passent plus facilement que nous.

— Pourquoi?

— Parce que nous avons beaucoup plus de besoins.

— Mais au moins vous avez la possibilité d'en gagner.

— D'en gagner? Oh! ceci est un autre point de vue.

— J'aurais bien voulu réussir à en gagner.

— Vous savez que je vous avais prise pour l'institutrice des enfants. Jamais je n'aurais deviné que vous fussiez « une héritière ». Elles sont si haïssables en général.

— J'apprécie le compliment, je vous assure.

— Remarquez, c'est leur argent qui me plairait et pas elles surtout.

— Voilà de la franchise, j'espère.

— Ce qui veut dire que vous me trouvez passablement brutal, miss Liddell, et vous avez raison, mais laissez-moi plaider les circonstances atténuantes. En voici une : j'ai trouvé la gouvernante assez agréable pour oser offrir mes services à l'héritière. Voulez-vous prendre les guides? Voulez-vous les prendre pour toujours?

— Merci, pas encore, lorsque nous serons sur la route si vous voulez bien, répondit la jeune fille se refusant à comprendre le double sens de la phrase. — Vous n'êtes pas démocrate, je suppose, monsieur de Burgh?

— Démocrate, non. Je n'ai pas beaucoup de goût pour la politique, mais je vous avoue que s'il fallait que Sa Majesté Satan prît la haute main chez nous et persuadât aux classes inférieures qu'il est inutile de nous servir et de nous obéir, je déclinerai l'honneur d'y rester plus longtemps, et à l'aide

d'une bonne balle de pistolet je descendrais plus bas encore et j'aurais chance de trouver meilleure compagnie.

— Une compagnie plus à votre goût, voulez-vous dire, répliqua Catherine en riant, — car elle trouvait au moins inutile de lui faire voir qu'elle n'était pas de son avis. En vérité, vous ne ressemblez à personne! sinon peut-être à quelque haut et puissant baron du moyen âge. »

De Burgh sourit comme si la comparaison le flattait.

« Dites tout de suite que je vous fais l'effet d'un brigand de mélodrame, d'un de ces personnages embusqués dans quelque château fort, qui arrachait les dents d'un juif avant son déjeuner et faisait rôtir un bourgeois avant son diner. Si c'est là l'opinion que vous avez de moi, je m'étonne que, douée comme vous l'êtes, des attractions les plus séduisantes pour les gaillards de cette trempe, l'argent et la beauté, vous restiez sans terreur dans mon voisinage.

— Ah! c'est que vous savez si bien dissimuler, que je n'ai pas cru au danger, répondit Catherine en riant. C'est égal, vous n'êtes pas du tout « moderne ».

— J'accepte le compliment.

— Je ne voulais pas vous en faire ici. Quand nous sortirons des grilles, je reprendrai les guides, n'est-ce pas?

— Certainement : seulement je vous avertis que les chevaux vont sentir l'écurie, et qu'ils fourniront du train. Mais vous conviendrez qu'ils se sont conduits à merveille. »

Le reste de la promenade se passa en instructions données et reçues, et, en fin de compte, Catherine s'étonna que le temps eût passé si vite.

En dépit du peu de sympathie qui lui inspiraient ses opinions et ses sentiments, de Burgh l'amusait et même l'intéressait. Il y avait en lui quelque chose de positivement original qui l'attirait plus qu'elle ne consentait à se l'avouer, et bien qu'elle sentit qu'elle jouait un peu avec le feu, cet attrait de curiosité donnait le change au moins à ses préoccupations habituelles. D'autre part, elle avait pu se convaincre de l'opulence d'Errington et elle rapportait de sa promenade ses remords moins lourds, en même temps qu'une excitation physique, agréable résultat de sa course au grand air.

« Par ma foi ! s'écria le colonel dès qu'elle eut pris place à la table du lunch, la promenade en voiture vous réussit, ... je vous conseille de poursuivre le traitement. En êtes-vous content, de Burgh ? »

— Mais très suffisamment. Miss Liddell est peut-être moins hardie que je n'aurais supposé ; mais le courage n'est qu'un résultat de l'habitude. Je vous demanderai un peu de cette viande froide, Ormonde. »

De Burgh garda ensuite le silence jusqu'à la fin du repas.

Ce soir-là Errington vint s'asseoir près de Catherine, sur un canapé placé un peu à l'écart, et pendant que miss Bureton exécutait de brillants exercices sur le clavier, il lui dit :

« Saviez-vous que mon père avait été très lié avec votre oncle ? J'en parlais tout à l'heure à Ormonde et je lui rappelais qu'on m'avait conduit lui faire visite un jour, il y a longtemps, j'étais encore au collège, dans un quartier très retiré, du côté de Regent's-Park ! A cette époque, mon père partit pour Calcutta et il perdit de vue son vieil ami ! »

Catherine avait plusieurs fois rougi et pâli pendant qu'il parlait ainsi, et tout ce qu'elle put faire, ce fut de murmurer :

« Oui, en effet, je crois avoir entendu dire qu'ils s'étaient connus jadis. »

— Alors, vous pouvez accepter mon amitié comme un héritage, dit gracieusement Errington ; je dirai à mon père que j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance, bien qu'hélas ! il prenne intérêt à peu de choses maintenant. Lady Alice et moi comptons bien, n'est-ce pas, avoir le plaisir de vous voir à Londres ? Je vais la remettre demain aux soins de sa tante, et je crains de ne pouvoir revenir avant votre départ.

— Vous êtes bien aimables tous deux », reprit Catherine tâchant de dominer son trouble, bien qu'elle se sentît prise d'une folle envie de fuir et d'aller cacher son visage rougissant dans quelque endroit obscur.

Errington s'aperçut qu'elle était encore plus troublée que de coutume, de sorte qu'il céda bientôt sa place à de Burgh, qui la conserva toute la soirée.

Il plut dans la matinée du lendemain et le temps se montra si incertain tout le reste de la semaine, que Catherine ne put prendre qu'une autre leçon avant la dispersion générale; de Burgh, à son regret, se vit obligé de prendre congé.

Catherine, au contraire, prolongea son séjour, le petit Charlie ayant attrapé un gros rhume en glissant dans l'eau le jour de sa fameuse pêche. Le pauvre petit semblait tellement soulagé par la présence de sa tante, il pressait si tendrement de sa petite main brûlante la main fraîche de la jeune fille, qu'elle ne put se résoudre à quitter le petit malade. Elle ne lui dit un tendre adieu que le jour où elle vit le petit convalescent, pâle et maigre encore, mais assez bien pour se lever et jouer avec son frère; alors elle fixa son départ, pressée de se mettre en quête de quelque lieu de bain de mer, où le petit invalide pût aller reprendre ses forces.

## XVI

### ON TIENT CONSEIL

De Burgh s'était hâté de revenir à Castleford après une courte absence, mais Catherine, tout occupée du cher petit malade, n'avait plus prêté qu'une oreille distraite aux discours de son fougueux admirateur. Celui-ci s'en plaignait fort, avec la sorte de franche brusquerie qui lui était naturelle.

« Cette miss Liddell, disait-il au colonel en fumant avec lui, est un spécimen tout particulier de son sexe. Elle sait parfaitement que pour personne je ne me donnerais la peine de combiner des leçons comme celles que je lui donne. Eh bien, elle ne se fait aucun scrupule de faire manquer nos rendez-vous! Compte-t-elle adopter les enfants de votre femme? Peu d'hommes se soucieraient de prendre une femme déjà pourvue de grands marmots tout venus comme ceux-là.

— Ah bah ! N'ayez pas peur. Dès qu'elle aura le cœur pris, elle les oubliera bien vite. Poussez donc votre siège plus vigoureusement.

— C'est commode à dire. Je ne suis jamais qu'à distance respectueuse de la forteresse ; de plus, il y a dans cette fille quelque chose d'indéfinissable. Si c'était une femme comme les autres, ou capricieuse, ou volontaire, ou ordinaire, j'aurais bientôt fait et je ne viserais que la cassette ; mais je ne peux agir ainsi dans cette affaire-là, j'ai aussi envie de la femme que des écus.

— Je ne vois rien qui vous empêche de vous emparer des deux ; ce n'est pas la timidité qui vous a jamais empêché de réussir, n'est-ce pas ?

— Peut-être bien. »

Et de Burgh continua son cigare, l'air pensif.

« Alors vous nous quittez demain ?

— Quand retourne-t-elle à Londres ?

— Lundi, je crois.

— Je partirai donc après-demain. Voilà le vieux de Burgh de retour d'Italie, il faut que j'aille lui faire ma cour et lui annoncer que j'ai trouvé une compagne pour les bons comme pour les mauvais jours ; cela va rétablir mon crédit. Donnez-moi l'adresse de miss Liddell, j'aurai peut-être autant d'occasions de la voir là-bas qu'ici, où elle est toujours enfermée dans la nursery. Ce n'est pas une bégueule à préjugés et elle me permettra peut-être de sortir avec elle. »

Ainsi fit-il, et maintes fois sa carte fut déposée à la porte de miss Payne ; et comme Catherine retarda encore son retour de plusieurs jours, son impatience ne fit que s'en accroître.

Dès l'arrivée de Catherine, miss Payne fut frappée de l'air d'animation qui régnait dans toute sa contenance et qui donnait plus d'éclat même au son de sa voix.

« Je pensais quelquefois que vous ne reviendriez plus, disait miss Payne à sa jeune amie en l'aidant à se débarrasser de son manteau de voyage ; mais enfin vous voilà, et, de plus, comme j'aime à vous voir.

— Je vous arrive, répondit Catherine en embrassant la

vieille fille — chose très rare, — pleine d'un projet qui me sourit beaucoup et pour lequel j'ai besoin de vous.

— Nous sommes seules, ma chère, et je vous écoute.

— Eh bien! pour commencer, je vous dirai qu'à mon arrivée à Castleford, j'ai trouvé les enfants sinon tout à fait négligés, mais assez isolés et entièrement confiés aux soins d'une gouvernante très vulgaire. Le petit Charlie n'a pas sept ans, il est très délicat, il vient d'avoir une bronchite assez grave et j'en suis un peu inquiète. Je voudrais le conduire au bord de la mer et, de plus, j'aimerais que vous y vinssiez avec nous, ma chère miss Payne, et que nous pussions trouver une petite maison avec un jardin. Ne pourrions-nous pas louer celle-ci avantageusement pendant la *season*? Qu'en dites-vous? »

Pendant ce long discours, la figure de miss Payne s'était adoucie (elle avait craint d'abord l'annonce de projets matrimoniaux); cependant elle présenta quelques observations.

Elle trouvait la générosité de Catherine un peu imprudente....

Mrs Ormonde ne conclurait-elle pas, de ce séjour, la possibilité que Catherine pût se charger tout à fait des enfants? Ce serait peu sage....

« Mais, chère miss Payne, c'est mon intention formelle, vous savez.

— Eh bien! ce n'est pas raisonnable, même pour les enfants, ma chère Catherine; supposez que vous vous mariiez d'ici un ou deux ans, que ferez-vous de ces enfants qui se regarderont comme les vôtres?

— Vous avez raison, parce que vous ne pouvez pas savoir que je suis résolue à ne pas me marier; mais laissons l'avenir et ne parlons que du présent: la chose est bien simple. Le colonel et sa femme doivent venir passer deux mois à Londres, je prendrai les enfants pendant ce temps-là, que nous passerons paisiblement au bord de la mer. »

Miss Payne réfléchissait toujours; elle reprit :

« Votre idée à propos de la location de cette maison est bonne! D'ailleurs, je serai charmée de vous être agréable. Où irions-nous?

— C'est à vous de décider cela. »

Après quelques hésitations, le choix se fixa sur Sandbourne, petit port du Dorsetshire, suffisamment retiré et à commode distance de la capitale, possédant une belle plage de sable et situé dans une contrée un peu plus accidentée que ne le sont habituellement les bords de la mer. Les amies décidèrent donc « en conseil » qu'on irait « visiter » Sandbourne.

« Allons-y dès demain, voulez-vous? dit Catherine, enchantée. Un jour nous suffira pour battre le pays et nous serons de retour le lendemain; vous êtes bien aimable, miss Payne, de vous prêter ainsi à mes désirs.

— Demain c'est un peu court, mais après-demain me conviendra très bien. Donnez un coup d'œil à ces cartes de visite qui vous attendent depuis quelques jours. »

Catherine les prit, accompagnant chaque nom qu'elle lisait d'une petite biographie explicative: « Mistress Tracey; charmante! Je serai charmée de la voir!

« Lady Mary Vincent. — Oh! je n'eusse pas cru à une visite si prompte: j'irai la voir demain; j'aime beaucoup sa nièce, lady Alice, qui doit épouser prochainement un homme remarquable, un peu trop supérieur peut-être; il ne se trompe jamais et n'a pas de faiblesses. — Il va entrer au Parlement et je crois qu'il a tout ce qu'il faut pour devenir un homme d'État.

« Ah! Fitz Stephen de Burgh — et un léger sourire plissa sa lèvre. — Je ne croyais pas qu'il fût à Londres, et surtout qu'il vînt me faire visite — je l'aurais cru piqué! Il est si autoritaire et si gâté! Il ne paraissait pas trop content que je préférasse la société de Charlie à la sienne.

— Est-ce un jeune homme riche? interrogea miss Payne.

— Il n'est pas très jeune et je ne le crois pas riche, bien qu'il ait un château, une meute et des chevaux; c'est un parent éloigné d'Ormonde.

— Ce doit être un panier percé qui en veut à votre argent.

— C'est bien possible; mais ne vous alarmez pas, ma chère miss Payne, je suis très en garde et les attentions

qu'on peut prodiguer à ma fortune me laissent fort calme, car c'est un sentiment qui n'a rien de flatteur. M. de Burgh a un esprit original qui m'amuse, parce qu'il ne ressemble à aucun autre. Il se targue des défauts qu'on dissimule habituellement; mais quelque libres que soient ses manières, je les préfère de beaucoup à celles du colonel Ormonde.

— Le colonel est cependant le type accompli de l'homme à la mode!

— Tant pis pour la mode, en ce cas! Cependant je suis injuste, car il est fort aimable pour moi. »

Quelques jours se passèrent, assez agréables pour Catherine : elle avait assez bien réussi à éloigner les pensées qui la tourmentaient d'habitude et trouvait un soulagement au projet d'adoption qu'elle mûrissait. Elle entrevoyait là un intérêt à mettre dans sa vie et la possibilité de se créer un intérieur tout en renonçant au mariage. Elle était trop loyale vis-à-vis d'elle-même pour se dissimuler qu'elle écartait volontairement de son chemin le but auquel doit tendre tout cœur de femme, c'est-à-dire une affection légitime et profonde, mais elle espérait la remplacer par le dévouement, par la tendresse presque maternelle que lui inspiraient les deux petits, enfin par l'espoir que le bien qu'elle leur ferait pourrait devenir l'excuse et l'expiation de sa faute.

Il est peu d'obstacles matériels qui résistent longtemps au mot magique « argent ». Aussi l'expédition de Sandbourne eut-elle un plein succès. Le temps était délicieux; Catherine trouva le site charmant et gai; la petite ville, abritée du côté du nord par un joli bois dont les vertes frondaisons descendaient pêle-mêle avec de beaux rochers jusque sur la plage, se trouvait aussi défendue chaudement : les sables dorés de la baie se laissaient mollement caresser par les vagues, tandis qu'une petite île verdoyante, couronnée d'une vieille tour en ruines, formait un point de vue charmant de la rive.

Parmi plusieurs villas, une surtout séduisit Catherine, peut-être parce qu'elle avait un aspect moins « moderne »,

moins élégant, mais surtout parce que, perchée sur la falaise, elle dominait la mer et la petite île avec sa tour ruinée. Quoi qu'il en fût et malgré d'autres offres de « l'agent » qui n'était justement pas chargé de louer « Cliff Cottage » et qui proposait des habitations plus confortables et plus brillantes, Catherine décida qu'on écrirait au propriétaire de Cliff Cottage, en ce moment sur la rivière de Gênes, et qu'on attendrait sa réponse.

Le hasard voulut que Sandbourne possédât une « école préparatoire pour les jeunes garçons », bonne chance à saisir pour commencer les chers petits, dont l'éducation première avait été fort négligée. Catherine savait que le colonel avait le projet de les mettre promptement au collège; mais elle savait aussi que, en sa qualité de « tante riche », ses désirs étaient des lois aux yeux du beau-frère, et qu'à sa demande il consentirait facilement à ce qu'elle préparât un peu leur entrée dans la vie publique par quelques études préliminaires.

Catherine ne tarda pas à aller faire une visite à sa protégée, Rachel Trant. Celle-ci la reçut avec l'expression de la joie la plus vive, et, répondant aux questions qu'elle lui fit, lui raconta que mistress Needham, à laquelle Catherine l'avait adressée, lui avait procuré des clientes; ces clientes lui avaient demandé de travailler chez elles, ce qui lui avait beaucoup coûté : mais elle avait constaté que cet effort lui avait été salutaire.

« Rien cependant, miss Liddell, ne m'a fait plus de plaisir que les livres que vous avez eu la bonté de me prêter! J'en excepte cependant la joie que j'ai de vous voir, car ce n'est qu'en votre présence que je sens que je puis vivre autrement qu'une machine. Pour vous, pour répondre à votre compassion et à votre confiance, je puis me résigner. Avec le temps, peut-être mes blessures seront-elles moins douloureuses; mais, croyez-le, il est bien dur d'envisager la vie quand aucun espoir ne l'éclaire.

— Mais, Rachel, voilà des paroles que vous ne devez pas prononcer! Vous n'êtes plus isolée, puisque vous avez trouvé une amie. Ayez courage, prenez des forces, tâchez de n'être

plus si pâle, de n'être plus si triste! Nous sommes jeunes! Qui sait si l'avenir ne nous réserve pas de meilleurs jours? »

Elles causèrent longtemps, Catherine oubliant et faisant oublier qu'il existait une différence de niveau social entre la riche héritière et l'humble fille qu'elle avait sauvée de la misère et du désespoir.

## DEUXIÈME PARTIE

---

### I

#### MISTRESS NEEDHAM

Lorsque Catherine rentra, miss Payne n'était pas seule. En face d'elle, sur le canapé, une grosse dame était assise : bien mise, avec des yeux brillants et un teint coloré, elle tenait entr'ouvert sur ses genoux un sac de maroquin noir qui contenait force papiers, et elle parlait d'un son de voix très vif et très décidé, lorsque Catherine fit son apparition.

« Voici miss Liddell, fit miss Payne.

— Ah ! je suis enchantée ! » s'écria la dame.

Et, se levant avec empressement, elle fit tomber son sac, dont le contenu s'éparpilla en tous sens.

« Merci mille fois, ne vous donnez pas la peine, disait-elle pendant que Catherine se baissait poliment pour ramasser les papiers, lettres, documents, etc., qui jonchaient le tapis. — Je suis si fâchée, ... cela m'arrive toujours ; mais, ma chère miss Liddell, voici ce que je viens vous demander. »

Là-dessus, avec autant d'abondance que de vivacité, elle lui expliqua qu'elle avait organisé une vente en faveur du Refuge des enfants abandonnés, et qu'elle venait la prier d'en tenir une des boutiques.

Catherine refusa poliment, s'excusant sur son grand deuil, et déclara qu'elle serait enchantée de prendre sa part du succès de l'œuvre en envoyant un chèque.

« Bien, je vous remercie de tout mon cœur, et je suis charmée en tout cas d'avoir fait votre connaissance. M. Payne m'a dit combien vous vous étiez intéressée à des entreprises charitables. Ses procédés ne sont pas toujours les miens et mon énergie s'emploie autrement, car je ne suis pas ce qu'on appelle une âme pieuse; cependant je ne nie pas que la religion n'ait du bon; elle en a, et elle est nécessaire.

— La religion vous est très obligée, j'en suis sûre, reprit miss Payne, de la bonne opinion que vous avez d'elle; mais comment vous entendez-vous si bien avec mon frère?

— Nous nous arrangeons parfaitement, je vous assure; je le considère comme un fanatique, lui me traite de païenne; mais, comme tous deux nous avons le culte de l'humanité, nous nous rencontrons sur ce même terrain. M. Payne m'a dit que vous connaissez fort peu Londres, miss Liddell, je serais très heureuse à l'occasion de vous en faire voir les aspects les plus intéressants.... Mais je suis si occupée avec tous mes journaux, mon temps ne m'appartient pas.

— Est-ce que vous écrivez dans les journaux? s'écria Catherine, aussi étonnée qu'amusée.

— Oui, sans doute, si vous entendez par *écrire* ramasser les miettes de pain qui tombent de la table des hommes politiques! Je trouve encore à glaner après eux et je me hâte de glisser ma prose partout où quelque conteur négligent a laissé une petite place vide! — Comment! dit-elle tout à coup en regardant sa montre, déjà quatre heures! Hélas! il faut que je m'en aille! J'ai la réception de M. Rayner à son atelier, puis les expériences des sourds-muets, ensuite l'exposition de la nouvelle Compagnie artistique de photographie, tout cela avant la Chambre, où je dois aller rédiger un « A vol d'oiseau » pour l'Australie, ... le bateau part demain!

— De grâce, ma chère mistress Needham, permettez-nous de respirer un moment, s'écria Catherine; que de choses, grand Dieu! et avec tout cela vous pourrez me montrer Londres?

— Oui sans doute; aussi j'espère que vous ne manquerez pas de me faire savoir l'époque où vous reviendrez de la mer. Je vous ferai assister à une séance de la Chambre. Je

ne suis pas très « high life », mais j'ai à peu près mes entrées partout. En attendant, au revoir ! votre charmante conversation m'a fait oublier l'heure.... »

Elle disparut après une poignée de main pleine d'effusion.

« *Votre* agréable conversation, a-t-elle dit, reprit miss Payne après son départ ; je voudrais savoir combien de paroles, vous ou moi, nous avons pu prononcer. Dieu ! quel tourbillon, j'en suis tout étourdie. Gilbert aurait bien pu nous épargner cette visite.

— Elle ne me déplaît pas, fit Catherine ; il y a de la sincérité, de la bonté dans tout ce qu'elle dit, et cela ne m'ennuierait pas de pénétrer dans sa société. En attendant, il faut que je lui envoie mon chèque.

— Vous n'en aurez pas pour très longtemps si vous donnez aussi libéralement à gauche et à droite. »

Catherine sourit et dit qu'elle remettrait le chèque à Bertie, qui devait venir ce soir-là.

Cecil et Charlie ne se tenaient pas de joie quand ils arrivèrent à Londres pour y rejoindre leur tante. Il avait été convenu que miss Payne leur donnerait l'hospitalité un jour ou deux, à Wilton-Street, en attendant le vrai départ pour Sandbourne, et Catherine alla les prendre à la gare pour les amener chez sa vieille amie. Elle ne fut pas peu contrariée, en descendant de voiture à la porte de la maison, d'y rencontrer de Burgh déposant une nouvelle carte.

« Par ma foi ! voici la première fois que le hasard me favorise, dit-il en ouvrant la portière de la voiture pour qu'elle pût descendre, je vous ai toujours trouvée sortie. Bonjour, mes enfants, vous n'êtes pas fâchés de venir à Londres, je suppose ?

— Oh ! mais nous n'allons pas y rester, répondit aussitôt Cecil, nous allons aller à la mer, nous allons voir des bateaux, des....

— Charlie, mon chéri, monte vite, le thé doit t'attendre ; cours, et toi aussi, Cecil, allez vite.

— Allez-vous me trouver indiscret si je vous demande de

me recevoir? dit de Burgh, avec quelque chose de véritablement suppliant dans le son de sa voix.

— Pas du tout, répondit Catherine avec politesse, quoiqu'elle eût sensiblement préféré le voir s'éloigner. Sarah! voulez-vous prendre les enfants et les faire goûter? ils ont faim, j'en suis sûre. »

La femme de chambre de miss Payne sembla flattée de la mission qu'on lui confiait et, prenant la main de Charlie, elle entra dans la maison, suivie de Cecil, pendant que Catherine et de Burg se rendaient au salon.

« Étiez-vous réellement sortie toutes les fois que je vous ai demandée? lui demanda de Burgh pendant qu'elle ôtait son chapeau.

— Sans doute; pensez-vous que je me dérobe à mes visiteurs?

— C'est que, reprit de Burgh dont la physionomie exprimait une sorte de timidité, je ne sais si je suis très apprécié ici.

— Ce que vous dites là n'est pas aimable, monsieur de Burgh. Ai-je jamais été impolie envers vous?

— Non, certes! je suis absurde. Au surplus, est-il vrai que vous partiez demain pour quelque endroit ignoré?

— Oui, certainement.

— Vous avez peut-être raison. Je trouve Londres assomant, quoique, en général, les femmes s'y trouvent comme en paradis.

— J'aime bien Londres et c'est là sans doute que je planterai ma tente.

— Vous êtes bien jeune pour faire ainsi des plans d'avenir.

— Quoi qu'il en soit, j'en ai fait et qui me plaisent!

— C'est affaire à vous! Arranger son avenir à dix-neuf ans!

— Vous voulez, je crois, dit Catherine en riant, me faire avouer mon âge?

— Ma foi non, car il me semble que je le sais. L'endroit que vous avez choisi est-il loin de Londres?

— Trois heures et demie, sur le South-Western.

— J'espère que vous me permettrez d'aller vous y présenter mes devoirs?

— Certainement, nous serons enchantées de votre visite.

— Je veux l'espérer, bien que vous ne soyez pas très encourageante. Si les routes le permettent, nous pourrions reprendre nos leçons.

— Mais oui, peut-être. En attendant, je vais acheter soit un panier et un âne, soit un poney pour les enfants.

— Je pense qu'il y a un bateau quelconque qui conduit là. Je pourrai au moins admirer de loin, si je ne suis pas admis dans le sanctuaire. »

Il se tut un moment comme s'il suivait une pensée intérieure et agréable; puis, se réveillant soudain, il ajouta :

« Savez-vous la nouvelle? Le vieux M. Errington est mort subitement la nuit dernière.

— Vraiment! s'écria Catherine, devenue attentive. Ah! j'en suis très fâchée. Voilà le mariage reculé sans doute; on avait au contraire pensé à le célébrer plus tôt, à cause de l'état si précaire du pauvre vieillard. M. Errington était-il là?

— Oui : Errington ne quittait pas son père dans les dernières semaines. Le mariage sera retardé, je n'en doute pas.

— Ce sera une grande contrariété.

— Pour qui?

— Mais pour tous deux, je pense.

— Les croyez-vous très épris l'un de l'autre?

— Mais je le crois. Chacun a sa manière de sentir, et M. Errington vous ressemble si peu...

— Et m'est tellement supérieur, voulez-vous dire?

— Je n'ai rien dit de pareil, monsieur de Burgh.

— Non, certainement, et je n'ai aucun droit à vouloir deviner ce que vous pouvez penser; vous avez raison, je suis très différent d'Errington, autant que vous êtes peu semblable à lady Alice. Peut-être, si vous étiez à sa place, l'impassible gentleman se sentirait-il plus rapproché de notre humanité. »

En disant ces mots, les yeux noirs de Burgh exprimaient une si vive admiration, que Catherine ne put s'empêcher de rougir; son cœur battit plus vite, sous une impression de dépit qu'elle ne pouvait maîtriser.

« Vous avez beaucoup d'imagination, monsieur de Burgh,

reprit-elle avec quelque hauteur; je ne puis ni comprendre ni partager vos idées.

— Mes idées ou mes pensées sont pourtant très habituées à se trouver en votre compagnie.

— Il est vraiment audacieux », pensa Catherine.

Puis elle ajouta :

« M. Errington doit avoir beaucoup de chagrin. Je le crois sensible, malgré son calme et sa froideur.

— Oh! soyez sûre qu'il a toutes les vertus qu'on peut avoir. En tout cas, il doit à son père de le regretter, car le pauvre homme a travaillé sa vie entière à lui assurer une large existence.

— N'a-t-il ni frères, ni sœurs?

— Si, deux sœurs plus âgées que lui et toutes deux mariées. »

Ici, un court silence, que Catherine ne se souciait pas d'interrompre; elle était irritée. Les observations de de Burgh l'avaient troublée, mais il lui était difficile de lui donner congé, et le visiteur, lui, semblait fort agréablement installé; heureusement, ce silence embarrassant fut fort à propos rompu par Cecil qui se précipita dans la chambre en criant :

« Tante Katie, le thé est prêt, on vous attend. Vous savez, il y a un beau pâté de volaille et des tartines beurrées, et puis un chat, un chat superbe.

— Comment, un chat, pour le goûter? dit Catherine en riant, pendant que le petit homme cherchait à l'entraîner.

— Non, comme vous êtes méchante! Le chat est couché sur un fauteuil. Mais venez, la dame a dit de vous dire que le thé va refroidir.

— Ceci signifie que l'audience est terminée », dit de Burgh.

Et il se leva, en ajoutant avec un sourire contraint :

« Vous n'en êtes pas désolée? — Eh bien! jeune homme, continua-t-il en s'adressant à Cecil qui le dévisageait avec cette persistance que mettent les enfants à considérer les objets qui les fascinent tout en leur faisant un peu peur, on dirait que vous ne m'avez jamais vu. Qu'est-ce qu'il y a?

— Je trouve que vous ressemblez.... »

Ici l'enfant s'arrêta.

« Eh bien, à qui? »

Cecil serrait ferme la main protectrice de sa tante, mais cependant il hésitait.

« Eh bien, à qui ressemble M. de Burgh? dit-elle.

— A l'oncle méchant, dans les *Enfants de la forêt*, vous savez, ce beau livre que vous m'avez donné, tante Katie! »

De Burgh se mit à rire.

« Je t'assure, mon garçon, que tu ne me trouverais pas un méchant oncle », si, par hasard, tu devenais mon neveu.

— Mais je n'ai pas d'oncle, moi, n'est-ce pas, tante Katie?

— Non, rien qu'une tante, mais la perle des tantes! Aussi, il faut tâcher de lui obéir et d'être un bon garçon. Il ne faut pas prendre exemple sur moi, je n'ai jamais voulu faire ce qu'on me demandait; aussi vous voyez ce qui est arrivé!

— Qu'est-ce qui est arrivé? » dit Cecil en le regardant toujours fixement.

Mais soudain, se ravisant, comme si ses pensées eussent subitement pris un autre cours, il cria :

« Mais, venez donc, tante Katie, les gâteaux seront froids.

— Allons, je ne veux pas vous retenir plus longtemps loin du festin. »

Puis à Cecil :

« Voyons, mon brave, veux-tu que j'aille te voir à..., à Sandbourne? je t'emmènerai faire une promenade dans mon bateau, un grand bateau!...

— Oh oui! Quel bonheur!

— Tu viendrais donc volontiers avec « l'oncle méchant »?

— Oui, si tante Catherine venait aussi.

— Elle viendra. Allons, adieu, miss Liddell. Je n'oublierai pas... Sandbourne. »

Ce disant, de Burgh disparut.

Le jour suivant, miss Payne escorta sa famille improvisée jusqu'à la retraite maritime qu'elle s'était choisie, puis revint chez elle pour s'occuper des détails que nécessitait la location de sa maison de ville.

Catherine se trouvait bien de sa nouvelle installation.

L'intérêt et même le souci que lui donnaient nécessaire-

ment ses jeunes pupilles, la forçaient à sortir d'elle-même, effaçaient les souvenirs du passé devant la nécessité des devoirs présents.

Cliff-Cottage était une agréable petite habitation que les soins de Catherine rendirent plus charmante encore. Tout lui était doux en ce nouveau séjour : le murmure des vagues, l'air vif et pur qui, dès le matin, caressait sa fenêtre, la lueur dorée que le soleil mettait sur les eaux, les cris de joie des enfants au jardin.

Cecil, quelque résistance qu'il y mît, fut envoyé chaque jour à l'école et bientôt s'y plut tout à fait, pendant que Charlie, encore un peu délicat, restait aux mains de tante Catherine; un poney fut ajouté au personnel de l'établissement, et, sous la surveillance du vieux François, courrier et factotum, les deux gamins firent de longues promenades, chacun d'eux montant tour à tour le paisible shetlandais.

A l'aide de leurs innocents artifices, les petits magiciens eurent bientôt ensorcelé la sévère miss Payne elle-même. Les escapades et les espiègleries étaient vite pardonnées, quand les coupables repentants, la main dans la main, venaient confesser leurs fautes, les yeux tout brillants de larmes et de franchise. Jamais la vieille fille ne s'était sentie plus heureuse. Bertie venait souvent; ses jours de visite, marqués d'une pierre blanche pour Catherine, se passaient en causeries graves, en courses le long des grèves. Quant à de Burgh, il n'eut garde d'oublier sa promesse et il arriva un jour, prétextant une commission du colonel, chargé par Catherine de lui envoyer deux poneys.

La visite ne déplut nullement! Quelle femme n'est pas flattée d'inspirer l'admiration? Catherine n'eût pas été de son sexe, si l'encens brûlé en son honneur ne lui eût pas été agréable, surtout quand l'expression ne dépassait pas les limites permises. Sans faire fond sur la profondeur du sentiment que cet adorateur faisait profession de ressentir, et qu'elle attribuait aussi bien à sa fortune qu'à sa personne, elle ne pouvait se défendre de la conviction qu'elle lui plaisait singulièrement. Ce n'était pas sans un secret plaisir

qu'elle voyait se courber devant elle cette superbe assurance que rien jusqu'ici, disait-on, n'avait pu troubler, et comme elle croyait être sûre que les blessures que sa coquetterie pourrait infliger ne seraient pas longues à guérir, elle n'en sentait pas beaucoup de remords.

Pour lui, étonné de sentir les heures consacrées à ces visites couler si vite, il subissait une sorte de transformation qui rendait moins âpre le présomptueux dédain que lui inspiraient ses semblables et il lui semblait retourner aux sentiments plus simples de sa première jeunesse.

Malgré tout, les visites de Bertie étaient les mieux accueillies, car la jeune fille, plus à l'aise, pouvait traiter avec lui mille sujets intéressants qu'elle ne pouvait aborder avec le sceptique de Burgh : — but mystérieux de la vie, questions de croyances, intimités d'âme. Elle était profondément touchée du zèle avec lequel il essayait de la convertir à ses idées religieuses, et bien que, sur ce sujet, elle différât avec lui sur plusieurs points, elle admirait et respectait son ardente conviction et sa sincérité.

Le degré de faveur qu'elle accordait à ce « puritain chanteur de psaumes », comme l'appelait de Burgh, blessait et irritait singulièrement le grand seigneur orgueilleux et, faute de mieux, il exhalait son mécontentement près de Mrs Ormonde, pour le jugement de laquelle il n'avait cependant qu'une médiocre estime.

Quant à Errington, qu'on supposait fort occupé du règlement de ses affaires de succession, personne n'en entendait parler. Lady Alice avait été retrouver son père à l'étranger, le mariage ne devant avoir lieu qu'à la fin de juillet; il semblait que le courant de la vie eût arrêté la barque qui portait les acteurs de ce petit drame dans quelque-une de ces anses paisibles qu'aucun souffle n'agite.

Tout allait au mieux aussi pour Mrs Ormonde; élégante, bien mise et jolie, elle avait été accueillie à merveille par lady Mary Vincent, qui avait présenté la jeune femme à tout son cercle, de sorte qu'elle avait tant d'invitations mondaines qu'elle ne pouvait répondre à celles de sa belle-sœur! Un soir, pendant qu'après un concert chez lady Mary elle atten-

daît sa voiture, elle annonça à de Burgh qu'elle irait à Sandbourne le lundi suivant.

« Savez-vous, ajouta-t-elle, comment Catherine passe son temps là? Qui est-ce qui s'occupe d'elle? Est-ce Bertie Payne?

— Comment le saurais-je? Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle a l'air contente! Mes visites ne lui sont pas désagréables, je crois, et je vais la voir plus souvent que Payne.

— Oui. Seulement Catherine a peut-être envie de se sanctifier, et vous n'êtes pas un saint, vous.

— Grand Dieu, non! Mais au fait, en parlant de saint, savez-vous qu'on dit que les affaires du vieil Errington étaient loin d'être en bon état!

— Ah bah! laissez donc! C'est un cancan, n'en doutez pas.

— Peut-être bien. Et si j'allais aussi à Sandbourne lundi, je vous ramènerais.

— Quelle excellente idée! Voilà qui serait une agréable distraction.... »

La voiture fut annoncée et la conversation prit fin.

Cette visite si longtemps promise ne débuta pas sans quelque mauvaise humeur. Mrs Ormonde trouva que Catherine s'était logée affreusement loin de la gare, puis que le cottage était bien ordinaire et bien petit. Elle se montra fort raide pour miss Payne; enfin, elle n'embrassa les enfants qu'après s'être assurée qu'ils étaient propres et bien lavés, accueil qui n'encouragea pas beaucoup leur élan. Fatiguée de la chaleur de la route et de s'être levée matin, elle craignait l'air de la mer pour la délicatesse de son teint; mais, quand elle eut refait sa toilette et pris son thé, elle commença à faire amende honorable à Sandbourne, réfléchissant qu'il ne serait pas très adroit de taquiner sa belle-sœur inutilement.

« Certes, pensait la rusée, Catherine n'est pas fille à se déjuger et à refaire son testament, mais il serait cependant bien plus sûr qu'elle vint vivre près de nous, plutôt que de remplir les poches de cette vieille fille sèche et présomp-

tueuse. En voilà une qui est égoïste, je suis sûre. S'il y a quelque chose que je ne puisse souffrir, c'est l'égoïsme! » Sur ce, elle descendit rassérénée et souriante, et une demi-heure après elle avait repris assez possession d'elle-même pour déclarer les enfants extraordinairement grands et avec une mine comme elle ne leur en avait jamais vu.

« Et vous ne vous trouvez pas trop isolée ici, ma chère Catherine? continua Mrs Ormonde.

— Pas jusqu'à présent du moins.

— De Burgh vient-il vous voir souvent? (L'habitude prise au régiment d'appeler les hommes par leur nom tout court lui revenait quand elle n'y prenait pas garde.)

— Oui, dit Catherine, fort tranquillement; je crois que M. de Burgh aime beaucoup la mer. »

Mrs Ormonde reprit avec un sourire un peu forcé : « Il ne vous déplaît pas, je pense?

— M. de Burgh ne m'est toujours pas très sympathique, mais je commence à m'habituer à ses manières.

— Il fait vraiment beaucoup de frais pour vous, beaucoup plus que je ne lui en ai jamais vu faire pour aucune jeune fille, ni vraiment pour beaucoup de femmes. Peut-être si vous n'aviez pas de fortune!...

— Oh! je sais que mon argent ne lui serait pas indifférent, mais ce n'est pas le seul homme qui pense ainsi. Après tout, pourquoi les blâmer? Tant mieux si cette abstraction les force à se rendre plus agréables.

— Je suis étonnée de vous entendre parler ainsi. J'ai en horreur les gens avides et mercenaires.

— Cependant, vous conviendrez qu'il faut bien que ce soit l'un ou l'autre, ou l'homme ou la femme, qui ait de l'argent; sans cela, adieu le mariage!

— Mais vous êtes devenue très pratique, ma chère », dit Mrs Ormonde de son ton de supériorité.

Elle n'avait pas assez de finesse pour comprendre autre chose que le sens littéral des paroles que prononçait Catherine, et elle était vexée que ses allusions aux assiduités de de Burgh la trouvassent aussi indifférente.

« Je suppose après tout, reprit-elle, qu'il ne vous serait

pas désagréable d'aller à la cour comme baronne de Burgh, avec tous les diamants de la famille.

— Il est certain que je n'irais pas sous le nom de Catherine Liddell.

— Et pourquoi non? Bien que ce fût mieux autrement, cependant je vous aime trop, ma chère petite, pour ne pas vous avertir et vous mettre sur vos gardes : je crois que Burgh serait un bien médiocre mari! Il est moqueur, dédaigneux, et quant à la fidélité,... je ne crois pas que ce soit son fort.

— Que dirait le colonel s'il savait de quelle façon vous faites l'éloge de son bien-aimé cousin?

— Oh! ma chère, vous ne me trahirez pas : Duke serait furieux! Mais je tiens à votre bonheur avant tout.

— Combien je vous remercie! répliqua Catherine sans sourire.

— Et M. Payne, comment prend-il les visites de M. de Burgh?

— Je ne sais pas ce qu'il en pense (Catherine conservait son sérieux), mais je serais désolée qu'elles lui déplussent, car j'ai beaucoup d'affection pour lui. »

Cette déclaration étonna beaucoup Mrs Ormonde; mais pendant qu'elle y cherchait une réponse, Charlie les rejoignit et, sautant au cou de sa tante, il lui annonça l'arrivée de M. de Burgh...; il venait de le voir sur l'omnibus.

« Sur l'omnibus! M. de Burgh sur l'omnibus! Est-ce possible?

— Mais il n'avait que cette voiture pour venir de la gare, à moins d'en avoir commandé une.

— Alors, s'écria Mrs Ormonde fort agitée, il va être ici dans un moment. Dieu! comme il est parti de bonne heure! Cette promenade m'a mise en nage,... il faut que je rentre tout de suite pour changer de robe.... »

Elle marchait précipitamment vers la maison. Dès qu'elle eut atteint le seuil, elle courut à sa chambre, tandis que Catherine s'asseyait dans le petit salon, où de Burgh fut annoncé quelques minutes après.

« Quoi! vous êtes seule? Qu'avez-vous fait de Mrs Ormonde?

— Elle descend tout de suite.

— Vous a-t-elle persuadée de revenir avec elle à Londres pour le dîner que donne jeudi, à Richmond, lady G..., et qui sera charmant, je crois, d'après les convives qui le composent? Vous aimez les brillants causeurs, je crois?

— Oui, mais j'ai refusé.

— Absolument?

— Absolument. »

De Burgh se leva et alla se placer vis-à-vis de Catherine, le dos appuyé à la fenêtre.

« M'est-il permis de vous demander à quoi vous pensez, miss Liddell? Sans reproche, à peine m'avez-vous écouté. Avez-vous quelque ennui?

— Nullement. Mrs Ormonde me semble un peu jalouse de l'affection que me témoignent ses enfants,... je songeais à ses reproches, voilà tout.

— Ah! je suis bien de l'avis que vous vous occupez trop de ces enfants-là. Êtes-vous leur mère pour leur consacrer tant de moments que vous pourriez employer plus agréablement? Faites donc comme moi, n'avez souci que de ce qui vous plaît, et moquez-vous du reste.

— Ce système vous a-t-il rendu très heureux?

— Heureux! C'est un bien grand mot! J'ai eu çà et là de bons moments, voilà tout. Maintenant, c'est autre chose, je poursuis un but. L'atteindrai-je? Je ne sais, car l'œuvre est difficile; mais le prix est inestimable. »

Pendant la première partie de cette réplique, de Burgh avait laissé ses yeux errer au loin; il les fixa sur Catherine, en prononçant les derniers mots, avec une expression à laquelle il était difficile de se méprendre.

Elle tressaillit légèrement, puis, posant sur la table du salon son chapeau qu'elle venait d'ôter, elle répondit :

« Il ne suffit pas de vouloir pour que les choses s'accomplissent.

— Non, mais la volonté fait la moitié du succès.

— Ah! voilà Cecil qui revient de la classe, exclama Catherine, très heureuse de cette diversion. Il me semble que vous êtes en avance, mon chéri?

— Mais non, tante Katie, il est une heure.

— Eh bien! mon garçon, dit de Burgh, qui n'était pas non plus désolé de l'interruption, le terrain devenant brûlant, je vous ai apporté un cadeau, si toutefois votre tante vous permet de l'accepter.

— Oh! qu'est-ce que c'est? Une boîte d'outils, de vrais outils? Oh! j'en ai si envie, mais tante Katie a peur que je ne me blesse.

— Non, ce n'est pas cela. C'est un tout petit saint-bernard qui promet de devenir un beau chien.

— Oh! merci, merci. Oh! comme c'est aimable! Vous ne ressemblez plus, mais plus du tout, « à l'oncle méchant ». Est-ce que je peux aller le chercher?

— Pas avant le dîner.

— Quelle chance! Un vrai saint-bernard. »

Et il continua en cabriolant :

« Voilà un homme gentil, gentil.... »

— Cecil, quel tapage infernal! s'écria sa mère en entrant, fraîche, pimpante, dans une toilette ravissante. Allons! mon enfant, allez vous préparer pour le dîner, et lavez-vous bien!

— Déjà ici, monsieur de Burgh! Comment avez-vous fait? Vous êtes donc parti au milieu de la nuit?

— Pas tout à fait, mais il fallait que je repartisse de bonne heure ce soir; je dois dîner avec le baron pour causer affaires! Pas moyen de refuser ça, d'autant plus qu'il s'est encore dernièrement montré très généreux pour moi.

— Alors vous ne me remmenez pas? Oh! quel ennui! j'ai horreur de voyager seule!

— Je ne le puis malheureusement pas; mais pour vous remettre je vous apporte une nouvelle à sensation. Errington est complètement ruiné.

— Impossible! crièrent à la fois les deux femmes.

— La chose n'est que trop vraie. Quand, après la mort de son père, il a voulu se rendre compte des affaires, il a tout de suite été frappé de certaines irrégularités de livres. En même temps le commis principal disparaissait et on découvrait qu'il ne restait en caisse que les coquilles, car

le coquin avait mangé la noix. La faillite de la maison en aurait entraîné beaucoup d'autres, si Errington n'était pas venu à la rescousse, déclarant qu'il sacrifierait toute sa fortune personnelle pour payer et sauver l'honneur de son nom. Il dit qu'il est juste qu'ayant dû participer aux bénéfices, il supporte les risques, et c'est ainsi que Gurston-Hall est en vente, comme l'hôtel de Berkeley-Square. Les écuries, la meute, tout y passera. Que lui restera-t-il? Rien peut-être. On trouve que sa passion de l'honneur l'entraîne bien loin.

— Et lady Alice? s'écria Catherine.

— Je pense que Melford va prendre un parti, si ce n'est déjà fait. Il y a longtemps que je n'ai vu une déconfiture aussi complète; le pauvre garçon est positivement ratissé!

— Mais c'est de la folie! s'écria à son tour Mrs Ormonde; franchement c'était déjà terrible de ne plus rien trouver de la fortune de son père, mais donner toute la sienne, c'est trop! Il est fou à enfermer tout bonnement. Je plains cette pauvre lady Alice! »

Catherine, atterrée, ne pouvait prononcer une parole. Un peu assoupi, le remords se réveillait plus poignant dans son cœur, en face de la ruine de celui qu'elle avait dépouillé! Elle se tut pendant que Mrs Ormonde et de Burgh commentaient ensemble l'événement.

## II

### CONFESSION

Errington est complètement ruiné! Ces mots bourdonnaient sans trêve aux oreilles de la pauvre fille pendant l'insomnie de sa triste nuit. Qu'allait-il devenir, lui si distingué, qui ne connaissait rien des difficultés de la vie? Comment allait-il vivre? Et son mariage, rompu peut-être?

Tout donner, cela lui ressemblait bien! Tout sacrifier à

l'honneur de son nom ! Comment supporterait-il la misère, cette misère qu'il n'aurait pas eu à redouter si elle ne l'avait pas misérablement dépouillé ?

Cette pensée fit naître en son esprit la résolution soudaine et bien arrêtée de tout restituer ! Qui sait si cette fortune retrouvée ne permettrait pas à Errington de suivre l'inclination de son cœur ? Peut-être aurait-il l'idée de consacrer quelques milliers de francs à l'éducation des enfants ! Oh ! alors, qu'elle se sentirait heureuse, dégagée de cette opulence écrasante. Mais il fallait tout confesser et tout confesser à *lui*. Il le fallait....

« Que vous est-il arrivé, ma chère ? vous ressemblez à un revenant, lui cria Mrs Ormonde, en la voyant paraître au déjeuner du lendemain. — Avez-vous eu des apparitions ?

— Seulement des fantômes, qui m'ont hantée comme des remords.

— Des remords, vous ? Allons donc ! vous êtes la perfection sur terre.

— Pour le moment, j'ai un terrible mal de tête et il faut que vous m'excusiez.

— Ma chère, vous avez tout bonnement besoin d'un peu de distraction. Vous devriez venir demain chez lady Vincent ; on doit danser dans l'intimité, elle sera charmée de vous recevoir.

— Croyez-vous qu'une salle de danse très chaude soit bien salubre contre un mal de tête ? intervint miss Payne. Jusqu'à ce matin, Catherine se portait à merveille ; elle aura pris un coup de soleil en bateau.

— Ne vous inquiétez pas, je vous en prie. Un peu de repos, il n'y paraîtra plus. Après votre départ, Ada, je tâcherai de dormir une heure ou deux, et j'irai vous voir à Londres avant notre départ pour Castleford. »

Elle profita des heures de solitude qu'elle passa dans sa chambre pour mûrir son plan, et à l'heure du thé elle annonça à miss Payne qu'ayant besoin de voir M. Newton, elle irait passer une journée en ville.

« Êtes-vous assez bien pour risquer cette course ?

— Tout à fait bien, je vous assure », et elle ajouta avec un soupir : « Qui sait si ce voyage ne me guérira pas ? »

On ne saurait nier que le coup imprévu qui frappa Errington ne l'eût tout d'abord étourdi ! Sa première, sa plus vive préoccupation avait été de ne laisser aucune tache sur le nom de son père ; c'est à ce résultat qu'il avait tout sacrifié. Grâce aux mesures qu'il prit, personne, excepté lui, ne fut lésé. En fait, la pauvreté l'effrayait peu : ses goûts étaient simples ; ce qu'il regrettait, c'est cette puissance que donne l'argent et la nécessité de rompre son mariage.

Dès le premier moment, cette nécessité lui avait paru impérieuse ; mais, dès qu'il eut résolument adopté le seul parti qui lui parût convenable, il s'étonna de n'en pas plus souffrir personnellement. C'est sa fiancée surtout qu'il plaignait : non pas qu'il eût la fatuité de se croire indispensable, mais parce qu'il savait qu'avec sa personne la pauvre enfant perdait aussi la certitude d'une vie paisible et luxueuse à laquelle sa naissance lui donnait droit, mais que son peu de fortune lui rendait assez difficile à rencontrer.

Une haute naissance est sans doute une dot sur le marché du mariage, mais le mari qu'elle perdait eût été doux et bon ; l'inconnu aurait-il au même degré la générosité, le sentiment de la protection due par les forts aux êtres faibles, aux femmes, aux enfants ? Quant à lui, il devait, au moins momentanément, renoncer à toute idée de mariage, puisqu'il avait à recommencer sa vie ! Ce n'est pas que la perspective d'une existence solitaire l'effrayât beaucoup. Quand il avait pensé au mariage, il l'avait fait plutôt par raison, et poussé par le sentiment de ce qu'il devait à sa situation dans le monde et à sa carrière politique que par vive inclination ; aussi s'applaudissait-il de n'avoir pas entraîné une femme dans le naufrage de sa fortune et de ses ambitions.

Les premiers jours se passèrent pour lui dans un ébranlement assez pénible, mais qui ne dura pas et il se mit résolument à la tâche. Gurston-Hall, avec le mobilier et le harnais, fut mis en vente ; il eut de fréquentes entrevues avec son avoué et son agent de change.

Sa première démarche eut pour but d'expliquer sa situation à son futur beau-père qui, tout en le plaignant beaucoup et en maudissant les fatales circonstances, n'en accepta pas moins la parole qu'il lui rendait. Lady Alice étant à l'étranger, ce fut son père qui se chargea pour elle d'une lettre où Errington la mettait au courant du changement de son existence; elle répondit à ses adieux comme il convenait et tout fut terminé en moins de huit jours de ce côté.

Trois semaines environ après ces événements, par une glorieuse matinée de juin, Errington travaillait à son bureau, lorsque son valet de chambre congédié, mais qui n'avait pas encore quitté la maison, lui remit, avec son impassibilité ordinaire, une petite note ainsi conçue :

« Voulez-vous me permettre de vous entretenir *seul* ? »

« CATHERINE LIDDELL. »

« Qui vous a remis ceci ? demanda Errington au valet, sans laisser percer aucun sentiment de curiosité.

— Une jeune dame en deuil, monsieur; je pense du moins qu'elle est jeune.

— Faites-la entrer, Norris, et souvenez-vous que si on vient me demander, je suis occupé. »

Errington alla jusqu'à la porte pour y recevoir cette visiteuse inattendue et la salua avec déférence; elle répondit à son salut silencieusement et sans lui tendre la main. Elle portait une robe noire et un très simple chapeau noir aussi, sur lequel était noué un épais voile de gaze.

« Voulez-vous bien vous asseoir ? » fut d'abord tout ce que put dire Errington, assez étonné de cette apparition.

Catherine prit un siège et, quand elle dénoua son voile, le jeune homme remarqua la pâleur de ses joues et le tremblement de ses mains.

« Que pensez-vous de moi, monsieur Errington ? Vous vous demandez si je suis devenue folle ? »

— Je suis certainement surpris, répliqua-t-il, miss Liddell; mais croyez que si je puis vous être utile.... »

Elle l'interrompit en disant :

« C'est à vous que j'ose espérer de pouvoir devenir utile. Personne, excepté moi, ne peut vous dire en quoi ni comment. C'est pour cela que vous excuserez mon indiscretion.

— Indiscretion, miss Liddell, pourquoi ce mot? Je suis tout à votre service, mais j'espère que ce n'est pas à cause de moi que vous tremblez si fort.

— C'est à la fois pour vous et pour moi. »

Ses yeux, baissés d'abord, se relevèrent soudain et elle commença de parler d'une voix monotone et les lèvres serrées. On eût dit qu'elle récitait une leçon.

« Je vous ai fait un grand tort, il y a quelques années, monsieur! J'en avais regret, et cependant le courage me manquait pour vous avouer ma faute. Mais hier j'ai appris que vous aviez perdu ou plutôt que vous aviez donné toute votre fortune et que votre mariage était rompu. Laissez-moi parler; vous excuserez ma hardiesse quand vous saurez tout; car il faut que vous sachiez tout. »

Son cœur battait si fort que la voix lui manqua avec la respiration; mais elle reprit haleine et continua :

« Écoutez-moi. Mon oncle John Liddell, le vieil ami de votre père, vous avait laissé par testament toute sa fortune! Je cachai ce testament et j'héritai comme proche parente du défunt. Cette fortune est d'environ deux millions, je n'ai pas encore dépensé la moitié de la somme qui forme le revenu, car il y avait, en outre, quelques économies. Croyez-vous pouvoir vivre confortablement avec ce revenu et épouser lady Alice? »

Muet d'étonnement, Errington la regardait. Il vit que ses joues reprenaient un peu de couleur et qu'elle respirait plus librement.

« J'ai peine à vous comprendre, miss Liddell, et je crains que vous ne soyez le jouet de quelque hallucination.

— Nullement, et je puis vous le prouver. »

Ouvrant alors un petit sac de cuir noir qu'elle tenait à la main, elle en tira le paquet sur lequel elle avait écrit :

« Vieux manuscrits à brûler ».

« Voici le testament, lui dit-elle. Dieu soit loué, je n'ai

jamais pu prendre sur moi de le détruire. Lisez, je vous prie. »

Il se fit quelques minutes de silence, pendant lesquelles Errington parcourut le papier.

« Je regrette d'être obligé de vous croire, dit-il enfin; mais par quelle extraordinaire circonstance, par quel hasard inouï avez-vous pu être amenée à commettre ce....

— Ce crime, interrompit-elle.

— Non — et sa voix grave était sans dureté, — je ne voulais pas dire ce mot.

— Si vous aviez le temps de m'écouter, je pourrais peut-être vous expliquer comment tout est arrivé, car je suis mieux à présent après cet horrible aveu.... »

Ses lèvres tremblaient toujours néanmoins.

« Dites-moi tout, je vous en prie », dit Errington, avec plus d'empressement qu'il n'en avait encore montré.

D'une voix sourde, mais calme et résolue, Catherine fit le récit rapide des circonstances qui avaient amené sa première visite à son oncle; elle dit comme le désir de soulager sa mère l'avait engagée à rester auprès du vieil avare, puis le changement survenu dans les manières du vieillard, l'intérêt croissant qu'il lui avait marqué, enfin l'intention clairement exprimée de modifier son testament et, avait-elle pensé, en sa faveur; enfin elle arriva au dépôt qu'il en avait fait dans le tiroir, sa fin terrible et soudaine, puis la tentation suprême.

« Lorsque M. Newton, continua-t-elle, m'eut dit que si le testament ne se trouvait pas dans le bureau, c'est qu'assurément M. Liddell l'avait déchiré avant d'en faire un autre, la pensée fatale surgit soudain à mon esprit.

« Pourquoi le trouverait-on? Avait-il désiré que ce dernier écrit fût connu? Assurément non; j'avais la certitude qu'en le faisant disparaître, je ne contrevenais en aucune façon aux désirs de mon oncle. Je décidai de répondre la vérité au cas où M. Newton m'adresserait une question directe, sinon, de garder simplement le silence. — Il ne me demanda rien; heureux de ne rien découvrir qui fût contraire à mes droits, car il m'aimait! Je me tus, pensant aux

orphelins de mon frère et croyant qu'ils dussent hériter comme moi. Il n'en fut rien : j'héritai seule, mais je fis un acte à ma majorité qui leur en assurait le tiers. Cet acte ne vaut plus rien, mais je vous conjure de ne pas oublier ces pauvres enfants et de consacrer, sur votre héritage, une petite somme utile à leur éducation. Vous le ferez, j'en suis sûre : il me serait si odieusement pénible de les laisser à la charge du colonel Ormonde ! »

Ici la voix lui manqua.

Errington, sévère et silencieux, ne l'avait pas quittée des yeux tout le temps qu'avait duré ce long récit ; quand elle se tut, il garda encore le silence, le dos appuyé à la chaise, sa main fermée reposant sur la table qui était devant lui. Puis il s'écria :

« Ah ! que j'ai regret de ce que vous me dites.... Jamais je ne vous eusse cru capable d'une telle action.

— Eh bien ! cette action, je la recommencerais encore dans les mêmes circonstances, et malgré la douloureuse humiliation de l'heure présente.... »

En disant ces mots, elle fixa sur Errington ses yeux de flamme, tout brûlants d'une exaltation fiévreuse, tandis qu'il fronçait le sourcil, comme étourdi et éperdu devant cette explosion d'un sentiment coupable et comme si jusqu'à cette heure il avait ignoré ce que c'est qu'une femme !

Leurs attitudes avaient quelque chose de théâtral, et cependant elles ne faisaient que traduire sincèrement les sentiments passionnés qui les agitaient tous deux.

« Vous ne parleriez pas ainsi si vous étiez plus calme, dit-il enfin d'une voix atterrée. Pourquoi, pourquoi, continua-t-il, ne pas venir à moi ? pourquoi ne pas venir me dire que cette fortune vous était nécessaire ? Me croyez-vous assez misérablement cupide pour la retenir ? La mienne était déjà considérable.

— Est-ce que ce nom d'Errington me disait quelque chose ? C'était pour moi le nom d'un ennemi avide, voilà tout. Oui, si je vous avais connu, je l'aurais fait, si j'avais su alors ce que je sais de vous maintenant, je me serais épargné les angoisses mortelles dans lesquelles j'ai vécu depuis. Mais

les hommes sont-ils, en général, disposés à faire si bon marché de leurs intérêts? C'est le jour où, pour la première fois, à Castleford, vous m'avez parlé, c'est ce jour-là que j'eusse dû tomber à vos pieds, m'y traîner, avouer ma honte et ma faute! Plus tard, en retournant dans le passé, en y retrouvant les angoisses de ma mère, l'impossibilité où je me trouvais alors de les calmer, j'admettais des circonstances atténuantes, je comprenais comment j'avais pu tomber, hélas! Vous ne le comprenez pas, parce que vous êtes juste et fort, et parce que vous auriez résisté, vous ne voyez pas ma faiblesse! »

Errington, profondément troublé, attendri jusqu'au fond de l'âme par le geste et l'attitude si humble de la coupable, sentait s'évanouir son inflexibilité et cette sévérité implacable que lui inspiraient habituellement les actions condamnables; pourquoi donc se sentait-il si faible?

« Comprenez-vous comme le cœur défaille quand on voit s'écrire chaque jour sur un visage aimé des souffrances qu'on sait mortelles, quand chaque jour une tête chère et sacrée s'appuie défaillante sur une main lassée qui doit travailler sans relâche, quand on voit une nature vaillante succomber sous un poids trop lourd et s'avancer vers la tombe, minée par l'incertitude d'un avenir qui est *le vôtre*? On voit un geste à faire pour reculer cette heure fatale, pour calmer cette douleur poignante, on le fait, parce qu'on aime. Savez-vous ce que c'est qu'aimer? Le savez-vous?

— Pas de cette façon, je l'avoue.

— Alors, reprit-elle rapidement et en pressant son mouchoir sur ses yeux humides, vous ne savez pas — c'est Pascal qui a dit cela — que le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas. Je ne parle pas ainsi, croyez-moi, pour me donner des excuses; je veux seulement que vous sachiez que ce n'est pas une vile cupidité qui m'a fait agir. Maintenant vous savez tout! J'ai foi en votre loyauté, j'ai même la confiance que vous penserez à mes neveux et je remets en vos mains ce qui n'aurait jamais dû en sortir! »

En disant ces mots, elle lui donna le fatal papier.

« Miss Liddell, écoutez-moi, dit Errington parlant avec

effort. Vous êtes étrangement excitée, exaltée par la pénible révélation que vous vous êtes imposée. Mais êtes-vous en état de juger sainement la situation? Pour moi, je refuse votre proposition.

— Et pourquoi? N'est-il pas juste que je supporte la honte et le blâme de ma mauvaise action, cette mauvaise action qui vous sépare de la femme que vous aimez?

— Veuillez m'écouter, je vous prie, reprit Errington d'une voix ferme. De tous les malheurs que je subis, celui qui m'a séparé de lady Alice est le plus pénible sans doute, mais, étant donné le genre de vie que je suis appelé à mener, je suis sincèrement heureux qu'elle ne doive pas le partager. Seul, je puis refaire mon existence; avec elle, avec la pensée qu'elle pourrait souffrir de ma déchéance, tous mes efforts seraient paralysés, la situation serait impossible. Je lui serai toujours reconnaissant de l'honneur qu'elle avait bien voulu me faire en me confiant son bonheur, et charmé qu'elle puisse avec un autre retrouver une protection plus sûre et plus efficace que la mienne. Ceci est réglé et terminé pour toujours!

« Quant à profiter de la révélation que vous venez de me faire, la chose est impossible aussi. Il est pour moi de toute évidence que la volonté de M. Liddell a été de vous laisser cette fortune que, fort injustement d'ailleurs, il m'avait destinée; je suis en outre parfaitement satisfait qu'elle vous appartienne.

— Mais, interrompit Catherine, que ne voulez-vous au moins la partager; quoi! je serais riche et vous seriez dans la misère?

— D'abord, reprit Errington en souriant gravement, je ne suis pas absolument « dans la misère »; mais admettons que je le sois, continua-t-il avec une animation qui ne lui était pas ordinaire, me croiriez-vous capable, en ce cas, de reconstruire mon existence avec les débris de la vôtre, ou d'inventer quelque mensonge pour justifier ma nouvelle fortune? Il n'y a pas de richesses qui vaille pour moi la vérité! Peut-être la tentation à laquelle vous avez succombé était-elle irrésistible pour une nature comme la vôtre; vous

en êtes d'ailleurs suffisamment punie par les remords de votre conscience ! Votre devoir maintenant consiste à garder un secret dont la divulgation causerait tant de troubles dans la famille du colonel Ormonde. Soyez sûre qu'il ne pardonnerait jamais à sa femme de le charger de ses enfants, et il serait vraiment cruel de détruire la paix d'un intérieur au prix d'une satisfaction personnelle. Non, miss Liddell, ceci ne peut pas être : suivez mes conseils, je vous en conjure, et supportez bravement la vie que vous vous êtes vous-même créée. C'est moi, que vous dites être le légitime possesseur de cette fortune, qui vous ordonne de l'accepter. Votre secret est en mains sûres, vos blessures deviendront moins douloureuses avec le temps, ... peut-être oublierez-vous. En attendant, laissez-moi cet odieux papier : il vaut mieux qu'il soit ici qu'entre vos mains.

— Et vous, qu'allez-vous devenir ?

— J'ai encore quelques ressources, je vous assure : j'ai des livres, quelques amis, et j'espère bien tirer mon épingle du jeu.

— Vous ne voulez même pas accepter une somme quelconque qui vous aide à entreprendre quelque chose ? »

Sa voix tremblait, car l'énergie factice qui l'avait soutenue jusque-là croulait comme cet espoir de réhabilitation auquel elle avait cru un moment.

« Non, je ne vois rien à essayer de ce genre, reprit-il avec un bon sourire. Je comprends combien vous avez hâte de soulager votre conscience, mais elle doit l'être par l'aveu même que vous avez fait. Souvenez-vous que je ne vous demande qu'une chose, c'est de vous absoudre vous-même et de rattacher les fils épars de la trame de votre vie brisée. Cette fortune devait être à vous ! Elle est à vous, bien à vous désormais.

— Si au moins vous vouliez me promettre, au cas où jamais vous auriez besoin d'une aide matérielle, de venir à moi ? Cette fortune est si considérable, ... elle excède tant mes besoins....

— Je n'aurai pas besoin d'aide, reprit-il, avec une conviction tranquille, et si le hasard fait que nous ne puissions

nous rencontrer beaucoup, sachez que mon vœu le plus cher est que vous soyez heureuse. Que jamais ce pénible sujet ne soit traité entre nous et recevez de ma part la plus sincère, la plus complète absolution.

— Vous êtes bon, vous êtes généreux, vous êtes sage, je veux me soumettre à votre jugement! Puissé-je ne jamais vous revoir! Je sens trop de honte en votre présence. »

Elle prononça ces dernières paroles d'une voix entrecoupée et tout en essayant de rattacher son voile.

« Cependant nous nous séparons amis, n'est-ce pas? » dit Errington en lui tendant la main. Elle y posa la sienne et il la sentit si tremblante, qu'il la pressa doucement; il alla ensuite ouvrir la porte, accompagna la pauvre enfant jusque sur le seuil, d'où il la salua profondément. Il revint à sa table, chercha à reprendre ses calculs interrompus, mais sa plume resta immobile entre ses doigts, et longtemps, penché sur son fauteuil, il repassa dans son esprit tous les détails de cette étrange aventure.

« Quelle créature impulsive est la femme, pensait-il, comme les principes la dirigent peu! Jamais un homme doué d'un peu d'honneur ne se serait laissé entraîner ainsi : excepté peut-être le coquin qui triche au jeu! Et elle, qui semble si noble, si pure, qui l'est, il semble, en dépit de tout! Peut-être l'organisation si nerveuse et si compliquée des femmes leur laisse-t-elle moins bien discerner le mal et le bien. Eh bien! malgré tout, j'aurais foi encore à sa parole. »

Puis il se rappelait l'expression de son regard enflammé et le son de sa voix quand elle lui avait dit : « Votre raison vous vient de votre indifférence ».

De sa vie entière, il ne s'était trouvé face à face avec une émotion aussi intense. Il connaissait l'existence de la passion, car il avait lu les poètes, il l'avait vu représenter au théâtre par les acteurs, qu'il détestait d'ailleurs, mais jamais elle ne lui avait été révélée dans la vie réelle.

Tous les gens au milieu desquels il avait vécu étaient riches, bien nés, bien élevés, le pli d'une feuille de rose était la seule contrainte de leur existence facile et luxueuse. Quelles passions pouvaient les agiter?

Il avait rencontré sur son chemin des malheureux que le jeu, le vice ou la boisson avaient ruinés ou avilis, mais leurs infortunes méritées l'avaient peu attendri et il n'avait jamais touché aux plaies humaines que de loin, avec des pincettes.

L'infortunée qu'il venait de voir s'humilier devant lui était d'une autre race; aussi se sentait-il profondément troublé au souvenir de ses yeux humides, de ses accents suppliants ou enflammés, de ses gestes à la fois humbles et nobles, de cette agitation qui bouleversait tout son être intime et qu'elle s'efforçait de dominer.

Était-elle donc dans le vrai quand elle lui disait : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas ». En tout cas, il était forcé d'avouer que cette créature passionnée qu'il avait combattue du haut de son intégrité inébranlée, lui avait révélé un côté de la nature humaine dont il ne soupçonnait pas l'existence.

S'arrachant soudain à des rêveries qui lui faisaient perdre un temps précieux, il plongea sa plume dans son encrier et se remit à écrire rapidement.

### III

#### ABSOLUTION PLÉNIÈRE

Catherine ne se rendit jamais bien compte de ce qui s'était passé pendant les heures qui avaient suivi son entrevue avec Errington; humiliée, blessée, endolorie, il lui semblait que chacun lisait sur son visage la marque de sa défaite!

Pendant tout le temps qu'avait duré son entretien avec Errington, elle avait été soutenue par le désir passionné qu'il acceptât la restitution, mais elle ne se dissimulait pas que les paroles encourageantes qu'il lui avait adressées n'atténuaient en rien le mépris qu'elle sentait mériter; ce mépris ne pouvait s'effacer même par la franchise de son aveu; elle

en croyait voir la preuve dans le refus formel qu'il lui avait fait d'accepter son aide, et elle se demandait, hélas ! à quoi avait servi sa démarche humiliante.

Cependant c'était un soulagement que d'avoir dit la vérité ! Même aux yeux de ce juge sévère, mieux valait la honte de l'aveu qu'une duplicité qu'il aurait pu découvrir un jour. Hélas ! combien elle eût été heureuse de mériter son estime ! Il lui paraissait si fort, si grand, si calme au milieu de la tempête ! Fort de cette force qui est la vraie, celle avec laquelle on maîtrise ses propres passions ! Combien ce calme était plus noble, plus viril, que l'impétuosité d'un de Burgh !

Il lui était impossible de comprendre lady Alice et son abandon ! Comment avait-elle pu désertier, ... ne pas attendre patiemment des jours meilleurs ? Ah ! si elle eût été à sa place !

A cette pensée, elle sentait battre son cœur avec la soudaine perception que, s'il en eût été ainsi, elle eût à jamais aimé ce noble blessé et se fût consacrée à lui pour toujours, confiante dans sa sagesse, dans sa force, dans ces hautes vertus qui sont l'idéal d'une femme qui aime. Et c'était devant ce héros, ô honte ! qu'elle s'était humiliée, qu'elle avait confessé sa lâche tromperie, qu'elle avait sans doute à jamais aboli la possibilité de conquérir son estime ! Quel châtement cruel !

Quand le cours de ces réflexions navrantes la ramenait à s'examiner, elle s'avouait qu'elle possédait bien peu des qualités qui devaient être appréciées d'un tel caractère. Non, elle n'était pas la femme faite pour lui, créature impulsive, toujours à la merci de ses propres émotions, trop prompte à concevoir des impressions, trop prompte à les exprimer ; la tranquille réserve de lady Alice, sa féminine froideur, était bien mieux faite pour lui inspirer le respect ! ... Cette conviction ajoutait une amertume à sa peine !

Malgré tout le trouble de son âme, Catherine entra dans quelques magasins pour justifier sa course à Londres près de miss Payne, puis elle alla prendre le train ; les mêmes pensées l'agitèrent pendant tout le voyage qu'elle fit comme en un rêve, et elle arriva à Sandbourne si visiblement souff-

frante que, sur l'injonction de miss Payne, elle se mit aussitôt au lit.

Elle eut quelque peine à se remettre de cette crise. Si le trouble physique céda vite au calme et à quelques bains de mer chauds, le trouble moral se prolongea plus longtemps et jusqu'au moment où elle reçut la lettre suivante :

« Si je me permets de vous envoyer ces lignes, c'est que je suis resté profondément troublé de l'angoisse que vous n'avez pu me cacher ; je voudrais encore une fois vous supplier d'accepter résolument et sans arrière-pensée la situation où vous êtes placée, puisque vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir pour réparer l'irréparable. Soyez donc en paix avec votre conscience !

« Personne, excepté moi, n'a le droit d'intervenir dans cette affaire, et ce droit qui m'appartient je le remets formellement entre vos mains.

« Si cette fortune m'était échue, je ne l'eusse pas acceptée, et j'aurais tout fait pour qu'elle vous fût rendue, je le sens. Effacez donc cette triste page du livre de votre vie, chassez-en le souvenir et vivez heureuse. Je ne sais si je dois essayer de vous revoir, puisque ma présence vous est pénible ; mais absent ou présent, de loin ou de près, sachez que je souhaite vivement que vous trouviez la paix et le bonheur !

« Puis-je espérer que vous me répondrez quelques mots ?

« Fidèlement à vous,

« MILES ERRINGTON. »

Les larmes soulagèrent le cœur opprimé de Catherine pendant la lecture de cette lettre. Comme elle appréciait sa générosité ! combien il lui paraissait supérieur ! Quelle noblesse il y avait dans ce pardon qui l'encourageait à supporter la vie ! Longtemps elle pleura (il lui semblait que des larmes de reconnaissance effaceraient sa souillure), puis elle écrivit ces lignes, qu'elle considérait comme un dernier adieu :

« Je ne puis trouver de mots qui expriment le bien que vous m'avez fait ! J'accepte votre don : je m'efforcerai de

suivre votre conseil. Puisse venir le jour où vous me ferez l'insigne honneur de prendre votre part dans ce qui vous appartient tout entier, et merci de ne pas chercher à me rencontrer : vous revoir serait pour moi une cruelle épreuve!

« A vous,

« CATHERINE. »

Elle déchira la lettre précieuse, mais que personne qu'elle ne devait voir, en brûla soigneusement les morceaux et porta elle-même sa réponse à la poste, puis, ... comme disait Errington, cette page de sa vie fut effacée.

Longtemps encore elle ressentit cette impression de faiblesse, non sans douceur, qui subsiste chez les convalescents après une maladie grave et qui est le retour à la vie; puis le temps reprit sa marche, les enfants continuèrent à l'occuper, et personne ne s'aperçut qu'il y avait un changement dans sa vie uniforme.

La « season » était terminée : Mrs Ormonde vint faire ses adieux à Cliff-Cottage.

« Ne viendrez-vous pas nous voir à Castleford en septembre ? dit-elle à sa belle-sœur. Nous y aurons une agréable réunion, ... Lord Riversdale, M. de Burgh et quelques autres hommes....

— Vous êtes bien aimable, mais, si vous permettez, j'attendrai l'an prochain.

— Et que ferez-vous cet hiver ?

— Mais ce que je fais actuellement : je resterai avec miss Payne et je chercherai à loisir une maison pour m'y installer plus tard.

— Toute seule ? Mais, ma chère, vous êtes trop jeune !

— Eh bien ! Ada, faites-moi un grand plaisir : prêtez-moi vos fils pour me servir de porte-respect.

— Quelle idée ! Qu'en feriez-vous quand vous vous marierez ?

— Alors, comme alors ! Prêtez-les-moi jusqu'au moment fatal.

— Dites-moi, ma petite Catherine, n'êtes-vous pas fiancée ? Dites-le-moi, je vous en prie.

— Fiancée? dit Catherine fort sérieusement; oui! à deux jeunes gens.

— Grand Dieu! que dites-vous là! Dans quel guêpier vous êtes-vous fourrée! Voulez-vous que le colonel arrange votre affaire?

— Merci! je crois que je pourrai m'en tirer toute seule.

— Est-ce que je les connais, ces coureurs de dot?

— Sans doute — et Catherine se mit à rire. — Ne devinez-vous pas : Cecil et Charlie.

— Ma chère, reprit Mrs Ormonde piquée, je ne trouve pas cette mystification très drôle.

— Pardonnez-moi et dites que je puis avoir les enfants?

— Si vous le désirez, certainement.

— Et je puis faire choix d'une pension pour Cecil?

— Mais je ne crois pas que le colonel y trouve à redire. D'ailleurs, le choix n'a pas grande importance; cependant je dois vous avouer que Duke n'est pas content de vous.

— Pas content de moi! A quel propos?

— A propos de de Burgh, qui est fort irrité. Le colonel pense qu'après l'avoir encouragé, vous l'avez refusé peut-être.

— Non certes. M. de Burgh ne m'en a pas d'ailleurs fourni l'occasion, répliqua Catherine indignée. Jamais je ne lui ai demandé de venir me voir. Quand il le fait, il descend à l'hôtel. Y puis-je quelque chose? Je cause avec lui, il m'amuse, mais je ne songe pas à l'épouser, pas plus lui qu'un autre. Dites-le bien au colonel.

— J'étais sûre que vous ne pensiez pas sérieusement à de Burgh. Je le disais au colonel (mais quand il s'agit d'un camarade, il n'écoute rien); je lui disais : Certainement, de Burgh est charmant, très amusant, très distingué, mais ce n'est pas à elle, ce n'est qu'à son argent qu'il en veut!

— Très probablement, reprit Catherine avec beaucoup de naturel; en attendant, tranquillisez le colonel, dites-lui que je n'épouserai pas M. de Burgh, parce que, comme c'est un homme d'honneur, il ne me le demandera pas. »

Pendant qu'elles échangeaient ces répliques, les dames avaient gagné la station. Mrs Ormonde cingla vers son logis,

Catherine regagna le sien, conduisant son panier attelé d'une paire de poneys bien choisis par Bertie qui, en dépit de sa conversion, était resté fin connaisseur.

Elle avait à peu près parcouru la longue rue de Sandbourne, quand un gentleman de haute taille déboucha d'une des petites ruelles qui descendent vers la mer; il s'arrêta, salua, et Catherine reconnut de Burgh.

« Oh! mais bravo! C'est mené dans le grand style. Voulez-vous me donner une petite place à côté de vous?

— Certainement; mais d'où venez-vous?

— J'étais avec Melford sur son bateau et je me suis fait débarquer. Le yacht est au large; lady Alice était là aussi.

— Vraiment! fit Catherine avec intérêt, et comment est-elle?

— Mais, à en juger par l'extérieur, toujours la même; ce qui est curieux, c'est qu'ils ont aussi à bord Newshaw, le fils de ce riche brasseur qui va acheter ou qui a acheté l'hôtel d'Errington dans Berkeley-Square. Ce serait amusant si, avec la maison, il achetait aussi la fiancée.

— Ah! cela ne sera certainement pas, dit Catherine en rougissant.

— Pourquoi non? Je ne dis pas tout de suite, mais dans un délai convenable.

— Ce serait incompréhensible....

— Pas pour moi. Mais, pardon, est-ce que vous ne pourriez pas empêcher cette petite bête d'appuyer ainsi sur le collier? Oh! vous avez encore besoin de quelques conseils, après tout. Qu'est-ce que vous voulez que devienne une personne comme lady Alice? Fille d'un duc, elle ne peut pas labourer, demander l'aumône. Vous voyez bien qu'il faut qu'elle choisisse un mari parmi les adorateurs plus ou moins distingués de Mammon.

— Pauvre lady Alice! soupira Catherine, que je la plains!

— J'ai idée que vous gaspillez bien inutilement votre commisération. Elle a l'air parfaitement paisible.

— Qu'en savez-vous? Elle sait cacher ses sentiments, voilà tout. »

De Burgh se mit à rire.

« Après tout, continua-t-il, trouvez-vous bien nécessaire qu'on se brise le cœur pour Errington ?

— Je ne sais. Il paraît doux et bon !

— Voilà ce que j'appelle une appréciation... caractérisée!... Ah! bravo! (ceci fut provoqué par l'habileté avec laquelle Catherine en entrant dans la cour avait fait tourner son attelage avant de l'arrêter devant le perron), vous habitez vraiment un gentil petit coin!

— Si vous étiez arrivé une heure plus tôt, vous auriez trouvé Mrs Ormonde qui venait nous faire ses adieux avant d'aller s'installer chez lady Vincent.

— Oh! elle va s'amuser! On vit dans un éclat de rire perpétuel dans cette maison-là. »

En disant cela, il avait sauté de la voiture pour aider Catherine à en descendre. Celle-ci, bien qu'elle sût que miss Payne n'aimait pas beaucoup de Burgh, ne crut pas pouvoir se dispenser de lui demander d'entrer.

Il refusa. « J'aime autant, pensait-il en regagnant son hôtel, éviter le tête-à-tête à trois. Miss Payne a la spécialité de paralyser mes moyens.... Maintenant, est-ce que je m'illusionne, ou si réellement ma charmante amie ne s'adoucit pas un peu vis-à-vis de moi? Comme elle a été adorablement gracieuse dans cette dernière promenade! J'ai pourtant rencontré pas mal de femmes aussi ravissantes que peu cruelles dans ma vie, comment se fait-il que celle-ci soit si rebelle?... Tant d'autres m'ont aimé! Pourquoi pas elle?... Enfin, il faut essayer. »

## IV

### NON

Le lendemain amena Bertie, qui donna à Catherine des nouvelles de la vente de charité de Mrs Needham, et qui l'intéressa plus encore en lui parlant de Rachel Trant. Il

avait su par sa vieille amie Mrs Dood que la jeune femme, très empressée de répondre à la confiance de la bonne dame qui lui avait envoyé plusieurs clientes, avait travaillé du matin au soir et en paraissait très fatiguée....

« Je voudrais, dit Catherine, trouver pour cette pauvre amie une occupation plus attachante pour son esprit que le travail perpétuel des doigts.

— Elle en a autant qu'elle en peut faire et réussit entièrement; mais sa solitude est complète et peut-être nuisible à sa santé morale, répondit Bertie.

— C'est en effet pénible d'être assise ainsi de longues journées, penchée sur une ingrate besogne, sans autre distraction que de tristes souvenirs dans le passé! Malheureusement, Rachel est tellement au-dessus de sa condition, qu'elle ne peut se lier avec personne autour d'elle. »

Bertie réfléchissait....

« Que ne la mettez-vous à la tête d'un établissement important de modes ou de couture, puisque vous avez bonne idée de son talent et de son intelligence? Nous pourrions en ce cas placer près d'elle comme apprenties quelques enfants de notre asile. Cela la distrairait de les guider.

— Savez-vous, reprit Catherine aussitôt, que c'est là une idée excellente, une idée qu'il faut méditer sérieusement! » Et elle se tut quelques minutes, comme si déjà elle en discutait sérieusement les possibilités.

Bertie reprit :

« N'avez-vous pas vu de Burgh?

— Oui, reprit Catherine, il est à Sandbourne en ce moment.

— Je m'étonne que son activité puisse s'arranger des ressources de ce petit pays et encore plus que vous trouviez plaisir à sa conversation.

— Il est vrai, nous n'avons pas beaucoup d'idées communes; mais il est intéressant,... il a si envie de devenir meilleur!

— Une envie qui ne dure pas. Je crois que ses efforts ne sont pas bien sérieux!

— Mon Dieu! qui peut savoir? Le cœur a tant de secrets! »

Le soleil se leva radieux le lendemain, et miss Payne arrangea une partie de campagne avec les enfants. Il fut convenu qu'on prendrait la petite voiture et qu'on irait goûter un peu loin dans une ferme, d'où on rapporterait d'excellents œufs frais. Catherine préféra rester, et, quand la petite compagnie se fut éloignée, elle se dirigea vers la plage, ou plutôt vers la pointe extrême du cap qui fermait un côté de la petite baie. C'était un lieu de prédilection pour la jeune fille et comme une sorte de retraite où elle ne risquait guère d'être troublée.

La vue qui s'offrait aux yeux en cet endroit était singulièrement paisible : la vieille ville, à droite, se devinait à peine entre les rochers et les verdure, tandis qu'en face et du milieu de la petite île surgissait, noireie et solide encore, la vieille tour, dont les créneaux découpaient leurs arêtes émiettées sur l'azur d'un ciel radieux. La promeneuse s'assit sur un quartier de roche, jouissant à la fois de la vue splendide, de l'air vivifiant, des fraîches senteurs de la mer, tout en rêvant aux impitoyables sévérités de la vie!

Qu'elle était dure et sévère et qu'elle faisait payer chèrement une erreur comme la sienne!

Elle avait voulu jouer le rôle de la Providence, au lieu de laisser faire sa destinée et de s'en fier à Errington. Et l'humiliation de sa faute avait bien dépassé celle qu'elle aurait éprouvée à mendier auprès de lui.

Le son tout à fait insolite en ce lieu d'un pas masculin la tira de sa rêverie; elle tourna la tête et vit de Burgh à quelques pas seulement.

« Je suis, dit-elle en souriant — car elle avait visiblement tressailli malgré elle, — comme Robinson dans son île déserte : un pas étranger me fait trembler.

— Pour continuer la comparaison, dit-il en s'appuyant à un rocher voisin, laissez-moi vous dire que, pour lui comme pour vous, c'était le pas du plus fidèle des esclaves. »

Ceci fut dit d'un ton si naturel, qu'à peine Catherine y put-elle discerner la nuance imperceptible de la plus délicate flatterie.

« Je vous croyais reparti, reprit-elle.

— Non, et cela parce que je ne sais pas où diriger mes pas. Je n'ai vraiment ni feu ni lieu et mes bons amis pensent, pour moi, à l'hôpital.

— Ne dites pas cela; j'imagine, monsieur de Burgh, que si vous donniez à votre vie un but sérieux....

— Je deviendrais un sage? J'en doute beaucoup; mais en tout cas il me serait impossible de vivre comme votre héros, l'admirable Errington.

— Savez-vous quelque chose de lui? Mrs Ormonde n'en parle jamais.

— Voilà quelque chose qui ne m'étonne pas! Elle est de celles qui, dès qu'un pauvre diable est dans la peine, crient tout de suite : *Tolle*, ôtez-le! crucifiez-le!

— Les vrais amis ne parlent pas ainsi.

— Où sont-ils les vrais amis? » interrompit de Burgh.

Catherine ne répondit pas, elle espérait quelques détails; en effet de Burgh reprit :

« Il a quitté sa somptueuse maison pour habiter en garni et s'occuper d'écrits politiques et sociaux : du moins c'est ce que dit lady Mary Vincent; c'est évidemment un garçon de talent dans le genre implacable.

— Quel changement dans sa destinée!

— Oui, mais c'est un caractère fait pour dominer les situations et ne pas se laisser couler : je ne l'ai jamais beaucoup goûté et je ne crois pas lui plaire non plus; mais en général j'aime si peu de gens! »

Il se fit un silence pendant lequel Catherine, jetant les yeux sur son interlocuteur, ne put s'empêcher de remarquer la sombre expression de son visage.

« Avez-vous été à la maison?

— Non : je deviens modeste et discret sur mes vieux jours; mais, je dois le dire, j'espérais bien vous trouver ici, car j'avais vu toute votre maisonnée passer devant l'hôtel.

— J'aime ce petit coin et j'y viens souvent. Mais, monsieur de Burgh, vous avez l'air aussi sombre que si la fin du monde était proche!

— Hélas! elle l'est peut-être pour moi! »

Puis, s'asseyant sur une pierre plate presque aux pieds de Catherine, il appuya son coude sur une saillie de la roche et posa sa tête sur sa main, mais bien en face de la jeune fille et comme s'il voulait la voir tout entière ; ses yeux profonds brillaient d'une étrange clarté.

« Je suis découragé et je vais vous dire pourquoi.

— Eh bien ! je vous écoute, répondit la jeune fille, non sans quelque appréhension secrète.

— Et d'abord, pour commencer, je suis si endetté que, si je voulais payer ce que je dois, il ne me resterait pas un sou pour vivre. Il est vrai qu'outre mes dettes je possède encore un vénérable parent dont le titre et quelques mille livres de rentes doivent me revenir après sa mort, si tant est qu'il meure jamais. Ce vieil automate a plusieurs millions qu'il lui est loisible de léguer à qui bon lui semble et, comme bien vous le pensez, il n'a jamais trouvé que je fisse grand honneur à la famille. Or, dernièrement, il m'invite à dîner et, au dessert, il m'offre de payer mes dettes, devinez à quelle condition ?

— Ah ! comme j'espère qu'il le fera ! s'écria Catherine, intéressée et soulagée par le ton calme de son interlocuteur.

— Oui, mais voilà la difficulté. Il faut que je me marie, que j'épouse une femme assez riche pour que sa fortune puisse remplacer le capital absorbé par mes dettes : cette femme je l'ai trouvée, mais elle ne veut pas de moi. Cette femme ne veut pas voir la vérité, tout éclatante qu'elle est, sous ces misérables combinaisons ; cette femme ne veut pas deviner que je l'ai aimée du premier moment où mes yeux ont rencontré les siens ; cette femme adorable, cette jeune fille que je ne veux pas désespérer de conquérir un jour, ai-je besoin de vous la nommer ? »

Il se tut, mais le regard de ses yeux passionnés soulignait encore sa véhémence apostrophe.

Catherine, éperdue, ne trouvait pas de mots qui pussent exprimer sa compassion et ses regrets.

« Oh ! que vous m'affligez, monsieur de Burgh. Je ne puis vous dire à quel point, et cependant, cependant, je ne

puis vous épouser. Je ne le puis absolument pas et vous me faites une peine mortelle en me forçant à vous refuser. Votre parent peut-il vous rendre responsable de mon refus, puisque vous avez fait tant d'efforts pour me persuader?... Il payera vos dettes.... »

De Burgh souriait amèrement.

« Vous êtes pratique, Catherine (laissez-moi vous appeler ainsi un moment, c'est une consolation : il me semble que je suis plus près de vous). Mais écoutez-moi encore. Vous suis-je vraiment odieux à ce point que vous ne puissiez jamais penser à moi comme à un époux? Je vaudrais mieux cependant que je ne le parais; mon amour n'est pas une folie de jeune homme et je deviendrais bon près de vous! Songez-y, Catherine, vous seriez baronne de Burgh, vous auriez une grande existence, vous auriez un mari passionnément dévoué!

— Oh! monsieur de Burgh, ce dévouement pourrait-il durer? Ces violentes passions portent souvent en elles-mêmes un germe de destruction, vous le savez!

— Oui, je sais que les passions ordinaires durent peu, mais ce que vous dites là s'applique à tout ce qui est humain. Pourquoi l'homme que vous épouserez aurait-il seul le privilège de la constance? J'ai au moins pour moi l'expérience; j'ai appris la valeur d'une femme telle que vous, quand la perfection ne lui ôte aucun de ses charmes. D'ailleurs, le sentiment que je ressens pour vous ne ressemble à aucun de ceux que j'ai éprouvés jusqu'ici. Ne souriez pas, reprit-il avec véhémence, ne me faites pas l'injure de penser que votre fortune soit pour rien dans ma recherche; avouez qu'au milieu de mes défauts, qui sont légion, hélas! vous ne pouvez découvrir ni duplicité, ni bassesse. Il est vrai qu'avant de vous connaître, c'est votre fortune que je convoitais; mais dès que je vous ai vue, tout ce qui n'était pas vous a disparu; la femme seule, la femme que je veux conquérir est restée devant mes yeux! Pour la première fois de ma vie, je me suis senti abaissé par cette nécessité de chercher une fortune, de faire un marché; ce que j'eusse trouvé tout simple avec une femme ordinaire, c'est ce qui m'a

rendu timide, hésitant. Sans cela, depuis longtemps vous seriez baronne de Burgh.

— Voulez-vous dire, reprit Catherine avec un frémissement dans la voix, que si vous aviez trouvé en moi une fille simple et crédule, vous eussiez profité de cette faiblesse et de cette crédulité? que vous m'eussiez épousée sans amour et par conséquent trompée? »

Pendant cette apostrophe, de Burgh s'était relevé; il se tint debout et reprit :

« Je suis trop gentilhomme encore pour ne savoir pas ménager une femme; mais il est possible cependant qu'une femme telle que vous la dépeignez n'eût pas été heureuse près de moi. C'est possible.

— J'en suis sûre, reprit-elle avec un léger frisson : vous auriez fait le malheur d'une pauvre âme ainsi faite. »

De Burgh la regarda fixement, puis soudain :

« Voulez-vous, lui dit-il, essayer de me punir ainsi? Voulez-vous m'épouser sans amour et me laisser essayer de vous gagner, de vous vaincre, de vous obtenir? J'accepte le marché, car je vous aime, Catherine, je vous aime comme si vous étiez la plus pauvre et la plus humble, et cet amour-là peut, comme la foi, transporter des montagnes! »

Sa voix, si assurée d'ordinaire, tremblait, et le feu de ses yeux séchait quelques larmes.

« Je vous crois, répondit doucement Catherine émue, et je suis désolée de ne pouvoir répondre à votre amour. Mais je ne vous aime pas et je ne crois pas pouvoir vous aimer jamais. Vous trouverez facilement des femmes qui se laisseront convaincre, mais il y a en moi quelque chose qui s'opposera toujours à une affection comme celle que vous réclamez. J'ai beaucoup d'amitié pour vous, je souhaite vivement que vous soyez heureux, je ne puis vous sacrifier la paix de ma vie. Si je tentais cette expérience, le résultat, croyez-le, nous serait fatal à tous deux!

— Sacrifier votre bonheur! la paix de votre vie! Ah! que vous êtes cruelle, Catherine! Alors, vous me défendez même l'espoir? »

Catherine secoua la tête.

« Hélas ! j'en avais peur quand j'ai commencé », dit-il, comme se parlant à lui-même.

Puis, élevant un peu la voix :

« Au moins êtes-vous libre ? Quelque mortel plus heureux n'a-t-il pas touché ce cœur sans pitié ? Je sais que je n'ai aucun droit à vous faire cette question.

— En effet, monsieur de Burgh, et je pourrais vous savoir mauvais gré de votre indiscretion si je ne pouvais pas y répondre en toute franchise ; mais je n'ai d'autre raison, jusqu'ici, que de vouloir conserver mon indépendance.

— Cette indépendance dont vous êtes jalouse, dit-il en la regardant avec une sorte de pitié, vous ne la conserverez pas ; votre cœur, où la passion dort encore, parlera ; elle en jaillira plus impétueuse, parce qu'elle aura plus tardé à se faire jour. Alors vous aurez compassion de moi.

— Mais j'en ai beaucoup, beaucoup. »

Et elle leva sur lui ses yeux humides.

« Merci ! merci ! »

Et, saisissant la main de la jeune fille pour y appuyer ses lèvres, il ajouta :

« Voulez-vous au moins rester mon amie ? Voulez-vous ne pas me défendre de vous voir ? Je serai raisonnable, je vous promets de ne vous donner aucun ennui.

— Je veux bien », répondit Catherine, heureuse de ne pas tout lui refuser.

Et elle retira sa main.

« Je vais vous quitter maintenant et vous dire adieu, puisqu'il le faut. Je pars pour le Nord, j'ai un cheval engagé dans une course et je veux le monter moi-même. Si je gagne, je surnagerai encore quelque temps. Souhaitez-moi le succès.

— De tout mon cœur, mais vous devriez me promettre de renoncer aux chevaux ?

— Peut-être. »

Puis, prenant de nouveau sa main et la pressant, il ajouta :

« Souvenez-vous que je ne perdrai tout espoir de vous conquérir que lorsque je vous verrai à un autre. »

Il baisa encore cette main, puis il disparut à grands pas et prit sans se retourner le chemin de la ville.

« Dieu soit loué ! Il est parti ! » fut la fervente exclamation de Catherine.

Elle était profondément touchée de l'intensité des sentiments du pauvre garçon et de leur indéniable sincérité.

« Si je l'aimais, se disait-elle, je n'eusse nullement redouté de me fier à lui. Je crois qu'il peut inspirer un attachement sérieux. Il y a chez lui quelque chose qui peut entraîner et une réelle force de volonté !... Mais elle ne dépassera pas la mienne. Il se découragera et se mariera, parce qu'il *faut*, lui, qu'il se marie. »

Elle demeura quelque temps encore immobile et pensive ; puis son visage perdit peu à peu l'expression de sévérité qu'y avait laissée la lutte qu'elle venait de subir et devint plus doux : bientôt elle se leva, s'enveloppa dans son long châle de laine blanche, et reprit le chemin du logis, où les siens l'attendaient, joyeux et affamés.

## V

### CHAÎNE ET TRAME

Lorsque l'automne fit le vent plus froid et la pluie plus constante, Catherine trouva moins agréable le murmure des vagues sur le sable humide ; aussi ne tarda-t-on à reprendre le chemin de la ville.

Cecil resta dans sa pension à Sandbourne, tandis que Charlie revint avec sa tante, qui devait le garder encore jusqu'à la Noël. Elle voulut tout de suite s'occuper du projet suggéré par Bertie à l'égard de Rachel Trant et qu'elle avait pris fort à cœur. Il fallait d'abord acquérir une maison et ce fut pour le consulter à ce sujet qu'aussitôt son retour Catherine alla trouver M. Newton.

Celui-ci se leva avec empressement dès qu'il la vit entrer,

et lui fit, sur sa bonne mine, d'affectueux compliments, auxquels elle répondit avec sa grâce habituelle. Puis, approchant une chaise du bureau, elle lui raconta comment elle voulait acheter une maison.

« Une maison, très bien, dit-il, c'est un bon placement et je ne vois aucun inconvénient à ce que vous habitez une maison qui vous appartiendrait.

— Oh! ce n'est pas pour moi, monsieur Newton, c'est en vue d'une spéculation.

— Une spéculation, bonté divine! Et qui peut vous avoir mis cette idée en tête? »

Catherine alors le mit au courant de son projet, qui ne provoqua pas beaucoup d'enthousiasme de la part du vieil avoué.

« Ces sortes d'affaires réussissent rarement, miss Liddell. Quel fond voulez-vous faire sur les aptitudes des jeunes femmes et la vérité de leurs assertions? Qui vous dit que ce n'est pas pour indécatesse que cette personne a été renvoyée de la maison qui l'occupait?

— Je vous assure, monsieur Newton, interrompit Catherine en riant, que ma protégée est aussi incapable d'une telle action que moi-même.

— Ma chère demoiselle, tous les imposteurs commencent par inspirer confiance, ... c'est ensuite que...

— Allons, monsieur Newton, reprit Catherine du ton le plus sérieux, ne dites pas de folies. Je suis parfaitement décidée; si la maison dont je venais vous parler ne convient pas, nous en trouverons une autre et j'aurai le regret de charger une autre personne de cette négociation, s'il vous répugne de la faire.

— Ah! ma chère miss Liddell, il n'y a pas à dire, vous avez de la volonté », reprit-il avec un sourire.

Puis il demanda si avec la maison il fallait aussi les meubles.

« Mais certainement : j'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut, puisque vous-même m'avez conseillé, il y a un mois, de ne pas laisser improductive la somme que j'ai à la Banque. Eh bien, voici un emploi. Cette affaire sera à mon compte ;

miss Trant, mon intermédiaire, recevra des appointements fixes et j'empocherai les bénéfices.

— Probablement peu considérables, dit l'homme de loi un peu sèchement. Enfin la maison, l'immeuble, veux-je dire, sera toujours là. Cependant ce n'est pas très raisonnable.

— Oh! je vois bien que vous ne m'approuvez pas; mais que voulez-vous? je suis bien décidée.

— En ce cas, donnez-moi l'adresse de la maison que vous avez en vue et j'aviserai à faire le nécessaire.... »

Quelques moments après, il lui demanda des nouvelles de ses neveux, se permit encore quelques représentations sur ce qu'il appelait sa générosité, puis enfin lui demanda si elle était du courant de l'affaire Errington.

« Oui, un peu, répondit Catherine d'une voix mal assurée.

— Si je vous en parle, ma chère demoiselle, c'est à cause d'une assez singulière coïncidence.... Vous n'avez jamais su, n'est-ce pas, que c'était en sa faveur qu'était fait ce dernier testament de votre oncle que nous n'avons pas trouvé? Au surplus, cela n'a plus aucune importance et je ne sais pourquoi je vous en parle! On dit qu'il s'est conduit à merveille. Il s'occupe de littérature, je crois.... Mais trouvez-vous qu'il fasse trop chaud ici, miss Liddell? vous voici toute pâle....

— Un peu de mal de tête », balbutia Catherine.

Puis elle se leva et, après quelques paroles échangées, regagna la voiture qui l'attendait à la porte, le cœur lourd de ce mensonge constant qui vivait en elle et qui s'agitait comme un remords à la moindre allusion rencontrée.

Il lui restait quelques emplettes à faire pour miss Payne avant qu'elle pût rentrer chez elle; elle fit donc arrêter sa voiture, et, comme elle en descendait, quelqu'un qui la croisait sur le trottoir s'arrêta pour la laisser passer; il la reconnut et salua : c'était Errington!

« Miss Liddell, s'écria-t-il, paraissant charmé de la rencontre; j'ai su depuis peu que vous étiez rentrée, mais j'avais peu l'espoir de vous rencontrer.

— Je suis restée à la campagne depuis le moment où.... »  
Son visage se couvrit de confusion.

« Et moi, je n'ai pas bougé et je ne m'en trouve pas plus mal! Je vous assure qu'on peut vivre à Londres en été; puis-je avoir l'honneur d'aller vous voir?

— Oh non! je vous en prie! s'écria Catherine avec un empressement qu'elle regretta tout de suite.

— Voilà de la franchise, dit Errington souriant, mais évidemment désappointé; eh bien, je ne serai pas importun. Comment vont vos neveux et Mrs Ormonde? J'ai un peu perdu tout ce monde de vue : « je suis si occupé ».

— Oui, je sais cela.... »

Son cœur battait et faisait trembler sa voix.

« Vous devez être bien fatigué.... J'ai lu quelques-uns de vos articles et il me semble que des travaux si sérieux demandent bien du travail et bien du temps.

— Et, pour la jeune dame qui veut bien les lire, beaucoup de patience.

— Oh non! c'est un peu fort pour moi peut-être, mais bien intéressant. Croyez que si je ne vous demande pas de venir me voir, j'ai, malgré tout, beaucoup de plaisir à entendre parler de vous.

— Et pourquoi, alors, me tenir à distance?

— Hélas! c'est plus fort que moi! »

Elle le regarda, il vit que ses yeux étaient humides de larmes.

« Je me sou mets donc et j'espère.... Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps. »

Il ouvrit la portière de la voiture, elle monta et un instant les yeux de la jeune fille s'arrêtèrent sur lui comme s'ils lui adressaient une invisible prière, puis ce fut tout et la voiture s'ébranla.

Cette rencontre troubla la pauvre enfant plus encore que tout le reste. Pourquoi regretter la défense qu'elle lui avait faite de se présenter chez elle, puisque sa vue lui faisait tant de mal? Mais pourquoi, surtout au milieu de ce trouble, ressentait-elle un plaisir extrême à entendre sa voix, cette voix nette, intelligente, clairement modulée? Jamais il ne lui avait paru plus fort, plus calme! Non, il n'avait pas le cœur brisé,... il ne regrettait pas lady Alice!

Étrange contradiction! Elle tremblait à la pensée de le rencontrer quand elle sortait, et, lorsqu'elle rentrait, elle était triste de ne pas l'avoir rencontré!

Était-elle donc destinée à ne jamais connaître la paix? Pourquoi, pourquoi donc, l'image de cet homme au fond de toutes ses pensées? Des profondeurs de sa conscience, une voix se fit entendre un jour.... Elle disait : « Pourquoi? Parce que tu l'aimes; tu l'aimes de toute la force d'un cœur naïf et neuf. »

O confusion! ô rougeur! n'était-ce pas le comble de l'infortune que d'être forcée de s'avouer un sentiment tel pour le seul homme qui eût le droit de la mépriser? Aimer, sans qu'il lui eût demandé de l'aimer, lui! Il fallait maintenant employer toutes ses forces à cacher cette nouvelle blessure. Le seul soulagement qui résulta de ces peines, c'est qu'elles masquèrent un peu la plaie première. La nouvelle douleur effaçait l'ancienne.

Les vacances de Noël amenèrent Cecil, que sa tante amusa de son mieux, et aussi Mrs Ormonde, qui trouva moyen de gourmander sa belle-sœur sur sa trop grande générosité envers les enfants et sur sa parcimonie vis-à-vis d'elle-même. Catherine se justifia de ce dernier grief en lui prouvant qu'elle pouvait employer plus de dix mille francs à sa toilette....

« Avec un mari derrière soi, n'est-ce pas suffisant? ajouta Catherine en riant.

— Ah! ce mari est si serré! C'est bien heureux, je vous assure, que j'aie quelque chose à moi!

— Et moi, je suis ravie que la veuve de mon frère jouisse un peu de cette fortune-là.

— J'ai toujours dit, ma chère Catherine, que vous aviez beaucoup de justesse dans l'esprit.... »

Cette conversation, qui bifurqua bientôt sur les modes et les couturières, topique préféré de Mrs Ormonde, se passait à l'hôtel où elle était descendue à Londres, un jour où Catherine y était venue prendre le thé avec elle. Tout à coup, Mrs Ormonde demanda à sa belle-sœur si récemment elle avait entendu parler de de Burgh.

« Non, il y a longtemps.

— Il est allé je ne sais où, en Hongrie, je crois, où il a chassé, et puis chez lord de Burgh! Autrefois il le voyait à peine, mais on dirait qu'il a repris faveur auprès de lui. S'il hérite de la fortune de ce vieux-là, il ne daignera plus regarder personne. C'est un si drôle de personnage, si infatué, si original! N'est-il pas allé vous voir? Il allait si souvent à Sandbourne cet été.... »

Au moment même la porte s'ouvrit et le domestique annonça M. de Burgh.

« Quel hasard étrange! s'écria Mrs Ormonde avec son plus séduisant sourire. Nous parlions de vous! Ma belle-sœur me disait qu'il y avait longtemps qu'elle ne vous avait vu. »

Cette petite perfidie contraria un peu Catherine, qui ne put s'empêcher de rougir.

« Et miss Liddell le regrettait-elle beaucoup? »

— Ne lui répondez pas, Catherine, s'écria Mrs Ormonde; sa fatuité mérite une leçon.

— Je ne le fais pas non plus », répondit Catherine.

Mais elle sourit, trop fille d'Eve pour ne pas conserver en son cœur un reste d'indulgence pour l'homme dont elle se savait adorée.

Quant à lui, il s'assit devant la table à thé avec son aisance accoutumée; et, s'adressant à Mrs Ormonde :

« C'est à l'instant que je viens d'apprendre par Carew que vous étiez en ville. J'arrive de Pont-y-Garvan, où je viens de jouer le rôle de cousin dévoué auprès de mon immortel parent, et je me demande ce qui est le plus à éviter ou de son amitié ou de sa haine? Son cynisme est parfois amusant, mais c'est un despote absolu. Il ne m'a lâché qu'à la condition de me voir travailler un plan qui lui plaît! Je ne sais si je réussirai!

— Vraiment, dit Mrs Ormonde, allez-vous vous faire impresario?

— Oh! c'est pour mon compte que je jouerai la partie, mais le temps seul peut me donner le succès. Souhaitez-moi bonne chance toutes les deux.

— De tout mon cœur », répondit Mrs Ormonde.

De Burgh leva les yeux sur Catherine qui n'avait rien dit.

« Et vous, ne voulez-vous pas me souhaiter bonne chance?

— Je vous souhaite toute sorte de bonheurs, répondit-elle d'une voix peu distincte.

— Est-ce que vous vous êtes querellés? reprit Mrs Ormonde; Catherine me paraît bien sévère pour vous.

— Mais non », dit de Burgh.

Et laissant là le sujet pour passer au chapitre « plaisirs », il demanda aux deux dames de vouloir bien se joindre à quelques amies pour aller voir une pantomime le jeudi soir.

« Ce serait charmant! s'écria Mrs Ormonde.

— Oui, dit Catherine; mais, par hasard, j'ai un engagement pour ce soir-là.

— Une soirée, vous, Catherine? reprit Mrs Ormonde; oh! mais voilà qui est tout à fait extraordinaire. Et où cela?

— Chez lady Clarendon, que j'ai beaucoup vue à Florence et qui m'a invitée plusieurs fois déjà.

— Ah! tant mieux! je suis enchantée que vous sortiez un peu de votre coquille.

— Eh bien! reprit de Burgh, puisque nous avons jeudi la soirée de lady Barrington, nous irons au théâtre vendredi.

— Mais c'était pour jeudi que vous nous invitiez; vous ne deviez donc pas aller dans le monde?

— J'y serais allé après.

— Eh bien, soit! vendredi. Croyez-vous, Katie, que vous puissiez me faire inviter chez votre amie?

— Je crois qu'elle serait enchantée de vous recevoir et je vais lui écrire tout de suite.

— Catherine, vous êtes un amour! »

Et la petite femme se haussa sur la pointe de ses pieds pour embrasser la jeune fille tout en prenant congé.

De Burgh en fit autant et rejoignit Catherine sur l'escalier.

« J'espère, miss Catherine, que vous reconnaîtrez que voici des mois que je me comporte comme l'homme le mieux élevé et le plus raisonnable. Me permettrez-vous d'aller vous montrer tous mes progrès? »

Le ton était enjoué, mais le regard sérieux contenait une prière.

« Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, monsieur de Burgh, et j'espère que vous continuerez.

— Me fermerez-vous votre porte, si je viens y frapper?

— Pourquoi donc?

— Merci, merci mille fois! Que je suis heureux de vous revoir! Cependant je ne vous trouve pas aussi bonne mine qu'à Sandhourne. Est-ce là votre voiture? Je vois que vous n'avez pas encore acheté de chevaux.

— Il n'est pas probable que j'en achète jamais.

— Vous ferez sagement, en effet, d'attendre que vous ayez fait votre choix d'un « headmaster » ; mais bonsoir, jusqu'à demain. »

Et avec toutes sortes d'attentions il la fit monter dans son coupé.

## VI

### RETOUR D'UN VOYAGEUR

Dans la vie calme de Catherine, c'était un événement que cette sortie du soir! N'étant jamais allée dans le monde qu'à l'étranger, elle était assez intéressée par la perspective de pénétrer un peu dans la société de Londres et, somme toute, la pensée de retrouver de Burgh chez lady Barrington lui était plutôt agréable.

Tout en ne l'estimant pas assez pour le trouver digne d'un sentiment durable, elle était flattée de voir l'impression qu'elle produisait sur ce sceptique blasé, audacieux en toutes circonstances et presque timide devant elle.

Qui sait si cette soumission n'aurait pas fini par toucher son cœur, si ce cœur ne se fût pas trouvé défendu par le sentiment qu'elle y nourrissait pour Errington?

Elle fit donc ses préparatifs de toilette avec autant de soin

que de plaisir, et elle dut s'avouer que le résultat était satisfaisant : sa robe, du noir le plus mat, était rehaussée de flots de crêpe lisse blanc et éclairée par un collier de jais qui faisait ressortir la blancheur des épaules, tandis que le peigne assortissait ses reflets à ceux de ses cheveux d'un brun doré.

« Je n'aurais pas cru que vous fussiez si réussie, ma chère, s'écria Mrs Ormonde au moment où ces dames enlevaient leurs manteaux dans le vestiaire. Votre corsage est peut-être un peu montant, car avec un cou comme le vôtre on peut se décolleter beaucoup sans offenser la bienséance, et vous auriez pu vous donner le luxe de quelques diamants.

— J'attends qu'on me les offre », reprit Catherine en riant.

On les annonça ; lady Barrington les reçut avec une bonne grâce parfaite et les fit conduire aux meilleures places, près du piano.

Mrs Ormonde, bien qu'elle eût beaucoup de peine à garder le silence pendant qu'on faisait de la musique, parut enchantée. Quand ce « plaisir » eut pris fin, une voix parlait derrière les deux jeunes femmes ; elles se retournèrent et reconnurent de Burgh, qui pénétrant jusqu'à elles, leur proposa de venir au buffet avant qu'un second morceau fût commencé.

« Au buffet ? Oh oui, allons-y tout de suite, fit Mrs Ormonde, enchantée de remuer.

— Darrell, fit de Burgh en se tournant vers une personne qui le suivait, allons ! faites votre devoir, accompagnez Mrs Ormonde qui meurt de soif. »

Darrell s'avança charmé, et Mrs Ormonde, après avoir exprimé son désappointement par une petite moue, accepta le bras qui lui était offert, tandis que de Burgh s'emparait de celui de Catherine.

« Je ne savais pas que vous connaissiez lady Barrington, lui demanda celle-ci.

— Mais je ne la connais pas et n'avais jamais entendu prononcer son nom, quand vous avez dit hier que vous y veniez ce soir.

— Alors, comment êtes-vous ici?

— Comment? Eh bien, comme je tenais à venir, j'ai demandé au cercle s'il y avait là quelqu'un qui la connût? Darrell dit qu'il était un peu son parent et qu'il lui demanderait une invitation pour moi. Il le fit, et me voilà.

— Vous ne doutez de rien, reprit Catherine, ne pouvant s'empêcher de sourire et renonçant ainsi un peu à la gravité qu'elle avait résolu de garder avec lui.

— Vraiment, cette fois-ci l'entreprise n'était pas difficile! Mais va-t-on faire de la musique toute la soirée? Je pensais qu'on allait danser.

— Comment, vous consentez à prendre cet exercice?

— Mais dans certaines conditions, oui. Savez-vous que jamais je n'avais eu le plaisir de vous voir dans le monde.... »

En disant ces mots, ses yeux enveloppèrent toute la personne de la jeune fille d'un tel regard d'admiration, qu'il suffit à la faire rougir.

« Je ne sais, reprit-elle, avec une négligence qui cachait mal son embarras, si je serais une partenaire bien habile.

— En tout cas, je serais disposé à compléter votre éducation, là, comme sur un siège. A propos, nous pourrions avoir une excellente occasion de reprendre nos leçons. Lord de Burgh m'a chargé de renouveler ses écuries, et je lui ai acheté une paire de cobs admirables; ce serait la perfection pour faire un tour au Park tous les matins; vous deviendriez bientôt le « meilleur fouet » de la capitale.

— Oh! c'est bien difficile.

— Rien de plus aisé, au contraire, dès que vous le voudrez bien. Vous savez que vous m'avez porté bonheur! Me voilà comme les deux doigts de la main avec lord de Burgh; de plus, j'ai gagné une grosse somme, j'ai payé une masse de dettes, j'ai bien vendu mes chevaux. Enfin, votre fidèle Vendredi, comme nous disions à Sandbourne, a vent en poupe. Reste à savoir si c'est sur toute la ligne?

— Ah! monsieur de Burgh! Vous connaissez le proverbe français.... »

Mais elle s'arrêta court.

« Oui, oui : heureux au jeu, n'est-ce pas? malheureux en amour; mais je ne crois pas aux proverbes. Si vous le vouliez pourtant, ce serait ainsi.

— J'espère bien que la fortune vous sera toujours fidèle, dit-elle avec un gracieux sourire.

— C'est bien aimable à vous de me dire cela, et surtout de ne pas m'en vouloir de mes folies. Soyez patiente et bonne pour moi, et je deviendrai sage et doux comme un écolier.

— Bien; nous verrons », dit Catherine, souriant et rougissant.

Cette conversation fut brusquement interrompue par l'arrivée bruyante de Mrs Needham, dont les yeux noirs brillèrent de plaisir en apercevant la jeune fille. Son teint, animé toujours, l'était ce soir-là davantage à cause de la chaleur, et il rivalisait d'éclat avec le satin rouge de sa robe.

« Je vous cherchais partout, miss Liddell, car je veux vous parler d'un grand projet, ... un journal, ... que j'appellerai : *la Semaine des femmes*. Venez, il y a un canapé dans le petit salon, nous serons là à merveille et je vous expliquerai mon affaire. Vous m'excuserez, monsieur, de vous enlever miss Liddell, mais nous avons à causer et nous nous retrouverons là-haut tout à l'heure. »

Et, en effet, elle *enleva* Catherine, pendant que de Burgh, fort mécontent, se demandait qui était ce pirate assez audacieux pour s'emparer de son butin sous ses yeux mêmes.

Pendant ce temps, Mrs Needham, avec un torrent de paroles, mettait Catherine au courant de ses nouveaux projets; mais celle-ci, incapable de suivre ce tourbillon d'idées et de mots, jugea indispensable de lui demander un rendez-vous pour en causer à l'aise.

« Un rendez-vous, ce serait parfait : mais c'est que je suis si prise en ce moment! Mais je vous écrirai et vous viendrez déjeuner avec moi. Maintenant, dites-moi ce que vous devenez, car je n'ai eu de nouvelles que par l'excellent Bertie. »

Puis, changeant brusquement de sujet :

« Comment trouvez-vous la réunion? Agréable, n'est-ce

pas ? Il y a quelques hommes de lettres ; je ne savais pas que lady Barrington donnât dans la littérature. Tenez, voilà un homme intéressant et qui est en train de prendre le premier rang parmi les écrivains politiques et philosophiques. Je l'ai rencontré l'autre soir ; mais il ne me voit pas. Bonsoir, monsieur Errington ; est-ce que vous ne me reconnaissez pas : mistress Needham ? »

Et la bonne dame, toujours gracieuse et empressée, le présenta à miss Liddell.

« J'ai déjà le plaisir de connaître miss Liddell », dit Errington avec un grave sourire.

Puis il prit la main que Catherine lui tendait timidement. Errington resta un moment debout devant Mrs Needham, causant avec elle ou plutôt répondant au flot de questions de tout genre qu'elle ne cessa de lui adresser jusqu'au moment où, apercevant quelque autre célébrité à laquelle elle avait à dire des choses de la plus haute importance, elle pria son interlocuteur de s'occuper de Catherine et disparut avec une surprenante rapidité, eu égard à ses proportions majestueuses.

« Vous désirez peut-être regagner le salon ? demanda Errington à sa compagne.

— Oui, s'il vous plaît.

— A en juger par le silence qui s'est fait là-haut, reprit Errington, je pense qu'on y récite des vers. Voulez-vous que nous attendions ici que ce soit fini ? »

En disant ces mots, il s'arrêtait sur le palier du premier étage, sur lequel s'ouvrait une serre joliment éclairée et meublée, et un peu plus spacieuse que ne le sont ordinairement ces petits réduits dans les maisons de Londres.

« Vous n'avez sans doute pas beaucoup de goût pour un exercice qui n'est pas habituellement d'un agrément supérieur ?

— Mais je ne saurais dire, je n'ai jamais entendu déclamer en Angleterre.

— Gardez donc cette heureuse ignorance. »

Après quelques questions polies sur les Ormonde, et quelques remarques sur la fraîcheur des plantes qui les entouraient, Errington continua :

« Je suis vraiment heureux, miss Liddell, de vous rencontrer ici ; il est excellent pour vous de vous mêler un peu à vos semblables ; vous paraissez être d'une disposition d'esprit habituellement mélancolique, un contact étranger ne peut que vous être salutaire.

— Comment pourriez-vous vous étonner de cette disposition ? répondit Catherine.

— Je m'en étonne grandement, je vous assure, et je n'en vois pas la raison. Jouissez donc simplement des bienfaits de la Providence.

— La Providence n'est pour rien dans ces biens dont vous me conseillez de jouir et que je vous ai dérobés, reprit-elle, en effeuillant les fleurs de son bouquet.

— Je vous supplie d'oublier à jamais cet incident. C'est une simple question de succession, nous l'avons réglée selon le droit, personne n'a plus rien à y voir ; je ne doute pas que vous ne fassiez un excellent usage de ce qui vous est échu ; oubliez donc le passé et permettez-moi de devenir votre ami.

— Je pense bien souvent à vous, reprit-elle presque malgré elle, et cependant il m'est toujours pénible de vous rencontrer. Mais, dites-moi, monsieur Errington, et elle leva sur lui des yeux pleins d'intérêt et de tendre compassion, êtes-vous heureux ? Ce terrible changement ne vous a-t-il pas trop éprouvé ?

— Très heureux et très bien, répondit-il avec un léger sourire. — Ce terrible changement, comme vous dites, m'a fort peu troublé au fond ; le genre d'occupations que j'ai choisi me plaît et mes légers succès me sont précieux. J'ai pu enfin démêler les écheveaux embrouillés des affaires de mon pauvre père, et depuis ce moment je respire à l'aise. La vie a tant de faces diverses.... Je n'ai rien regretté que mes pauvres chevaux.

— Je comprends cela, et, d'après ce que j'entends dire, vous vous faites une belle place dans la littérature ? J'en suis bien heureuse.

— Merci ! Et vous, avez-vous des projets ?

— Pas d'autres, puisque cela vous intéresse, que de

m'installer chez moi avec mes petits neveux ; cela me créera un grand intérêt. Vous voyez que j'essaye de suivre vos conseils et de fuir la tristesse ; je crois même que je pourrais être heureuse si vous vouliez me faire une promesse.

— Une promesse, ... laquelle ?

— Celle de recourir à moi tout de suite si jamais — ici sa voix se troubla légèrement — vous vous trouviez devant quelque désir, quelque besoin. Comme je serais heureuse alors de partager mon royaume!...

— Je le veux bien », dit Errington.

Tous deux restèrent un moment silencieux ; puis Catherine reprit, encore émue :

« Merci, j'étais sûre que vous me comprendriez. »

Elle parlait encore lorsque parut de Burgh, émergeant d'un massif de fougères. Il sembla quelque peu dépité de les trouver ainsi en tête-à-tête.

« J'étais presque tenté de croire, miss Liddell, que cet audacieux corsaire en satin rouge vous avait enlevée pour jamais. Je vous ai cherchée partout. — Comment allez-vous Errington ? Il y a des siècles qu'on ne vous a vu ! »

Puis, se retournant vers Catherine, il ajouta :

« Mrs Ormonde désire se retirer.

— Je vais donc avoir l'honneur de vous reconduire près d'elle ; il y a déjà quelque temps que je n'ai eu le plaisir de la voir. »

Ceci fut dit du ton le plus formaliste et le plus froid. Que pouvait faire de Burgh, sinon de suivre, en rongant son frein, cet homme qu'il regardait comme son rival, bien qu'il le tint comme de beaucoup son inférieur ? Mrs Ormonde ne pensait jamais à Errington, mais elle n'en parut pas moins enchantée de le voir.

Le mot ruine signifiait volontiers, pour elle, la nécessité de vendre ses habits pour vivre et s'associait peu, par conséquent, avec la possibilité de paraître dans le monde ; néanmoins elle lui fit un gracieux accueil ; elle l'invita à venir la voir et lui demanda à quelle adresse Duke pourrait lui envoyer une invitation de chasse. Errington lui remit sa

carte et prit congé, lady Barrington le cherchant pour le présenter à une haute personnalité littéraire.

« Quel horrible quartier ! ma chère », dit Mrs Ormonde, en regardant la carte d'Errington, pendant qu'elle et Catherine attendaient leur voiture dans le vestibule.

Son intonation comportait une sorte de pitié méprisante qui déplut à Catherine.

« M. Errington ne me semble pas à plaindre, répondit-elle un peu sèchement.

— Peut-être non, après tout. Mais avez-vous remarqué l'air furieux de de Burgh ? Il ne doit vraiment pas avoir un caractère commode ! »

Ce dernier et le capitaine Darrell attendaient ces dames dans le hall pour les mettre en voiture, mais de Burgh était trop dépité pour être autre chose que poli ; il laissa donc le capitaine faire tous les frais et obtenir la permission de se présenter le lendemain à l'hôtel de Mrs Ormonde.

Somme toute, Catherine était heureuse d'exciter l'intérêt d'Errington, mais elle sentait aussi confusément qu'il serait peu sage à elle de se laisser aller au plaisir de le voir souvent et qu'il fallait qu'elle conservât la force de combattre un sentiment auquel elle ne voyait pas d'issue possible.

De Burgh eut bientôt oublié le dépit que lui avait causé la rencontre fortuite d'Errington, et la soirée de théâtre qu'il avait organisée pour les deux dames fut aussi agréable que le souper qui la termina. Quelques hommes distingués, une jeune femme agréable complétaient la réunion, qui fut charmante. Catherine, ravie de l'obligation de faire un moment trêve à ses soucis, fut gracieuse et animée ; elle rit, elle causa, et l'amphitryon laissa voir à plusieurs reprises combien il était charmé de la voir se prêter ainsi à ses attentions.

« Convenez, ma chère, fit Mrs Ormonde au retour, en s'installant confortablement dans le coin de la voiture, que c'est délicieux d'être riche ?

— Mais sans doute, répondit Catherine assez distraitemment.

— Vous ne supposez pas que de Burgh fût ainsi à vos pieds, si vous étiez sans dot? »

Mrs Ormonde avait peine, comme on le voit, à céder son adorateur.

« Il n'a, répondit Catherine, aucune prétention au désintéressement, et m'a dit lui-même qu'il était obligé de chercher une femme riche.

— C'est bien de lui, cette audacieuse franchise. Alors, Catherine, vous lui permettez de prendre rang?

— Moi? je n'ai pas dit cela. Oh! qu'il est tard! Bonne nuit, chère sœur! »

Mrs Ormonde fut obligée de regagner sa chambre sans être plus éclairée sur les sentiments de sa belle-sœur, qu'elle jugeait fort rusée et même un peu hypocrite.

Une fois ce premier début, Catherine alla assez souvent dans le monde; on l'y fêtait beaucoup et les mères qui avaient des fils à marier étaient fort empressées auprès d'elle; malgré tout, ses meilleures heures étaient encore celles qu'elle passait en compagnie de Rachel Trant.

Celle-ci reprenait décidément à la vie et ses yeux avaient parfois une vivacité qui enchantait son amie.

« Vous êtes un homme d'affaires émérite, Rachel, lui dit Catherine un jour que, ensemble, elles avaient compulsé leurs registres. En cinq mois, voilà mes avances remboursées. C'est superbe!

— Oui, ce n'est pas mal. De plus, les magasins m'ouvrent des crédits et les commandes abondent. Il est indispensable d'avoir un grand choix de marchandises : cela tente les dames et leur évite la fatigue d'aller dans les magasins, surtout si je puis leur donner les étoffes à meilleur compte que si elles les y achetaient elles-mêmes. Si je double mes affaires cette saison, comme je l'espère, j'aurai la joie de vous offrir un beau dividende. Cette ambition m'a sauvée; car, tout en combinant mes étoffes et mes garnitures, c'est à vous surtout que je pense. Est-ce très héroïque? Je ne sais, mais on prouve sa gratitude comme on peut.

— Vous avez pris le bon moyen, mon amie, et vous me rendez très heureuse. »

Pendant toute cette période, de Burgh usa d'un tact parfait ; il voyait Catherine ou chez elle dans l'après-midi, ou le soir dans le monde. Mais en toute occasion il conservait un ton de franchise et une sorte de brusquerie qui masquaient ce qu'une admiration trop vive aurait eu de gênant ; Catherine ne s'y trompait pas tout à fait, bien qu'elle eût aimé à se persuader qu'il ne poursuivait pas son dessein. Quant au public, il jugea que la jeune fille acceptait les hommages du gentleman, ce qui ne causa pas peu de jalousie dans le camp des hommes à marier et dans celui des jeunes personnes auxquelles un tel mari aurait bien convenu.

Cependant Catherine n'abandonnait pas un projet dans l'exécution duquel elle pensait trouver un grand soulagement : celui de faire son testament et d'y instituer Errington héritier de tout ce qu'elle possédait. Ce ne serait pas une mince affaire que d'y faire consentir M. Newton, mais elle était décidée et elle prit rendez-vous pour lui en parler. Elle avait proposé à miss Payne, retenue depuis plusieurs jours par un gros rhume, de profiter de sa voiture pour une première sortie, et elle voulut la promener elle-même au soleil en attendant l'heure du rendez-vous.

Comme elles marchaient en causant, elles furent dépassées par un élégant phaéton, fort bien attelé de beaux trotteurs et occupé par deux gentlemen, l'un âgé, les cheveux gris et soigneusement enveloppé de plaid, l'autre, plus jeune, brun, vigoureux, tenant les chevaux d'une main ferme. Comme il avait soulevé son chapeau, son vieux compagnon demanda qui étaient ces dames.

« Miss Liddell et sa dame de compagnie.

— Parbleu, dit le vieux lord, elle a une charmante tournure ; retournons pour la mieux voir, s'il vous plaît. »

De Burgh obéit et, comme il ralentissait l'allure des chevaux en s'approchant des promeneuses, l'une d'elles se retourna et lui adressa un gracieux sourire.

« Elle est ravissante ! s'écria le vieux lord. A la bonne heure, voilà une femme que vous devriez me présenter, aussi bien que ses millions, le plus tôt possible ! Pourquoi

n'est-ce pas déjà fait, mon cher? On vous coupera l'herbe sous le pied si vous tardez.

— C'est plus aisé à dire qu'à faire, milord. Miss Liddell n'est pas une fille ordinaire; elle a ses idées, elle n'est pas pressée. Oh! je ne désespère pas de la partie. Mais je crois qu'on la perdrait à la jouer trop vite. En tout cas, je vous jure que si j'échoue, ce ne sera pas ma faute.

— Bravo! je vois que vous êtes sérieux. Vous arriverez, j'en suis sûr. »

De Burgh hocha la tête et toucha les chevaux, qui reprirent leur allure.

« Ce doit être le vieux lord de Burgh, reprit miss Payne, quand ils se furent éloignés; ils semblent être dans les meilleurs termes. Vraiment, je suis bien revenue sur le compte de M. de Burgh : il a du sens et il est très gentilhomme malgré son air de brusquerie.

« Vous avez raison », dit Catherine; puis elles marchèrent quelques moments en silence.

Peu après, miss Payne se sentit fatiguée et il fut convenu qu'elle conduirait Catherine chez M. Newton et que la voiture la ramènerait chez elle pour venir chercher Catherine après son entretien.

« Quel bon vent vous amène ce matin, ma belle demoiselle? fit le petit avoué en voyant entrer sa belle cliente.

— Une affaire des plus sérieuses, monsieur Newton. Je veux faire mon testament....

— Très bien, très bien! on n'en vit pas une heure de moins, et c'est chose faite. »

En conséquence, l'avoué atteignit une feuille de papier et, tout prêt à écrire, attendit les instructions.

Catherine lui tendait un papier sur lequel quelques noms étaient inscrits, lorsqu'on frappa à la porte.

« Que voulez-vous? dit l'avoué au clerc qui se présentait.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais il y a en bas un gentleman qui insiste tout particulièrement pour vous voir.

— Eh bien! dites que c'est impossible. Je suis occupé. Qu'il attende.

— Non, Newton, je ne veux pas attendre ! »

La personne qui prononçait ces paroles parut alors dans l'embrasement de la porte, et Catherine vit que c'était un homme de haute taille, dont les vêtements, évidemment trop larges pour lui, étaient cependant neufs et convenables ; sa physionomie était dure et ses cheveux gris déjà rares sur les tempes.

Elle eut la sensation qu'elle avait vu déjà le regard perçant de ces yeux sévères et elle le regarda attentivement.

Quant à M. Newton, il était devenu soudainement pâle, et lorsqu'il se souleva, appuyant ses mains qui tremblaient sur la table, ce fut d'une voix étranglée par l'émotion qu'il s'écria :

« Grand Dieu ! Georges Liddell.

— C'est bien moi, en effet ; je savais bien que vous me reconnaîtriez. »

## VII

### L'HISTOIRE DU VOYAGEUR

Dès que ces exclamations eurent frappé ses oreilles, Catherine vit se dessiner en traits de feu leurs conséquences inévitables. Le testament étant supprimé, le fils héritait tout naturellement.... Silencieuse et immobile, elle regardait de ses yeux dilatés les traits sinistres et durs du malencontreux voyageur ! Quant au vieil avoué dont les mains tremblaient visiblement, il tenait toujours ses regards fixés sur le fils de son vieux client ! Ce fut l'étranger qui rompit le premier le silence.

« Vous pensiez que j'étais bien mort, n'est-ce pas ? et qu'il ne serait plus jamais question de moi, dit-il avec une sorte de rire amer ; vous vous croyiez bien sûrs que rien ne viendrait troubler l'heureux possesseur de mon bien ! J'étais mort, bien mort, bon débarras !

— Mais par quel prodige se fait-il que vous soyez vivant? balbutia le vieil avoué.

— Oh! ce n'est pas difficile à raconter, dit l'étranger, cherchant du regard un siège.

— Prenez donc la peine de vous asseoir! » murmura M. Newton, sortant un peu de sa stupeur.

En ce moment Catherine, par un mouvement instinctif, se leva, et, lui tendant la main, dit à l'étranger :

« Laissez-moi, comme parente, vous serrer la main, monsieur, et vous souhaiter la bienvenue. »

Liddell, abasourdi, prit machinalement la main qu'on lui tendait; mais soudain, la regardant en face :

« Qui donc êtes-vous? s'écria-t-il.

— Catherine Liddell, répondit M. Newton, la nièce de votre père.

— Ainsi, c'est vous qui avez tout pris, sans faire la moindre démarche pour savoir ce que j'étais devenu?

— Asseyez-vous, asseyez-vous, répétait M. Newton, nous allons nous expliquer. Quant à faire des recherches pour vous retrouver, comment voulez-vous que nous en ayons seulement eu la pensée, puisque, sur la foi d'un témoin oculaire, nous croyions que vous étiez mort depuis quinze ans?

— Sur la foi d'un damné menteur, que j'ai vu hier devenir pâle comme la mort en m'apercevant.

— Pourquoi ne pas m'avoir fait parvenir le moindre avis quand vous avez appris la mort de votre père?

— Croyez-vous que j'avais le temps, avec la vie que je menais à ce moment, de me tenir au courant des morts et des naissances. Il y avait longtemps que je n'avais plus de parents. Pas plus que ma pauvre mère, je ne donnais une pensée à ceux que nous avions laissés derrière nous. »

Il se tut un moment, puis, regardant de nouveau Catherine, il reprit :

« Je vais vous dire mon histoire : nous verrons après cela si vous osez contester mes droits. — Vous savez, dit-il à M. Newton, quelle existence misérable je menais ici et comment je m'enfuis et quittai, pour n'y plus revenir, la

maison maudite où j'avais tant souffert. Après avoir voyagé longtemps, j'arrivai à Sydney. Là, mon compagnon, garçon actif et intelligent, me proposa de partir pour les mines d'or. Nous y travaillâmes longtemps sans succès, puis un jour nous tombâmes sur un filon! Après l'avoir exploité, nous fîmes deux parts de notre butin et nous songeâmes à quitter un endroit qui était d'autant moins sûr pour nous, que nos camarades, moins heureux, se seraient fait peu de scrupule de s'enrichir à nos dépens. Nous nous mîmes en route; mais, le soir du second jour de notre voyage, nous fûmes attaqués, soit par un parti de mineurs, soit par des brigands. Dans la bagarre je fus grièvement blessé à l'épaule et je roulai évanoui dans une excavation assez profonde. Il faisait obscur; nos assaillants crurent que je m'étais enfui, mais mon camarade, qui leur avait échappé, revint pendant la nuit pour me sauver, dit-il, mais en réalité pour me voler.

— Il m'a affirmé, interrompit M. Newton, qu'il avait enseveli décemment vos restes.

— Pourquoi l'avez-vous cru sur parole?

— Mon Dieu! parce qu'il avait l'air honnête et franc, parce qu'il rapportait un certain nombre de pépites trouvées sur vous, disait-il; parce que je ne voyais pas dans quel but il se serait rapproché d'une famille qu'il aurait pu trouver disposée à faire des recherches, tandis que le silence lui était si facile; enfin parce qu'il montrait un vieux couteau que je reconnus pour vous l'avoir donné jadis et un petit portefeuille où mon nom était inscrit avec le vôtre. Au vu de ces preuves, j'engageai M. Liddell à lui faire un petit présent, et il nous déclara qu'il allait se réembarquer le lendemain même.

— Et comment vous êtes-vous sauvé? demanda Catherine avec un intérêt marqué.

— Je suppose qu'avant de se décider à revenir me dépouiller le drôle avait raconté à l'auberge où il avait trouvé refuge, une partie de la vérité sur la manière dont nous avons été attaqués. Quoi qu'il en soit, les gens de l'auberge vinrent au matin sur le lieu de l'attaque et m'y trouvèrent toujours

évanoui. En m'emportant pour m'enterrer, ils constatèrent que toute étincelle de vie n'avait pas encore disparu ; on me soigna quelques jours, je fus bientôt debout et je recommençai à travailler. La chance me revint ; j'entrepris un commerce qui prospéra assez pour me permettre de faire travailler les autres. Je me mariaï... Hélas ! ma femme était délicate et je la perdî après qu'elle m'eut rendu père d'une petite fille. Je me trouvai alors assez riche et je réalisai ma fortune afin de revenir en Angleterre avec mon enfant. C'est pendant mon voyage de retour que je rencontrai le frère d'un de vos clients, monsieur Newton, et que j'appris la mort de mon père, ainsi que la spoliation de mon héritage. Je continue à m'étonner que vous n'avez pas fait faire des démarches pour savoir si Tom Durfort avait dit la vérité.

— Nous en avons fait, reprit M. Newton ; je m'adressai à la police de Sydney, qui me répondit qu'il était certain que, des deux hommes attaqués dans l'escarmouche, l'un était mort, l'autre s'était sauvé. Enfin, je fis longtemps insérer dans les journaux des avis qui restèrent sans réponse.

— Je ne lisais pas les journaux. Enfin, me voici et je vous jure que je ne suis pas disposé à céder un pouce de mes droits. Tant pis pour ceux qui se sont mis dans mon chemin ! Quant à vous, dit-il en s'adressant à M. Newton, vous serez mon premier témoin.

— Je ne puis nier, répondit assez piteusement le vieil avoué, que je ne vous aie reconnu tout de suite.

— Et vous ? Quelle est votre opinion ? dit-il en se tournant vers Catherine, d'un air ironique.

— Moi, monsieur, je ne doute pas que vous ne soyez mon cousin Georges. J'espère que vous ne m'en voudrez pas d'avoir usurpé vos droits, puisque je vous croyais mort depuis longtemps. Pour rien au monde, je ne voudrais être accusée d'avoir fait quelque chose.... »

Elle s'arrêta. Qu'avait-elle fait ? Hélas ! la punition n'avait pas tardé beaucoup.

« Ah ! ah ! reprit Georges Lidell, la regardant toujours avec une dureté vindicative, c'est une pilule amère à avaler.

Une belle dame comme vous céder la place à un réprouvé comme moi et à une petite fille sans éducation !

— D'après ce que je puis me rappeler, monsieur, jamais mon père et ma mère n'ont parlé de vous comme d'un réprouvé. Mais vous êtes irrité contre moi ; il vaut mieux que je me retire et que je laisse M. Newton agir en ami au mieux de nos intérêts mutuels. »

M. Newton, le visage toujours bouleversé, l'accompagna jusqu'à sa voiture.

« Quel coup inattendu, ma chère demoiselle, quel coup ! Mais attendez, attendez, n'a-t-il pas dit qu'il revenait riche ?

— Il me semble. Il pourra peut-être alors faire quelque chose pour les enfants. C'est l'important.

— Les enfants ! les enfants ! reprit M. Newton avec impatience ; il s'agit bien de cela, quand on pense que cet homme-là peut vous mettre sur la paille.... Oui, oui, il le peut, si telle est sa volonté, car il peut exiger non seulement la fortune de son père tout entière, mais encore les intérêts et revenus dont vous avez joui depuis sa mort.... Il le peut ! il le peut !

— Ah ! tout est possible, il a l'air si dur ! Il ressemble terriblement à son père !

— Cependant il faut lutter. Fiez-vous à moi ! Vous pouvez être sûre que je vais vous défendre de mon mieux.

— J'en suis absolument certaine, » dit Catherine, en prenant la main toujours tremblante du vieil avoué.

Celui-ci remonta lentement auprès du client improvisé qui l'attendait impatiemment, pendant que la jeune fille essayait de se calmer et d'envisager une situation que les dernières paroles de Newton ne présentaient pas sous un jour consolant.... Un rayon d'espoir vint un moment éclairer son découragement !

Ne pourrait-on pas persuader à Errington de produire le testament ? Lui au moins n'exigerait pas les intérêts, aurait soin peut-être des enfants ; en tout cas pourrait entrer en arrangement avec Georges Liddell.

Sous l'empire de cette idée, elle renvoya sa voiture et se dirigea vers le Temple.

Une matrone un peu rébarbative gardait le logis et ne consentit qu'avec une répugnance visible à porter la carte que Catherine la pria de présenter à son maître ; celui-ci vint au seuil de la porte pour y recevoir la jeune fille, dont la pâleur le frappa.

« Entrez, je vous prie, dit-il aussitôt en refermant soigneusement la porte derrière elle. Vous arrive-t-il quelque ennui ? Parlez sans crainte, je suis seul. »

Il mit un siège au coin du foyer, puis il alla reprendre sa place accoutumée devant sa table à écrire.

« La dernière fois que je vins ici, commença-t-elle, c'était pour vous faire ma confession ; aujourd'hui c'est encore pour vous demander votre aide.... »

Elle s'arrêta un moment, puis elle reprit, hâtant ses paroles :

« Le fils de mon oncle, Georges Liddell, n'est pas mort.... Il est revenu !

— Il est revenu?... Mais peut-il prouver son identité ?

— J'étais chez M. Newton lorsqu'il s'y est présenté, et M. Newton l'a reconnu immédiatement.

— M. Newton l'avait-il connu autrefois ?

— C'était un de ses meilleurs amis.

— Et pourquoi a-t-il autant tardé à réclamer ses droits ?

— Voici les raisons qu'il donne.... »

Et Catherine refit le récit que lui avait fait le voyageur et ne cacha pas les sentiments d'hostilité qui semblaient animer son cousin vis-à-vis d'elle ; enfin, elle répéta les dernières paroles de Newton : « Il peut vous ruiner complètement s'il exige tout ».

« Il le peut, sans doute, mais il ne le fera pas.... C'est impossible !

— J'ai grand'peur, au contraire, que ce ne soit son projet. Il a l'air décidé à me faire tout le mal possible. Je n'aurais pas un regret s'il ne s'agissait que de moi, car je trouve de toute justice de lui rendre ce qui lui appartient ; mais c'est la perspective de remettre mes pauvres petits à la charge de leur beau-père qui m'est cruelle, bien cruelle, je l'avoue. Aussi, monsieur Errington, c'est au nom de ces

pauvres enfants que je viens vous supplier de produire le testament.... Vous direz, ce qui est vrai, que vous ne l'aviez pas fait valoir pour ne pas me déshériter.

— Le testament ! s'écria Errington, se levant soudain et parcourant la chambre avec la plus vive agitation ; mon Dieu ! je ne l'ai plus, je l'ai détruit, brûlé ! Je l'ai brûlé afin que vous ne pussiez jamais être inquiétée à son sujet, et c'est moi, moi qui vous livre pieds et poings liés à la rancune de cet homme vindicatif. Comment pourrez-vous me pardonner ? Comment pourrai-je jamais me pardonner à moi-même ? »

Il lui avait pris la main, qu'il serrait avec force, pendant que ses yeux imploraient son pardon.

« Vous pardonner ? dites-vous, monsieur Errington, quoi ? Ne faisiez-vous pas cela par un surcroît de délicatesse et pour garantir plus encore mon secret ? Certes ! je vous pardonne de tout mon cœur. Peut-être, d'ailleurs, Georges ne réclamera-t-il pas l'arriéré ? En ce cas, ma toute petite fortune personnelle, 3 500 francs de rente environ, pourrait suffire pour la pension des enfants. Ne vous affligez pas trop, monsieur Errington, le bon Newton fera de son mieux ; mon cousin est riche et peut-être.... »

Elle fut forcée de s'arrêter, car elle sentait ses yeux remplis de larmes près de déborder.

« Ne pleurez pas, je vous en conjure », s'écria Errington d'une voix étouffée.

Puis, essayant de maîtriser à son tour son émotion, il reprit son siège.

« Voyons, dit-il, il faut réfléchir, trouver un moyen.... Ah ! miss Liddell, nous sommes bien quittes maintenant. Vous dites que vous m'avez dérobé mon bien ; moi, je vous dépouille du vôtre !

— Oui, mais vous n'êtes pas coupable et moi je le suis toujours.... »

C'est égal, ... il était doux d'entendre cette voix sévère, émue, adoucie ; il était doux d'être consolée par elle !... elle ne se repentait pas de sa démarche hardie ! Loin de là.

« Ne croyez-vous pas que je devrais m'entendre avec

Newton pour chercher le moyen de circonvenir votre parent?

— Oui, mais comment? Je ne vois pas bien de quel droit vous vous occuperiez de mes intérêts? A moins toutefois de dévoiler ma mauvaise action.

— Pour le moment ce serait peut-être difficile, en effet; mais plus tard, quand Georges Liddell aura fait valoir ses prétentions,.... j'essayerai comme fils d'un ancien ami de son père....

— Peut-être, acquiesça Catherine, sans beaucoup de conviction.... Dites-moi : si le testament existait encore, l'eussiez-vous produit?

— Certainement, pour vous rendre service.

— Et malgré vous, vous auriez eu l'argent, reprit-elle, avec une vivacité qui contrastait avec l'abattement des dernières minutes.

— Redites-moi encore que vous me pardonnez, dit Errington en se levant et se rapprochant d'elle.

— Encore une fois, de tout mon cœur.

— Et vous compterez sur moi comme sur l'ami le plus dévoué?

— Hélas! peut-on donner une amitié sincère sans estime?

— Ne parlez pas ainsi, miss Liddell. Je vous estime, je vous respecte. Je sens que je ne puis juger un caractère enthousiaste comme le vôtre d'après les règles ordinaires!

— Merci de m'encourager ainsi! Vous êtes bon, ajouta-t-elle avec une humilité pleine de grâce. Adieu, je vous suis profondément reconnaissante....

— Laissez-moi vous mettre en voiture », fit Errington qui descendit avec elle.

Il héla un cocher, la fit monter dans le cab en lui renouvelant encore ses offres de service et l'assurance du profond regret que lui causait sa précipitation.

Miss Payne refusa d'abord énergiquement d'admettre un moment la réelle identité de Georges Liddell; elle le traita d'imposteur et M. Newton d'imbécile.... A quoi donc lui ser-

vait sa longue pratique des affaires? A donner comme cela tout de suite dans le panneau? Quel piège grossier, quelle histoire à dormir debout! Puis il fallut se rendre, surtout quand une lettre de M. Newton vint corroborer certains faits positifs. Outre ces faits, l'avoué parlait de longs entretiens qu'il avait eus avec M. Liddell et de quelque espoir de l'amener à des exigences moins exagérées. Il engageait Catherine à chercher une pension moins chère que celle de Sandbourne, mais il lui recommandait de profiter de ce qu'elle avait encore une certaine somme entre les mains pour payer à l'avance un trimestre de cette pension, de façon à lui laisser le temps d'aviser. Enfin il se congratulait de ce que sa maison de Rachel Trant, achetée en son nom, se trouvait en dehors des revendications à exercer et pût devenir une ressource.

« Pauvre enfant! s'écria miss Payne après la lecture de cette lettre, le rayon d'espoir est faible! Vous savez, n'est-ce pas? que vous êtes ici chez vous et que vous y resterez aussi longtemps que vous n'aurez pas trouvé d'occupation.

— Je sais combien vous êtes bonne, répondit Catherine, mais je ne resterai pas oisive longtemps. »

## VIII

### SOINS INUTILES

Cette période d'incertitude, dont la durée n'excéda cependant pas quelques jours, parut interminable à Catherine.

Elle sut garder un front serein, bien que dévorée de soucis, mais elle renonça à ses sorties mondaines; sa vaillance ne put aller jusque-là; pâle, nerveuse, elle le parut tellement un matin, que miss Payne lui conseilla une promenade un peu plus longue jusqu'à Kensington. Elle-même s'absentait une partie de la journée.

Catherine obéit et elle avait fait quelques tours d'allées à

peine quand elle se trouva inopinément face à face avec de Burgh.

« Comment, miss Liddell, lui dit-il aussitôt, est-ce ainsi que vous soignez votre rhume? Lady Mary Vincent me dit hier soir que vous êtes souffrante, et quand je viens ce matin pour prendre de vos nouvelles, personne au logis, et je vous trouve respirant le brouillard du matin... pour vous guérir.... Je dois dire que je vous trouve plus pâle qu'à l'ordinaire. Voulez-vous me permettre de vous faire ici la visite que j'avais l'intention de vous faire chez vous?

— Non, dit Catherine, qui résolut à l'instant même de lui faire part de la nouvelle situation que lui créait le retour de Liddell; accompagnez-moi jusqu'à la maison et jusque-là ne me faites pas de questions.

— Vous m'inquiétez! Qu'y a-t-il de nouveau? Vous aurait-on tendu quelque piège?

— Peut-être; mais parlons d'autre chose. Vous saurez tout.

— Eh bien, vous savez que je n'ajoute pas beaucoup de foi aux bruits qui courent. Celui-ci cependant vous intéressera peut-être. On dit que lady Alice épouse le fils du riche brasseur dont nous avons parlé cet automne?

— Grand Dieu! Si tôt? Comment a-t-elle pu si vite oublier Errington?

— Et pourquoi, je vous prie, ce mortel incomparable ne subirait-il pas le sort commun?

— Parce qu'il ne me semble pas tout à fait semblable aux autres.

— Il est certain que c'est un caractère, il l'a surabondamment prouvé récemment. On dit qu'il se venge de sa mauvaise fortune en essayant de résoudre les problèmes sociaux les plus ardues! »

De Burgh continua à soutenir sa conversation sur ce ton jusqu'à leur arrivée au logis.

Aussitôt que Catherine eut enlevé son chapeau et son pardessus et lissé de la main ses cheveux, que la marche avait un peu dérangés, elle aborda son sujet en ces termes, de Burgh s'appuyant à la cheminée :

« Je vais vous dire un secret que vous m'obligerez de garder quelques semaines.

— Une éternité si vous me l'ordonnez, » répondit de Burgh, ses yeux noirs fixés sur ceux de la jeune fille, comme s'ils eussent voulu en arracher la vérité.

« Sachez donc alors que le fils de mon oncle, qu'on croyait mort depuis des années, est vivant et qu'il réclame la fortune dont je jouissais. »

De Burgh garda le silence, ses yeux se firent plus perçants encore; on eût dit qu'ils cherchaient à pénétrer un mystère.

« Pensez-vous qu'il en ait sérieusement le droit? dit-il enfin.

— Absolument, et il peut exiger de plus que je fasse retour des revenus que j'ai tout naturellement dépensés.

— Mais ce peut être un imposteur! et, en tout cas, votre homme d'affaires peut faire des difficultés, exiger des preuves?

— Il en a donné de suffisantes, et M. Newton l'a reconnu au premier coup d'œil. »

Catherine raconta brièvement l'histoire.

« Quel événement infernal! s'écria de Burgh; si j'avais eu la chance de lui envoyer une balle dans la tête, je n'aurais pas manqué de m'assurer qu'elle avait touché juste, je vous en réponds. Eh bien! que va-t-on faire?

— M. Newton espère encore qu'il s'en tiendra à la restitution pure et simple; en ce cas, je pourrais consacrer ma petite fortune à mes neveux; mais avant tout j'ai cru de mon devoir de vous informer de cet incident, afin....

— Afin...? » reprit de Burgh se penchant vers elle si bas que les pointes de ses longues moustaches effleuraient presque les tresses de la jeune fille.

Puis, voyant qu'elle hésitait à répondre, il continua :

« Afin de mettre votre loyauté de coureur de dot à l'essai, hein! Est-ce là ce que vous vouliez dire?

— Vous conjecturerez ce qu'il vous plaira, monsieur de Burgh, reprit Catherine; mais, quoi qu'il en soit, je voulais, je devais vous avertir et vous dire que, si nous ne devons

plus nous revoir, votre amitié m'était précieuse et que je la regretterais.

— Si nous ne devons plus nous revoir? Pourquoi? Pensez-vous que quelque chose au monde puisse me dissuader de chercher à conquérir votre affection? Vous ne vous souciez pas de moi, je le sais; mais je ne désespérerai pas, malgré cette nouvelle méchante carte. Reste à savoir comment je pourrais vous venir en aide au cas où vous me donneriez le moindre encouragement, ce qui serait à tenter. Si, comme un véritable idiot que je suis, je ne m'étais lié les pieds et les poings par ma propre faute, si je ne m'étais pas enfoncé dans le borbier de la dette par toutes mes folies, votre infortune serait mon meilleur atout, ma chance la plus propice; mais je me suis mis la corde au cou à moi-même; néanmoins je ferais bien pis encore pour vous obtenir.

— Jamais le mal! monsieur de Burgh, jamais! La ruse, croyez-moi, retourne toujours à son auteur. Je suis d'ailleurs bien loin de mériter qu'on fasse tant d'efforts pour moi. Vous savez que je ne veux épouser personne, ni vous ni un autre. Le plan de ma vie est arrangé différemment et je serais au désespoir si des projets chimériques et irréalisables vous entraînaient à déplaire à lord de Burgh et à contrecarrer ses desseins; mais comme je vous aime beaucoup, bien que ce ne soit pas tout à fait à la façon dont vous l'entendez, laissez-moi profiter encore de cette occasion pour vous supplier de réformer votre vie, de laisser là le jeu, les courses, toutes ces dissipations si périlleuses.

— Par pitié, Catherine, ne me regardez pas avec des yeux si suppliants, j'en perdrais la tête. »

Puis, avec un accent désespéré, car il voyait s'éloigner encore le but si ardemment désiré, il ajouta :

« Je suis vraiment l'homme le plus malheureux qui existe, et j'ai la conviction que c'est moi qui vous ai porté mauvaise chance. J'aurais dû fuir loin, bien loin de vous, car vous valez mille fois plus que je n'ose mériter, et c'est par faiblesse que je me suis laissé aller à vous aimer et à savourer cette peine délicieuse. Mais puis que j'en suis là, ne

me défendez pas de m'obstiner, de m'abuser encore. Qui sait si le sort ne me donnera pas l'occasion de vous être bon à quelque chose? Pourquoi les misérables brigands australiens ont-ils de si mauvais fusils?

— Allons, monsieur de Burgh, ne vous inquiétez pas à ce point pour moi, je vous en prie. J'ai encore quelques bons amis et je ne me sens pas du tout au fond de l'abîme.... Maintenant que vous savez tout, il faut que vous partiez; j'ai besoin d'être seule.

— Je pars, et je pars, hélas! pour quelque temps, puisque, pauvre chien à la chaîne, il faut que je suive lord de Burgh à Cannes; je vous en conjure, laissez-moi vous revoir à mon retour et espérer encore, espérer toujours. Des femmes m'ont aimé, Catherine!

— Je le crois, mais les affections, comme le vent, soufflent où elles veulent; nous n'en sommes pas les maîtres! »

Il lui baisa deux fois la main et la quitta. Catherine poussa un soupir de soulagement. Il lui en coûtait de le peiner, mais elle croyait plus à un caprice qu'à une affection profonde, et d'ailleurs son cœur était tout rempli d'Errington. Ceci explique du reste pourquoi de Burgh, qui n'avait jamais eu à se plaindre de la froideur des femmes, trouvait froide pour lui la seule femme qui lui avait inspiré la passion.

Quelques jours après cette scène, M. Newton la fit mander.

Une seule chose favorable, lui dit-il, ressortait des longs entretiens qu'il avait eus avec M. Liddell, le choix d'un conseil (lui, Newton, restant celui de Catherine), qui paraissait animé d'intentions conciliantes.

Chose singulière, il lui semblait que cette circonstance fût amenée....

« Par quoi? dit Catherine, subitement attentive.

— Mais par une rencontre due au hasard. Il y a quelques jours, un gentleman que vous connaissez un peu, je crois, M. Errington, vint me trouver à mon cabinet pour avoir quelques renseignements sur un ancien client. Il était chez moi depuis quelques instants, quand on introduisit M. Liddell. Après avoir considéré celui-ci quelques secondes,

M. Errington lui demanda s'il était le fils d'un M. Liddell, ami de son père. Ses avances furent poliment accueillies, et je sais que peu de jours après il y eut des visites échangées. M. Errington lui aura sans doute proposé son propre avoué, M. Compton, car c'est avec lui que j'ai eu à traiter, et je puis presque être assuré maintenant que M. Liddell n'exigera pas rigoureusement tout l'arriéré; or je pense que l'influence de M. Errington n'est pas étrangère à cette décision. Il lui aura fait sentir que l'opinion publique ne lui serait pas favorable et jugerait sévèrement une pareille rigueur; or il est désireux pour lui et pour sa fille de se montrer sous un jour favorable. Je suis heureux, en somme, que le hasard lui ait fait rencontrer M. Errington.»

Catherine ne répliqua rien, mais elle ne put s'empêcher de penser que le hasard s'était trouvé un peu prémédité et sa reconnaissance pour Errington s'en accrut encore.

« Avez-vous un actif un peu considérable, miss Liddell?

— Mais oui, sans doute, je dépense si peu! A part l'achat de la maison de miss Trant, mon revenu est presque intact.

— Tant mieux! Faites bien exactement votre compte, prenez une forte somme qui jusqu'à nouvel ordre puisse suffire à vos besoins, et si vous avez des économies, nous les offrirons, en guise de transaction, à votre cormoran de cousin.

— Est-ce bien loyal d'agir ainsi? Si G. Liddell pouvait savoir qu'à la veille de cette transaction il ait été prélevé une forte somme sur le capital, ne serait-il pas en droit de se plaindre?

— Me croyez-vous capable de vous conseiller une indélicatesse?

— A Dieu ne plaise!

— Faites donc ce que je vous dis, ma chère miss Liddell. Certes il ne mérite pas mieux, bien que je souhaite que vous puissiez rester en bons termes avec lui. J'aurais même désiré beaucoup que vous puissiez vous attacher à sa petite fille. C'est certainement là son côté vulnérable!

— Je préférerais bien n'avoir plus aucun rapport avec lui.

— Nous verrons cela plus tard. Maintenant il faut mettre Mrs Ormonde au courant.

— Oui, cette démarche me coûte beaucoup.

— J'avoue que je ne le comprends pas trop. N'avez-vous pas agi avec la plus noble libéralité pendant que vous étiez légitime propriétaire?

— Légitime propriétaire..., répéta Catherine avec un soupir, oui, vous avez raison.

— Allons, courage, ma jeune amie, nous trouverons peut-être un biais plus favorable et, qui sait? quelques ressources dans miss Trant, quoique je n'y compte guère. »

Puis il lui demanda si sa voiture l'attendait.

« Elle m'attend dans Holborn, répondit Catherine en riant, avec beaucoup d'autres, qui sont comme elle à la disposition du public. Au revoir, monsieur Newton. »

Le soir même, Catherine fit dire à Rachel qu'elle irait la voir, et elle s'y rendit après avoir écrit d'une façon détaillée à Mrs Ormonde.

Elle trouva le « salon d'essai » tout paré pour la recevoir : un feu brillant, une lampe sous un abat-jour, deux bons fauteuils lui donnaient un aspect tout à fait confortable, et la maîtresse du lieu, ravie de la voir arriver, débarrassa sa visiteuse de son chapeau et de son manteau.

Rachel écouta attentivement le récit que lui fit Catherine, et après quelques réflexions judicieuses, comme son esprit net les lui suggérait toujours :

« Eh bien, ma chère miss Liddell, s'écria-t-elle, Dieu soit loué! vous ne serez ni sans asile ni sans ressource : dans cette maison qui est à vous, il y a deux pièces charmantes. Nous les ferons arranger, et comme, grâce au ciel, je réüssis, nous ne manquerons de rien. Chère miss Liddell, me voilà peut-être au moment de vous être un peu utile; quelle joie j'en aurais! Dites-moi, M. Newton est bien disposé pour vous, n'est-ce pas?

— Comment donc! Il est désolé de cette aventure.

— Eh bien! il faut que j'aïlle le voir, et que je lui explique mes plans; je ne puis pas vous ennuyer de tout ce détail d'affaires, mais lui, comprendra tout de suite et pourra

m'aider. Connait-il mon histoire? demanda-t-elle en rougissant. »

— Il en connaît tout ce qu'il est utile d'en savoir, répondit gravement Catherine. Vous aurez grandement raison de le consulter, car il est aussi bon que prudent et avisé; seulement souvenez-vous d'une chose, chère Rachel, je ne veux pas que vous vous sacrifiez.

— Je vous le promets, je ne songerai qu'à nous deux! Bénie soyez-vous à jamais de m'avoir permis de vivre! »

## IX

### LE COLONEL ET MISTRESS ORMONDE

Catherine, au retour, trouva miss Payne au coin du feu. Une petite causerie s'établit, au courant de laquelle Catherine raconta que miss Trant devait aller trouver M. Newton pour lui exposer ses plans.

« Ma chère Catherine, dit la vieille fille qui avait écouté en silence, vous ne vous êtes pas trompée sur cette jeune femme! Je crois que miss Trant est un caractère.

— Oui, je l'ai toujours pensé; mais ce qui me trouble, c'est Castleford. Aurai-je une réponse demain?

— Allons, ma chère, ne prenez pas plus de souci qu'il ne faut là-dessus. La petite femme sera d'abord un peu désagréable, mais ce sont choses auxquelles il faut s'attendre. N'y pensez pas et dormez bien! »

Mais Catherine ne put s'empêcher d'y penser beaucoup et de se représenter comment serait accueillie sa lettre à la table du déjeuner, les larmes d'Ada, le dépit du colonel et le torrent de réflexions qui ne manquerait pas de couler sur sa tête. Qu'allait faire le colonel? Envoyer les enfants bien loin dans un établissement de dernier ordre! C'était inévitable.

Un télégramme annonça une visite pour le jour même, et

peu après le mari et sa femme débarquèrent, venant directement de la station du chemin de fer. Du premier coup d'œil, Catherine jugea qu'ils étaient fort troublés.

« Eh bien! Catherine, cria tout de suite Mrs Ormonde sans avoir échangé aucun bonjour, que signifie cette incroyable lettre?

— Elle signifie, hélas! ce qui est, répondit tristement la pauvre fille. Mais asseyons-nous, je vous prie, et pensons à ce que nous pouvons faire de mieux.

— De mieux? s'écria Mrs Ormonde en éclatant en sanglots.

— Pour Dieu, laissons là les pleurs et les larmes, reprit le colonel. Dites-moi, Catherine, comment il est possible que M. Newton admette comme vrai ce que dit ce faussaire? Pourquoi ne demande-t-il pas de preuves et ne défère-t-il pas le procès à la Chancellerie?

— Mais parce que je crois que M. Newton n'a aucun doute sur l'identité de Georges Liddell! Il ne peut pas revenir sur sa propre parole, puisqu'il l'a reconnu immédiatement.

— Tout cela est une abominable plaisanterie. Il importe peu que vous croyiez ou que vous ne croyiez pas; l'important est de demander des preuves, voilà tout!

— C'est vraiment trop affreux, continuait de gémir Mrs Ormonde. Penser qu'on vous vole, qu'on réduit nos enfants à la mendicité, tout cela pour une lubie, une billevesée: c'est vraiment stupide. Jamais je ne croirai que cet homme-là dit la vérité et qu'il soit ce qu'il dit,... jamais....

— Vous en causerez avec M. Newton et vous verrez qu'il vous expliquera que ce serait folie que de résister!

— Mais qui est-ce qui vous dit que l'avoué n'est pas complice, lui aussi? Ces hommes de loi sont tous des coquins! Vous conviendrez, ma chère, qu'après toutes vos promesses, il est dur pour le colonel de voir ces enfants lui retomber sur les bras.

— Me retomber sur les bras, dit le colonel, merci bien, je ne veux pas du tout de cela! Je vous demande un peu si cela me regarde! J'ai été mis dedans, voilà tout, et je ne

veux pas le moins du monde m'occuper d'enfants qui ne m'appartiennent pas. Il fallait que ce vieil idiot d'avoué s'assurât bien d'abord que l'héritier était mort avant de vous laisser jouer ce rôle de bonne fée qui ne vous appartenait pas!... »

En disant ces paroles, le colonel furieux arpentait la chambre à grands pas, oubliant complètement ses traditions de politesse et laissant s'exhaler son dépit cruel.

« Je ne vous reconnais pas le droit de m'accuser ! s'écria Catherine blessée au vif ; je vous défie de prouver que je ne me sois pas conduite aussi généreusement que possible envers les enfants ; vous, Ada, vous ne devriez pas l'oublier et vous devriez être la première à me plaindre au lieu d'accroître encore ma peine par vos injustes reproches. Rien ne m'est plus pénible que la perspective de devoir abandonner les pauvres enfants, et s'il est possible d'atténuer le coup et d'éviter la ruine totale, je leur donnerai certes jusqu'à mon dernier sou plutôt que de les laisser à la charge du colonel Ormonde. Je regrette, colonel, que cette déception vous atteigne si profondément et qu'elle vous fasse oublier les égards qu'on doit à une femme, surtout quand cette femme est la bienfaitrice de celle qui porte votre nom. »

Catherine avait levé la tête sous l'insulte, et ses yeux étincelants, la rougeur de ses joues et le tremblement de ses lèvres décelaient une agitation profonde.

« Vous voyez, Duke, gémissait Mrs Ormonde, je vous avais bien dit qu'elle était violente, Catherine. Comment pouvez-vous... ?

— Je sais fort bien, reprit le colonel avec une sorte de ricanement âpre et blessant, que c'est une personne qui ne manque pas d'énergie ; mais tout cela ne fera pas que je doive être content de voir vos enfants à mes crocs. Que diable ! j'ai un fils aussi, moi, et, avant de jouer le beau-père généreux, je ne veux pas que ce soit à ses dépens. Si vous ne vous arrangez pas avec ce coquin, je vous jure que j'enverrai les gamins au *Blue coat school* ; il en est sorti de braves gens, après tout.

— Vous voyez si ce sera agréable d'avoir à compter sur le colonel pour ma toilette », sanglota Mrs Ormonde.

Malgré toute son indignation, Catherine se contenta et reprit :

« Si je suis absolument sans ressources, il faudra bien que je vous laisse faire des pauvres enfants ce que vous voudrez ; si le contraire se produit, je leur consacrerai ce qui me reste : je ne puis mieux faire ! Maintenant, veuillez me laisser seule ; allez voir M. Newton et mettons fin à une entrevue qui me prouve le peu d'affection que vous avez pour moi.

— Parbleu ! s'écria le colonel stupéfié, voilà qui s'appelle mettre les gens à la porte.

— Oh ! l'ingrate, l'ingrate ! » reprit sa femme avec une pieuse indignation, pendant qu'elle rajustait son voile.

Peut-être aurait-elle continué, si la porte en s'ouvrant n'eût laissé entrer M. Errington.

Accueilli par un silence profond, il s'avança correct et calme comme à l'ordinaire.

« Je suis enchanté de vous rencontrer, mistress Ormonde, dit-il aussitôt qu'il eut salué Catherine ; enchanté, colonel, de vous voir ici ! Jamais miss Liddell n'a eu plus besoin d'être entourée de ses amis.

— Sans doute, sans doute, murmura le colonel très confus ; j'essayais de persuader à miss Liddell de contester les droits de ce coquin et de défendre les siens. Il n'est pas ce qu'il dit être.

— J'ai grand'peur que si, au contraire, reprit gravement Errington.

— Vous aussi, vous croyez cette blague. Allons donc ! je vais consulter mes hommes d'affaires et leur demander s'il est d'usage, à la première sommation du premier venu, de lui jeter son argent à la tête.

— Non ; mais ce ne serait pas plus sage d'en jeter encore plus qu'il ne faut.

— Nous allons justement nous rendre chez Newton ; je reviendrai vous dire ce qu'il en pense. Catherine, à demain ! »

Et Mrs Ormonde, ayant enfin achevé d'attacher son voile, prit congé de M. Errington en lui disant :

« N'est-ce pas une terrible aventure? J'en suis désolée comme pour moi.... C'est bien aimable à vous de venir voir cette pauvre Catherine. Et à Castleford, viendrez-vous cet automne? »

Tout en souriant et balbutiant, elle se hâta de rejoindre son seigneur et maître, qui l'attendait sur l'escalier.

Errington revint alors vers Catherine, restée pâle et tremblante au milieu de la pièce.

« Je crains, dit-il en regardant de ses yeux calmes les yeux troublés de la jeune fille, que vos parents ne vous aient consolée à la manière des amis de Job.

— Oh! qu'ils ont été cruels! reprit la pauvre enfant d'une voix altérée, plus cruels que si, comme vous, ils avaient su la vérité. Ils sont déçus, je le comprends, mais ils se doutent peu de ce que j'ai souffert dans l'espoir de faire du bien à leurs enfants. Ah! pauvres petits! qu'ils seront à plaindre s'il faut les remettre aux mains de leur beau-père! »

Ici, ses larmes, longtemps refoulées, coulèrent.

« Calmez-vous, miss Liddell, je vous en prie, et excusez-moi d'être venu vous troubler en un moment pénible; mais, dût ma présence vous être importune, j'avais une moins mauvaise impression à vous faire partager, et....

— Votre présence ne peut me déplaire aujourd'hui; elle ne me déplaît jamais, même quand ma conscience en souffre.... Je ne voudrais pas que vous vous méprissiez.... »

Il sentit se réchauffer sous son étreinte la main blanche et glacée qu'elle lui avait abandonnée....

« Merci, dit-il en la forçant doucement à s'asseoir, vous me faites un plaisir extrême! Voici maintenant mon excuse.... J'ai trouvé dans les papiers de mon pauvre père quelques lettres à lui adressées par son vieil ami Liddell. Il me sembla que cette trouvaille pouvait m'être utile dans les relations qu'il m'importait d'avoir avec son fils.... Je m'arrangeai pour le rencontrer.... Je lui portai ces lettres, plus tard je lui parlai de vous... et, bien qu'il se soit d'abord montré assez mal disposé, je suis arrivé à lui persuader que, comme il est riche, l'opinion jugerait sévèrement la rigueur qu'il voulait employer envers vous.... Bref, je crois qu'il ne

réclamera que les capitaux et ce qui peut rester de sommes courantes aux mains de votre banquier.

— Dieu soit loué! s'écria Catherine avec chaleur; s'il exécute ce projet, vous m'aurez rendu un grand service. Je ne serai pas embarrassée pour me suffire et je n'aurai pas besoin de l'insultante protection du colonel Ormonde! Ses enfants sont des étrangers pour lui, et il m'en veut mortellement de l'avoir involontairement jeté dans ces embarras.... Dieu veuille qu'il ne sache jamais de quelle autre erreur je fus coupable!

— Il ne le saura pas, il ne le saura jamais! dit Errington avec une vivacité et une chaleur inaccoutumées et en se rapprochant de la jeune fille comme s'il voulait la défendre de tout danger. C'était pour mieux cacher votre secret que j'ai brûlé ce malheureux papier.

— Aussi n'ai-je rien à vous pardonner.

— Alors regardez-moi comme votre ami et dites-moi vos projets, vos plans.

— Tous sont encore bien incertains. Je chercherai une occupation, cela est certain; miss Payne m'aidera, j'en suis sûre, à la trouver.

— Ce sera cruel avec votre caractère, reprit Errington, d'un ton pensif; mais vous supporterez mieux les difficultés en pensant aux enfants, qui vous devront l'indépendance. — Le colonel aura peur de l'opinion s'il paraît les abandonner.

— Oui, je crains qu'il ne veuille s'en mêler encore — je le redouterais beaucoup. Je plains Ada quand même d'avoir à compter avec l'égoïsme de ce mari.

— Soyez sûre qu'elle saura s'en tirer! Leurs natures sont faites pour s'entendre. Mrs Ormonde est très sûre de son empire au fond. »

Il y eut un moment de silence.

« Si mes neveux sont hors de peine, reprit Catherine, je prendrai fort bien mon parti, je vous assure. J'ai appris que si la richesse donne peu de vraies joies, si la pauvreté est dégradante, l'argent tout seul ne donne pas le bonheur.

— Je sais comme vous, reprit Errington, que tous les plaisirs qu'il procure sont aussi vains que le sable qui vole! »

Miss Payne, qui avait vu partir les Ormonde et croyait Catherine seule, entra en ce moment, et la conversation prit un tour général. Peu après Errington se leva et prit congé.

« M. Errington n'était jamais venu vous voir, n'est-ce pas? dit alors miss Payne.

— Il se trouve connaître un peu G. Liddell et me propose de s'employer à l'adoucir.

— Dieu veuille qu'il réussisse! » s'écria la vieille fille, qui demanda ensuite comment s'étaient conduits les Ormonde et ne leur épargna pas ses sarcasmes.

Catherine écoutait d'une oreille distraite; il lui était plus agréable de penser à la sympathie consolatrice d'Errington. Peu à peu elle sentait s'effacer ce sentiment de pénible confusion qu'elle avait si souvent éprouvé en sa présence; il lui devenait possible de lever les yeux sur lui et de croire à sa sincérité. La profondeur même de sa rêverie cependant et la douceur qu'elle trouvait à s'y abandonner n'étaient-elles pas un danger? N'aurait-il pas mieux valu pour son repos qu'elle continuât à le fuir?

Ses réflexions furent interrompues par miss Payne, qui lui apportait une invitation à dîner de Mrs Needham. L'excellente femme, fort occupée de Catherine et de ses malheurs, voulait la présenter à une amie qui pouvait lui être utile: elle pensait avoir aussi trouvé pour miss Payne une nouvelle pupille; enfin, il fut convenu qu'on accepterait.

## X

### UN DINER CHEZ MISTRESS NEEDHAM

C'était un personnage important que Mrs Needham, d'abord à ses propres yeux, et ensuite à ceux des gens qui composaient son cercle. Généralement on la croyait veuve! Quelques amis seulement savaient que dans une colonie, heureusement fort éloignée, vivait un M. Needham, qui dis-

simulait là sa personne aux recherches de créanciers aussi nombreux que variés. Comme avant son départ il avait eu le soin de faire disparaître les ressources disponibles du ménage, sa femme, délaissée, s'était vue subitement réduite à la maigre petite fortune que lui assurait son contrat de mariage; mais la nature l'avait douée d'une énergie peu commune et, au lieu de se lamenter, elle chercha les moyens de tirer son épingle du jeu.

Le hasard voulut qu'un de ses amis d'enfance se trouvât à la tête d'une feuille périodique : il lui permit d'y faire paraître une petite chronique chaque semaine, et, sur ces légères fondations, elle commença à élever l'édifice de sa fortune. Elle était actuellement l'une des plus heureuses personnes qu'on pût voir; serviable, dévouée, elle s'intéressait à toutes les entreprises utiles, et bien que sa vie fût en somme sevrée de réelles affections, elle était pleine de mouvement et d'intérêt.

Son instruction n'était pas profonde, mais son intelligence était vive et s'étendait à beaucoup de sujets, de sorte que son esprit fertile émettait une foule d'idées que des gens plus habiles mettaient en œuvre et faisaient fructifier sans que l'excellente créatrice s'en choquât jamais.

Enfin, bien qu'elle fût souvent la proie de plus d'un intrigant, elle avait fait de réelles trouvailles et avait mis en lumière des gens capables qui lui faisaient honneur dans le public.

Elle vivait à Kensington dans une petite maison à l'ancienne mode, dont le jardin était juste assez vaste pour permettre aux visiteurs, en temps de pluie, d'y être trempés pendant le trajet de la porte d'entrée à celle de la maison. Ce palais en miniature, bondé d'objets d'art et de curiosités, faïences de Chine, vieux bois sculptés, laques japonaises, fantaisies plus rares alors qu'à présent, était en somme une demeure agréable et hospitalière.

Rarement ceux qui venaient y chercher des secours s'en retournaient les mains vides et chacun y trouvait un bon conseil et un appui. Y recevoir ses amis était pour elle une joie parfaite; y être reçus, un agréable moment pour eux.

Ce jour-là Mrs Needham était ravie de la perspective de ses convives. Catherine lui avait plu dès l'abord, et bien qu'elle se vantât d'être plus pratique que sentimentale, elle se plaisait à entourer d'une auréole tant soit peu romanesque cette fille charmante, d'abord parce qu'elle l'écoutait dérouler ses plans avec un intérêt sympathique, et ensuite parce qu'elle entrevoyait dans les traits brillants de la jeune fille une sorte de mélancolie qui intéressait sa curiosité bienveillante; outre miss Payne qu'elle connaissait depuis longtemps et dont elle appréciait les qualités pratiques, elle attendait une troisième personne, la fille unique du riche éditeur de la *Piccadilly Review*, publication estimée qui ouvrait ses colonnes aux ouvrages les plus distingués et qui avait publié *Notre système colonial*, suite de brillants articles de haute politique, attribués à Miles Errington.

Mrs Needham fit quelques plaisanteries sur sa « partie carrée » de dames, mais, ajouta-t-elle, les hommes nous auraient dérangées, puisque nous avons à parler « affaires »; puis elle présenta miss Payne et « sa jeune amie » (l'héritière dépossédée ne portait plus guère que ce nom) à miss Bradley, belle personne nonchalamment étendue sur le sofa auprès d'un feu brillant. Grande, élancée, elle était vêtue d'une longue robe de peluche d'un bleu pâle, décolletée assez bas par-devant et négligemment attachée par un nœud de satin blanc mêlée aux dentelles rousses qui ornaient le corsage. Son teint était blanc et mat, ses cheveux, abondants, d'une fine couleur cendrée, couronnaient une tête fièrement posée sur un cou éblouissant comme sur une stèle de marbre; enfin ses yeux, froids et clairs au repos, s'éclairaient dès qu'on parlait d'un sujet intéressant. D'ordinaire son attitude était assez sévère et plutôt silencieuse.

« Charmée de faire votre connaissance, dit-elle avec bonne grâce à Catherine quand elle lui fut présentée. Nous avons des amis communs, Mrs Needham et M. Errington. »

Catherine répondit poliment pendant que ses joues s'empourpraient; puis, laissant miss Bradley s'entretenir avec miss Payne, elle suivit Mrs Needham, qui la fit asseoir près d'elle dans un petit salon drapé à l'orientale de ces étoffes

du Levant qui commençaient à être à la mode, et tout rempli de brimborions « curieux », depuis de rarissimes « capo di monti » jusqu'à des bagatelles de deux sous.

« Venez voir une vraie trouvaille, ma chère, s'écria-t-elle, une tasse de vieux Chelsea authentique, presque intacte.... »

Puis elle ajouta :

« Eh bien, que pensez-vous de miss Bradley? C'est une belle personne, n'est-ce pas? et si remarquable, si instruite! Elle parle cinq ou six langues, elle est musicienne et fait d'excellente critique littéraire; c'est elle qui a conseillé à son père de publier ce poème si original : *La tête de Gorgone*, que tous les éditeurs avaient refusé et qui lui a fait gagner tant d'argent!

— Et à l'auteur? dit Catherine en souriant.

— Ah! c'est autre chose; mais Bradley l'aura bien traité, je pense. Vous savez qu'elle sera immensément riche : son père l'adore.

— Je regrette bien de ne pas écrire, continua Catherine, souriant toujours : ce doit être une agréable manière de gagner de l'argent!

— Pourquoi n'essayez-vous pas? Vous devez avoir de l'imagination... et, puisqu'il faut que vous vous occupiez.... A propos, je ne puis vous dire combien je suis désolée.... »

L'annonce du dîner vint couper court aux bienveillantes condoléances de la bonne dame.

Le repas, qui péchait peut-être un peu du côté de l'abondance, fut excellent et servi en perfection par deux femmes de chambre fort élégantes. La causerie y fut fort brillante, car miss Bradley avait l'art d'écouter et renvoyait la balle avec une dextérité merveilleuse. Dès que le dîner fut terminé, miss Bradley s'empara de miss Payne pour lui parler de sa protégée, pendant que Mrs Needham appelait Catherine auprès de son feuteuil.

« Laissez-les arranger leurs affaires, chère miss Liddell, et parlons des vôtres.... J'ai été on ne peut plus désolée de vos ennuis. Vous savez.... je ne souhaite la mort de personne, mais ce bonhomme aurait bien pu rester où il était,

surtout d'après ce qu'on en dit! Qu'allez-vous faire? Avez-vous des projets?

— Je n'en ai aucun encore, que celui de trouver des élèves, si je peux, et de leur enseigner ce que je sais passablement : musique, langue, etc.

— Ou c'est un sauvage, sans foi ni loi, reprit Mrs Needham avec force, ou il n'exigera pas l'arriéré; tous les honnêtes gens seraient contre lui! Mais, voyons, si vous n'avez rien en vue, et que miss Payne et miss Bradley s'arrangent, où irez-vous? Voulez-vous venir chez moi?

— Chez vous, mistress Needham, chez vous, ce serait délicieux; mais je ne vois pas...?

— Les appointements sont bien modestes. Enfin voici ce que je vous propose : J'ai beaucoup à faire et, comme la jeune fille qui était avec moi ne m'aidait en rien et mettait mes papiers en désordre au lieu de les débrouiller, nous nous sommes séparées. Voudriez-vous la remplacer en attendant que vous trouviez mieux? Je voudrais pouvoir vous offrir davantage, mais....

— Et moi, je réponds bien vite que je serai charmée de vous servir de secrétaire, chère mistress Needham, et de tout ce que vous voudrez; mes neveux casés, rien ne me conviendra mieux; être avec vous avec une faible somme me plaît plus que n'importe où avec....

— Des millions, interrompit en souriant Mrs Needham.

— Oh! des millions, il faudrait voir. Mais je doute, reprit Catherine en riant, que mon travail les valût.

— Souvenez-vous que je ne vous garderai pas une heure dès que vous aurez trouvé mieux! Maintenant, quel jour pouvez-vous commencer? »

On convint du lundi suivant, et peu après la porte s'ouvrit et on annonça M. Errington et M. Payne.

« Ah! ah! Errington, dit Mrs Needham à demi-voix et comme se parlant à elle-même; mais pourquoi pas, au fait? »

Puis, se levant, elle fit aux deux hommes un accueil empressé.

Après les premiers compliments, Errington, s'approchant

de Catherine, lui demanda si elle avait des nouvelles de Newton.

« Non, répondit-elle, je n'ai reçu qu'une lettre de ma belle-sœur. Son ton plus conciliant, mais désespéré, me donne à penser qu'elle est peu satisfaite des renseignements qu'elle a recueillis auprès de M. Newton.

— Quelles raisons ont-ils donc de se plaindre?

— Aucune; mais au surplus, tout ce qu'ils feront ou diront ne me fera pas changer à l'égard des enfants de mon frère.

— Ces enfants vous sont bien chers? dit Errington, en la regardant avec une expression de douceur inusitée.

— Oui, plus que vous ne pouvez le comprendre peut-être.

— Pourquoi? Est-ce que vous me jugez incapable de comprendre les sentiments affectueux?

— Certainement non, bien que j'imagine que vous ayez plus de penchant pour la justice que pour tout autre sentiment; cependant vous êtes généreux : cela, je le sais. »

Errington ne répondit pas et resta perdu dans ses pensées, comme si un ordre de réflexions encore non entrevu lui avait été révélé par la réplique de Catherine. Celle-ci attendait qu'il reprit la conversation, quand miss Bradley, qui jusque-là avait paru absorbée dans son entretien avec miss Payne, se retourna soudain vers la partie du salon où Errington causait avec Catherine, et appela ce dernier, qui se leva aussitôt et vint s'asseoir près d'elle. Ce ne fut pas sans un certain dépit que la jeune fille le vit soutenir avec la belle héritière une conversation fort brillante; ils semblaient avoir beaucoup de choses à se dire et l'animation de leur conversation montrait qu'il existait entre eux une complète intimité.

« Qu'elle est heureuse, pensait Catherine, de causer avec tant d'aisance et de familiarité! sans tache, comme lui, elle se sent son égale, tandis que je rampe humblement en sa présence et qu'à peine j'ose ramasser les miettes que sa bonté laisse tomber! »

Bientôt elle se reprocha le sentiment que cette différence

de situation lui inspirait, et, tâchant de le dominer, elle se tourna vers Bertie Payne, qui discutait avec Mrs Needham les méthodes les plus efficaces pour l'amélioration du sort des pauvres, et elle se joignit, au moins en apparence, à leur groupe, tout en surveillant l'attitude des deux interlocuteurs, dont l'entretien eut l'air de devenir plus confidentiel encore lorsque miss Payne se fut éloignée.

« Les gens de miss Bradley », annonça-t-on peu de temps après.

Elle se leva et, dans ce mouvement, déploya toutes les richesses de sa belle taille.

« Voulez-vous m'excuser de vous quitter sitôt? dit-elle à Mrs Needham; mais j'ai promis de jouer ce soir chez M. Julian Stamer et, comme je dois commencer la seconde partie du concert, je ne puis me faire attendre. Venez-vous? dit-elle à Errington, qui inclina la tête en guise de réponse. En ce cas, je vous offre une place dans la voiture. »

Errington remercia et, se retournant vers Catherine :

« Serez-vous assez bonne, lui dit-il, pour me faire connaître la décision de Mrs Ormonde?

— Certainement, bonsoir! »

Elle plaça sa main dans celle qu'il lui tendit et se sentit un peu consolée par l'affectueuse étreinte avec laquelle il fut répondu à sa timide pression. Que pouvait-elle lui demander de plus, dans son humiliation, que de lui montrer une sympathique pitié? N'était-ce pas assez?

Après leur départ, Mrs Needham annonça à Bertie et à sa sœur les arrangements « momentanés » qu'elle avait pris avec Catherine; puis on parla des projets de miss Payne, qui exprima aussi de vifs regrets à la pensée qu'elle allait perdre « sa jeune amie ».

« Je vous comprends, ma chère, mais elle ira vous voir aussi souvent qu'elle le désirera. Dites-moi, Angela Bradley n'est-elle pas une splendide créature?

— Oh oui! murmura Catherine.

— Peut-être un peu trop « belle femme », dit miss Payne avec un peu d'ironie.

— Mais pas pour Errington, s'écria Mrs Needham, et je suis sûre qu'avant la fin de la saison nous verrons quelque chose de nouveau de ce côté-là ! Ce serait superbe pour Errington, savez-vous ? le vieux Bradley est immensément riche.... Mais, bonsoir, miss Payne, bonsoir, chère miss Liddell ; je compte sur vous lundi, c'est entendu. »

Le lendemain, au moment où M. Newton, plus alerte et plus correct que jamais, arrivait à son étude, ses clercs l'avertirent que miss Liddell l'attendait.

« Très bien ! » dit le vieil avoué, qui traversa d'un pas rapide les divers corridors qui le séparaient du salon d'attente.

« Voilà qui est parfait, dit-il en lui serrant cordialement la main ; j'allais vous écrire.

— J'étais un peu pressée de connaître mon sort.

— C'est bien naturel. Vous avez été fort patiente. Eh bien ! je viens d'avoir justement un entretien avec les conseils de M. Liddell et je suis heureux d'avoir à vous annoncer qu'il renonce enfin à réclamer les intérêts échus, sans cependant faire abandon des sommes résultant de vos économies qui pourraient se trouver actuellement chez vos banquiers. Vous voyez que ce n'est pas encore une solution parfaite, mais c'est la meilleure que j'aie pu obtenir.

— Elle me soulage infiniment et je vous en remercie de tout mon cœur, s'écria Catherine en joignant les mains comme pour une action de grâces. Comment pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance ? »

Elle pressait affectueusement la main ridée du vieillard en levant sur lui des yeux attendris.

« Vous étiez bien sûre de tout mon zèle, ma chère demoiselle ; mais le concours de M. Errington s'est trouvé beaucoup plus efficace que le mien, car il a pris sur Georges Liddell une influence vraiment extraordinaire. Sans lui, je ne crois pas qu'il eût rien cédé.... Dieu merci, voilà l'affaire arrangée et elle n'est pas mauvaise pour lui, qui accroît encore son capital de votre épargne. Enfin ! Ce qui m'étonne, c'est qu'il ne cherche pas plus à gagner votre amitié pour sa petite fille dont il est fou, je crois. Mais parlons de l'entrevue avec les Ormonde ! J'ai rarement assisté, je vous

assure, à un déploiement d'égoïsme plus complet. Je crois cependant leur avoir fait entendre raison.

— J'aurai grand'peine à leur pardonner leurs procédés inqualifiables.

— Je le comprends; cependant il vaut mieux, je vous assure, éviter un éclat et ne pas être à couteaux tirés avec la mère de vos petits neveux. »

M. Newton la questionna alors sur l'emploi qu'elle comptait faire de son temps et lui raconta la visite que lui avait faite miss Trant.

« Jamais je ne fus plus étonné! continua-t-il: Cette petite créature frêle, mignonne, délicate, est trempée comme l'acier, et est « homme d'affaires » de la tête aux pieds. Elle m'a développé ses plans avec une telle netteté et m'a paru si décidée à n'employer que pour vous, son unique bienfaitrice, m'a-t-elle dit, tout le succès qu'elle en attend, que je lui ai, ma foi, confié quelques fonds que j'avais disponibles, afin qu'elle ne fasse pas de dettes et qu'elle arrive plus vite à son but.

— Voilà encore une nouvelle preuve de votre bonté pour moi; elle m'est d'autant plus sensible qu'elle me prouve la confiance que ma petite amie a su vous inspirer. J'irai la voir tout à l'heure. J'étais trop découragée ces jours derniers, et j'avais tort, puisqu'il me reste encore des amis si dévoués! »

## XI

### CATHERINE EN FONCTIONS

Il est rarement agréable de commencer une vie nouvelle; mais quand, en outre, on passe de la richesse à la pauvreté, de la liberté complète à des occupations qui ne sont toutes ni de votre choix, ni parfaitement conformes à vos aptitudes, le contraste n'est pas sans amertume.

Ce fut ce qu'éprouva la pauvre Catherine. Reconnais-sante, elle l'était, puisque la Providence l'avait secourue; mais ce n'était pas sans quelque trouble, et, pour se récon-cilier avec une situation si nouvelle, elle eut besoin sou-vent de se représenter à elle-même que cette situation eût pu être infiniment moins bonne, et qu'après tout elle évitait ce qu'elle avait redouté le plus : l'odieuse protection du colonel.

Cette protection cependant, elle l'avait acceptée pour la somme de 1500 francs, appliquée magnifiquement au bien-être des deux enfants; mais elle en restait maîtresse, ce qui était le grand point.

Le sanctuaire privé de la bonne Mrs Needham était une pièce spacieuse et confortablement meublée, mais suffisam-ment encombrée aussi de livres, journaux, prospectus, bro-chures, et des mille « *impedimenta* » du journalisme, car non seulement Mrs Needham écrivait des « lettres pour la province » en modifiant un peu son texte selon les latitudes, mais encore elle collaborait à la rédaction de plusieurs feuilles périodiques, de sorte que la besogne de Catherine consistait d'abord à dépouiller de nombreux documents, des livres *bleus* ou autres, et à y prendre des notes sur les sujets que Mrs Needham indiquait, puis à écrire des lettres, enfin à corriger les manuscrits et les épreuves.

A ces occupations, Mrs Needham avait exprimé le désir qu'elle y pût joindre celle d'une surveillance à l'intérieur et la revision des comptes de la cuisinière, *sans y regarder* de trop près. Son temps se trouva donc fort employé et heu-reusement il lui en resta peu pour songer à ses propres affaires, ce qui valait mieux, car en dépit de quelque amélio-ration l'avenir n'offrait pas d'espoir, et le passé peu de satisfaction.

Le travail, le devoir accompli, c'était là qu'il fallait se réfugier pour étouffer les révoltes d'un cœur blessé qui souffrait toujours.

Tout en s'occupant activement à l'intérieur, Catherine n'était pas séparée du monde : elle en voyait assez le soir pour satisfaire son goût. L'incomparable Angela Bradley

montrait une vive inclination pour la sympathique secrétaire de Mrs Needham, mais Catherine ne répondait que médiocrement aux avances marquées qui lui étaient faites. Miss Bradley, quoiqu'un peu trop pénétrée peut-être de sa supériorité, était une personne réellement remarquable et une des attractions du salon de Mrs Needham, où Errington aussi se montrait fort assidu.

Mrs Needham qui n'avait jamais besoin de sommeil recevait volontiers après le théâtre, et presque toujours ces réunions impromptu étaient animées et intéressantes. Catherine n'y assistait pas toujours, car, parfaitement libre de disposer de ses soirées, elle allait souvent les passer soit avec Rachel, soit avec miss Payne où elle retrouvait Bertie. Celui-ci, aimable et bon mais toujours zélé, ne renonçait pas au dessein de la convertir à ses idées religieuses ; en conséquence, il lui prêchait avec conviction le dédain des joies terrestres.

Elle était un matin fort activement occupée à recopier les élucubrations de Mrs Needham, quand on annonça Mrs Ormonde.

« Je suis depuis quelques jours en ville et je n'ai pas voulu partir sans vous voir, dit la petite femme en prenant le siège que Catherine avait avancé. Allez-vous bien ?

— Fort bien, reprit Catherine.

— Vous êtes bien heureuse ! Je voudrais pouvoir en dire autant ; mais le moyen.... Ormonde est insupportable depuis ces derniers événements. Il se venge tout naturellement de son désappointement sur moi. Heureusement, j'avais eu la bonne inspiration de mettre quelques petites épargnes de côté ; sans cela....

— Je suis vraiment désolée, commença Catherine d'un ton sympathique.

— Après tout, continua la jeune femme les yeux brillants, la voix vibrante, après tout, j'ai bec et ongles et je ne me laisse pas piétiner. Cela n'a pas été tout seul ; mais quand j'ai vu qu'Ormonde le prenait sur ce ton-là, je lui ai signifié que je ne le supporterais pas, que je prendrais l'enfant (j'en ai le droit jusqu'à sept ans) et que je m'en irais, dussé-je mendier. J'aime mieux n'avoir pas été prise au mot, comme

vous pensez; mais Ormonde a eu peur, m'a suppliée de rester, et je suis restée; seulement je recommencerais dès qu'il sera désagréable. Quand il est de bonne humeur, je ris; mais s'il se fâche, j'ai des attaques de nerfs, et comme je choisis de préférence les moments où il y a des étrangers, en somme il cède, et cela marche. Où sont les enfants?

— Encore à Sandbourne, mais, hélas! jusqu'à Pâques seulement!

— Êtes-vous sûre qu'on ne m'enverra pas la note au moins, cette pension est si horriblement chère!

— Tout à fait sûre, car j'ai payé d'avance.

— Ah? vous avez eu bien raison. Et qu'allez-vous en faire aux vacances de Pâques? Moi, d'abord, je ne peux pas les avoir à Castleford, ... je perdrais tout le terrain gagné.

— N'ayez pas peur, ils n'iront pas à Castleford. Miss Payne les a invités à venir chez elle.

— Alors, c'est parfait, je vais envoyer cette bonne nouvelle à Castleford. »

Puis elle continua, jetant les yeux autour d'elle, évidemment soulagée :

« Mais c'est charmant ici, ... toutes ces jolies curiosités.... Mrs Needham est-elle agréable? C'est égal! cela doit vous faire un terrible changement.... Une grande fortune... et puis, là, tout de suite, une sorte de domesticité! Dînez-vous avec Mrs Needham?

— Mais sans doute, et je vais dans le monde avec elle.

— Vraiment?... Pas possible!

— C'est un fait, pourtant; je vous assure, c'est la femme la meilleure, la plus aimable, la plus facile à vivre; enfin, je suis très heureuse!

— Heureuse, ma pauvre Catherine! Voilà un mot qui n'est plus fait pour vous. Quel cas voulez-vous qu'on fasse dans le monde d'une fille qui n'a pas de dot? Quelle différence, grand Dieu! Tenez, par exemple, voilà lord de Burgh. Il est venu à la maison prendre une tasse de thé. Eh bien, il n'a seulement pas demandé de vos nouvelles!

— Pourquoi l'aurait-il fait? Je n'ai jamais vu lord de Burgh.

— Comment! Est-ce que vous ne savez pas que le vieux lord est mort il y a quinze jours à Paris et que notre ami hérite de tout? Il est arrivé hier après les funérailles, et plus noir et plus sombre que jamais. Eh bien, hier, pas un mot de vous! Voilà le monde! Je lui ai raconté l'aventure de ce misérable : il s'est moqué de ma colère, m'a appelée ligresse, et puis, toujours railleur, impertinent, s'est enquis si, après toute cette histoire, Ormonde n'était pas chauve comme sa main. Ah! que ne l'avez-vous épousé au moment où cela vous était si facile! Quel rang, quelle situation vous auriez maintenant! On n'en trouve pas à chaque instant de cette sorte, n'est-ce pas, dans la société de Mrs Needham?

— Oh! Mrs Needham voit beaucoup de monde et de toutes les sortes.... M. Errington y dîne souvent.

— Vraiment? Mais maintenant Errington ne compte que parmi les hommes littéraires. Son histoire se rapproche de la vôtre.

— Oui, mais il tient mieux sa place que je ne le fais. »

En dépit des assurances que lui avait données Mrs Ormonde de l'oubli si complet de de Burgh, Catherine ne douta pas un moment qu'elle ne dût le voir bientôt. Cette pensée la troubla fort. Elle le connaissait assez pour être assurée que si sa fantaisie ou son caprice le tenait encore, il lui serait indifférent qu'elle eût ou non de l'argent,... il renouvellerait sa demande,... elle le refuserait encore, cela est certain, et cependant il lui plaisait.... Il avait des côtés si séduisants! « Après tout, se dit-elle, je me trompe peut-être. Il est riche, il est pair d'Angleterre, toutes ces circonstances-là peuvent avoir changé ses sentiments. »

Lorsque ce soir-là Mrs Needham eut quitté sa maison, Catherine se dirigea vers l'atelier de Rachel Trant. Après quelques minutes d'une conversation banale, Rachel la mit au fait d'un incident qui lui semblait curieux : elle avait été, la veille, chargée par une de ses clientes, directrice d'un des meilleurs pensionnats de Londres, de faire confectionner un trousseau complet pour une nouvelle petite élève. Il fallait qu'elle eût à se charger de tout pour aller plus vite,

et le matin même on lui avait amené l'enfant pour les mesures à prendre.

« Cette enfant est délicieuse et deviendra fort belle, je crois; elle m'a donné l'idée d'un bel et gracieux animal sauvage à peine apprivoisé! — Quand j'eus fini, on me pria d'envoyer toutes les notes à M. Georges Liddell, Grosvenor Hotel.

— Eh bien, c'est justement mon fameux cousin! Quel hasard que vous vous trouviez choisie pour habiller cette enfant!

— N'est-ce pas? Elle me paraît singulièrement précoce et développée pour son âge.

— J'aimerais à la voir, car, malgré les procédés de son père, j'ai la faiblesse de tenir aux liens de famille.

— N'appellez pas cela une faiblesse, c'est un sentiment bien naturel; si je ne l'ai jamais éprouvé, c'est que je ne tiens à rien ni à personne, excepté à vous.

— Chère Rachel! récompensez-moi du bien que je vous ai fait en me promettant de tâcher d'être heureuse.

— Heureuse! ce serait beaucoup, reprit Rachel, souriant tristement, résignée certainement, puisque ma vie a son but maintenant. Toute mon activité, tout le travail que je m'impose, rien ne peut effacer le souvenir des jours passés, et, à ma honte, je sens que je les recommencerais, quitte à mourir ensuite! C'est si cruel de ne plus sentir son cœur! Plus d'amour, car je n'aime plus; pas de haine, car c'est moi qui me suis trompée et qui, volontairement, ai franchi la limite qui sépare les femmes respectables de celles qu'on méprise; pas de remords non plus et à peine de rancune, car je savais qu'il était dans la nature de cet homme de ne pas chercher à rallumer des cendres éteintes, pas plus que d'employer sa volonté à vaincre une fantaisie. Non, je n'ai rien ni personne à blâmer, je n'ai qu'à me résigner au plus cruel destin qui puisse échoir à une femme, celui d'avoir été follement aimée un court moment, puis rejetée comme un jouet inutile! »

Catherine sentait son cœur se fondre de pitié; elle eût volontiers pleuré avec la pauvre affligée. Mais à quoi bon

s'épancher et s'attendrir inutilement? Elle lui exprima sa sympathie par une caresse affectueuse, puis peu à peu amena la conversation sur sa belle-sœur et sur les moyens qu'elle employait pour mettre le colonel à la raison.

« La vraie générosité est rare toujours, reprit Rachel. On serait plus en droit de l'exiger des hommes, puisqu'ils ont plus de force de caractère.

— Un homme réellement bon est parfait », dit Catherine pensive.

Puis elle continua :

« Mais je connais deux échantillons du sexe fort qui ne lui font pas bien grand honneur : le colonel Ormonde et le vieux Liddell. Il est vrai qu'en revanche Bertie Payne est le dévouement personnifié.

— Je lui serai toute ma vie reconnaissante, s'écria Rachel, car c'est lui qui vous a amenée près de moi, ma chère, ma noble amie.... Aussi je regrette que vous ne puissiez pas faire pour lui ce qui le rendrait, je crois, le plus heureux des hommes....

— Je ne sais s'il a aucune idée du sentiment que vous lui prêtez, ma chère, dit Catherine en rougissant; il ne peut pas me juger digne de partager sa vie — il est trop pleinement, trop sincèrement croyant, et moi pas assez pieuse. »

## XII

### ENCORE DE BURGH

Les hôtes de Mrs Needham étaient un peu plus nombreux qu'à l'ordinaire ce soir-là, et Catherine en était fort occupée, quand elle fut abordée par Errington.

« Miss Liddell, voulez-vous me faire l'honneur de quelques minutes d'entretien? Savez-vous que depuis que nous nous sommes pardonné nos torts mutuels et que nous nous sommes promis une sincère amitié, nous avons vécu encore plus séparés que par le passé?

— Cependant, dit Catherine, tout ce que j'ai de bon, je vous le dois et je ne l'oublie pas.

— Venez alors et causons un peu à cœur ouvert.... »

La foule les rapprocha sans doute l'un de l'autre, car la jeune fille sentit le bras qu'elle avait accepté presser étroitement le sien.

Au bout du hall, qui n'était à vrai dire qu'un vestibule, s'ouvrait une petite pièce élégamment et confortablement meublée; ce fut là que se réfugièrent les causeurs, en quête d'un abri tranquille.

« Et d'abord, commença Errington, dès qu'ils furent assis, dites-moi comment vous vous trouvez de votre association avec Mrs Needham? Autant que j'en puis juger, vous supportez avec sérénité les atteintes de la mauvaise fortune?

— Je serais bien ingrate si je me plaignais de Mrs Needham; elle ne traiterait pas une jeune sœur avec plus de bonté. La société qu'elle reçoit ne me fait pas sentir que ma situation est inférieure; je ne m'y trouve jamais déclassée. Je passe de la cuisine au salon sans autre changement que de me laver les mains ou de passer une robe fraîche. »

Errington se mit à rire.

« Bravo! notre bonne hôtesse et les femmes de son genre sont vraiment le sel de la terre; et les enfants, comment vont-ils?

— C'est le côté sombre pour le moment. Je vais justement les chercher demain; ils vont quitter leur excellente pension pour un établissement d'ordre très inférieur, pauvres petits!

— Mrs Ormonde vous accompagne-t-elle?

— Certes non; le colonel ne peut pas me pardonner d'avoir perdu ma fortune et j'imagine qu'il a prié sa femme d'avoir le moins de rapports possible avec moi. D'ailleurs, ils ont décidé, à ma grande satisfaction, de me laisser les enfants.

— Je le sais, M. Newton m'a dit cela. Vous trouvez peut-être qu'il a eu tort?

— Pourquoi? Je suis très heureuse, au contraire, d'exciter votre intérêt.

— Je voudrais, dit Errington avec une sorte de solennité, que vous fussiez bien persuadée que rien de ce qui vous touche ne me laisse indifférent. Nos routes se sont croisées d'une manière si étrange, que je voudrais que vous me permettiez de jouer près de vous le rôle d'un frère... puisque.... »

Il s'arrêta. La figure de Catherine s'éclaira d'un radieux sourire.

« Quel bonheur d'avoir un tel frère! s'écria-t-elle, mais j'espère ne plus vous causer aucun ennui.

— Il me semble, reprit Errington, que vous vous êtes beaucoup liée avec miss Bradley; elle est agréable, n'est-ce pas? et pourra peut-être vous être utile.

— Elle est charmante, et je lui suis très obligée de sa sympathie, bien que, ajouta-t-elle avec un peu d'ironie, j'aie peine à la comprendre de sa part, si supérieure, si instruite, vis-à-vis d'une créature impulsive et déraisonnable comme moi. Certes, ce n'est pas elle qui se serait laissé pousser par l'occasion, quitte ensuite à se dévorer le cœur au milieu des angoisses du repentir.

— Probablement non. C'est, en effet, une femme d'un esprit remarquablement équilibré. Mais vous savez que je crois que notre destinée dépend toujours de nous.

— Oh non! vous avez tort! tant de pièges, tant de tentations nous sollicitent,... il est bien difficile de méditer froidement sur telle ou telle probabilité quand le cœur bat et qu'il faudrait tout son sang-froid pour éviter une chute sur le sentier glissant. Non, non! notre destinée n'est pas toujours à notre choix! »

Errington fit un mouvement comme pour se rapprocher d'elle et il ajouta :

« Je voudrais vous entendre discuter cela avec Angela. »

Ce nom, familièrement prononcé, sonna désagréablement aux oreilles de la jeune fille, qui répondit :

« Discuter! discuter avec miss Bradley! oh! je ne serais pas de force; mes arguments sont de vieilles armes émoussées, tandis que les siennes sont du dernier modèle; d'ailleurs, nous ne nous trouvons pas sur le même terrain; je m'étonne qu'elle veuille bien faire le moindre cas de ma

personne : c'est de la pure bienveillance, ou peut-être — et elle lui jeta un rapide regard — vous lui aurez demandé de laisser tomber quelques miettes de bonté et d'obligeance sur moi ! En ce cas, elle vous obéit avec autant d'empressement que de bonne grâce.

— Miss Liddell, reprit Errington qui souriait avec bonne humeur, la *déraison* ne saurait choisir un meilleur avocat que vous, mais je veux que vous appreniez à apprécier miss Bradley. C'est, à tous égards, une créature supérieure. Elle serait pour vous une amie précieuse, comme elle en est une pour moi.

— Est-ce aussi une sœur ? dit Catherine en essayant de rendre son sourire plaisant.

— Oui, en vérité, dit Errington, une sœur d'une autre sorte. »

Cet aveu la fit rougir ; il lui parut explicite, et ce fut d'une voix très grave qu'elle reprit :

« J'espère qu'elle sera toujours pour vous la sœur la plus loyale et la plus aimée. »

Il y eut un moment de silence.

Errington, les yeux baissés, semblait réfléchir. Puis tout d'un coup, les levant, il demanda :

« Avez-vous vu de Burgh depuis son retour ?

— Non.

— Oh ! vous le verrez sûrement. C'est un étrange garçon. Nous allons voir comment il va gouverner son jeu maintenant. Il a le rang et la richesse, deux beaux atouts.

— D'excellents, s'écria Catherine. Je ne puis m'empêcher de l'aimer, il a tant de franchise.

— Presque du cynisme, répondit Errington froidement, pendant que Catherine cherchait encore quelque qualité à louer.

— Peut-être, mais sans calcul. Ses nouveaux devoirs vont l'obliger à changer un peu son genre de vie.

— Cela devrait être, au moins, mais j'en doute un peu.... »

En ce moment la bonne Mrs Needham, fort affairée, vint prier Catherine d'accompagner une romance ; celle-ci se leva aussitôt.

« Venez-vous, monsieur Errington, c'est un des airs favoris de Catherine.

— Merci, chère madame, miss Grandisson ne la chantera pas comme je l'ai entendu dire à Castleford.... Permettez-moi de prendre congé. »

Ils se séparèrent là-dessus. Catherine alla remplir ses devoirs de maîtresse de maison, Errington partit et fut quelques jours sans reparaitre.

« Une visite au salon pour miss Liddell », dit la femme de chambre, en posant une carte devant Catherine, le lendemain matin, au moment où celle-ci discutait tranquillement avec Mrs Needham les projets de la journée.

« Ah ! lord de Burgh, lut Catherine.

— Lord qui.... ? interrogea Mrs Needham.

— Un parent du colonel Ormonde, lord de Burgh : je le rencontrais à Castleford.

— Très bien, mon enfant ! reprit la bonne dame, chez laquelle la curiosité n'excluait pas la bienveillance. Allez le recevoir, je suis fâchée de ne pouvoir vous accompagner au salon ; mais vous savez tout ce que j'ai à faire aujourd'hui. Donnez-moi seulement mon portefeuille et mes notes, et allez, allez vite, je n'ai plus besoin de vous.

— Mais je ne suis nullement pressée. Lord de Burgh n'est pas un ami intime.

— Bien, bien, c'est entendu. Mais lisez donc un peu vos cheveux, vous les aurez ébouriffés en écrivant ; là, cependant il vaut mieux ne pas le faire attendre. »

Et Catherine, mise ainsi gentiment à la porte, s'en alla recevoir lord de Burgh avec quelque appréhension, bien qu'elle fût touchée de l'empressement avec lequel il avait découvert son nouveau gîte.

Elle le trouva parcourant, en l'attendant, la pièce à grands pas : il lui parut plus grand, plus imposant encore qu'à l'habitude dans ses vêtements de grand deuil ; mais sa physionomie rayonna si complètement à son arrivée, qu'elle eut presque un remords de se sentir si froide.

« J'ai un instant craint que vous ne vous soyez envolée

pour toujours, s'écria-t-il, en retenant la main qu'elle lui avait tendue un peu plus longtemps que cela ne semblait nécessaire. La première fois que je me suis rendu à votre ancienne demeure, je n'y ai rencontré qu'une absurde vieille femme qui n'a rien su me dire; la seconde, j'ai demandé miss... vous savez qui je veux dire, cette personne résolue, et elle m'a mise au courant.... Depuis j'ai bien rencontré les Ormonde, mais j'avais juré que je ne leur ferais pas l'honneur de leur parler de vous.... Enfin me voilà, et c'est vous, c'est bien vous!... »

Il garda le silence, fixant sur elle des regards pleins de commisération.

« Vous n'avez, je le vois, qu'une médiocre opinion de ma belle-sœur, dit Catherine, éloignant autant que possible le sujet intéressant.

— C'est une femme du monde, voilà tout. Mais, dites-moi, que devenez-vous? Comme vous avez l'air triste! Êtes-vous si affligée de la perte de votre fortune?

— Qui vous a dit que j'étais affligée? s'écria-t-elle, étonnée du ton pénétré avec lequel il avait prononcé ces paroles.

— Mais... l'expression de votre visage.... Croyez-vous que je ne devine pas bien ce qui se passe en vous? Mais je ne veux pas être indiscret et je reviens à ce qui me regarde. N'admirez-vous pas comme la destinée nous a fait changer de rôle? C'est moi maintenant qui suis riche. C'est parfois bien ennuyeux, mais enfin il y a des compensations! Cette petite maison ne doit pas être désagréable à habiter, avec tout son *bric-à-brac*. Mais quelle sorte de situation y avez-vous? Puis-je vous le demander... en ami?

— Oui certes, et je compte sur vous, milord, comme sur un ami loyal. Voici mon histoire. »

Et elle lui fit un récit abrégé des derniers événements de sa vie.

« Par ma foi, cet Ormonde est un lâche pied plat! Avec la fortune qu'il a, laisser ainsi ces enfants à votre charge, c'est tout bonnement ignoble! Quant à sa femme, elle aura fait danser l'anse et aura mis quelque chose de côté; mais elle

aurait dû partager avec vous, au lieu de vous laisser mourir de faim, et nourrir ses propres enfants.

— Mourir de faim est exagéré, reprit Catherine, car ma maîtresse est la meilleure créature qui soit au monde.

— Votre maîtresse ! Grand Dieu ! Avez-vous l'intention de mener longtemps cette vie-là ?

— Mon cher lord, vous savez qu'il est difficile de juger les intentions d'autrui.

— Voudriez-vous insinuer par ces paroles que je ferais mieux de ne pas me mêler de vos affaires ?

— Vous avez un style d'une incomparable netteté.

— Je le sais. Et les enfants ? Où sont-ils ?

— Encore à Sandbourne, mais pour peu de temps, hélas ! je dois les y aller chercher demain pour les conduire à leur nouvelle pension.

— Miss Payne doit-elle vous accompagner ?

— Non, je n'ai besoin de personne.

— De personne ! Mais vous ne pouvez aller seule. Permettez-moi de me trouver à la station et de vous escorter.

— Non, milord, nous ne serions ni l'un ni l'autre à notre place ; nous sommes désormais à une trop grande distance sociale pour que cette sorte de familiarité nous soit permise.

— Allons donc ! Est-ce bien vous qui comptez « mon rang » pour quelque chose ? Fi donc ! Il n'y a entre nous que cette différence : c'est que vous êtes une femme sans tache et que je ne vau pas grand'chose. Parole d'honneur ! je ne m'attendais pas, bien qu'il y ait deux mois, deux siècles que je ne vous ai vue, à vous entendre débiter de pareilles billevesées.

— Ce sont pourtant fort sages paroles.

— C'est possible ; mais, du reste, je m'aperçois que vous ne voulez pas aborder les sujets intimes. Vous avez tort, je suis silencieux comme la tombe pour les secrets de mes amis. Le croyez-vous ?

— Oui, j'en suis sûre.

— Voyez-vous Errington ? demanda de Burgh changeant brusquement de sujet.

— Mais oui, il vient ici assez souvent.

— Souvent? Est-ce pour vous ou pour Mrs Needham?

— Il vient voir Mrs Needham, dit Catherine ne pouvant s'empêcher de sourire.

— Vraiment! je ne lui croyais pas le goût des beautés si mûres.

— Je ne connais pas ses goûts, mais il y a dans le cercle de Mrs Needham assez de charmantes jeunes filles pour plaire à tous et même à M. Errington.

— Oh! M. Errington est un personnage bien supérieur pour se laisser prendre à ce genre d'attractions. N'est-ce pas votre avis? »

Elle se mit à rire et reprit :

« Mais je crois, au contraire, qu'il est en train de perdre sa sérénité philosophique auprès d'une fort belle personne.

— Près de vous? cela ne m'étonne pas.

— Non vraiment ce n'est pas près de moi; la personne en question a beaucoup de fortune et encore plus de mérite.

— Eh bien! tant mieux! le pauvre diable doit être terriblement bas.

— Lui? reprit Catherine, vexée du ton de supériorité dédaigneuse de la réplique; il ne sera jamais pauvre, il porte sa fortune dans sa tête.

— C'est parfait, mais j'aime mieux porter la mienne dans ma poche : du reste, je sais qu'Errington est impeccable à vos yeux; laissons-le donc à ses amours et souhaitons-lui le succès! Ainsi, décidément, vous refusez ma compagnie pour Sandbourne. Tant pis, je vous aurais servi de courrier, je la connais si bien cette route! Vous regardez la pendule, je crois, cela doit vouloir dire que je suis resté trop longtemps, n'est-ce pas?... C'est qu'on est si bien ici, tranquille, en tête-à-tête, sans tiers importun.

— Oui, mais j'ai des lettres à écrire pour ma patronne.

— Cet esclavage est une chose odieuse!

— Il est bien doux, je vous assure.

— Et pourquoi cette patronne, qui donne des dîners et des fêtes, ne m'invite-t-elle pas?

— Mais parce qu'il y a deux heures elle ne soupçonnait pas votre existence.

— Voulez-vous dire que vous ne lui aviez jamais parlé ni de moi ni de mes prétentions ?

— Pourquoi lui en aurais-je parlé ? »

Lord de Burgh se leva, évidemment peu pressé de partir.

« Aurez-vous les enfants ici pendant leurs vacances ?

— Non, miss Payne veut bien s'en charger. Pauvres chéris!... peut-être seront-elles un peu sérieuses, leurs vacances.

— Vous me permettrez bien d'aller les chercher quelquefois pour les mener au cirque ou chez Mme Tussaud : ce sont des plaisirs de leur âge, je suppose.

— Vous êtes vraiment mille fois bon !

— C'est entendu alors ! Vous verrez comme je suis bonne « gouvernante ». Au revoir. »

Catherine resta pensive après son départ : le motif de sa visite était si transparent!... Assurément, il était toujours dans les mêmes intentions, il n'abandonnait pas la partie. Était-elle raisonnable d'y opposer tant de résistance ? Céder ne serait-ce pas une conclusion à ses embarras, un moyen naturel et simple de terminer tous ses ennuis ? Il aurait fallu pour cela avoir eu, dès le principe, l'énergie de bannir l'image d'Errington de son faible cœur ! Il fallait ne pas laisser grossir le mince filet d'eau ; il coule à peine visible au haut de la montagne entre les rochers et les mousses, mais c'est un fleuve quand il arrive à la plaine, néfaste ou bienfaisant selon les obstacles qu'il rencontre !

### XIII

#### CECIL ET CHARLIE

Le colonel était un matin plongé dans la méditation pénible des derniers événements, quand la porte de son cabinet s'ouvrit soudain pour y laisser entrer Mrs Ormonde. Ses yeux animés, la coloration de ses joues dénotaient une excitation inusitée.

« Qu'est-ce que c'est? dit le mari grognon. Quelle nouvelle apportez-vous? Le damné Liddell a-t-il sauté le pas?

— Non, mais devinez qui je viens de rencontrer dans Hyde-Park.

— Au diable! Le policeman?

— Quelle bêtise! Je descendais les marches et je m'apprêtais à prendre l'omnibus de Piccadilly (admirez-vous mon économie?), quand je vois arriver un beau coupé, magnifiquement attelé, le tout, cheval, cocher, du plus grand style, et qui est-ce que je reconnais? lord de Burgh! Et qui, avec lui, dans sa voiture?

— Est-ce que je sais? La Saratoffski peut-être?

— Ormonde! A quoi pensez-vous?

— Eh bien! qui, voyons?

— Charlie! Mon petit Charlie et Cecil sur le siège! Il m'a vue, car il m'a fait un petit signe en passant. Qu'est-ce que vous dites de cela?

— Diable! mais attendez donc! Cela pourrait bien vouloir dire qu'il est toujours sur la piste de Catherine! Pardine! s'il en est ainsi, cette fille-là a une chance de tous les diables!

— Maintenant, attendez, ce n'est pas fini. Comme je n'étais qu'à deux pas de Wilton-Street, j'y suis allée et j'ai trouvé miss Payne un peu moins sèche et revêche qu'à son ordinaire; les enfants, m'a-t-elle dit, sont avec elle depuis une semaine et ils ne s'ennuient pas, car lord de Burgh est si gentil pour eux! Il les a menés au Zoological, chez Mme Tussaud; aujourd'hui, au Cirque!... Comment trouvez-vous cela, de Burgh chez Mme Tussaud?

— Il est clair qu'il veut toujours épouser votre belle-sœur. C'est ça qui changerait les affaires!

— Ce serait délicieux, tout bonnement.

— Délicieux! je n'en sais rien, reprit Ormonde avec un sérieux absolu; il est amoureux, tout feu, tout flamme, il choie les enfants, c'est tout simple; mais une fois marié, c'est à savoir s'il fera plus de cas des neveux de sa femme que je ne fais des enfants de la mienne.

— Ah! il est plus riche et plus amoureux.

— Amoureux, ... ça ne signifie pas grand'chose, c'est une fièvre ; une fois le mal passé, la fièvre tombe.

— Quelles brutes que les hommes ! reprit philosophiquement Mrs Ormonde.

— Et les femmes ! de vraies folles !

— Oui, en vérité, répliqua la dame en lançant au brutal un rapide regard. En tout cas, Duke, ne pensez-vous pas que je doive aller voir Catherine ? Nous ne sommes pas brouillées, elle et moi.

— Comme vous voudrez. Je soutiens qu'elle s'est fort mal conduite à mon égard et fort impertinemment ; mais, ajouta-t-il avec magnanimité, je ne prétends pas vous influencer. »

Ceci dit, il reprit son journal, et sa femme, remontant chez elle, se prépara à la mission de réconciliation qu'elle méditait.

## XIV

### UNE RÉCEPTION CHEZ MISS BRADLEY

Grâce à de Burgh, les enfants avaient eu de charmantes vacances. Catherine en était fort touchée et elle les écoutait presque attendrie faire le récit de leurs agréables parties, tout en les reconduisant à leur nouvelle école.

Au retour, elle alla chez miss Payne et n'y trouva que Bertie ; sa sœur avait dû sortir un moment.

« Et comment vous êtes-vous séparée de vos garçons ? lui demanda-t-il dès qu'il l'eut confortablement installée dans le meilleur fauteuil.

— Fort tristement, je vous assure, répondit Catherine, dont les yeux portaient encore la trace des larmes répandues. L'installation m'a paru médiocre et le second maître sévère et dur : peut-être, si je l'avais connu, n'aurais-je pas placé là les enfants, mais, que voulez-vous ? le trimestre est

payé et je ne puis plus me permettre de caprices maintenant.... Mon pauvre Charlie tremblait, se tenait serré contre moi comme si nous n'eussions jamais dû nous séparer.... Pauvre petit! Ah! que c'est dur, la vie!

— Oui, j'ai appris cela récemment, j'ai combattu très rudement et j'ai vaincu, je crois, ajouta-t-il avec un pâle sourire. Je crois avoir trouvé la vraie route et la force d'y marcher.

— Que voulez-vous donc faire? interrogea Catherine, émue de la solennité douloureuse avec laquelle avait parlé le jeune homme.

— Prendre les ordres et rejoindre nos missionnaires en Chine ou dans les Indes.

— Quoi! monsieur Payne. »

Miss Payne rentra en ce moment et Bertie changea si brusquement de propos que Catherine comprit qu'elle n'était pas au courant des nouveaux projets de son frère. Elle les quitta le cœur fort triste; il lui en coûtait de perdre un ami tel que celui-là et pendant qu'elle y pensait avec amertume, le souvenir d'Errington vint aussi se mêler à ses regrets. Elle songea tout d'un coup qu'il y avait plus de quinze jours qu'elle n'avait vu, qu'elle n'avait entendu cette voix, qui résonnait cependant perpétuellement au fond de son cœur. Pourquoi ne pouvait-elle pas penser ainsi à de Burgh? Son dévouement à lui était si évident! Pourquoi ne pas l'aimer, ne pas accepter ses offres, assurer à jamais l'avenir?...

Mais il n'était pas temps de s'oublier dans ce conflit de pensées. Mrs Needham recevait ce soir-là même : il fallait être prêt au devoir présent, s'oublier et ne penser qu'aux autres. Elle revêtit donc une des toilettes fort simples qui lui étaient restées de son ancienne garde-robe et elle descendit au salon, afin de seconder son excellent capitaine.

Bientôt parut miss Bradley, dans une ravissante toilette de soie blanche et de dentelles; des étoiles de diamant se mélangeaient aux tresses savamment disposées de ses cheveux dorés, et elle était si belle, elle avait répandu sur toute sa personne un charme si vainqueur, que la pauvre

Catherine sentit son cœur trembler. Elle aperçut en même temps dans la mêlée les yeux noirs d'Errington, qui avaient l'air de chercher quelque chose, ... la belle Angela sans doute; puis, émergeant du haut de l'escalier, de Burgh dont la tournure éminemment distinguée et la physionomie originale et puissante contrastaient singulièrement avec le reste de l'assemblée, composée en général de jeunes poètes aux fronts pâles, d'artistes, de professeurs, tous gens qui ne lui ressemblaient nullement.

« Eh bien! miss Liddell, comment avez-vous passé ces trois mortels jours pendant lesquels je n'ai pas pu vous voir? »

Ces mots s'accompagnaient d'un regard d'admiration qui la parcourait tout entière, sorte d'hommage que Catherine ne supportait pas volontiers.

« Ne voulez-vous pas sortir un peu de la foule pour échanger quelques mots? »

Il parlait encore qu'Errington, à son tour, s'approchait de la jeune fille et lui demandait si elle s'était aperçue qu'il se fût absenté quelques jours!

« Où êtes-vous allé? »

— En ambassade; ma mission était délicate, car j'avais affaire à une tête écossaise fort habile.

— Comment allez-vous, Errington? N'étiez-vous pas à Edimbourg ces jours derniers? »

Ils échangèrent alors quelques répliques, puis, de Burgh se retournant vers Catherine, ajouta d'un ton que celle-ci trouva soudain fort déplaisant, peut-être parce qu'il indiquait une sorte d'entente préalable :

« Je venais de proposer à miss Liddell de venir prendre une tasse de thé; elle a des nouvelles à me donner. »

Le visage d'Errington se rembrunit visiblement; il salua légèrement et fit un pas en arrière, comme s'il acceptait le congé donné. Que pouvait faire Catherine si ce n'est suivre de Burgh? Elle le fit avec un léger dépit, et tous deux descendirent à la salle à manger.

« Quelle est la mission dont parlait M. Errington? demanda-t-elle à son cavalier.

— Qui peut savoir? Errington est l'homme du mystère et des protocoles, cela lui va à merveille.

— Je ne croyais pas qu'on pût s'occuper de diplomatie sans être de la carrière.

— Je ne le crois pas non plus, mais quelques-uns des articles politiques d'Errington ont attiré l'attention de lord G..., et on pense qu'il entrera prochainement au Parlement. Après tout, il mérite de réussir, si toutefois on peut appeler cela réussir.

— C'est un succès tout au moins. N'avez-vous pas d'ambition, milord? Je crois que si j'avais été homme, j'en aurais eu beaucoup.

— Cela ne m'étonne pas. Eh bien, si vous avez un mari, vous le ferez monter jusqu'au haut de l'échelle, bon gré mal gré.

— Pauvre homme! Je le plains d'avance.

— Pas moi, reprit de Burgh avec vivacité. Mais, à propos, je viens de dîner avec les Ormonde, chez lady Vincent. Dites-moi donc bien franchement comment ils se sont conduits avec vous, afin que je sache si je dois ou non leur tourner le dos.

— Je vous en prie, n'en faites rien. Le colonel, ce qui est naturel, étant donné son caractère, m'en a beaucoup voulu de n'avoir pas mieux su défendre les intérêts de mes neveux, et il a exprimé son opinion avec une franchise un peu... brutale; mais je n'en suis nullement offensée, et je serais désolée que vous lui marquiez la moindre froideur.

— S'il en est ainsi, dit-il.... »

Il se tut une seconde et reprit :

« Mrs Ormonde a beaucoup gémi à ce sujet, et, me prenant à part, elle a fait mille doléances sur vous, sur elle, sur son sort misérable.... C'est une rusée commère!

— Pauvre femme! Je crois que sa vie n'est pas toujours couleur de rose. Heureusement, elle souffre peut-être moins qu'une autre par le cœur.

— Oh! de ce côté-là, vous pouvez être parfaitement rassurée. Et vos enfants, quelles nouvelles? »

Ce sujet-là ne pouvait être traité froidement. Catherine le

sentait et il amenait naturellement entre eux une intimité plus grande, ce dont de Burgh ne se faisait nul scrupule de profiter. Elle saisit donc le premier prétexte pour rompre le tête-à-tête. Elle avait la migraine et allait demander à Mrs Needham la permission de se retirer.

« Vous avez raison, dit-il en pressant légèrement sur son cœur le bras qu'elle avait posé sur le sien ; reposez-vous, vous avez l'air fatigué. Vous êtes pâle, mais, pâle ou non, ce visage est celui que je préfère à tous.... Allons, je vous laisse, je ne veux pas abuser ; ayez soin d'être bien portante pour la garden-party de miss Bradley dimanche ! Je m'absente pour quelques jours, mais je serai revenu pour ce jour-là, car j'espère que vous me présenterez à la belle Angela et qu'elle voudra bien m'inviter.

— Certainement. »

Les premières personnes que nos deux interlocuteurs aperçurent dans le salon en y rentrant, furent Errington et miss Bradley. Assise dans un grand fauteuil de velours cramoisi, elle regardait Errington, pendant que celui-ci, appuyé au dossier du siège, penchait sa tête vers elle.

« C'est une beauté parfaite, dit de Burgh en souriant, mais elle est trop agréablement occupée pour qu'il soit courtois de la déranger. J'attendrai.

— En effet, ce serait péché que d'interrompre une si agréable conversation », dit Catherine.

Et elle se dirigea immédiatement vers Mrs Needham, qui lui permit de rentrer chez elle.

Le fameux dimanche fut un doux et délicieux jour de printemps ; les lilas, les faux-ébéniers avaient revêtu leurs fraîches parures et la brise en répandait les parfums dans l'air. La villa dont Angela était l'heureuse propriétaire, située aux confins de la commune de Wimbledon, était orgueilleuse, à juste titre, de ses sentiers moussus, de ses cèdres majestueux, de ses délicieux vergers, de ses allées admirablement dessinées, d'où l'on découvrait l'habitation, avec ses hautes murailles de briques, ses pignons élancés et les larges baies de ses fenêtres avec leurs encadrements de pierre blanche.

Catherine se mit en route avec la ferme détermination de laisser tous ses soucis derrière elle ce jour-là, et de chercher à s'amuser franchement. Pourquoi non? La vie a plusieurs aspects : n'était-il pas possible que les nuages qui rendaient le présent mélancolique, ne recélassent quelque brillant rayon de soleil qui réjouirait l'avenir? A tout événement, elle avait persuadé à Mrs Needham de faire la route avec un couple d'aimables amis et avait pu ainsi décliner l'offre du brillant équipage que de Burgh voulait mettre à sa disposition.

Les jardins étaient remplis de groupes vêtus gaiement de couleurs claires, car les dimanches de miss Bradley étaient des réunions recherchées, et personne n'avait voulu manquer à cette première fête du printemps.

« A la bonne heure, murmura la bonne Mrs Needham à l'oreille de sa jeune amie au moment où elles descendaient de voiture, vous avez mis votre joli costume blanc et noir! C'est que je vois que chacun s'est mis en frais pour faire honneur à cette jolie habitation. Cette propriété n'est-elle pas ravissante? Plus d'un pauvre auteur s'est mis la cervelle à sec, je suppose, pour aider à bâtir cette jolie maison.

— Miss Bradley reçoit dans la serre », dit aux dames un maître d'hôtel fort bien stylé.

En effet, miss Bradley attendait ses invités dans la plus jolie serre, tout embaumée de mille délicats parfums.

« Ah! miss Liddell, combien je suis charmée de vous voir! C'est votre première visite ici, n'est-ce pas? Vous a-t-on dit que j'aurais désiré vous avoir près de moi quelques jours? Je voulais vous le demander l'autre soir chez Mrs Needham, mais vous avez disparu tout d'un coup. J'espère que vous me dédommerez une autre fois; l'air pur vous fera du bien. »

Catherine répondit gracieusement, touchée qu'elle était du ton affable de cette invitation, mais bien décidée au fond à n'en pas profiter.

« Major Urquhart, dit miss Bradley en se tournant vers un homme de haute taille, qui jadis avait dû être blond, mais dont le long séjour aux Indes avait singulièrement

bruni les sourcils et les longues moustaches, faites, je vous prie, les honneurs du parc à miss Liddell, montrez-lui mes belles fougères. »

Le major Urquhart s'inclina et offrit poliment son bras.

« Vous n'étiez jamais venue ici, miss Liddell ?

— Jamais.

— C'est une charmante habitation, qui s'est encore singulièrement embellie depuis mon dernier séjour aux Indes.

— Miss Bradley a beaucoup de goût.

— Oh ! un goût parfait, exquis, merveilleux ; elle a créé toute cette partie du parc depuis ma dernière visite. »

Les promeneurs échangèrent ensuite bon nombre de réflexions et exclamations admiratives, mais Catherine n'en remarqua pas moins l'air un peu préoccupé du major, de sorte qu'elle se disposait à regagner la maison, quand, au bout d'un sentier caché dans les fougères, elle vit soudain paraître Errington.

« Miss Bradley vous réclame, Urquhart, dit-il aussitôt qu'ils se furent abordés, et, si miss Liddell le permet, je vais vous remplacer auprès d'elle. »

Le major salua, et s'éloigna pendant qu'Errington demandait à Catherine si elle avait eu le temps de se rendre compte que son cavalier était un homme de grand mérite.

« Un peu silencieux, répondit Catherine.

— C'est un homme de premier ordre et qui s'est admirablement conduit pendant la révolte. Mais regardez quel aspect pittoresque forment tous ces groupes disséminés sur la pelouse ; cependant je la préférerais encore dans la solitude d'une belle soirée. Qu'en dites-vous ?

— Aimez-vous beaucoup la solitude ? demanda Catherine, en accompagnant sa question d'un sourire adorable.

— Non ! je ne suis nullement misanthrope, mais j'adore le recueillement de temps à autre ; cela repose de la poussière du chemin.

— Je commence à penser aussi que la paix est le plus précieux des dons du ciel.

— Vous devez en jouir d'autant plus après vos dernières agitations ! Voulez-vous que nous nous asseyions sous ce

beau cèdre, la vue est agréable et s'étend loin dans la vallée? Tout est si paisible, qu'on pourrait se croire loin des villes. »

Catherine y consentit et ils gardèrent quelques instants le silence. Elle se sentait calme et heureuse.

« Notre ami de Burgh est encore un peu étourdi de sa nouvelle situation, n'est-ce pas? reprit Errington.

— Mais je crois qu'il en est très satisfait; il se prépare à devenir un législateur utile et zélé.

— Il aura fort à faire, s'il veut prendre son rôle au sérieux. Vous l'aviez beaucoup vu depuis son retour, je crois?

— Oui, il a beaucoup de goût pour Mrs Needham.

— Pour Mrs Needham, vraiment, dit Errington avec un léger accent de raillerie qu'un pli moqueur de ses sourcils accentua encore.

— Mrs Needham en fait aussi beaucoup de cas, répondit Catherine que cette réplique avait fait rougir.

— Je comprends cela; de Burgh a maintenant tout ce qu'il faut pour être très recherché par les douairières.

— Monsieur Errington, voilà une remarque qui ne vous ressemble pas, parce qu'elle n'est ni juste ni bienveillante. Vous savez bien que la bonne Mrs Needham est très peu influencée par les avantages du rang et de la fortune, mais elle est reconnaissante à lord de Burgh de la bonté qu'il a montrée tout dernièrement à mes petits neveux : il a vraiment été charmant pour eux. »

En prononçant cette petite apologie, elle rougissait de plus en plus sous le regard inquisiteur de son compagnon de promenade.

« Il est certain qu'il peut être charmant dès qu'il a intérêt à plaire; mais, continua-t-il, au risque de vous paraître malveillant et puisque vous m'avez autorisé à vous parler comme un ami, me permettrez-vous de vous demander si vous avez bien réfléchi au caractère de de Burgh? Vous savez à quel point il est impérieux, volontaire et qu'il mérite la réputation qu'on lui fait de sacrifier tout à ses caprices, caprices souvent peu durables. Bien que ce soit un homme de cœur, je craindrais que ce ne fût un bien dangereux compagnon de route, et.... »

— Pourquoi cette recommandation? Et que vous a fait ce pauvre lord pour que vous le jugiez si sévèrement?

— Je sais combien le rôle de Don Quichotte est volontiers déplacé et souvent ridicule, mais je manquerais de franchise si je vous laissais ignorer que je vois clairement dans le jeu de de Burgh! Outre son rang et sa fortune, il est séduisant et plaît singulièrement aux femmes; mais j'ai peur que ce quelque chose ne puisse rendre heureuse une femme comme vous, et que le luxe et le brillant de sa situation ne soient pas susceptibles de balancer les difficultés que son caractère apportera à la vie commune. »

Pendant qu'Errington parlait ainsi d'un ton calme, mais avec une insistance sérieuse, un esprit de rébellion s'emparaît du cœur de Catherine.

« Quoi! pensait-elle, voilà un homme qui tient le succès, qui projette une alliance qui le fera riche, heureux, au-dessus de toute espèce de trouble et de tout souci d'argent, et il s'arroge le droit de me donner des conseils de modération? »

Elle se demandait avec dépit pourquoi il lui faudrait repousser l'homme qui l'aimait et suivre aveuglément les conseils de celui qui n'éprouvait pour elle que les sentiments d'une froide amitié. Oui, de quel droit jugeait-il la profondeur du sentiment qu'elle pouvait inspirer à de Burgh?

« Je vous suis très obligée de vouloir bien dépasser la limite ordinaire des convenances pour me donner un avis, sincère sans nul doute, mais.... »

— Dois-je prendre ceci comme un reproche? demanda Errington, en se penchant un peu comme pour lire dans ses regards. Ne pensez-vous pas qu'une amitié comme la nôtre, fondée sur des circonstances et des bases exceptionnelles, me donne le privilège de vous parler à cœur ouvert de matières que je crois être de la dernière importance pour vous? Si vous ne comprenez pas le sentiment qui dicte mes paroles, c'est que vous ne comprenez pas l'intérêt que je vous porte et le prix que j'attache à votre bonheur. »

La sincérité de son accent était telle, qu'elle fit tressaillir la rebelle. Qu'il était doux de l'entendre! Que ne pouvait-elle croire à cette affection!

« Je sais que je m'exprime toujours avec trop de vivacité, reprit Catherine avec un peu de confusion; je sais aussi combien en général votre jugement est sûr, mais je crois que vous allez trop loin en attribuant à M. de Burgh des projets auxquels il ne songe peut-être pas.

— De ceci vous êtes le seul juge », reprit Errington avec une froideur un peu hautaine, et le silence se fit jusqu'au moment où la jeune fille le trouva tellement embarrassant, qu'elle y coupa court en se levant et en annonçant qu'il lui fallait rejoindre Mrs Needham.

Ils la trouvèrent en conversation animée avec de Burgh, auquel son titre et son changement récent de situation donnaient comme un regain de succès. Ce dernier s'empressa d'offrir ses hommages à miss Liddell, puis échangea quelques phrases d'une cordialité douteuse avec Errington, qui bientôt enfin alla rejoindre miss Bradley.

Pendant tout le reste du jour, Catherine eut grand'peine à maîtriser son dépit et à le cacher à celui qui le causait et qui ne quitta guère ses côtés. Aussi lui demanda-t-il, en la reconduisant à sa voiture, ce qui dans sa conduite avait pu exciter son mécontentement.

« Rien; mais j'ai mal à la tête.

— Votre tête seule est-elle malade?

— Je n'en sais rien; mais je me sens à bout de forces.

— Laissez-moi vous conseiller un bon régime qui vous guérirait sûrement : une promenade à travers la Suisse, quelques courses en Italie, déserte et délicieuse à ce moment de l'année, et un hiver à Rome.

— Pourquoi n'y ajoutez-vous pas tout de suite l'exercice du cheval sur un pur-sang?

— C'est vrai, vous seriez délicieuse en amazone.

— Rêves, rêves que tout cela, lord de Burgh. Demain j'aurai repris ma santé et ma raison.

— Eh bien, je viendrai vous demander où vous en êtes, dit-il d'un ton significatif.

— Non, pas demain. Je serai sortie toute la journée.

— Un autre jour alors, répliqua-t-il du ton le plus résolu.

— Au revoir, lord de Burgh, dit alors Mrs Needham ; à un de ces soirs, n'est-ce pas ?

— Puis-je accepter ? » dit-il tout bas à l'oreille de Catherine.

Elle sourit et secoua sa jolie tête d'un mouvement si gracieux, que lord de Burgh ne put que presser un peu plus fort la main qu'il serrait encore dans les siennes, en murmurant quelques mots confus dans lesquels on pouvait discerner celui de « perversité délicate ».

« Eh bien ! dit Mrs Needham, quand chaudement enveloppée dans son châle elle eut perdu de vue la villa, j'avais bien raison ! Bradley m'a annoncé lui-même les fiançailles de sa fille avec Errington.

— Vraiment ! reprit sa compagne ; comment a-t-il dit cela ?

— Nous étions assis ensemble sur la pelouse, quand sont passés devant nous Angela, Errington et ce grand officier qui revient des Indes ; et comme je faisais l'éloge d'Errington et de son talent distingué, il m'a interrompue et avec une sorte d'enthousiasme : « Distingué, distingué.... Certes, « cet homme-là sera un de ces jours au premier rang ! Du « reste, vous verrez sous peu, madame, quelle preuve de « confiance je vais lui donner. » Vous voyez que c'est bien clair. Errington est d'ailleurs reçu comme un fils dans la maison ! Je suis ravie ; il est attaché depuis longtemps à Angela, et c'est tout à fait la femme qui lui convient.

— C'est un heureux mortel ! Outre la fortune personnelle de Bradley qui est considérable, la nouvelle revue est une affaire magnifique. »

Catherine écoutait en silence ! Elle se dit qu'un chapitre de sa vie intime était clos à jamais.

## XV

### FATALE RENCONTRE

Pendant toute la matinée qui suivit cette mémorable journée, Catherine fut fort occupée auprès de Mrs Needham,

il s'agissait de remettre au net et d'envoyer les extraits d'une séance internationale à la *Weekly Review* d'Angela Bradley, et Catherine avait à grand'peine achevé sa tâche, quand on annonça lord de Burgh.

« Est-ce d'ici, dit-il en entrant, sur les pas de la femme de chambre dans la pièce où travaillait Catherine, que partent les foudres lancées par Mrs Needham? »

— Oui, répondit Catherine en riant, et les miennes aussi.

— Les vôtres, non. Les flammes que vous répandez sont de celles qui échauffent et vivifient les cœurs.

— Lord de Burgh! Quelles images poétiques! Vous n'étiez pas si poète pendant nos promenades à Castleford, guides en main.

— Mon imagination était endormie alors, mais c'est autre chose maintenant, et je veux vous dire pourquoi. Je me suis tu trop longtemps : je suis résolu à parler.

— S'il vous plaît, miss, dit la femme de chambre entrant une lettre à la main, une lettre non timbrée. Mademoiselle veut-elle payer? »

Catherine, soulagée par cette propice interruption, donna les deux sous réglementaires, puis, jetant un coup d'œil sur la missive :

« Mon écriture, s'écria-t-elle. C'est une des enveloppes laissées aux enfants.... »

Elle l'ouvrit précipitamment, et changeant de couleur aussitôt :

« Voyez! Voyez donc! » s'écria-t-elle.

Et M. de Burgh, s'approchant, lut par-dessus son épaule :

« Chère tante, j'espère que vous vous portez bien. Ici, nous avons eu une terrible histoire : Charlie n'a pas su sa leçon, et M. Sell s'est mis en colère; Charlie, effrayé, a eu une de ses crises de nerfs que vous connaissez et qui commencent par des éclats de rire. M. Sell a cru qu'il se moquait de lui et il est tombé sur lui à coups de canne. Alors je me suis jeté sur lui pour lui arracher sa canne. Ma tête a rencontré son nez, et il a saigné comme un bœuf, et nous sommes au cachot tous les deux. C'est égal, j'étais

bien content. Venez nous chercher tout de suite, tout de suite, ma petite tante.

« P.-S. — Si vous ne venez pas, nous sommes décidés à nous enfuir et à aller retrouver les bohémiens qui campent sur la prairie. »

« Le misérable! s'écria de Burgh, frapper ce pauvre petit! Si je le tenais, je lui ferais rendre l'âme.

— Oh! moi aussi, je lui arracherais les yeux », dit Catherine d'une voix basse, pendant que ses doigts frémissements se crispaient sur la lettre.

« Vrai Dieu! dit de Burgh avec admiration, vous ne lui feriez pas de quartier.

— Je pars, j'y vais sur-le-champ, reprit Catherine, les yeux brillants, les lèvres tremblantes. Pauvre petit, cher délicat enfant si doux, aux mains de cette brute! Lord de Burgh, je pars à l'instant.

— Très bien, dit-il en se mettant entre la porte et elle, mais vous n'irez pas seule, je vais avec vous. »

Catherine porta ses mains à son front comme pour y rappeler sa raison.

« Non, non, dit-elle, impossible! Il faut que vous restiez.

— Alors emmenez miss Payne, elle est de bon conseil! Ramènerez-vous les enfants? »

Catherine hésita, puis d'une voix brisée, elle reprit :

« Mais où les mettre? mon Dieu!

— Vous aurez le temps de décider cela pendant la route. Habillez-vous, je vais aller chercher miss Payne.

— Pourra-t-elle venir?

— Il le faudra bien, continua impérieusement de Burgh. Vous prendrez ma voiture, cela fera gagner du temps. »

Miss Payne accourut et, de Burgh ayant donné ses ordres, le beau cheval noir partit rapidement.

Catherine s'excusa de son mieux le lendemain auprès de sa bonne patronne. Elle lui raconta la cause de son brusque voyage et comment, en arrivant à l'institution, elle avait reçu des excuses du proviseur, comment l'affaire s'était arrangée et comment elle avait laissé les enfants calmés. Elle parlait encore, lorsqu'on annonça que lord de Burgh était au salon.

La bonne dame sourit.

« Allez le recevoir, mon enfant, et souvenez-vous que vous mériterez d'être mise au pain et à l'eau le reste de vos jours, si vous ne savez pas profiter des bienfaits que la Providence vous envoie. »

Catherine hésita, sourit faiblement et sans répondre quitta la chambre.

« Eh bien ! ces pauvres petits, s'écria-t-il dès qu'il la vit entrer ; comment les avez-vous laissés ? Rien de grave, n'est-ce pas ? bien que vous soyez pâle comme une morte ?

— Non, tout est arrangé. J'ai réussi à leur persuader de rester, mais cela n'a pas été tout seul. »

En disant cela, elle se laissait tomber plutôt qu'elle ne s'asseyait sur le divan placé près d'elle.

« Catherine, écoutez-moi. Vous savez, n'est-ce pas ? qu'il n'y a plus de bon pour moi que les moments que je passe près de vous ? Déjà je vous l'ai dit à Sandbourne, et maintenant que vous me traitez en ami, c'est bien pis ! La vie m'est odieuse sans vous, loin de vous ! Pourquoi me repousser ? Nous serions si heureux ! Vos garçons si aimés ! car, vous le savez, Catherine, je ne suis pas méchant.

— Vous êtes bon, mais, hélas ! puis-je vous épouser sans vous aimer d'amour ?

— Pourquoi pas si vous n'aimez personne ? Voulez-vous me dire s'il est vrai que quelqu'un vous ait plu ?

— Non certes, personne que je puisse épouser.

— Alors, laissez-moi essayer d'ouvrir votre cœur ? Quand je serai là, toujours près de vous, à vos pieds, vous ne pourrez pas vous empêcher de vous laisser émouvoir ; pensez à la vie de délices que mèneront vos garçons, libres à Pont-y-Czarvaa, à la vie de félicité que nous y mènerons nous-mêmes ; pensez-y, Catherine. »

Il y avait tant de chaleureuse persuasion dans ces paroles, tant de sincérité dans ces promesses, que Catherine se sentit ébranlée. L'homme qu'elle aimait ne songeait pas à elle, pourquoi lui sacrifierait-elle un amant si épris ? Pourquoi désespérer celui qui l'aimait réellement et se leurrer de la réalisation d'un vain songe ?

Elle lui dirait tout, sa tentation, sa faute, sa souillure. Si après l'aveu il la repoussait, tout serait dit, sinon....

Lord de Burgh lut dans ses yeux qu'elle était touchée; il redoubla ses instances, la supplia de réfléchir, lui redit mille fois encore quel avenir de pur bonheur pour lui était entre ses mains....

Elle lui donnerait sa réponse... le lendemain.

« Demain! Si peu de temps pour décider une chose si grave.... »

— Eh bien, après-demain! Ah! Catherine, mon amour, ma joie, dites que ce sera oui.... »

Il lui baisa passionnément les mains et il s'enfuit, plus près de réaliser son rêve qu'il ne l'avait jamais encore espéré.

Après cet entretien, Catherine eut quelques heures d'anxiété pénible. Lord de Burgh avait presque le droit de se croire agréé; le regrettait-elle? Quand elle interrogeait son cœur, elle y voyait clairement du goût pour lui, et ce goût fût devenu mieux que cela sans cette autre affection que follement elle avait laissé grandir en elle. A présent, il fallait renoncer à ce rêve, car elle devait sa tendresse à celui qui deviendrait son époux et avant tout elle lui devait sa confession. Catherine pleura longtemps, si longtemps que les traces de ses larmes n'échappèrent point aux regards clairvoyants de Mrs Needham quand elles se retrouvèrent.

« Eh bien, chère enfant? s'écria la bonne dame dès que le dîner fut terminé. Ne voyez-vous pas que je meurs d'envie d'avoir des nouvelles? Vous êtes bien pâle et vous avez l'air d'avoir pleuré? Qu'est-ce qu'il y a eu? J'espère que vous n'avez pas découragé le pauvre lord? »

— Pourquoi supposez-vous qu'il m'en a fourni l'occasion? répondit Catherine avec un triste sourire.

— Allons, chère enfant, parlons raison, dit Mrs Needham sérieusement cette fois. Pourquoi lord de Burgh viendrait-il ici chaque jour, si ce n'est pour ce motif? L'événement devait se produire, c'était certain. Auriez-vous fait l'insigne folie de le refuser?

— Non, mistress Needham, je l'ai seulement prié de m'accorder le temps de la réflexion.

— Tout est bien qui finit bien, reprit l'excellente femme d'un ton de satisfaction; vous lui donnerez votre réponse bientôt, j'en suis sûre. Quelle belle et bonne chose qu'un heureux mariage, et rare après tout! Angela Bradley est rayonnante : elle m'a dit à l'oreille, l'autre soir, qu'elle avait une grande nouvelle à m'annoncer, et quand je lui répondis que je la connaissais peut-être, elle rougit d'une manière adorable.... Je l'ai rencontrée tout à l'heure en poney-chaise avec Errington.... On m'a dit que le mariage se ferait ce mois-ci.

— Je crois qu'ils seront très heureux,... cela donne envie de les imiter....

— Parfaitement. Ce double mariage fera grande sensation, et pour moi, ma chère petite, je ne saurais vous dire à quel point je serai heureuse de vous voir si admirablement établie. Je voudrais savoir ce que dira le colonel Ormonde.

— Ah! voilà qui m'est bien indifférent, par exemple! Mais, chère mistress Needham, si vous le permettez, je vais aller me mettre dans mon lit; j'ai une affreuse migraine. »

La décisive matinée du lendemain trouva Catherine tout à fait calme et résolue. Elle dirait tout à de Burgh, et si cet aveu ne changeait pas ses dispositions, elle lui accorderait le bonheur qu'il sollicitait et elle tâcherait d'être heureuse elle-même; quelque pénible que dût être sa révélation, Catherine prévoyait qu'elle ne l'humilierait pas aussi profondément que lorsqu'elle s'était adressée à Errington. Elle serait bien aise que ce fût chose faite, après il lui serait plus facile de se résigner. Par une inspiration dont elle ne se rendait pas bien compte elle-même, elle mit des vêtements de deuil et descendit au salon pour y attendre l'homme que, dans une heure, elle allait faire l'arbitre de son sort. Sur l'escalier, elle rencontra le domestique qui l'avertit que miss Trant était au salon pour un instant, disait-elle. Catherine fut enchantée; cette visite ferait diversion à ses pensées; d'ailleurs, elle savait que Rachel s'en irait dès qu'un étranger serait introduit.

« Je suis charmée de vous voir, lui cria Catherine dès le seuil, mais comment vous voit-on de si bonne heure?

— J'ai été pour mes achats dans la Cité et je voulais vous

voir un moment, parce que miss Payne m'a dit que vous aviez eu des ennuis pour les enfants.

— Vous êtes bien matinale, ma chère, car il est à peine onze heures; mais asseyez-vous donc un instant.... J'ai été tout à fait ennuyée.... »

Et elle lui raconta la lettre de Cecil et sa visite à l'école.

« J'aurai mieux aimé les ramener, je crois. Je le ferai peut-être plus tard, mais pour le moment c'est inutile. Je crois que mon pauvre Charlie est en sûreté pour le moment, seulement le pauvre enfant a reçu un grand choc!

— Et vous aussi, si j'en juge par votre mine!

— Vraiment! Et vous, comment vous êtes-vous comportée depuis cette éternité sans vous voir?

— Mais bien et je suis très, très, mais très occupée : très fière aussi de m'en tirer si bien. Vous savez que M. Newton m'a confié des fonds, de sorte que maintenant je vais faire des affaires brillantes?

— J'en suis sûre.

— Quel joli appartement! reprit Rachel en regardant autour d'elle; je suis enchantée de savoir que vous êtes convenablement installée; mais bientôt, dès que vous aurez assez de vos fonctions de secrétaire, vous aurez, j'espère, un gentil petit capital à vous.

— Ah! ma chère, dit Catherine d'un ton d'admiration, vous êtes un homme d'affaires incomparable.

— Je dois être ainsi; c'est la seule chose à laquelle je puisse être bonne maintenant et j'espère progresser encore et encore.... » Elle s'arrêta, car la porte s'ouvrit, et on annonça lord de Burgh.

## XVI

### RÉPULSION

Comme mue par un ressort invisible, Rachel, frémissante, avait quitté son siège, les joues couvertes d'une rougeur

ardente, à laquelle succéda la pâleur de la mort, pendant que ses lèvres, entr'ouvertes et décolorées, tremblaient sous son souffle haletant. De Burgh s'était arrêté comme cloué au seuil; ses yeux, fixés sur la jeune femme, exprimaient la surprise et l'horreur; sa sombre physionomie était presque sinistre. Recouvrant promptement sa présence d'esprit, Rachel murmura quelques excuses, puis, passant rapidement devant l'homme immobile, elle sortit sans bruit, fermant la porte derrière elle.

Pareille à celle de l'éclair, une lumière soudaine illumina les yeux dessillés de Catherine et, poussant une exclamation, elle s'écria :

« Quoi! c'était vous?

— Que voulez-vous dire? demanda de Burgh, l'air sombre, pendant que ses noirs sourcils se fronçaient.

— Vous, l'homme qu'elle a aimé! l'homme avec lequel elle a vécu! »

Les mots lui venaient maintenant, clairs et nets.

« Oui, c'était moi! »

Et ses yeux audacieux exprimaient le défi.

Un grand silence se fit entre eux. Catherine, tombée sur un siège, se couvrit le visage de ses deux mains.

« Pourquoi était-elle ici? reprit de Burgh de sa voix basse et rude; qui donc l'y avait amenée? »

Catherine, violemment émue, avait peine à répondre.

« Il y a longtemps, dit-elle enfin, que je la connais,... je l'ai trouvée mourante, et, avec l'aide de Dieu, je l'ai ramenée à la vie, à quelque chose qui ressemble à de l'espoir. Elle m'avait tout dit, tout, excepté votre nom.... Nous ne parlions jamais du passé, et d'ailleurs aurais-je pu penser, croire, supposer...? »

La voix lui manqua,... elle éclata en sanglots.

« Pourquoi me supposer exempt des faiblesses communes aux autres?

— Ah! pauvre Rachel! Qu'a-t-elle dû penser en vous rencontrant ici, chez moi! »

De Burgh, stupéfait, furieux, parcourait la chambre à grands pas.

Comment se justifier?

« Je suis le plus malheureux des hommes! s'écria-t-il enfin. Comment vous faire comprendre, à vous jeune fille qui, malgré votre apparente maturité, ne savez rien de la vie, comment vous faire comprendre qu'on succombe à certaines tentations?

— Tentations! murmura-t-elle. Est-ce Rachel qui vous a sollicité, entraîné?

— Non, certainement. C'est une créature à part, d'instincts très élevés, mais je nie formellement l'avoir jamais abusée ni trompée. Elle savait parfaitement que je ne voulais ni ne pouvais l'épouser, et c'est moi qui fus déçu par sa fuite. J'ai fait de mon mieux pour la retrouver; mais lorsque j'ai vu mes efforts sans résultat, j'ai pensé tout naturellement qu'elle était partie avec un autre. »

Catherine fixa sur lui un regard qui contenait de l'horreur et du mépris et dont il devina le sens.

« Mon Dieu, continua-t-il avec une sorte d'irritation, je vois combien vous vous étonnez que j'aie pu avoir cette idée; mais pourquoi aurais-je dû penser que cette femme fût si différente des autres! Il est désespérant que cette affaire vous soit connue, car vous n'êtes pas en mesure de la juger comme elle doit l'être.... »

Il reprit sa promenade avec agitation et continua :

« Je ne suis pas pire que mes amis, je vous le jure; demandez à une femme d'expérience, à Mrs Needham par exemple, elle vous dira que je ne suis pas un réprouvé. Que demande Rachel? Que faut-il faire pour elle? Je suis tout prêt. Rappelez-vous sa condition et la mienne, et vous verrez.... Mais comment vous dire, vous faire comprendre que cette aventure n'était nullement faite pour lui nuire? Une foule de femmes commencent ainsi et.... »

Avec une sorte de stupeur, il s'arrêta en face d'elle.

« Comment avez-vous pu vivre si longtemps à ses côtés et ne pas vous apercevoir qu'elle n'était pas une de ces femmes-là et qu'elle vous avait donné aveuglément sa foi et son amour, confiante dans vos protestations? Oh! si vous l'aviez vue comme moi.... »

— Comment pouvais-je me douter qu'elle était de bonne foi? s'écria de Burgh, pendant qu'une rougeur de honte montait aux joues de Catherine.

— Lord de Burgh, vous êtes cynique et vous êtes cruel.... Nous briserons là cet entretien.

— Cruel, c'est possible, reprit-il en se plaçant devant la porte comme pour l'empêcher de sortir; mais qui serait généreux à ma place? qui serait juste en pensant que le hasard de cette rencontre peut ruiner mes espérances? Ah! Catherine, Catherine, se pourrait-il que cette erreur passée pût renverser l'édifice de mon bonheur? dites, Catherine, est-ce possible?

— Vous parliez sans doute ainsi à Rachel? Je la connais, et je sais que pour la persuader il a fallu employer une ardeur peu commune. Elle a été folle, elle a été faible; mais quand on est seule au monde, il est si doux d'aimer.

— Oui; certes, s'écria de Burgh avec véhémence mais puisque vous comprenez la passion, pourquoi la repoussez-vous? pourquoi éloigner de vous la tendresse la plus vraie, la plus ardente qui fut jamais? La faute que j'ai commise est des plus communes....

— En serez-vous garanti à l'avenir parce que je serai votre femme? Qui dit que vous ne vous lasserez pas de moi?

— La situation est si différente! Aussi longtemps que durera le monde, il se trouvera des hommes et des femmes qui agiront comme nous l'avons fait, Rachel et moi! La nature est trop impérieuse pour la plier aux lois civiles ou religieuses.

— Et vous osez dire que votre conscience ne vous reproche rien! s'écria-t-elle avec amertume.

— Rien en vérité, reprit de Burgh. Ni ma conscience, ni le monde dans lequel je vis, ne crient vers moi; mais vous ne pouvez ni me juger, ni me comprendre.

— Je n'ai aucunement le droit de vous juger, reprit Catherine d'une voix émue; je ne vous juge pas; je ne sais, je ne vois qu'une chose : c'est qu'un abîme s'est creusé entre nous à l'instant même où j'ai vu vos yeux rencontrer ceux de ma malheureuse amie. Je ne puis ni comprendre

ni juger, dites-vous? Eh bien, si la vie est réellement ce que vous la dites, un composé de misérables hasards et d'injustices, j'aimerais mieux mille fois mourir que de vivre ainsi! Maintenant, lord de Burgh, laissez-moi sortir.

— De grâce, Catherine, pardonnez-moi! Pensez à ma détresse, à mon désespoir : c'est si dur, si dur de perdre l'espoir;... ne me l'enlevez pas tout à fait, donnez-moi du temps.

— Non, non, c'est impossible! j'aime trop cette malheureuse fille! Allez, lord de Burgh, vous trouverez facilement des femmes qui ne vous demanderont pas compte de votre passé; mais pour moi, la tache est indélébile!

— Catherine, je vous en conjure!... »

Et il avait saisi sa main, qu'elle s'efforçait vainement d'arracher à son étreinte. Enfin, après l'avoir couverte de baisers, il la laissa et s'enfuit.

En quittant la maison où elle laissait ensemble son amie la plus chère et l'homme qui l'avait trahie, Rachel ressentait un impérieux besoin de calme et de solitude; aussi dirigea-t-elle ses pas vers la partie la plus retirée des jardins de Kensington. Là, tombant sur un banc, toute tremblante du choc si inattendu qu'elle venait de recevoir, elle s'efforça de trouver assez de sang-froid pour voir clair dans le chaos de ses pensées.

Elle avait deviné de suite pourquoi de Burgh venait là. Il aimait Catherine! Il voulait en faire sa femme! La vue du visage adoré jadis, de ses yeux sombres dont les regards passionnés lui avaient été si chers, lui avait percé le cœur et faisait encore courir un mortel frisson dans ses veines.

Oh! quel supplice de revoir ce fantôme cher et de se sentir si loin de lui, à jamais bannie de ce cœur qui avait été tout entier à elle! C'était perdre deux fois sa part du paradis d'amour dont le souvenir lui était encore si doux.

Sa faute et sa folie se dressaient devant ses yeux. Qu'elle avait été folle de ne pas penser qu'en perdant l'estime d'elle-même elle perdait tout droit à celle de l'homme à qui elle se sacrifiait. Quelle folie de croire à une fidélité qu'aucun serment ne lie, quoique quelques-uns n'y manquent pas,

dit-on ! Quelle folie amère de croire s'attacher à un homme par le sacrifice sans condition ! Hélas ! c'est le plus sûr moyen de le rendre ingrat. Tel qu'elle le voyait à présent, elle ne l'aimait plus ; mais comme elle l'avait adoré alors qu'elle le voyait à travers des illusions ! Elle ne se sentait pas de haine non plus, ni de désir de lui pardonner. Cela lui paraissait si inutile.

Ce qu'il était maintenant, il le serait toujours, et peut-être, oui peut-être pourrait-il être un mari comme un autre, car l'épisode où elle avait joué un rôle si douloureux n'avait en rien changé son équilibre moral, à lui. Mais jamais cet homme ne serait digne de Catherine, car jamais aucun lien, même le plus indissoluble, ne lui serait sacré.

Catherine, mariée, il est vrai, ne souffrirait pas comme elle, pauvre fille, de son abandon ou de son infidélité, mais sa vie en serait brisée peut-être et son cœur meurtri, et cela, Rachel ne le voulait pas ; car, pour elle, maintenant, il n'existait plus qu'une chose à laquelle elle tînt : l'estime, l'affection de Catherine. Sa bienfaisance planait au-dessus de toutes les questions. Que Rachel souffrît de se voir chassée, remplacée dans le cœur de son ancien amant, qui pouvait en douter ? Elle était femme... et femme passionnée, mais elle était dévouée et reconnaissante plus encore.... Aussi il ne fallait pas que Catherine souffrît.

L'avertirait-elle ? Lui dirait-elle ce nom qui n'avait jamais passé ses lèvres, ou laisserait-elle faire le hasard ? Si elle parlait, de Burgh attribuerait la révélation de son nom à un motif de basse jalousie. Mais que lui importait son opinion, puisqu'elle ne l'aimait plus ! Si elle se taisait, ne laisserait-elle pas Catherine se sacrifier, épouser, dans son ignorance, un homme qu'elle ne pourrait estimer ?...

Elle retrouva un peu de calme quand elle eut décidé qu'en tout cas elle attendrait en silence une visite ou un avis quelconque. Elle se leva donc pour reprendre le chemin de sa demeure, et elle avait fait quelques pas à peine, quand son nom prononcé plusieurs fois la fit retourner. Une fillette mince, élégante, avec une profusion de cheveux noirs, essayait de la rejoindre....

« Quoi, miss Liddell, vous vous promenez de si bon matin ! dit-elle, en répondant aux caresses de l'enfant.

— Je vais déjeuner avec papa qui m'a envoyée chercher pour le distraire ; il est enrhumé.

— Vous allez lui raconter tout ce qu'on vous apprend à la pension ?

— Oh ! je n'apprends pas grand'chose ! C'est si ennuyeux. »

La gouvernante intervint en ce moment et pria miss Trant d'excuser le bavardage de la petite fille.

« Mais elle ne m'ennuie nullement, je vous assure. Elle est charmante.

— Venez avec moi faire une visite à papa, miss Trant ! Je serais si contente ! Je suis sûre qu'il vous demanderait tout de suite de me faire une robe neuve, et j'aime tant les robes neuves.... Voulez-vous ?

— Pas aujourd'hui, ma chérie. Aujourd'hui il faut que je rentre chez moi faire justement de jolies robes aux dames qui les attendent.

— Eh bien ! une autre fois alors. Je vous l'amènerai, bien sûr. »

Et la gracieuse enfant lui sauta au cou pour lui faire ses adieux.

.....

Mrs Needham avait été déconcertée du brusque départ de lord de Burgh, d'autant plus que Catherine, rentrée dans sa chambre, n'avait plus reparu.

L'excellente femme s'était déjà fait tout un programme pour le jour des fiançailles et avait même arrêté les mets choisis dont se composerait son menu, tels que « mayonnaises de homard » et « épigrammes d'agneau à la russe ».

Son imagination même lui avait suggéré l'admirable combinaison d'une cérémonie matrimoniale double et qui coïnciderait avec celle d'Angela Bradley, ce qui eût été alors d'un intérêt considérable.

Quel mystérieux événement était donc venu bouleverser ses plans ? Quelque malentendu ? Une querelle peut-être ?

Catherine reparut enfin, mais environnée d'une atmosphère impénétrable, et tout ce que Mrs Needham put en

tirer, c'est qu'un incident s'était élevé entre elle et lord de Burgh, et que la cause devait en rester secrète.

« S'il en est ainsi, chère enfant, je me tais; mais c'est bien fâcheux, vraiment! Tout le monde s'attendait à vous voir épouser lord de Burgh, et voilà que vous allez reculer. Aviez-vous l'ambition d'épouser un saint? Nous ne pouvons pas juger les hommes d'après nos principes féminins, vous savez, et nous devons faire toujours au moins la moitié du chemin. Voyez-vous, mon enfant, quand un homme a de l'honneur et de l'argent, il faut savoir lui pardonner beaucoup de choses. »

Catherine la regarda avec étonnement; elle se demandait si le hasard seul mettait Mrs Needham presque sur la vraie piste.

« L'argent n'est pour rien, reprit gravement Catherine, dans le dissentiment qui s'est produit entre M. de Burgh et moi; ce qui me contriste grandement par rapport à vous, mistress Needham, c'est que je ne puis dire en quoi il consiste.

— Eh bien! mon enfant, n'en parlons plus et comptez sur ma discrétion. »

Ce fut un soulagement pour Catherine que de pouvoir garder le silence, mais elle avait reçu une impression très pénible de la scène récente, quelque chose en elle lui en semblait comme fané et sali. Sur ces entrefaites, un léger rhume la força à garder la chambre, le docteur ordonnant la solitude, le silence et une potion.

Il n'avait pas défendu les lettres, et bientôt il en arriva une de lord de Burgh, plus passionnée, plus pressante que jamais; il promettait cependant de s'éloigner pour quelque temps, mais il suppliait qu'on ne lui ôtât pas l'espoir. Un incident pénible, mais si ordinaire, pourrait-il empêcher des projets si chers de se réaliser?

Catherine ne reçut pas une impression favorable de cette lettre, où se lisait clairement l'inconscience du coupable, et résolument elle voulut reprendre sa tâche auprès de Mrs Needham; mais celle-ci ne voulut pas en entendre parler. Elle lui conseilla « péremptoirement » d'aller s'étendre sur

le canapé du salon, se ménageant ainsi un petit moment de tête-à-tête avec miss Payne, dont elle attendait la visite.

« Que vous semble de cette querelle entre lord de Burgh et Catherine? demanda-t-elle à miss Payne, dès que celle-ci se fut installée dans son fauteuil.

— Une querelle, je ne suis pas au courant! A propos de quoi? quand cela?

— Mais il y a trois jours environ. Il était venu pour faire sa demande, cela est certain : il l'a faite, j'en jurerais, et cependant ils n'étaient pas ensemble depuis un quart d'heure, quand j'entendis M. de Burgh non pas s'en aller, mais s'enfuir par l'escalier comme un fou et refermer la porte avec un tel fracas, que la maison entière en trembla. Qu'est-ce que cela veut dire? Elle a pourtant pour lui un attachement sérieux!

— Je n'en sais rien! Ils avaient l'air d'être en bons termes, mais je ne crois pas que Catherine en soit éprise. C'est une fille très singulière, et rien ne m'ôtera l'idée qu'elle a au cœur un secret que personne ne connaît.

— Quelle erreur, chère miss Payne! Catherine est la nature la plus franche, la plus ouverte. »

Et l'honnête physionomie de la bonne dame s'illumina de bienveillance.

« Le pire est que je ne sais pas de qui viennent les torts, car Catherine m'a fait promettre de ne pas l'interroger.

— Je ne sais qu'en dire », reprit miss Payne. Puis, après un moment de silence passif, elle demanda à Mrs Needham si elle avait bien besoin de Catherine et si elle serait disposée à la lui laisser emmener quelques jours à Sandbourne, où elle allait pour affaires.... Peut-être, dans le calme et la solitude, Catherine lui ferait-elle quelque confidence....

« Bravo, l'air de la mer lui fera du bien et de Burgh pourra aller là lui faire visite, si cela l'amuse.

— Je ne suis pas sûre, chère mistress Needham, que M. de Burgh soit le préféré.... C'est un homme si autoritaire et si capricieux!

— Vraiment! Je n'en ai entendu dire que du bien. En tout cas, allons soumettre nos projets à Catherine. »

Celle-ci n'hésita pas une minute à accepter l'offre qui lui était faite et elle remercia vivement Mrs Needham.

« Allez, allez ! lui dit celle-ci, vous n'en reviendrez que plus parfaite ; si ma solitude me pèse, j'irai vous faire une petite visite. »

Tout fut donc arrangé à la satisfaction générale et rendez-vous fut pris pour le samedi suivant. Avant de quitter la ville, Catherine voulait revoir Rachel Trant. Avait-elle deviné ce qui avait amené chez elle son infidèle ami ?

Quand Rachel, avertie de la visite de Catherine, entra dans le petit salon où celle-ci l'attendait, elle était pâle et respirait à peine ; aussi s'arrêta-t-elle un instant près de la porte, comme si elle eût hésité à avancer, quand Catherine, s'élançant vers elle, les yeux tout rayonnants de pleurs et d'affectueux sourires :

« Chère, chère Rachel, lui dit-elle, en l'embrassant, je sais tout. Je ne le reverrai jamais !

— Hélas ! il n'est pas méchant, soupirait la pauvre fille en pressant les mains de son amie.

— Non, je ne le crois pas ;... mais n'en parlons plus, il ne doit plus être rien pour nous.

— Il faut cependant que je vous montre la lettre qu'il m'a écrite et les offres généreuses qu'il me fait.

— Non, je ne veux pas la voir, Rachel, parce que je veux l'oublier. Avez-vous répondu ?

— Sans doute, en peu de mots et très catégoriquement. Je lui ai dit que je n'avais désormais besoin de rien, que la meilleure des amies m'avait mise à même de me suffire, et j'ajoutais, chère miss Liddell, que si vous l'aimiez....

— Mais je ne l'aime pas, ma chère Rachel, grâce à Dieu, je ne l'aime pas. Si je l'avais aimé, que serais-je devenue ? N'en parlons plus, vous dis-je, et laissons le passé enterrer ses morts.

— Quel lien étrange entre nous cependant ! » murmura Rachel pensive....

Catherine ne répliqua rien et, après quelques minutes d'un silence aussi profond que celui qui se fait autour d'une tombe à peine refermée, elle annonça à miss Trant la petite

absence qu'elle méditait, puis elles se dirent adieu, et leur séparation eut quelque chose de plus solennel que de coutume.

Avant de se séparer, Rachel avait dit à son amie combien elle regrettait qu'elle ne connût pas sa petite cousine : c'était une si gentille, intéressante, captivante petite créature avec ses précocités et ses gracieux caprices.... « C'est sans doute, ajouta Rachel, parce qu'elle m'accable de caresses, que je me sens si attirée vers elle; mais, outre cela, il y a dans sa physionomie quelque chose qui me rappelle un souvenir inexplicable du passé. »

« Ma chère petite, lui cria le même soir Mrs Needham dès qu'elles se furent assises à table, j'ai une grosse nouvelle à vous annoncer.... Errington est nommé directeur du *Cycle*. C'est une affaire capitale pour lui. Cela montre bien tout le cas qu'en fait Bradley. Sans doute on n'attendait que la conclusion de cette affaire pour annoncer le mariage. Ce n'est pas un mince succès après un apprentissage si court.

— Oh! j'en suis bien charmée, bien charmée, répondait Catherine songeuse;... on lui trouve beaucoup de talent, n'est-ce pas?

— Oui, beaucoup. Tout à fait un talent de premier ordre. »

Après quoi Mrs Needham, passant, comme c'était son habitude, brusquement d'un sujet à un autre, ne parla plus que de vacances, de grand air et de la liberté dont on jouissait à Sandbourne.

Catherine partit le samedi suivant pour la mer, espérant laisser derrière elle les soucis et les souvenirs qui l'assiégeaient.

## XVII

### RÉCONCILIATION

Le changement d'air, de lieux et d'occupations fit réellement grand bien à Catherine.

Quoique toujours profondément triste, elle se sentit, au

moins plus calme et plus résignée. Miss Payne un peu rhumatisante sortait peu, de sorte que Catherine se promenant presque toujours seule eut tout le loisir de réfléchir beaucoup.

Le temps brillant et clair n'était pas assez doux pour qu'on pût s'asseoir au dehors. Aussi la jeune fille marchait presque constamment le long du rivage, jusqu'à cette pointe de rochers où pour la première fois de Burgh lui avait déclaré son amour. Qui sait si son cœur inoccupé n'eût point de suite répondu à cette passion? Le souvenir d'Errington l'avait comme garantie de cette dangereuse contagion et elle remerciait à cette heure la Providence qui avait empêché ainsi qu'elle n'engageât sa vie à un homme qui, avec toute la distinction de l'esprit et peut-être du cœur, n'en avait pas moins forfait à une des lois fondamentales de l'honneur ou au moins de la morale! Pauvre Rachel, guérirait-elle jamais? Avec quelle légèreté coupable cet homme s'était joué du repos de toute une vie!

La jeune fille se montrait sereine et gaie avec miss Payne : elles causaient beaucoup ensemble de Bertie; sa sœur n'aurait fait nulle objection à ses projets austères s'il n'avait eu l'idée, si pénible pour elle, de s'expatrier.

« La situation d'un ecclésiastique est parfaitement agréable et honorable, disait un jour miss Payne à sa jeune compagne. Bertie a tout ce qu'il faut pour devenir un excellent orateur, mais mon cœur saigne de lui voir prendre cette résolution de courir les grandes routes et les aventures extraordinaires. Un pasteur de mérite est parfaitement désigné pour un mariage riche, s'il reste encore tant soit peu homme du monde; mais non, il faut qu'il se mette en tête de convertir des païens sauvages, comme s'il manquait chez nous de païens civilisés. Je ne le verrai plus, et, de vous à moi, c'est la seule âme vivante qui me soit chère. Pauvre garçon! il se croit poussé par l'amour divin; il ne se doute pas que l'amour terrestre qu'il a pour vous est le seul auquel il obéisse.

— Pour moi, miss Payne? interrompit Catherine en rougissant.

— Oui, pour vous, sans aucun doute! Dieu sait si j'eusse

été heureuse qu'il vous plût ! Ce mariage n'aurait pas été brillant, mais sa vie aurait été transformée ! D'ailleurs le refus que vous venez de faire à lord de Burgh (car vous l'avez bel et bien refusé) prouve que vous ne tenez pas à la fortune.

— Mais, chère miss Payne, je n'ai nullement le droit de supposer que votre frère ait jamais pensé à moi ?

— En ce cas, vous êtes bien aveugle ! Mais voici le facteur ; il apporte peut-être une lettre du pauvre garçon. »

Le facteur en apportait deux pour Catherine, une pour miss Payne.

Celle-ci est de ma belle-sœur, dit Catherine, et, l'ayant ouverte, elle lut ce qui suit :

« Chère Catherine,

« C'est avec une grande anxiété et une grande surprise qu'en ouvrant le *Times* j'y lis que lord de Burgh quitte l'Angleterre pour voyager plusieurs mois dans les monts Ourals et ailleurs. Est-il possible que vous ayez follement méconnu le bienfait que vous offrait la Providence ? Vous n'avez donc songé ni à votre situation précaire ni à celle de mes pauvres enfants ? J'ai caché le journal qui rendrait le colonel furieux et je vous prie de m'écrire de suite où vous en êtes avec lord de Burgh, et si vous avez été assez folle pour le quereller. Vraiment, cette pensée me rend malade ! Bien peu de femmes ont été aussi éprouvées que je le suis !

« ADA ORMONDE. »

Après avoir jeté un coup d'œil sur cette épître, Catherine la passa à miss Payne avec un sourire.

L'autre était de Rachel et contenait des lignes assez étranges :

« J'ai été présentée à votre parent, M. Liddell, par sa fille ; nous avons causé de vous et d'autres sujets que je ne puis vous expliquer ici, mais je veux vous avertir que M. Liddell doit aller vous faire une visite demain ou après, et je crois, j'espère qu'à la suite de cette démarche vous vous réconcilierez.

« Votre dévouée RACHEL. »

« Voilà qui est bien extraordinaire, s'écria Catherine qui avait lu à haute voix. Pourquoi l'envoie-t-elle jusqu'ici? Je ne me soucie que médiocrement de le voir.

— Ceci n'est pas raisonnable, car si votre amie a pu amener cet animal ombrageux à une réconciliation, elle a fait là une œuvre excellente. J'ai grande idée de ce qui peut résulter de cette entrevue et je vous conseille le tête-à-tête.

— Je crois que cela vaudra mieux; il ne conspire pas, je pense, contre ma sûreté.

— Et vous n'êtes pas femme à vous intimider. Mais comment miss Trant le connaît-elle?

— L'enfant, qui fait faire à son père tout ce qu'elle veut, l'aura emmenée chez Rachel pour choisir une robe ou un vêtement quelconque.

— C'est bien singulier, répéta miss Payne en hochant la tête. Ma lettre à moi m'appelle à Londres pour ma location.... Je vous laisserai donc recevoir seule votre ours. »

Le jour suivant se passa comme à l'ordinaire, mais le jour d'après le domestique annonça qu'un gentleman demandait miss Liddell, et au bout de quelques minutes Georges Liddell parut devant la parente qu'il avait si lestement dépouillée. Il prit la main qu'elle lui avait tendue en silence, lui demanda si elle attendait sa visite?

« Oui, Rachel Trant me l'avait annoncée; veuillez donc vous asseoir. »

Il approcha un siège de la table près de laquelle Catherine était assise et d'une voix rude, mais où perçait une émotion sincère, il s'écria :

« Vous êtes une noble créature, la meilleure que je connaisse.

— Et pourquoi? interrogea Catherine en souriant, un peu surprise.

— Je vais vous répondre en vous racontant une longue histoire, une triste histoire que je ne voudrais dire à personne qu'à vous. »

Il s'arrêta quelques secondes comme pour rassembler ses souvenirs, tandis que sa main brune et nerveuse s'appuyait sur la table.

« Vous avez connu mon père, dit-il enfin, levant sur elle ses yeux pénétrants et noirs, et vous pouvez dès lors comprendre quel genre de tyrannie il exerçait sur ceux qui, sans défense, dépendaient de lui. Tout petit, il m'inspirait une terreur si vive, que ma mère devait me tenir à l'écart. Je ne crois pas qu'il fût brutal vis-à-vis d'elle, je ne crois pas qu'il l'ait jamais frappée, mais il la traitait avec un dédain, une sorte de mépris si insultant, que je ne sais encore à quoi l'attribuer, sinon à la conviction qu'elle ne valait pas pour lui l'argent qu'elle lui coûtait. Je ne saurais décrire la vie misérable qu'il lui faisait mener ! Pauvre mère, je la chérissais, nous nous serrions tremblants l'un contre l'autre, comme deux pauvres créatures persécutées, et il nous comptait les morceaux aussi bien que les misérables haillons qui nous couvraient.

« Il arriva qu'un jour, en jouant près du canal à Regent's Park, j'y tombai. Un gentleman s'y jeta après moi, me sauva et me ramena à ma mère. Il revint souvent.... Ma mère l'aima!... Je l'aimai aussi, car il était bon et généreux pour moi. Il persuada enfin à ma mère et à moi de quitter la maison et de l'accompagner dans le Nouveau Monde, où il allait vivre.

« Jamais je n'oublierai ces quelques semaines de liberté et de bonheur ; mais hélas ! ce temps heureux fut bien court pour moi, car mon père réussit à me reprendre et je retombai sous sa domination. Nous nous étions imaginé que peut-être, son avarice aidant, il serait bien aise d'être débarrassé de moi et de ce que je pouvais lui coûter ; mais la vengeance est un besoin pour certaines âmes, et il savoura celle-ci et l'amère douleur que ma mère éprouva à me perdre.

« Quant à celle-ci, il la laissa libre ! Il comptait sans doute que l'homme à qui elle s'était fiée l'abandonnerait quand il en serait las et que ce serait sa vengeance ; il n'en fut rien, c'était un honnête homme. De retour à la maison paternelle, j'y fus traité avec une rigueur telle, que j'aurais dû devenir le pire des scélérats. J'avais onze ans lorsque je fus ainsi arraché à la tendresse de ma mère, et mon père

employa une astuce infernale à empêcher toute communication entre nous deux.

« A seize ans je parvins à m'évader, malgré les exhortations de votre père, qui, je l'avoue, eurent peu de prise sur moi; je croyais qu'il n'avait pas servi ma mère comme il l'aurait pu et je lui en voulais de toute la force de mon esprit prévenu. Alors commença pour moi une vie aussi rude que vous puissiez imaginer, et jamais je ne revis mon père.

— J'avais bien peur de lui, murmura Catherine, mais je ne croyais pas qu'il pût être aussi dur.

— Vous demandez-vous pourquoi je vous fais ce long récit? Vous allez en voir la raison. D'après ce que vous en a dit Newton, vous savez ce que je suis devenu en Australie; mais ce que vous ne savez pas encore, c'est que je m'y mariaï.

« Ma femme était jeune et délicate, elle ne put jamais se remettre de la naissance de notre petite Marie! Peut-être une longue traversée, un séjour dans un climat tempéré eussent-ils pu la sauver? Mais je ne savais pas que mon père était mort et j'étais alors lancé dans des affaires qu'il m'était impossible de quitter. Quant à penser que mon père pût mourir intestat et sans prendre soin par delà la tombe d'un argent qui avait été sa seule affection, jamais cette idée me fût venue; heureusement pour moi, il avait déchiré son testament. »

Catherine sentit ses joues s'empourprer, mais elle garda le silence.

« J'avoue que je fus absolument furieux quand j'appris que vous jouissiez tranquillement de ce qui m'appartenait. J'ai changé maintenant.

— Et pourquoi? reprit Catherine, qui ne voyait encore aucun motif à ce qu'il lui racontât ainsi sa vie.

— Vous allez le savoir! Vous savez que dès mon arrivée à Londres j'avais placé ma petite Marie en pension. La directrice de la maison employait une couturière dont ma petite fille fut tout à fait charmée; par un caprice enfantin, elle me força à l'accompagner au magasin que dirigeait cette jeune femme pour y choisir quelque bagatelle. »

Il s'arrêta quelques secondes, ses lèvres tremblaient, ses doigts jouaient fiévreusement avec la chaîne de sa montre. Il reprit :

« Lorsque la jeune dame entra dans le salon où nous l'attendions, je crus que j'étais le jouet d'un songe, car c'était la vivante image de ma mère jeune. Je fus plus d'une minute sans pouvoir prononcer une parole, puis je m'enthousiasmai à lui demander la faveur d'un entretien particulier. Il fallait à tout prix que je lui posasse quelques questions. Elle parut un peu troublée, mais elle me permit de venir la trouver dans la soirée.

« Je l'interrogeai sur sa famille, dont elle savait peu de chose, sinon qu'elle était née dans l'Amérique du Sud. Mais elle m'offrit de me montrer le portrait de sa mère, et quand elle le mit sous mes yeux, non seulement je reconnus les traits de ma pauvre mère, mais encore une miniature que je connaissais bien dont l'écrin portait ses initiales. Alors je lui dit tout; je lui prouvai d'une manière absolue que j'étais son frère. Elle fondit en larmes quand je lui parlai d'un petit médaillon qu'elle avait vu sa mère baiser bien souvent en pleurant, et qui contenait de mes cheveux; la chère âme l'avait conservé. Nous pleurâmes ensemble, et de suite je la mis dans mon cœur, à côté de mon enfant chérie! Ce fut alors, Catherine, qu'elle me fit le triste récit de sa vie, de sa faute, de ses malheurs et qu'elle me raconta le rôle d'ange de miséricorde que vous avez joué près d'elle! Je n'oublierai jamais que si elle vit, c'est que vous l'avez sauvée, forcée à vivre, et je vous suis plus reconnaissant de ce que vous avez fait là pour elle que si c'eût été pour moi; mais il est une chose que larmes ou prières n'ont pu obtenir d'elle : le nom du lâche qui a flétri sa vie. Vous l'a-t-elle nommé?

— Jamais, s'écria Catherine, et il aurait été cruel de l'exiger d'elle! Quel avantage vous reviendrait-il de le savoir? Le bruit, le scandale ne seraient-ils pas préjudiciables à sa réputation? Elle seule serait punie! »

Liddell s'était levé et parcourait la chambre avec agitation.

« C'est vrai, murmura-t-il, c'est vrai, mais j'eusse été bien heureux pourtant de souffleter le misérable!

— C'est un sentiment que je comprends, mais avant tout c'est à elle qu'il faut songer. Elle a déjà tant souffert!

— Oui, pauvre créature, reprit Liddell en se jetant de nouveau sur son siège; mais vous ne pouvez imaginer quelle douceur je trouve à parler de ma pauvre mère avec elle! Ce sentiment a fait de moi un autre homme. Quant à elle, c'est une femme de tête et d'énergie; elle a tout de suite envisagé la situation et m'a conjuré de tenir secrets nos liens de parenté; elle trouve que le contraire pourrait faire tort à ma fille. Vous êtes émue, troublée, ma chère demoiselle. Cette triste histoire n'est pas faite pour des oreilles de jeune fille, mais il faut cependant, avant de clore ce grave entretien, que j'essaye de vous exprimer la reconnaissance infinie que je vous dois. Que faire pour vous le prouver? Vous offrir de l'argent? Une femme comme vous ne l'accepterait pas; mais vous pouvez consentir à ce que je m'occupe de l'avenir des jeunes neveux qui vous sont si chers et dont Newton m'a parlé. Puis, il faut me promettre deux choses encore: le pardon pour ma brutalité et votre amitié pour mon enfant chérie.

— Vous pardonner! répondit Catherine. C'est déjà fait et je vous remercie du fond du cœur de votre généreuse proposition de me soulager d'un poids énorme! Mais Rachel, qu'allez-vous faire pour lui donner un peu de bonheur?

— La laisser s'occuper; elle trouve que cela seul lui fait du bien; le temps et Dieu qui guérit les plaies feront le reste. Adieu, Catherine, laissez-moi vous répéter encore que vous êtes le cœur le plus noble que je connaisse en ce monde! Aimez-vous ma petite fille? »

Catherine le lui promit et ils se séparèrent. Laisée à ses réflexions, elle admira une fois de plus par quelles voies secrètes agit la Providence et par quel enchantement mystérieux cet ennemi de la veille allait devenir le protecteur de ses enfants adorés.

Le jour suivant, elle reçut une nouvelle lettre de de Burgh, lui annonçant une absence de quelques mois et la conjurant de ne pas l'oublier. Elle ne lut pas ces lignes ardentes sans quelque émotion; leurs destinées avaient été si près de se

joindre à jamais ! Elle lui répondit avec la plus entière franchise, mêlant au refus le plus ferme des expressions pleines de sympathie et de regret. Elle lui demandait comme une faveur dernière de ne plus essayer de la revoir et de lui épargner le chagrin d'un dernier adieu.

## XVIII

### FIN

Le projet de partir le soir même pour Londres ne put être mis à exécution. La bonne miss Payne avait commis l'impardonnable faute d'oublier son parapluie; elle en fut punie par un gros rhume qu'il fallut soigner assez sérieusement, et Catherine ne quitta guère le chevet de son amie. Dès que la malade fut un peu mieux, elle supplia sa jeune gardienne d'aller respirer un peu de bon air frais; Catherine ne s'y refusa pas, heureuse qu'elle était de méditer à loisir sur les événements récents.

Elle entrevoyait sa vie plus facile, maintenant qu'elle n'avait plus qu'à penser à elle; elle envisageait avec sérénité un avenir non pas brillant, mais paisible.... Sa promenade terminée, elle reprit le chemin de la maison et rentra dans le salon par la porte du jardin. Les contrevents à demi poussés rendaient la pièce un peu sombre et Catherine, en y entrant, ne s'aperçut qu'elle y était attendue que lorsque le visiteur s'avança à sa rencontre.

« Monsieur Errington ! s'écria-t-elle pendant que son cœur battait de surprise et d'émotion. Comment et par où êtes-vous venu ?

— J'arrive de Londres, pour me reposer quelques jours après un véritable coup de feu. J'ai demandé miss Payne, qui était souffrante et n'a pu me recevoir, et je me suis permis de vous attendre.

— Je suis charmée de vous voir », reprit Catherine, qui

s'assit sur le sofa, mais un peu à contre-jour, pour cacher l'émotion qui faisait rougir et pâlir sa joue.

« J'ai vu Mrs Needham hier ; c'est elle qui m'a donné votre adresse et quelques menues commissions pour vous, entre autres celle de vous prévenir qu'elle compte venir vous voir samedi. Elle m'a dit plusieurs choses encore que je ne me rappelle qu'imparfaitement, car elle était fort agitée.

— Peut-on savoir la cause de cette agitation ? demanda Catherine.

— La nouvelle du mariage d'Angela Bradley, fixé à quinze jours.

— Vraiment ! » reprit Catherine, qui ne put s'empêcher de trouver étrange ce mode d'annoncer d'un air si tranquille un événement personnel si important.

Puis elle ajouta :

« Recevez mes plus cordiales félicitations !

— J'accepte vos compliments, sans trop savoir en quoi je les mérite, si ce n'est parce que je me trouve être pour quelque chose dans la conclusion de cette affaire. Mais elle aurait parfaitement réussi sans moi.

— Comment sans vous ? Sans vous ? Mais qui donc épouse miss Bradley ?

— Mon vieil ami le major Urquhart ! Il y a longtemps qu'ils étaient très attachés l'un à l'autre ; mais le vieux Bradley avait peine à donner son consentement, à cause du peu de fortune du major, et comme celui-ci, en face de la situation toujours croissante des affaires de Bradley, ne pouvait se décider à faire les avances, il m'a semblé, pour décider les choses, qu'il fallait que les amoureux se vissent et pussent s'entendre. Par mes soins, cette entrevue eut lieu : Bradley se laissa adoucir et maintenant le son des cloches de fiançailles vibre dans les airs !

— Oh ! que je suis surprise ! » murmurait Catherine, s'arrêtant comme si les paroles lui manquaient tout à coup, mais éprouvant une sensation dont elle ne se rendait pas bien compte, celle de passer des ténèbres à une lumière radieuse.

« Je suppose, reprit Errington, qui ne quittait pas des

yeux le visage troublé de la jeune fille, que mon entrée à la Revue (car vous savez que je suis directeur du *Cycle*) a fait naître dans le public le bruit que j'étais fiancé à Angela; cette situation change pour moi bien des perspectives.

— Je suis sûr que vous serez un directeur excellent, reprit Catherine, essayant de remettre un peu d'ordre dans ses idées.

— Pourquoi cette bonne opinion? dit Errington en souriant.

— Parce que vous êtes juste, laborieux et que vous serez un juge parfait de ce qui convient au public.

— Merci! merci! »

Puis il ajouta :

« J'ai su par Mrs Needham les ennuis que vous avaient donnés vos neveux. »

Catherine lui expliqua comment la générosité inattendue de Georges Liddell modifiait heureusement la situation, et elle vit dans ses yeux combien il avait de joie de cette nouvelle.

Après quelques instants de silence :

« Voulez-vous pardonner à mon titre d'ami une question indiscrète : Que dois-je penser du départ de de Burgh? »

Catherine hésita. Il lui en coûtait d'avoir à convenir qu'elle l'avait refusé. La joie qu'elle sentait de se savoir libre lui causait des remords.

« Je n'aime pas à parler de lord de Burgh, dit-elle gravement.

— Quand doit-il revenir?

— Mais je ne sais, ... je ne connais pas ses projets!

— Alors, dit Errington en souriant, vous l'avez congédié sans espoir de retour.

— Ah! s'écria-t-elle avec un élan de franchise, j'ai bien failli l'épouser; il était bon, généreux, il a été parfait pour mes neveux; mais je n'ai pas pu, je n'ai pas pu.

— Je le regrette pour lui, mais j'en suis heureux, parce que cela prouve que votre raison a cette fois bien conduit votre cœur. Maintenant, dites-moi, Catherine, vous vous rappelez ce jour (oh! comme je me le rappelle, moi!) où

vous vîntes me raconter votre étrange histoire.... Ce jour éclaira pour moi la vie d'une lumière toute nouvelle! Vous souvenez-vous que, lorsque j'avouai ne pas comprendre sous quelle aveugle et irrésistible impression vous aviez agi, vous me répondites : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas »? Vous rappelez-vous cela?

— Je ne me souviens que de votre bonté et de votre noble indulgence, dit Catherine, en joignant ses mains comme dans un sentiment d'adoration.

— Eh bien, ces paroles m'ouvrirent un horizon nouveau. La vie m'apparut tout illuminée par ce sentiment passionné que vous décriviez et que dès lors j'ai éprouvé pour vous! Oui, Catherine, depuis ce moment, votre voix a toujours retenti à mon oreille, vos regards ont toujours été présents aux miens.... »

Il parlait d'une voix basse, mais vibrante et pleine d'un feu contenu, tandis qu'en proie à une indicible émotion, Catherine cachait son visage rougissant dans ses mains.... Errington s'était arrêté quelques secondes, il reprit avec un peu plus de calme :

« Je dus me taire longtemps; d'abord ma présence semblait vous déplaire, ensuite je fus retenu par votre trop grande fortune.... vous auriez pu supposer qu'elle était pour quelque chose dans mes démarches; enfin, par l'incertitude de ma situation. Lorsque vous avez tout perdu et que par ma précipitation je me trouvai hors d'état de vous venir en aide, vous avez montré tant de courage et de fermeté, qu'un sentiment de profonde estime s'est encore venu joindre à l'adoration que j'éprouvais déjà. Maintenant dites-moi, Catherine, vous est-il toujours impossible de partager avec moi le trésor d'affection qui est en vous, et, puisque vous savez si bien ce qu'est aimer, ne voulez-vous pas me l'apprendre?

— Y pensez-vous, monsieur Errington! dit Catherine, tout en abandonnant sa main à l'étreinte passionnée qui la cherchait; pouvez-vous aimer, estimer une pauvre pécheresse comme moi?

— Aucune puissance mortelle ne pourrait m'en empê-

cher, Catherine, ni d'avoir foi en vous ! Je lis dans votre cœur, j'y vois la sincérité aussi clairement que la lumière du jour.... Aimez-moi un peu et je crois que je pourrai vous rendre heureuse ! La situation que je vous offre est paisible et je la crois sûre ; il me sera bien doux de vous aider dans la tâche maternelle que vous avez entreprise et je vous assure que, loin d'être jaloux de l'affection que vous portez aux chers enfants, je vous en aimerai d'autant plus. N'oubliez pas que j'ai sur vous les droits d'un créancier et que la loi romaine étend ce droit très loin ! »

Errington, plus hardi à mesure qu'il sentait trembler les douces mains qu'il tenait serrées dans les siennes, souriait et empêchait sa prisonnière de se dégager.

« Ne voulez-vous pas vous acquitter, me payer votre dette ? Dites, chère Catherine. Voulez-vous prendre ma vie et me donner la vôtre ?

— S'il est vrai que vous puissiez croire en moi, prenez-la ; je crois que je puis vous aimer de tout mon cœur, ajouta-t-elle avec cette franchise qui le charmait toujours.

— Pourrez-vous me donner toutes vos richesses, ma bien-aimée ? Je ne veux pas vous faire grâce de quoi que ce soit.

— Hélas ! je vous aime, je vous ai toujours aimé... trop. »

En une seconde, elle fut sur son cœur, dans ses bras, et le sage, le prudent, le circonspect Errington couvrit de caresses passionnées le charmant visage rougissant qui ne cherchait plus à se défendre.

Peu de semaines après, ils se marièrent ! Du rêve ils passèrent aux réalités bénies et ils furent heureux longtemps et profondément. Leurs cœurs unis n'eurent pas une pensée qui ne leur fût commune. Catherine cependant garda le secret de Rachel Trant.

Une maladie grave retint Bertie en Angleterre ; il fut obligé de se contenter d'évangéliser ses compatriotes, ce qui, au dire de miss Payne, était une besogne très suffisante.

« N'est-ce pas tout à fait extraordinaire, dit un soir Mrs Ormonde à Mrs Needham comme elles se rencontraient

chez lady Vincent, que les choses aient tourné ainsi? Ce qui est incroyable, c'est que Catherine, qui aurait pu être présentée à la cour comme baronne de Burgh, ait l'air parfaitement satisfaite dans sa petite maison de Saint-John's Wood; mais elle est si singulière, si originale! A propos, n'ai-je pas lu dans le *Times* que votre amie Mrs Urquhart venait d'être présentée?

— Oui, c'était une des plus jolies femmes de l'assemblée. Ah! je ne crois pas que nous voyions jamais là Mrs Catherine Errington : la cour pour elle est où est son roi! »

Sur ce, Mrs Needham, avec le bienveillant sourire qui illuminait son aimable visage, prit congé de Mrs Osmonde.

FIN

BIBLIOTECA CENTRALĂ  
UNIVERSITARĂ  
BUCUREȘTI

# TABLE DES MATIÈRES

---

## PREMIÈRE PARTIE

I. — Sombre horizon.....	1
II. — Perspectives nouvelles.....	14
III. — La visite de l'avoué.....	28
IV. — Une éclaircie dans les nuages.....	40
V. — Changement de scène.....	57
VI. — Le commencement de la fin.....	66
VII. — La longue tâche est accomplie.....	77
VIII. — Tentation.....	84
IX. — La possession.....	94
X. — Une nouvelle phase.....	103
XI. — « J'étais étranger, et vous m'avez recueilli ».....	118
XII. — Reconnaissance.....	131
XIII. — La trame s'emmêle.....	143
XIV. — Propos interrompus.....	155
XV. — Catherine tient les rênes.....	168
XVI. — On tient conseil.....	182

## DEUXIÈME PARTIE

I. — Mistress Needham.....	189
II. — Confession.....	203
III. — Absolution plénière.....	214
IV. — Non.....	220
V. — Chaine et trame.....	228
VI. — Retour d'un voyageur.....	235
VII. — L'histoire du voyageur.....	246
VIII. — Soins inutiles.....	254

IX. — Le colonel et Mrs Ormonde.....	261
X. — Un diner chez Mrs Needham.....	267
XI. — Catherine en fonctions.....	275
XII. — Encore de Burgh.....	281
XIII. — Cecil et Charlie.....	289
XIV. — Une réception chez Miss Bradley.....	291
XV. — Fatale rencontre.....	301
XVI. — Répulsion.....	307
XVII. — Réconciliation.....	317
XVIII. — Fin.....	325

